



Pathfinder

Blakeley

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DAVID BLAKELEY

PATHFINDER

**UN COMMANDO D'ÉLITE
DERRIÈRE LES LIGNES ENNEMIES**

**"LA VRAIE VIE DES COMMANDOS
SECRETS. INDISPENSABLE"**

FREDERICK FORSYTH

 City

Pathfinder

David Blakeley

Traduit de l'anglais par
Pierre Baril et Anath Riveline

City
Document

© City Editions 2014 pour la traduction française

© David Blakeley Limited and Damien Lewis 2012

Publié en Grande-Bretagne par Orion, une division

de Hachette UK Company sous le titre Pathfinder

Photo de couverture : © Colin Anderson/Getty Images

ISBN : 9782824649047

Code Hachette : 89 8891 1

Rayon : Témoignage/Guerre

Catalogues et manuscrits : www.city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : juin 2014

Imprimé en France

Sommaire

Note de l'auteur

Prologue

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

XIX

XX

XXI

XXII

XXIII

XXIV

XXV

XXVI

XXVII

XXVIII

XXIX

XXX

Epilogue

Remerciements

Glossaire

*À ma mère et à mon père, pour avoir toujours été là
quand j'en avais besoin.*

*Ce n'est pas le critique qui compte, ni celui qui signale les
faux pas de l'homme fort ou qui dit « Peut mieux
faire ! » à l'homme d'action.*

*Le mérite appartient à l'homme quise trouve dans l'arène ;
celui dont le visage est souillé par la poussière, la sueur et
le sang ; qui lutte vaillamment ; qui se trompe et manque
son coup encore et encore ; qui connaît les grands
enthousiasmes, les grands dévouements et se consacre à
une cause noble ; qui, dans le meilleur des cas, finit par
connaître le triomphe de la réussite ; et qui, au pire,
échoue, mais tout en faisant preuve d'une grande audace,
si bien que sa place ne sera jamais parmi les esprits frileux
et craintifs qui ne connaissent ni victoire ni défaite.*

*Théodore Roosevelt
Discours à la Sorbonne, le 23 avril 1910*

*Ceux qui osent et persévèrent trouveront toujours le
bonheur.*

*Nomade, ne te retourne pas.
Continue de marcher et ne crains rien.*

*Anonyme
Prière non officielle des Pathfinders*

« PREMIERS SUR LE TERRAIN »
Devise de l'unité Pathfinder

David Blakeley
Mars 2012

Note de l'auteur

Pour des raisons de sécurité, tant sur le plan opérationnel que personnel, et afin de protéger l'identité des membres des forces d'élite britanniques et alliées, j'ai changé le nom de certains des soldats et de quelques lieux.

L'histoire que je raconte ici concerne ma période de service en Irak telle que je l'ai vécue. Elle est écrite d'après les souvenirs que j'ai gardés des événements, des souvenirs d'autres protagonistes à qui je me suis adressé et qui furent en mesure de m'aider, et à partir des notes que j'ai prises pendant cette période.

J'ai fait mon possible pour dépeindre les événements avec exactitude et réalisme. Ma mémoire, cependant, n'est pas infaillible, et toutes les erreurs sont de mon fait. Je serai heureux de les corriger dans des éditions futures.

Prologue

C'était la tombée du jour. Presque l'heure de charger l'Hercules C-130 et de gagner les cieux assombris. J'allai faire quelques pas sur la piste déserte histoire d'être un peu seul. Le soleil disparaissait sous la masse grise des montagnes qui se dressaient à plusieurs kilomètres à l'ouest. Au-delà se trouvait la vaste étendue d'un désert semi-aride.

La piste d'atterrissage était noyée dans les ténèbres d'une vallée encaissée et bien cachée, ce qui correspondait exactement à ce qu'on voulait. Loin au-dessus de ma tête, un aigle émit un cri strident.

Un tourbillon de poussière traversa la brousse, soulevant les herbes sèches et les débris de la piste. Les lieux étaient si déserts qu'on avait bien du mal à imaginer tous les hommes en armes qui, dans la fièvre des préparatifs de dernière minute, s'y dissimulaient.

On peut organiser une mission aérienne depuis à peu près n'importe quelle longueur de tarmac : que ce soit l'aéroport d'Heathrow à Londres ou l'aéroport estropié de Bagdad, ou encore un aérodrome désaffecté en pleine brousse. La plupart du temps, les opérations militaires conventionnelles partent des grandes bases militaires et ne nécessitent guère de rester secrètes. Pour des missions comme la nôtre, il fallait rester à l'abri des regards du public et des objectifs inquisiteurs des médias.

Cette piste d'atterrissage nous avait offert exactement ce que nous cherchions. Elle était tellement vieille qu'elle ne possédait pas même une tour de contrôle en état de fonctionnement. Il n'y avait qu'une manche à air en lambeaux, qui pendouillait et dont le soleil avait délavé la couleur orange, ainsi que deux hangars à moitié délabrés. Il y avait aussi – depuis son arrivée, la veille, à la faveur de la nuit – la forme grasse et puissante d'un avion de transport Hercules C-130 tapie dans l'allée et jurant à côté de la piste criblée de trous et à moitié envahie par les mauvaises herbes.

L'un des deux hangars abritait nos véhicules, deux Land Rover coupées et hérissées de mitrailleuses, auxquelles on avait donné le surnom affectueux de « Pinkies[1] ». Le bâtiment datait des années 1950, avec ses murs en briques et son toit de tôle tombant. Le métal rouillé avait été rafistolé en maints endroits, avec du plastique gris et collant.

Malgré cela, il servait bien nos desseins. De là, nous pouvions charger les Pinkies à bord du C-130 pour des missions d'infiltration profonde, ou un hélicoptère Chinook pour des opérations de moindre envergure.

Au milieu du silence, je méditai un instant sur ce qui m'attendait. Il n'y avait que très peu de temps que j'étais passé commandant en second (2IC) de notre unité, les Pathfinders, et voilà que nous nous apprêtions à sauter dans les

ténèbres et l'inconnu. Parmi les gars, un certain nombre avaient beaucoup plus d'années d'expérience que moi : c'était sûr, j'allais être mis à l'épreuve comme jamais auparavant.

On dit que la guerre, ce sont de longues périodes d'ennui interrompues par de longues périodes d'action. Nous avons attendu pas mal de jours pour que cette mission obtienne le feu vert. Mais, même à cet instant, deux heures avant le desserrement des freins (l'heure du décollage de l'avion), nous pouvions encore être déconsignés. En fait, nous pouvions être rappelés à tout moment tant que nous n'avions pas sauté par l'ouverture de l'Hercules, au-dessus du terrain de l'ennemi.

Une fois hors de la soute de l'avion, nous avons atteint un point de non-retour. Personne ne pouvait nous rappeler. Pas question d'utiliser de radios lors d'un saut HALO, saut par lequel nous devons débarquer. Il était impossible d'entendre un message radio ou de parler dans un micro quand on tombait en chute libre d'altitudes extrêmement élevées et à une vitesse excédant 160 km/h. Une oreillette ou un micro serait immédiatement arrachés.

Nous serions injoignables pendant la chute. Une fois au sol, nous serions en plein terrain hostile. Le silence radio serait alors primordial. Nous n'aurions pas de communications avant notre premier *Sched* (notre rapport de situation), l'un des deux rapports radio journaliers que nous devons faire au QG.

Le premier interviendrait à 8 heures le lendemain matin. Comme à cette heure nous aurions atteint notre objectif et terminé notre reconnaissance rapprochée, il y avait peu de risques que nous soyons rappelés.

Il nous suffisait de lever notre cul de cet Hercules et de sauter. Après quoi, nous filerions librement vers la cible. C'était une perspective géniale, et je sentais mon poulx battre rien que d'y penser.

Je me dirigeai vers l'Herc. Tom, le pilote du C-130, servait dans le Squadron 47 de la RAF, leur escadre forces spéciales. Je le connaissais bien pour avoir travaillé avec lui sur d'autres missions et nous avions pris plusieurs cuites ensemble. C'était un gros buveur, un personnage hors du commun et un pilote exceptionnel : un roi dans sa partie, qui consistait à transporter des gars comme nous derrière les lignes ennemies.

En me voyant approcher, il fit coulisser la vitre latérale du cockpit de l'avion gigantesque et sortit la tête :

— Le dernier rapport météo est nickel, mon pote. Aucun changement de conditions climatiques au IP et aucun changement dans la trajectoire de vol qu'on va prendre.

L'IP, c'était le point d'impact, le lieu exact d'atterrissage que nous avions identifié au préalable sur les cartes et les photos satellites.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— On dirait que c'est bon, alors ?

Il regarda sa montre.

— *Wheels-up* dans moins de 90. Je pense que, cette fois, c'est la bonne.

Wheels-up signifie l'heure de décollage d'un avion. Je tâtai la poche gauche de mon smock et j'en tirai un CD. Il s'agissait de l'album d'AC/DC, *The Razors Edge*. Je le lui lançai.

— La troisième plage, mon pote...

Il leva les yeux au ciel.

— Oh non ! Pas ce foutu *Thunderstruck* encore ? Combien de fois je vais devoir écouter ce boucan pendant que vous sortez à la queue leu leu de mon arrière-train ? Est-ce qu'on peut pas avoir un truc un peu plus classe..., genre, peut-être, *La Chevauchée des Walkyries* de Wagner ?

— Branleur de la RAF, coupai-je. De toute façon, tu connais le protocole. On saute toujours sur *Thunderstruck*. C'est la tradition chez les Pathfinders.

Il haussa les épaules et se tourna vers le copilote.

— Pete, est-ce que tu peux me mettre cette merde dans le lecteur CD et tester le haut-parleur pour voir si ça marche ?

Je me hâtai vers le hangar. Il y avait encore un tas de choses à boucler avant le décollage. En approchant, j'entendis de la musique à plein volume. Selon toute vraisemblance, Tricky avait mis le gros rock des Foo Fighters à fond sur son lecteur CD. Là, au milieu de la brousse déserte, on pouvait faire autant de bruit qu'on voulait : les seuls trucs que nous étions susceptibles de déranger, c'étaient les autruches locales.

Cette région montagneuse et aride était connue pour ses troupeaux d'autruches. Nous les avions vues courir en tous sens dans les vallées, prenant leurs grosses pattes à leur cou, les plumes de leur queue battant l'air au passage de nos Chinook volant juste au-dessus des arbres. Au cours des dernières semaines, notre quartier-maître était devenu très doué pour cuire des steaks d'autruche sur le barbecue de fortune que nous avions installé à l'arrière de la base aérienne. Ils étaient d'ailleurs savoureux.

J'entrai dans la demi-obscurité du hangar. Les gars étaient occupés aux préparatifs de dernière minute. Je vérifiai une dernière fois mes armes, mes chargeurs, les poches de mon smock et mon harnais. S'il y a bien une chose qu'on voulait éviter, c'était qu'un de ces trucs tombe pendant le saut et qu'une partie vitale de l'attirail parte en vrille vers le sol. Je fourrai ma ceinture et mon harnais dans mon sac à dos gonflé à bloc et rabattis le dessus, serrant les sangles au maximum.

À côté de moi, Jason Dickins, le commandant en second de ma patrouille de six hommes, coinça son énorme sac à dos dans un grand sac en toile. Il se retourna pour parler à un grand type empoté qui se tenait près de lui. On nous avait confié la tâche de parachuter un corps supplémentaire pendant cette mission. Il ne s'agissait pas d'un Pathfinder. C'était un type sournois et secret que nous avions surnommé le « Fantôme ».

— Ton sac est prêt, vieux ? demanda-t-il.

Aucun d'entre nous ne s'était vraiment pris d'affection pour le Fantôme. Depuis qu'il nous avait rejoints, quelques jours plus tôt, il avait traité Jason et les autres gradés comme s'ils ne valaient guère mieux que les souris et autres

vermines qui infestaient le hangar. Il avait réussi à échanger avec moi quelques civilités, mais une fois seulement qu'il s'était aperçu que j'étais diplômé de Sandhurst et officier. Les Pathfinders ne portant aucune marque d'unité ou de rang, il lui avait fallu un certain temps avant de s'en rendre compte.

Il s'était montré de plus en plus désagréable. Chez les PF (c'est sous cette appellation qu'est connue notre unité), chaque homme est traité sur un pied d'égalité, quels que soient son éducation, sa classe, son milieu ou son rang. Personne ne peut entrer chez les Pathfinders sans réussir le cours brutal de sélection, qui rivalise avec celui des SAS. La sélection est le premier grand niveleur. Une fois dans les PF, la commande de patrouille revient au soldat le plus expérimenté et le plus capable pour la mission en cours.

Jason faisait partie d'un tout petit nombre d'opérateurs de la British Army à avoir obtenu son diplôme d'expert en tandem militaire. À ce titre, il pouvait d'emmener un autre être humain en chute libre depuis une altitude extrêmement élevée jusqu'à la cible. Je ne suis pas autorisé à révéler de quelle hauteur exactement nous sautons, mais il suffit de savoir que c'est d'une altitude bien plus élevée que n'importe quel parachutiste civil. Lors de cette mission, Jason accomplirait cette descente avec le Fantôme attaché contre son torse.

Jason était la dernière personne que le type aurait dû traiter avec dédain ou irrespect. Sa vie n'allait guère tarder à être à 100 % entre les mains de Jason lorsqu'ils sauteraient ensemble dans le vide.

— Euh, j'imagine que j'ai tout ce qu'il me faut, fit le Fantôme en indiquant son sac bien rempli.

Ce qu'il contenait ne nous regardait pas, ni l'usage qu'il en ferait. Notre mission consistait uniquement à nous transporter et à le transporter, lui, jusqu'à la cible.

— Alors, passe-le-moi, vieux, dit Jason avec impatience.

Jason fourra le sac à dos du gars dans le sac en toile, avec le sien, et serra le tout par un nœud solide. Il sauterait avec le Fantôme attaché devant lui et le sac de toile suspendu à une sangle sous lui. Sans compter le poids de son propre corps, il aurait à diriger quelque 130 kg sur le point d'impact, lieu précis sur lequel nous devons atterrir. C'était un sacré boulot.

Étant le parachutiste le plus expérimenté de nous six, Jase conduirait notre stick hors du C-130. En ma qualité de commandant en second des Pathfinders et de chuteur expérimenté, je suivrais.

Jase se tourna vers moi.

— *Wheels-up* moins 60, grogna-t-il. On ferait mieux de charger les sacs.

Nous dûmes nous y mettre à trois (moi, Jase et le Fantôme) pour transporter le sac en toile contenant leurs deux sacs à dos sur les 200 mètres environ qui nous séparaient de l'avion. Nous montâmes par la rampe d'accès arrière et laissâmes tomber notre fardeau à la place de Jason, la plus près de l'arrière.

Nous allâmes chercher le reste des sacs, le mien allant à côté de celui de Jase, suivi de celui de Dez, de Steve et de Joe, avec celui de Tricky en tout dernier. On mettait toujours l'un des opérateurs les plus expérimentés en queue de file, car il n'aurait personne pour surveiller ses arrières.

On plaçait ceux qui étaient les moins expérimentés entre les meilleurs gars. Ainsi, Dez Vincent viendrait après moi, car il était un peu abruti et depuis peu dans les PF. Steve Knight, l'armurier des Pathfinders, arrivait après, si bien que Dez était pris en sandwich entre nous deux. Entre Steve et Will « Tricky » Arnold (un opérateur PF imbattable) se trouvait Joe Hamilton qui, à 23 ans, était le gamin de la patrouille. Personne ne pouvait tout à fait dire si Joe avait été militaire suffisamment longtemps pour remplir les conditions requises par les PF, mais il avait réussi la sélection et ça faisait de lui l'un des nôtres.

Après avoir chargé les sacs, nous gagnâmes le second hangar. Nous fîmes une pause pour pisser, non sans nervosité, avant d'enfiler notre attirail HALO.

À l'intérieur, le dispatcheur PARA principal nous accueillit les yeux plissés :

— Vous êtes prêts, les gars ? demanda-t-il. Vous avez vos parachutes ?

Alfie était un adjudant de la RAF. Son seul et unique rôle dans la vie, c'était de servir en qualité de dispatcheur PARA, assisté par deux autres dispatcheurs compétents qui formaient son équipe. Nos parachutes de pointe BT 80 étaient alignés contre le mur dans l'ordre suivant lequel nous allions sauter.

Il y avait au fond du hangar deux des plieurs de parachutes de la RAF. Leur boulot consistait à s'assurer que nos parachutes étaient entreposés, réparés, vérifiés et documentés correctement. Ils les déplaient et les repliaient à intervalles réguliers pour vérifier qu'ils étaient en bon état et sans nœuds. Ils restaient dans le hangar au cas où l'un de nous aurait un problème avec son parachute, ce qui ne s'était jamais produit.

Ces gars étaient des professionnels accomplis, et nous avions une confiance absolue dans leur travail, et heureusement, car notre vie en dépendait. Nous ne pouvions pas garder nos parachutes tout le temps avec nous, car nous nous déployions souvent loin derrière les lignes ennemies lors d'opérations à pied ou à bord de véhicules, et, dans ces moments-là, impossible de traîner nos BT 80. Ils restaient entre les mains des plieurs jusqu'au moment où l'un d'entre nous enfilait son harnais de parachute.

Le BT 80 est un énorme rectangle de soie, subtilement conçu pour porter les 90 kg d'un type suspendu dessous, ainsi que la soixantaine de kilos de son attirail. Bien qu'extrêmement durable, c'est un équipement délicat et il faut le traiter comme tel. Chacun de nous ouvrit le sac à dos dans lequel était rangé son parachute.

À l'intérieur, il y avait deux câbles, chacun enveloppé dans du fil en coton rouge, et nous vérifiâmes qu'ils étaient en état. Jason tourna alors le dos à son BT 80, et Alfie monta à côté de lui. Son sac-harnais était sensiblement différent des nôtres, car il avait été spécialement configuré par les plieurs pour

lui permettre d'attacher le Fantôme devant lui.

— Et voilà, dit Alfie en soulevant, non sans peine, le sac à dos.

Avec l'aide d'Alfie, il l'enfila sur son corps trapu et puissant. Il se redressa et assumait seul tout le poids, les sangles des épaules se serrant aussitôt. Il se pencha et se mit à attacher les boucles qui entourent le haut des cuisses.

Lorsqu'il eut terminé, Jason se redressa, avec sur le dos l'équivalent d'un sac de charbon, mais n'ayant aucunement l'air incommodé par son fardeau. Jase était toujours l'un des derniers aux courses d'entraînement des PF, mais, lors d'une marche avec sac sur du dénivelé, il était imbattable.

Alfie l'aida à serrer son sac-harnais pour qu'il soit inamovible. À côté de nous, le Fantôme restait les bras ballants, l'air perdu. Il était tout à fait possible qu'il n'ait jamais fait de saut. Il n'avait certainement jamais fait de HALO. Il ne serait attaché à Jason qu'au tout dernier moment, car essayer de remuer dans un C-130 en altitude quand on est serré contre quelqu'un, ce n'était pas amusant. On aurait dit qu'il commençait à réaliser ce qu'il s'appropriait à faire et qu'il chialait dans son froc.

C'était à mon tour d'être chargé. Il y avait seulement deux mois que nous avions les BT 80, et le harnais semblait encore rigide, comme s'il fallait encore qu'il se fasse au corps.

Avec 1 m 93, je ne suis pas petit, mais les sangles des épaules étaient suffisamment grandes pour me couvrir la moitié de la poitrine. En attachant la lourde boucle en titane, je sentis mon torse tiré vers l'avant sous la pression du harnais. Lorsque j'eus accroché les grosses boucles autour de mes jambes et serré les sangles, j'avais l'impression d'être dans une camisole de force.

Mon équipement s'était coincé lors d'un saut d'entraînement et je me rappelais bien la douleur ressentie. Même à présent, les sangles entourant mes jambes me coupaient au niveau de l'aîne. Mais il était vital que le BT 80 soit aussi serré qu'un étou. S'il y avait bien une chose dont on n'avait pas envie, c'était un harnais desserré.

Vous auriez à peine commencé à sauter qu'il se mettrait à bouger et à vous lacérer. Avant même d'atteindre le sol, la peau de vos épaules et de votre aîne serait à vif. Cela rendrait alors toute la phase suivante de la mission, c'est-à-dire la longue marche sur terrain ennemi et sous le poids écrasant d'un sac à dos, presque impossible.

Le BT 80 était exactement ce qu'il nous fallait pour remplacer notre matériel précédent, le GQ 360. Le GQ 360 était attaché sur le dos et l'autre sac dessous, ce qui signifiait qu'on avait le derrière lourd quand on sautait. Pour peu qu'on soit pris dans un violent courant d'air, on pouvait se retrouver à virevolter méchamment et perdre connaissance. L'altimètre déclencherait alors l'ouverture automatique du GQ 360, mais, si l'on était allongé sur le dos, il s'ouvrait en dessous. On se retrouvait alors à tomber dedans, avec le parachute s'enveloppant autour de soi, et on était fini.

À l'inverse, avec le BT 80, on avait le sac suspendu côté poitrine, ce qui signifiait qu'il était presque impossible de ne pas tomber en premier. Même si

on perdait connaissance, le parachute s'ouvrirait dans le dos et continuerait de fonctionner correctement.

Nous nous étions associés aux SAS afin d'obtenir les BT 80. Ensemble, nous avons réussi à contourner le laborieux système d'approvisionnement du ministère de la Défense et nous étions adressés directement au fabricant français de parachutes. Heureusement, que nous avons procédé ainsi : c'était un équipement fantastique pour le combat.

Le système multimissions BT 80 est fabriqué par Parachutes de France. À 50 000 euros l'exemplaire, ce n'est pas une affaire, mais c'est probablement le meilleur parachute militaire du monde. Il possède la meilleure finesse, ce qui signifie qu'il peut couvrir de grandes distances par rapport à sa vitesse de descente. Largués à très haute altitude, nous pouvions dériver sur des distances énormes, franchir les frontières et s'infiltrer en plein terrain ennemi. Il était également conçu pour s'ouvrir plus ou moins silencieusement quand on déclenchait la voile. Nous pouvions ainsi descendre sans être aperçus.

Une fois dans mon parachute, Alfie m'aida à fixer mon pack oxygène devant moi. L'opération se poursuivit par une série de sangles qu'Alfie fit passer sous et derrière le harnais du BT 80 avant de les serrer à m'écraser le ventre.

Il me tendit le masque à oxygène et vissa le tube noir à nervures dans l'embout du pack oxygène. Je plaçai le masque sur ma bouche et mon nez, et j'attachai les fermetures en métal de chaque côté de mon casque. Les Pathfinders utilisent des casques en fibre de verre, légers et open face, un peu comme ceux que portent les Hells Angels.

J'appuyai le masque à oxygène contre mon visage et respirai profondément. Si, appliqué contre ma peau, le masque manquait d'étanchéité, j'aurais senti de l'air sur les côtés. J'indiquai à Alfie que c'était bon et il mit la valve du cylindre à oxygène sur On. J'inspirai et je sentis une claire et froide rafale d'oxygène entrer dans mes poumons. Un instant après, cela me monta à la tête. Nous ne respirions pas de l'oxygène pur, mais cela y ressemblait beaucoup, et c'était fantastique. Il n'y avait pas mieux pour chasser une gueule de bois.

Avant de suivre le cours de HALO, chaque opérateur PF doit subir un test hypoxie afin de vérifier sa capacité à réagir dans des conditions où le cerveau manque d'oxygène. On est placé dans un caisson de recompression, qui commence par reproduire l'atmosphère du niveau de la mer.

Peu à peu, le caisson vous emmène à 3000 mètres d'altitude, où le niveau d'oxygène est sensiblement plus bas. On doit ensuite retirer son masque et hurler son nom, son rang et numéro d'identification, et frapper dans ses mains pour démontrer que sa coordination fonctionne toujours.

Le dispositif continuait de nous emmener plus haut, jusqu'à être dans les vapes. Les êtres humains réagissent différemment aux conditions hypoxiques, tout comme les alpinistes à haute altitude. Le but du test en hypoxie est de prouver que l'on peut fonctionner pendant quelques minutes à des altitudes

extrêmes avec peu ou pas d'oxygène, au cas où le masque ne marcherait pas.

Alfie ferma la valve et passa au gars suivant. Je pris mon arme principale (mon fusil d'assaut M16 cabossé) et la passai sur mon épaule gauche, canon pointé vers le sol. Mon Browning à 13 coups était dans mon sac à dos, car, si je l'attachais à ma cuisse, il risquait de m'encombrer pendant le saut. Mes grenades et la plupart de mes chargeurs étaient dedans aussi. Mais on sautait toujours avec son arme principale attachée au corps, au cas où l'on perdrait son sac pendant la descente.

Nous portions tous un couteau, en général dans un fourreau attaché à l'épaule gauche. Il fallait pouvoir l'atteindre facilement au cas où l'un des nombreux fils du parachute se trouverait emmêlé et qu'on soit obligé de le couper.

Enfin, j'enfilai des gants fins en cuir. Quand on saute à une altitude élevée, il peut faire très froid, mais les gants servaient surtout à protéger les mains. Les poignées avec lesquelles on dirigeait la voile étaient faites en toile solide, et le parachute nécessitait souvent pas mal de manipulations pendant la descente.

Même des mains de forgeron pouvaient être déchiquetées, ce qui était la dernière chose dont on avait envie quand on démarrait une mission.

J'avais attaché mon altimètre autour de mon poignet gauche afin de connaître la distance me séparant du sol pendant la descente. Je l'avais réglé sur zéro avant le décollage, réajustant en fonction de la hauteur du terrain au-dessus duquel nous sautions. Si vous ne preniez pas en compte cette variation du terrain, votre altimètre pouvait indiquer qu'il vous restait encore pas mal de distance alors qu'en fait vous étiez sur le point de vous écraser au sol. À mesure que le C-130 prendrait de l'altitude, nous vérifierions tous nos altimètres pour être sûrs qu'ils fonctionnaient correctement.

Encombrés de notre attirail HALO, nous sortîmes tous les six du hangar, ressemblant à un groupe d'astronautes sur le point de monter à bord de la fusée.

Au même moment, j'entendis le ronflement des quatre turbines du C-130, suivi des à-coups du premier démarrage. Tom apprêtait le gros oiseau pour le décollage. Nous nous dirigeâmes vers l'Hercules pendant qu'il montait en régime et j'eus la chair de poule.

Je baissai mes grosses lunettes HALO qui étaient attachées autour de mon casque. Elles ressemblaient beaucoup à un masque de plongée sous-marine, avec leur oculaire en verre et les côtés en caoutchouc mou. Je m'assurai qu'elles formaient un joint bien étanche. Sinon, les lunettes seraient arrachées de mon visage pendant la chute libre. Notre vitesse finale approcherait les 240 km/h, et il serait impossible de voir sans lunettes. Cela reviendrait à conduire une moto à cette même vitesse sans visière.

Devant nous, Alfie et les deux autres dispatcheurs attendaient. Nous étions si lourdement harnachés qu'il aurait été assez facile de tomber. Alors, ils aidèrent chacun de nous à monter la rampe d'accès du C-130 et à rejoindre

nos places. Alfie me fit asseoir sur un strapontin rouge en toile, le troisième à partir de l'arrière, et boucla la sangle de sécurité autour de mes genoux. La dernière chose qu'il fit avant de passer à Dez fut de brancher mon masque au principal réservoir d'oxygène du C-130. Pendant l'ascension de l'avion, nous respirerions 100 % d'oxygène, via le réservoir à bord pour économiser nos propres réserves.

À plus de 7000 mètres, une ascension ou une descente rapide peuvent conduire à un accident de décompression, communément appelé « mal des caissons ». En respirant de l'oxygène pur pendant la montée, nous réduisions ce risque.

Dans le C-130, c'était le noir complet, et nous volerions vers la cible à la lumière ultraviolette. Dehors, la piste aussi était dépourvue d'illuminations. Une faible lueur émanait du cockpit, et les dispatcheurs avaient rompu des bâtons lumineux pour pouvoir mieux nous conduire à nos sièges. Sinon, tout était noyé dans l'ombre ; mes collègues chuteurs, silhouettes sombres de chaque côté de moi.

Les dispatcheurs se branchèrent à l'interphone du C-130 afin de pouvoir communiquer avec l'équipage. Tom devait procéder à ses dernières vérifications, car les hélices à quatre pales tournaient à toute vitesse dans les ténèbres.

Il n'y avait pas d'isolation phonique dans l'Hercules, si bien que, contrairement à un avion de ligne, le bruit du dehors était assourdissant. Il y avait le rugissement des turbines qui me vibrait dans les oreilles, le couinement d'hydraulique lorsque l'équipage testa les volets et, enfin, le hurlement des injecteurs de carburant.

J'étais tout à fait conscient que, si nous devions être déconsignés, c'était très probablement à cet instant. Cela nous était déjà arrivé : nous étions gonflés d'adrénaline et attendions le décollage lorsque les moteurs s'étaient arrêtés, et la mission avait été différée de 24 heures. Ne jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, comme on dit.

Tout d'un coup, l'avion s'ébranla brusquement, et nous commençâmes à avancer vers l'extrémité de la piste. Je me tournai vers Dez et lui criai quelques mots d'encouragement, mais, avec son casque, je doutais qu'il m'ait entendu. Entre nous six, ce fut une rafale de poings gainés de cuir lorsque nous réalismes que nous étions proches de l'heure H.

Au bout de la piste assombrie, je sentis l'Hercules tourner lorsque Tom le fit pivoter à 360 degrés. Il y eut une pause tandis que nous attendions le go final. Je sentis mon cœur battre dans ma poitrine lorsque les moteurs accélérèrent et que l'odeur familière des gaz d'échappement pénétra à l'intérieur du C-130.

Une pensée me traversa l'esprit. Je me souvenais d'avoir été coincé avec 90 hommes dans un C-130 à l'époque où j'étais avec 1 PARA, alors que nous nous dirigions vers la Sierra Leone. Nous avions effectué cette infiltration à basse altitude, secoués par d'horribles turbulences, et des mecs gerbaient à ma

gauche et à ma droite. Cette fois, nous étions six soldats (et le Fantôme) sur le point de monter pendant une heure ou plus vers des cieux tranquilles, d'où nous devions effectuer une épique chute libre derrière les lignes ennemies.

Inutile de dire que je n'aurais pas voulu être ailleurs que dans cet avion avec ces mecs. Le ronflement des moteurs prit une ampleur considérable, m'arrachant à mes pensées et, soudain, le C-130 s'élança en avant. Il avait franchi à peine plus de 500 mètres lorsque l'avion décolla et se mit à grimper sec. Je portai la main à mon menton et décrochai la sangle de mon casque. Je le retirai et mis des écouteurs interphone afin de pouvoir entendre la conversation.

J'entendis Tom faire un commentaire à son copilote et au navigateur derrière lui, ainsi qu'aux dispatcheurs qui se trouvaient dans la soute de l'appareil.

— Vitesse 700 nœuds. Altitude 457 mètres. Taux de montée...

Tom parlait avec un tel calme qu'il faisait penser à un pilote de British Airways s'adressant à ses passagers. Je m'attendais à ce qu'il dise : « Nous nous apprêtons à démarrer notre divertissement aérien, mais, d'abord, les hôtesse vous serviront quelques rafraîchissements et snacks gratuits. L'estimation de notre temps de vol jusqu'à New York est de 8 heures et 15 minutes... »

La seule menace pour la mission, désormais, serait un changement radical des conditions météo au point d'impact. Si des vents violents se mettaient à souffler, on pouvait encore annuler notre saut.

Peu importerait la vitesse des vents en altitude, car nous chuterions vers la terre comme des pierres. Mais, au point d'impact, tout ce qui dépassait 20 nœuds pouvait se révéler fatal. Le vent vous frapperait de côté comme un bélier et vous pourriez vous casser une jambe ou un bras, voire vous tuer en touchant le sol. Il ne nous restait plus qu'à prier pour que la météo reste bonne.

— Altitude maintenant à 3000 mètres, annonça la voix de Tom.

Je sentis monter l'adrénaline : nous étions à un tiers de la distance qui nous séparait de notre saut.

— Heure P moins 60.

Heure P (heure parachute) était le moment où nous sauterions de la soute du C-130. Soixante minutes à attendre et nous serions partis. Je me tournai vers Jason et lui dis :

— P moins 60.

Jason était un individu taciturne ; je n'eus donc en retour qu'un hochement de tête à peine perceptible. Pris en sandwich entre Jason et moi se trouvait le Fantôme. Apparemment hébété, il fixait des yeux le sol froid et métallique de l'Herc. Il réalisait pour de bon, pensai-je.

— P moins 40, psalmodia Tom. Conditions météo et trajectoire de vol inchangées.

Même avec la rampe du C-130 fermée, il y avait toujours un courant d'air

glacé qui pénétrait par l'arrière. Je tapai des pieds pour les réchauffer un peu, puis je me penchai en avant et jetai un coup d'œil sur ma gauche, en direction du fond de l'avion. Tricky vit mon regard, et un infime soupçon de sourire apparut dans ses yeux bleu électrique.

Sosie de Jason Statham, façon dur à cuire, Tricky était l'opérateur que personne n'essayait jamais de chercher. Pour se déstresser après les opérations, il allait se battre contre Lance Green, un autre PF robuste. Pendant ses week-ends de congé, Lance boxait à mains nues dans une cage devant des banquiers ultra-riches de Londres. Et, quand on les voyait se battre, lui et Tricky, on aurait dit qu'ils essayaient de s'entretuer. Tricky et moi, nous étions extrêmement proches, et cela me rassurait énormément de l'avoir comme soutien dans ma patrouille.

— P moins 20, annonça Tom. P moins 20.

C'était le moment que nous attendions. Je retirai les écouteurs et mis mon casque. Les trois dispatcheurs se mirent à nous aider avec nos sacs à dos.

On ne pouvait pas s'appuyer contre son siège à cause du BT 80 attaché dans le dos. On devait se tenir debout et soulever son sac pour le poser sur son siège.

Ensuite, on devait s'accroupir et accrocher le sac aux deux anneaux en titane de son sac-harnais. Il était impossible d'effectuer cette opération tout seul. Les dispatcheurs méritaient donc vraiment leur salaire à cet instant.

Nous nous retrouvâmes alors tous les six debout, côté tribord, cramponnés d'une main à la banquette pour ne pas tomber. Chacun portait 30 kg d'attirail de parachute, un sac de 30 kg ainsi que des armes et de l'oxygène, ajoutant 15 kg ou plus de poids supplémentaire.

Heureusement, à cette altitude, il y avait très peu de turbulences. D'ailleurs, grâce à Tom, le C-130 ne bougeait pas d'un poil. Reste que j'avais l'impression d'avoir le dos plié en deux et je commençais à douiller quelque chose de bien. La douleur se fit oublier lorsqu'Alfie tendit le bras pour saisir le tube de mon masque tout en indiquant avec son autre main qu'il allait échanger les réserves d'oxygène. C'était, avant le saut, le seul moment extrêmement dangereux.

À cette altitude, une seule bouffée de l'atmosphère raréfiée et je ferais entrer une rafale de nitrogène dans mon sang. Si cela se produisait, je ressentirais, dès que je sauterais, le mal des caissons tant redouté.

Je pris une énorme inspiration et cessai de respirer. Rapide comme l'éclair, Alfie me débrancha du réservoir du C-130 et me connecta à ma propre bouteille à oxygène.

— P moins 10.

Je n'entendais plus l'annonce de Tom, mais le signe de main d'Alfie y suppléait : 10 doigts tendus devant notre visage à chacun pour s'assurer que nous avions bien compris.

— P moins cinq.

Cinq doigts s'agitèrent devant nos yeux.

Alfie brandit un poing serré et souffla dedans, écartant aussitôt les doigts, comme si son souffle les y avait contraints. C'était le signal relatif à la vitesse du vent au point d'impact. Après avoir ainsi soufflé dans son poing, Alfie tendit ensuite cinq doigts. La vitesse du vent était de cinq nœuds au point d'impact. Parfait pour atterrir.

Malgré le rugissement des moteurs du C-130, j'entendis soudain les enceintes de l'avion cracher les premiers riffs de guitare. Le *Thunderstruck* d'AC/DC : cela signalait qu'il restait trois minutes avant l'heure P. Aigu, rapide, dingue ; chaque gémissement de guitare était ponctué par un chant fou, à la respiration bruyante, effrayant, qui va crescendo et crescendo.

Thunder ! Wahahahahahahaha.

Thunder ! Wahahahahahahaha.

Thunder ! Wahahahahahahaha.

Thunder ! Wahahahahahahaha.

Thunder ! Wahahahahahahaha.

THUNDER ! WAHAHAHAHAHAHAHA.

THUNDER ! WAHAHAHAHAHAHAHA.

La batterie se mit à cogner, et d'autres guitares entrèrent en scène, hurlant et résonnant dans la soute du C-130, tandis que le chant continuait d'augmenter en volume et en intensité.

THUNDER !

THUNDER !

THUNDER !

THUNDER !

Puis commencèrent les paroles proprement dites, assourdissantes avec le système Tannoy. Malgré ses commentaires antérieurs, Tom (Dieu le bénisse) montait le volume.

I was caught in the middle of railroad tracks.

THUNDER !

And I knew, I knew there was no turning back.

THUNDER !

À l'arrière de l'avion s'entendit le son creux d'un joint qu'on rompt, et le gémissement de la rampe d'accès arrière commença à s'abaisser.

Sur notre gauche et notre droite, les dispatcheurs nous aidaient tandis que nous nous avançons péniblement vers le vide impétueux. Plus nous approchions, plus le bruit du sillage de l'avion devint fort, la musique à peine audible sous le hurlement du vent qui menaçait de noyer les paroles.

*Sounds of the drums, beatin' in my heart.
The thunder of the guns tore me apart.
You've been thunderstruck...*

Les rafales d'air glacial se mêlaient à l'odeur puissante et capiteuse qui émanait des moteurs, combinaison d'huile brûlante et de kérosène. C'était le genre d'odeur qu'on ne rencontrait que lorsqu'on s'apprêtait à sauter, et elle fit s'accélérer mon pouls à la vitesse d'une mitraillette. Je vis Alfie et les autres dispatcheurs s'attacher à un côté de la rampe, afin d'empêcher qu'ils ne soient emportés par un soudain coup de vent.

Je jetai un coup d'œil vers le vide. Rien. Un tourbillon de ténèbres. Je m'approchai d'un pas et levai les yeux vers la vaste étendue de ciel étoilé. Nous étions là sur le toit du monde. Pendant la longue montée, nos yeux s'étaient adaptés à l'obscurité. Notre vision nocturne naturelle avait fait son effet ; autrement dit, nous risquions peu de nous perdre de vue quand nous entamerions notre chute libre.

Il était impossible d'utiliser des lunettes de vision nocturne quand on effectuait un HALO : le sillage les aurait arrachées du visage en un instant.

De toute façon, les lunettes avaient tendance à enfermer la vision dans un couloir étroit de lumière fluorescente, ce qui signifiait qu'on perdait sa perception spatiale et, s'il y avait bien une chose dont on n'avait pas besoin pendant un saut HALO, c'était ça. Les lunettes de vision nocturne étaient rangées dans les sacs, avec le reste de notre attirail.

Nous n'étions plus qu'à quelques secondes du saut désormais, les yeux fixés sur les ampoules rouges qui luisaient faiblement de chaque côté de la rampe ouverte.

Chacun de nous fit une dernière vérification du type qu'il avait devant soi en s'assurant que son BT 80 ne s'était pas accroché dans quoi que ce soit.

D'un côté, Alfie attachait le Fantôme devant Jason. Le corps trapu de Jase maintenait le type bien droit et le bloquait, tandis qu'il le faisait avancer plus près de la rampe. Je voyais, à l'expression du mec, qu'il était en train de hurler, les yeux écarquillés par la panique, mais aucun son ne s'échappait de son masque à oxygène. Malgré l'énorme montée d'adrénaline qui nous envahissait, nous ne pouvions nous empêcher d'échanger des regards d'exultation.

L'heure de la vengeance avait sonné.

Puis Alfie cria :

— On arrête la vérification de matériel !

À l'arrière, Tricky donna un grand coup à Joe sur l'épaule droite.

— SIX OK !

L'oxygène et le parachute de Tricky étaient nickel. Joe répéta le geste et le cri, et ainsi de suite. Jusqu'au tour de Jason, qui faisait face à Alfie, et le vétéran approuva en levant le pouce : *on était parés.*

Nous nous rapprochâmes les uns des autres. Trop d'espace entre nous pourrait entraîner une séparation trop grande dans le ciel, et nous risquerions de ne pas nous retrouver.

Tandis que nous nous armions de courage pour le saut, j'éprouvai une incroyable sensation d'ivresse me parcourir les veines. Nous avions peut-être fait cela des centaines de fois pendant l'entraînement, mais rien, ne s'approchait de l'euphorie du saut qu'on faisait pour de vrai. Rien.

Descendre, pour nous, ça voulait dire la chute libre, et nous savions tous les dangers que cela impliquait. Trop d'hommes d'honneur étaient morts en faisant exactement ce que nous étions sur le point de faire. Nous avions peut-être une confiance totale dans notre matériel, notre aptitude et celle des autres, mais il n'empêche que chacun d'entre nous pouvait y laisser sa peau. Et qui savait ce qui nous attendait au sol ? D'après le renseignement, il n'y avait pas de forces hostiles au point d'impact, mais combien de fois les renseignements s'étaient-ils révélés inexacts ? Nous nous tenions au bord de la rampe, malmenés par l'air froid. La lumière verte s'alluma soudain. Alfie recula et hurla : GO ! GO ! GO !

Je vis Jason forcer le Fantôme à s'approcher du vide, et voilà qu'il sautait en avant, les deux corps chutant ensemble dans les ténèbres. Je sautai juste après lui, j'atteignis le sillage du C-130, et le souffle puissant renversa mes jambes par-dessus ma tête et me fit tourbillonner. Je m'arrachai au sillage, me stabilisai et commençai à chercher sous moi où étaient Jason et son pote de saut.

J'appuyai de tout mon poids sur le sac devant moi et j'accélérai en piqué. J'avais l'impression d'être un volant de badminton en plein plongeon vers la terre. Là, juste en dessous, se trouvait la silhouette du chef de mon stick, point noir sur le terrain assombri, loin là-bas. Tout ce que je distinguais du paysage au-dessus duquel on nous avait largués, c'étaient les différentes ombres qui délimitaient les crêtes des montagnes et les vallées.

Pour augmenter ma vitesse, je fis prendre à mon corps la forme d'un delta, les bras sur les côtés, les jambes profilées derrière moi. Jason avait tourné sur la droite au démarrage de sa chute libre, et je descendis à côté de lui, de sorte que je regardais dans la direction opposée.

Je me dirigeai en remuant doucement les bras et la tête dans la direction où je voulais aller. J'avais effectué plus de 100 sauts HALO et j'avais appris que, si je tendais brusquement un bras ou une jambe, je me retournerais sur moi-même et serais bien dans la merde.

J'arrivai à une quinzaine de mètres de Jason et fis prendre à mes bras et mes jambes une forme d'étoile, cette fois, afin de ralentir. Je me stabilisai à cette distance pour pouvoir maintenir cette position pendant la durée de la chute libre.

Puis, je tournai doucement la tête vers le sillage rugissant pour voir si Dez allait bien. Lorsque je l'aperçus, il était peut-être à une bonne vingtaine de mètres derrière moi, mais gagnait rapidement du terrain. Je dénombrai quatre

autres silhouettes qui suivaient derrière lui. Pour le moment, tout allait bien.

Nous tombions en ligne, séparés les uns des autres par la même distance environ. Maintenir un contact visuel d'homme à homme, c'était vital. Si je perdais Jason, nous le perdriions tous et, au sol, nous serions dispersés, ce qui serait un cauchemar. Après m'être assuré que la ligne était complète, je vérifiai vite mon altimètre.

Même en sautant à pareille hauteur, nous ne passerions que 90 secondes en chute libre. Si on ne gardait pas l'œil sur son altimètre, on pouvait facilement perdre la notion du temps et franchir à toute vitesse sa hauteur d'ouverture.

La hauteur d'ouverture était réglée à 1500 mètres au-dessus du niveau du sol, et nous allions ouvrir nos parachutes manuellement. On pouvait opter pour l'ouverture automatique, mais ce genre de système pouvait ne pas fonctionner. L'ouverture manuelle, c'était sûr. Tandis qu'on fonçait vers la terre, je ne cessais de vérifier la position des gars placés de chaque côté de moi. Au même moment, le plan de la mission défilait dans ma tête à la vitesse de l'éclair.

Nous avions réglé le point d'ouverture, juste au-dessus, quasiment, du point d'impact, qui se trouvait à quelque 30 km en arrière de la cible. De cette façon, nous devions atteindre le point d'impact sans être vus tout en étant encore capables de rejoindre à pied la cible avant le lever du soleil.

En sa qualité de chef de file (ou de stick), Jason choisirait le lieu exact où se poser. Il était impossible de lire une carte quand on effectuait un HALO. La seule façon de sélectionner un lieu d'atterrissage, c'était visuellement. Il balaierait le sol du regard, à mesure qu'il se rapprocherait, en essayant de choisir un lieu dépourvu d'arbres ou autres obstructions et éloigné de toute position ennemie.

La responsabilité principale, pour le reste d'entre nous, c'était de le suivre de près et de ne pas le perdre. Si l'on perdait un gars pendant le saut, il était presque impossible de le retrouver. On ne pouvait pas communiquer par radio pour tenter de savoir où chacun se trouvait et, pour des raisons évidentes, l'on ne pouvait pas se permettre d'arborer la moindre lumière. Maintenir la file soudée était la priorité absolue.

Sous moi, Jase atteignit le repère des 1500 mètres. Je vis sa toile s'ouvrir brusquement, grise dans l'obscurité avant de chercher à ouvrir la mienne à mon tour. L'ouverture *throwaway* est un morceau de tissu en forme de miniparachute qui déploie le parachute principal. On doit le sortir de sa poche placée sur la cuisse droite et le lancer dans les airs. Le miniparachute s'ouvre et tire le parachute principal dans le vide derrière soi.

Le problème, c'est que, malgré les efforts de ma main gantée sur ma cuisse droite, je n'arrivais pas à mettre les doigts sur le *throwaway*. Je passai devant Jason et fis une seconde tentative. Toujours rien.

La sangle de ma jambe droite avait dû bouger légèrement et coincer le *throwaway*. J'avais essayé de le saisir à deux reprises et, ce faisant, j'avais perdu 300 mètres. Chaque seconde me rapprochait de 100 mètres d'un impact

avec la terre qui me pulvériserait. Il ne restait plus que quelques secondes, et l'adrénaline explosait mon organisme comme un énorme coup de poing à la tête.

D'instinct, je levai la main droite et arrachai la sangle d'ouverture d'urgence placée sur mon épaule gauche, larguant ainsi mon parachute principal. Je glissai la main gauche dans la poignée en fer de ma sangle d'épaule droite et tirai d'un coup sec, déclenchant ainsi mon parachute d'urgence.

Un instant après, j'eus l'impression qu'un géant tendait la main et me tirait violemment par les épaules. Après une seconde, on aurait dit que j'étais entré dans un mur en voiture à 240 km/h et que l'airbag venait d'exploser.

J'étais passé d'un bruit de vent assourdissant (et du sentiment que ma mort était imminente) à un silence total. Je comptai dans ma tête : 300, 600, 900. Je levai les yeux pour m'assurer que ma voile de réserve fonctionnait bien. Puis j'attrapai les poignées de pilotage et tirai dessus par une série de petits coups brusques, ce qui fit entrer davantage d'air dans le parachute. Dieu merci, il semblait fonctionner parfaitement.

J'avais pris 300 bons mètres sur les autres. Ma priorité, désormais, était de ralentir. Heureusement, le BT 80 de réserve est plus ou moins une copie conforme du parachute principal. Je savais que les autres tenteraient de me rattraper, se dirigeraient sur la gauche par une série de virages qui les feraient descendre plus vite. À l'aide des commandes, je continuai d'orienter mon parachute. J'effectuais des petits réajustements pour le diriger et ralentir ma course en attendant que les gars arrivent.

J'entendis un léger sifflement à côté de moi dans l'obscurité : c'était Jason, accompagné du Fantôme. Il ne prit même pas la peine de vérifier que j'allais bien. S'il y avait le moindre problème, il savait que je tiendrais les gars au courant. Il nous restait à peine 600 mètres à parcourir, et la priorité de Jase, c'était que nous nous posions sains et saufs. Après nous être mis en ligne, nous commençâmes à serpenter derrière Jason pendant qu'il nous conduisait au point d'impact.

Après l'ouverture de la voile, c'était là le moment le plus dangereux. Si l'on nous repérait depuis le sol, nous n'avions aucun moyen de nous défendre. Il est impossible de manipuler une arme quand on est sous un parachute et encore dans les airs. Jase ne devait pas se tromper sur l'atterrissage.

Il nous conduisit pour faire en sorte que nous soyons vent de face et ainsi mieux casser notre vitesse et atténuer l'impact. C'était sans compter que le pauvre bougre devait, par-dessus le marché, poser son passager sain et sauf.

Je regardai mon altimètre : encore 485 mètres. Je poussai sur les deux leviers en métal du dispositif d'attache du sac à dos. Je le sentis lâcher, les poulies le laissant tomber à 25 mètres sous moi. Le sac, ainsi, toucherait le sol en premier. Je me concentrai sur mon pilotage, orientant le parachute avec les poignées, pour imiter la ligne d'approche de Jason.

Je vis le terrain sombre qui arrivait à toute vitesse et, l'instant d'après,

j'entendis le faible « ploc » du sac qui touchait le sol. C'était un signal : je tirai fort sur les deux poignées, ralentissant ainsi mon parachute. Je touchai le sol en courant et fis encore quelques pas pour suivre le parachute et réduire la vitesse. Je m'arrêtai et m'écartai sur le côté, le parachute passant devant moi et retombant comme un tas de linge.

Je posai un genou à terre et balayai les environs du regard pour voir où était Jason. Puis, je m'assurai que Dez n'allait pas atterrir sur moi. Rassuré, je détachai mon harnachement et laissai tomber le sac-harnais. Je me délestai de mon M16, tirai un chargeur de la poche de mon smock et l'enclenchai dans le fusil. Je l'armai, refermai la housse de protection et j'étais fin prêt. Si nous avions été repérés par le moindre ennemi, j'étais paré au combat.

Je tirai ma boussole Silva de mon smock. Je trouvai le nord et m'alignai avec la silhouette sombre d'un lointain sommet montagneux. Je nous avais désormais orientés.

Après avoir étudié les cartes, je savais exactement dans quelle direction se trouvait la menace ennemie la plus proche. Je sortis mon gilet tactique de mon sac à dos et l'enfilai. Je mis non sans peine mon sac à dos, je fis un paquet de mon parachute et me dirigeai vers la position de Jason.

Il était convenu que Jason serait notre RV (point de rendez-vous). Lorsque je le rejoignis, il était encore occupé à essayer de calmer le Fantôme, qui était visiblement en miettes. Notre but, à présent, et le temps pressait, c'était d'arriver à la cible. Pour les 30 km de marche nocturne qui nous attendaient, nous n'utiliserions pas nos lunettes de vision nocturne, car cela soumettrait nos yeux à trop de tension.

Notre vision s'était bien adaptée à l'obscurité, et la lune et les étoiles produisaient suffisamment de lumière pour pouvoir se déplacer. À mesure que les gars arrivèrent au RV, ils devinrent silencieux, en mode défense tous azimuts. Je jetai un coup d'œil rapide à la carte, puis je balayai les environs du regard. Je détectai un fossé peu profond à environ une centaine de mètres au nord. C'était idéal pour planquer les parachutes.

— On est là, murmurai-je en indiquant notre position précise sur la carte. Nous prendrons une direction de 60 degrés vers le nord. Il faut qu'on cache les parachutes. Dez et Joe, allez jeter un œil à ce fossé.

Sans un mot, les deux gars disparurent dans l'obscurité. Je fouillai dans mon sac et en tirai la forme en acier lisse de mes jumelles thermiques SOPHIE. Les SOPHIE, c'était du matériel remarquable. Grâce à leur optique, le moindre objet chaud, mis en relief par sa signature thermique, apparaîtrait tel que le voit le Predator dans le film. Un feu, un moteur chaud de véhicule ou un être vivant deviendrait une tache distincte de chaleur blanche.

Je pris les SOPHIE, les mis sur On et entamai un scan à 360 degrés du terrain. Hormis le piaillage rythmique des grillons dans les buissons, c'était le silence complet. Mon sixième sens me disait que notre atterrissage n'avait pas été observé, mais un balayage avec les SOPHIE le prouverait de toute façon.

J'avais effectué à peu près la moitié du balayage lorsque je m'arrêtai net. Il y avait la forme distincte d'une silhouette debout à l'est et elle semblait regarder dans notre direction. L'espace d'un instant, elle bougea et je me figeai.

Puis elle se mit à quatre pattes, fit quelques bonds sur le sol et se leva à nouveau. Je savais quels étaient les principaux gros gibiers dans cette montagne : gazelles, léopards, babouins. À quelle espèce appartenait celui-là, aucune idée.

Je terminai le scan. Rien.

— Rien à signaler, murmurai-je.

Dez et Joe avaient fini de planquer les parachutes, et Jase avait fait retrouver ses esprits au Fantôme. Je regardai la carte à nouveau.

— Notre position est 457395. Je répète : 457395.

Je regardai les visages qui m'entouraient, afin de m'assurer que tout le monde avait entendu. Nous savions dans quel ordre nous entamerions la marche.

— OK, allons-y.

Nous partîmes vers les ténèbres hostiles et l'inconnu.

I

Au Koweït, nous étions arrivés « désinfectés ». Nous ne portions aucun insigne ou marque de rang : rien qui puisse trahir l'unité à laquelle nous appartenions ou celui qui la commandait, et rien qui puisse donner à l'ennemi le moindre avantage si nous étions capturés ou tués.

Avant de franchir la frontière pour entrer en Irak, nous dûmes nous « désinfecter » davantage : nous débarrasser de toutes les photos de famille, des portefeuilles, des clés, arracher toutes les notes des carnets, abandonner toutes les cartes marquées et couper, sur nos vêtements, les étiquettes des fabricants.

Nous ne pouvions pas nous permettre de laisser ne serait-ce qu'un nom de marque. Si nous étions capturés et que l'un de nous ait une étiquette Berghaus sur sa veste, cela donnerait aux ennemis un indice, un avantage.

Cela leur indiquerait que nous étions, selon toute vraisemblance, britanniques et leur offrirait l'occasion de s'introduire dans nos têtes et nous faire craquer. En commettant cette négligence et ils pouvaient extraire des renseignements vitaux, susceptibles de compromettre l'une de nos unités encore sur le terrain pour terminer la mission. Ce scénario, à son tour, aurait un impact à plus grande échelle sur l'effort de guerre, compromettant la capacité des forces britanniques et américaines d'entraîner une fin rapide et décisive du conflit.

On était en mars 2003 et quelque 18 mois après que j'avais dû tirer sur mon parachute de réserve, lors de l'opération avec le Fantôme dans la brousse africaine. À présent, nous, les Pathfinders, étions les premières bottes britanniques sur le sol irakien.

Nous avions atterri dans l'étréscillant terminal futuriste du Kuwait International Airport à bord d'un Tristar vieillissant de la RAF. Le fait que les unités en première ligne de l'armée britannique soient envoyées à la guerre dans un ancien avion de ligne Pan Am datant des années 1980 en disait long sur son état d'esprit, qu'on pouvait résumer ainsi : volonté d'y arriver avec les moyens du bord.

Nous étions là dans le cadre de la 16 Air Assault Brigade. La brigade se compose de 1, 2 et 3 PARA, 1 Royal Irish Regiment (1 RIR), 13 Close Support Regiment[2], Army Air Corps, 9 Squadron Royal Engineers, 23 Engineer Recce Squadron[3], 5 Battalion REME (Royal Electrical Mechanical Engineers[4]), une Javelin Battery[5] et de quelques autres.

16 Air Assault Brigade était le marteau aéromobile des forces armées de la Grande-Bretagne, censé conduire l'offensive en Irak. Tout compris, elle était constituée de 5000 hommes et femmes d'armes, et c'était nous (les Pathfinders) qui devions être les yeux, les oreilles et la lame tranchante de

cette force.

Douze ans plus tôt, en janvier 1991, une coalition de 34 nations soutenue par un mandat de l'ONU était partie en guerre contre les forces de Saddam Hussein pour les chasser du Koweït riche en pétrole. L'armée irakienne avait envahi le Koweït sur l'ordre de Saddam. La guerre du Golfe avait été une course destinée à libérer le Koweït, et puis ce fut le « retour à la maison, à temps pour le thé et les médailles », comme on dit chez les Pathfinders. Presque tout le monde s'attendait à ce que ce conflit – la guerre en Irak de 2003 – se déroule de la même manière. Les Irakiens étaient censés se rendre en masse, nous laissant ainsi peu d'occasions d'appuyer sur nos détente.

Mais mon petit doigt me disait que les choses ne se passeraient pas ainsi. Cette guerre offrait une perspective complètement différente de la précédente. Premièrement, nous envahirions le territoire des Irakiens, nous ne les chasserions pas d'un pays étranger comme le Koweït.

Deuxièmement, les arguments justifiant cette invasion (l'Irak possédait apparemment des armes de destruction massive qui menaçaient la sécurité mondiale) étaient loin d'être évidents.

Si nous étions envoyés de l'autre côté de la frontière, nous nous enfoncerions dans le territoire irakien soit dans des missions de reconnaissance ou de sabotage. Voilà pourquoi les Pathfinders existent, et c'est le genre de missions pour lesquelles nous vivons et respirions. D'une certaine façon, je pensais qu'il y avait beaucoup de combats véritables qui nous attendaient là-bas.

Les Pathfinders sont une unité incroyablement soudée. Elle comprend six patrouilles, chacune composée de six hommes, soit trente-six combattants en tout.

Chaque patrouille possède deux véhicules, des Land Rover à toit ouvert adaptées spécialement pour les opérations PF. Si l'on ajoute le personnel administratif (ingénieurs, signaleurs et autres) notre unité est forte de 60 personnes.

Malgré notre petit nombre, nous sommes parfaitement organisés. Les Pathfinders sont considérés par beaucoup comme les troupes mobiles les mieux entraînées et les plus expertes au monde. À l'inverse des SAS (Special Air Service) et des SBS (Special Boat Service), qui sont entraînées à toutes les facettes de l'antiterrorisme, de l'anti-insurrection et de la guerre irrégulière et régulière, nous ne nous entraînons sans relâche qu'à une seule chose : l'infiltration loin derrière les lignes ennemies, dans des missions de reconnaissance, de capture, de démolition et de mise à mort.

Nous sommes des experts en sauts en parachute HALO et HAHO, moyens que nous utilisons habituellement pour une infiltration aéroportée ultrasecrète. Le HAHO nous permet d'ouvrir nos parachutes à très haute altitude et de dériver en silence sur de nombreux kilomètres vers la cible. HALO et HAHO, c'est vraiment notre boulot et c'est pour cela que nous sommes réputés. Mais nous sommes tout autant entraînés pour les infiltrations à pied ou en véhicule

en plein terrain hostile.

On nous avait avertis que des journalistes britanniques attendraient à Kuwait Airport, afin d'obtenir les premières photos de « nos gars » arrivant sur le champ de bataille.

Nous devions nous faire aussi discrets que possible. En dehors des cheveux longs et de la barbe, nous ne devions pas, devant les médias britanniques, jouer les mercenaires à la Mad Max, auxquels nous, les Pathfinders, avons tendance à ressembler en temps de guerre.

On nous fit rapidement passer devant la meute de journalistes via la zone d'arrivée VIP, puis monter dans un car qui, se dirigeant vers le nord, sortit de la capitale Koweït et entra dans le désert. Bien que transportant nos propres armes et notre attirail, nous n'avions pas encore reçu de munitions. Nous nous attendions à ce que la guerre éclate d'un moment à l'autre, mais nous ne savions pas trop vers quels horizons notre unité se dirigerait.

Tandis que nous roulions vers le nord, rafraîchis par la clim du car, je regardai par la fenêtre. Dehors, il y avait la chaleur cuisante d'un désert plat et uniforme, des sables brûlants qui s'étendaient de chaque côté de la route jusqu'à la fine ligne d'horizon chatoyante.

Il y avait ici et là une mosquée ou un village poussiéreux, des endroits peuplés d'hommes à la peau noircie par le soleil et vêtus de robes du désert blanches et de gilets brun gris. C'étaient là les Bédouins du désert : les mêmes tribus que Lawrence d'Arabie avait, par son énergie, changé en une force de combat pour harceler l'ennemi au cours de la Première Guerre mondiale.

J'avais le sentiment que, alors que le Bédouin à dos de chameau pouvait se déplacer sur cette surface vide sans qu'on le remarque vraiment, nous aurions, quant à nous, de sérieux problèmes si nous tentions la chose. Nous n'avions qu'à espérer que le terrain, côté irakien de la frontière, soit très différent et nous offre quelque camouflage et la possibilité d'avancer sans être compromis. Ou, encore mieux, qu'on nous laisserait procéder via le saut en parachute HALO ou HAHO, ce qui restait le moyen d'infiltration préféré des Pathfinders.

L'autoroute se changea en route nationale, puis en départementale et enfin en piste de désert qui ne menait nulle part. À la fin, il n'y avait même plus de piste, et le chauffeur du car se mit à faire du hors-piste dans le désert. Ce n'était visiblement pas un Bédouin. En quelques minutes, il avait perdu son chemin et nous tournions en rond.

Les autres PF et moi, nous ne pouvions nous empêcher de trouver cette situation hilarante : nous étions là, nous, la première ligne des forces armées de la Grande-Bretagne, et nous n'étions en route vers nulle part avec un chauffeur de car koweïtien incapable.

— Comme d'habitude, putain, intervint Tricky, assis à côté de moi. Perdus avant même qu'on parte à la guerre !

Tricky est un type excellent et un soldat exceptionnel, et il faisait partie des deux vrais plaisantins de ma patrouille. Je l'aurais volontiers suivi à l'autre

bout de la terre et me serais battu à ses côtés. En toute justice, le pauvre chauffeur de car koweïtien faisait de son mieux. Mais nous avions déjà retenu une leçon importante : il était très, très facile de se perdre ici, même pour les gens du coin.

Le chauffeur réussit enfin à repérer une unité de marines américains qui installaient leur camp au milieu des dunes. Il s'arrêta et demanda son chemin. Je ne pus m'empêcher de noter que nous ressemblions bien peu au marine américain de base. Les jeunes troupes étaient ces clones aux cheveux très courts et au visage rasé de frais. Ils sortaient tout juste de l'usine et ils ne cessaient de faire de la lutte tout en donnant du « Hoo-ah » et du « Oui, chef ». Le PF de base était plus vieux, plus sec, plus grisonnant et plus usé par les combats.

L'immense sergent des marines, homme au torse puissant, indiqua à notre chauffeur la direction de la base britannique. Une demi-heure plus tard, nous parvînmes au « camp Tristar », comme l'avait surnommé affectueusement quelqu'un. Nous descendîmes en regardant autour de nous.

Il n'y avait absolument rien si ce n'est de la roche, du sable et de la roche encore. Nous savions que la frontière irakienne n'était qu'à quelques kilomètres au nord-est. Mais il n'y avait rien pour indiquer où finissait le Koweït et où commençait l'Irak, pas même de changement sensible du terrain. C'était, en Irak, un désert perdu et uniforme, tout comme ici.

Dans les jours à venir, les Royal Engineers utiliseraient leurs bulldozers gigantesques pour construire d'énormes bermes de sable tout autour du camp Tristar. Ils offriraient une protection mince contre les explosions, si Saddam Hussein décidait de nous envoyer des SCUD. Mais pour le moment nous étions parmi les premiers à fouler ce sol, et personne n'avait rempli ne serait-ce qu'un seau de sable.

On nous alloua un lopin de désert en guise de QG des Pathfinders. Il était niché loin à l'arrière, à côté de l'endroit où le commandant de brigade établirait son quartier général. La section Pathfinder travaillerait directement sous les ordres du commandant de brigade ; il avait donc besoin de nous avoir tout près. On nous confierait invariablement des missions sensibles et urgentes, et le QG de la brigade et notre propre unité seraient maintenus isolés du reste du camp pour empêcher tout journaliste curieux de vagabonder de notre côté.

Les médias, c'était une réalité, avaient peu à peu pris part à tout effort de guerre. Mais nous étions un élément de la 16 Air Assault Brigade qui refusait d'avoir des journalistes intégrés à son unité. Nous comprenions pourquoi les reporters avaient besoin d'accéder au front : le public britannique avait le droit de savoir ce que faisaient nos soldats quand ils livraient des guerres loin de chez eux. Mais nous ne pouvions pas courir le risque d'emmener un journaliste loin derrière les lignes ennemies, d'autant que notre type de mission ne se prêtait pas du tout à la publicité tapageuse.

Le jour était sur le point de tomber lorsque nous avons fini de monter notre

tente. La section PF tout entière, forte de ses 60 hommes, était logée dans une grande chose verte en toile. Quelques futés avaient emporté leur propre lit de camp. Pour le moment, peu d'éléments du « kit de confort » Pathfinder avaient été envoyés sur le théâtre des opérations, si bien que le reste d'entre nous dut se coucher sur le désert dur. Il y avait bien 36 heures que nous étions partis de notre base sur la côte est de l'Angleterre, décollant de Brizers et puis traversant le désert koweïtien. Nous étions lessivés et sommes allés dormir tôt, chacun de nous espérant que, cette fois, les Pathfinders allaient vraiment à la guerre.

Bien que, depuis la vitre d'un car, cela ait eu l'air plat comme une crêpe, une seule nuit de sommeil prouva que le désert était très rocheux. Au petit matin, il y avait une bande de Pathfinders grognons au camp Tristar qui n'avaient pas bien dormi. En ma qualité de commandant en second des PF, je décidai qu'il était impératif d'y remédier. Il existait une force militaire qui avait toujours tout le matériel dont on pouvait rêver sur le théâtre des opérations : les Américains. Il fallait qu'on supplie, qu'on emprunte ou vole des lits de camp aux sympathiques Yankees les plus proches.

Les Américains avaient dans la capitale une base permanente qui datait de la guerre du Golfe. Elle était équipée d'un bowling, d'un Burger King et d'un Ben & Jerry's. Mais la base américaine la plus proche du camp Tristar se trouvait à plusieurs kilomètres au sud, là où le chauffeur de car koweïtien avait demandé son chemin.

Les Américains firent preuve à l'égard de leurs pauvres alliés britanniques de la même générosité que d'habitude. Nous réussîmes à glaner assez de lits militaires en toile résistante pour coucher toute la section Pathfinder et même davantage : ce qui ne servit qu'à nous rappeler que les Yankees réussissaient toujours à se munir de kits de luxe pour la guerre.

Nous décidâmes que, dès que nous aurions un moment de libre, nous rendrions visite au magasin de leur base de Koweït City et que nous ferions le plein, pour pas cher, de cigarettes et de nourriture américaines subventionnées. J'adorais les petites bouteilles de sauce Tabasco que fournissait l'US Army dans leurs packs de rationnement.

Pendant que nous y étions, nous embarquerions tout un lot de tee-shirts de l'US Army. Ils étaient bien mieux que ceux de la British Army, qui étaient l'édition d'hiver en coton épais et pas du tout conçus pour le désert irakien. Dès que nous étions descendus du car climatisé, nous avions commencé à transpirer à grosses gouttes. Le coton épais absorbait la sueur et, lorsque le soleil se couchait et que le désert devenait glacial, le tee-shirt trempé de sueur vous glaçait jusqu'aux os. Les tee-shirts de l'armée américaine étaient faits d'un tissu fin et aéré.

Le magasin américain aurait aussi des tas de DVD pas plus chers que des chips. Ici, au camp Tristar, le film préféré des Pathfinders, *Dernières Heures à Denver*, nous faisait cruellement défaut. C'est l'histoire d'un groupe d'anciens

détenus, dont certains sont d'anciens soldats, qui se réunissent pour un dernier boulot. Le film avait acquis le statut d'icône parmi les PF. Mais, je ne sais comment, dans la folle précipitation du déploiement, il avait été oublié. Nous étions donc en mission pour en ramener un exemplaire.

Nous ne savions pas trop quand nous pourrions obtenir le feu vert pour franchir la frontière irakienne. Mais, quand viendrait le moment, nous voulions être entièrement barbus et bronzés. Lorsque nous nous dirigerions derrière les lignes ennemies, nous ressemblerions à des habitants du pays. Une pilosité faciale bien fournie et un bon bronzage nous aideraient à déguiser le fait que nous étions une bande de soldats britanniques tout juste sortis de notre pluvieuse mère patrie.

Le commandant de la brigade entendait nous utiliser pour ratisser le terrain, repérer l'ennemi, reconnaître les effectifs, les positions et les forces, et attaquer, saisir ou détruire le terrain ou les installations vitales. Comme n'importe quel homme de ma section, j'espérais bien qu'on nous utiliserait. Je dis « ma » section, car j'étais le 2IC (le commandant en second) des Pathfinders, et, en ce qui me concernait, c'était le meilleur boulot du monde.

J'étais arrivé dans les Pathfinders après avoir été dans les 1 PARA et avoir passé le cours de sélection assassin des PF. Dans les PARA (une unité d'élite en soi), j'avais servi en Irlande du Nord, au Kosovo et en Sierra Leone.

Quand je me trouvais en opération avec 1 PARA, j'avais hâte d'avoir autour de moi ma *dream team* : des hommes qui seraient totalement dévoués, des soldats exceptionnels, avec la force psychologique qui leur permette de faire face à n'importe quelle situation que leur concocterait l'ennemi.

À présent, dans les Pathfinders, cette équipe, je l'avais obtenue. Le problème, c'est que certains dans les PF qui ne l'entendaient pas de cette oreille.

Il n'y avait pas de tradition de service militaire dans ma famille. Mes parents avaient tous les deux été profs, et je m'étais retrouvé dans l'armée par hasard. J'étais vraiment en train de me fourvoyer à l'école lorsqu'un conseiller d'orientation de l'armée m'avait proposé une place sponsorisée dans un collège militaire.

C'était l'attrait de la vie en plein air et de l'aventure qui m'avait convaincu. Mes frais de scolarité pris en charge par l'armée, j'étais allé à Welbeck College et avais réussi à maintenir le cap. J'avais obtenu de bons résultats lors de mes examens de fin d'études et poursuivi à l'Académie royale militaire de Sandhurst une formation pour devenir officier.

À l'âge de 19 ans, j'étais nommé officier dans la British Army et, à 21, j'étais fait capitaine, le plus jeune depuis des décennies. À 25 ans, j'avais réussi la sélection des PF et j'étais sans doute le plus jeune commandant en second que les Pathfinders aient jamais eu. Par comparaison, nombre de types étaient dans les PF depuis 10 ans ou plus et étaient « gradés » : ils étaient arrivés là grâce aux grades.

Une fois qu'on y entrait, c'était souvent un boulot pour la vie. On pouvait éventuellement passer chez les SAS ou les SBS, mais la plupart choisissaient de rester avec les PF. On le comprend assez bien : certains des vieux briscards voyaient les nouveaux venus de mon acabit comme des officiers parvenus dont ils se seraient bien passés.

Il y avait 15 mois que j'étais dans l'unité et j'adorais l'état d'esprit. Je voulais passer le restant de mes années de service dans les PF, mais, en Irak, c'était la première fois que je menais l'unité à la guerre. Je commandais des hommes qui, dans la plupart des cas, avaient des années de service d'élite de plus que moi. C'était un énorme défi. À la base du fonctionnement des PF, le commandement de patrouille revient au soldat le plus adéquat, quel que soit son rang. C'est une méritocratie.

J'avais beaucoup de choses à apprendre et il y en avait, dans l'unité, qui n'attendaient que de me voir échouer.

II

Nigel (on s'appelait toujours par notre prénom dans les PF), notre commandant, resterait au quartier général de la brigade pour commander les opérations, en tant que 2IC, j'aurais le beurre et l'argent du beurre.

Je serais impliqué de près dans l'organisation de la mission tout en ayant l'occasion d'aller sur le terrain pour conduire ma patrouille de combat. En tant que 2IC, j'avais un rôle spécifique à remplir lors des opérations de terrain. Une fois que toutes les six patrouilles seraient en mission, la mienne servirait de QG avancé. De cette façon, si la communication était coupée avec le quartier général de la brigade, je pourrais orchestrer les missions sur le terrain.

Les vieux briscards étaient extrêmement fiers du pedigree PF, et avec raison. La lignée de l'unité remonte à quelques-unes des unités les plus emblématiques de la Deuxième Guerre mondiale. Si les Pathfinders ont un prédécesseur, c'est la 21st Independent Parachute Company, les Parachute Pathfinders originels. Formée en juin 1942, elle servait dans la 1st Airborne Division[6] de la British Army. La mission des Parachute Pathfinders était d'atterrir sur la zone de largage quelque 30 minutes avant leurs camarades et de la localiser au moyen d'un radiophare Eureka. Ils devaient ensuite la débarrasser des obstacles et repousser toute contre-attaque de l'ennemi, afin que le largage principal se fasse de façon relativement sûre.

Comme dans les PF, les hommes étaient tous volontaires et avaient réussi des tests physiques et psychologiques exigeants, qui annonçaient l'actuel processus de sélection des Pathfinders. Les Pathfinders du début ont connu la guerre en Algérie, en Tunisie, en Sicile, en Italie, en Norvège, en France et en Hollande, et enfin en Grèce et en Palestine, bien qu'Arnhem soit l'opération la plus éprouvante à laquelle ils aient participé. La nuit du 17 septembre 1944, ils conduisirent ce qui fut alors la plus grande force aéroportée à entrer dans les Pays-Bas occupés par les Allemands, dans le cadre de l'opération Market Garden. Le plan consistait à prendre des ponts sur la Meuse et sur deux bras du Rhin pour permettre ainsi aux forces alliées de déborder les Allemands et encercler la Ruhr, le cœur industriel de l'Allemagne.

Mais, dans la ville néerlandaise d'Arnhem, les événements prouvèrent que l'état des lieux dressé par le renseignement était complètement faux. La 1st Airborne Division britannique tomba sur une résistance bien plus importante que celle indiquée par les services du renseignement.

Et seul un côté du pont routier d'Arnhem put être pris. Le 21 septembre, la petite force qui maintenait le côté allié du pont fut surpassée par les forces allemandes, les hommes se battant jusqu'à leur dernier souffle. Le reste de la division fut piégé dans une petite poche à l'ouest du pont et dut être évacué.

Conséquence de l'échec de Market Garden, les Alliés ne réussirent pas à franchir le Rhin en effectifs suffisants pour remplir l'objectif de la mission, ruinant ainsi l'espoir qu'avaient les Alliés de finir la guerre avant Noël 1944. Le Rhin demeura un barrage contre leur avancée, jusqu'aux offensives au sol de mars 1945. Le raid d'Arnhem fut immortalisé dans un livre et un film, tous les deux intitulés Un pont trop loin.

Les Parachute Pathfinders révélèrent leurs compétences à Market Garden. « Votre unité n'est surpassée par aucune autre au monde », écrivit le général Alexander Browning à leur commandant, le major Wilson, après que tout fut terminé. Le général Alexander ajouta que les Parachute Pathfinders avaient montré « toutes les véritables qualités des bons soldats : très bon moral, promptitude et efficacité dans les combats ». Le courage, l'esprit de corps et le professionnalisme étaient les caractéristiques principales de l'unité, même lorsqu'elle était déployée sur ce qui fut, en définitive, une mission ratée.

La principale différence entre les Parachute Pathfinders et nous, c'est qu'en plus des opérations aéroportées, nous sommes aussi entraînés de façon exhaustive aux opérations de mobilité motorisée, ce qui nous permet de franchir de grandes distances derrière les lignes ennemies.

Cette facette du pedigree PF fut héritée du LRDG (Long Range Desert Group) de la Seconde Guerre mondiale. De décembre 1940 à avril 1943, le LRDG opéra aux côtés des SAS de David Stirling dans les déserts d'Afrique du Nord, conduisant des flottes de camions Chevrolet et de jeeps Willys. Leur fonction consistait à pénétrer loin derrière les lignes ennemies dans des missions de reconnaissance, de capture et de sabotage, frappant les lignes de ravitaillement ennemies, les dépôts de carburant, les aérodromes et les entrepôts de munitions.

Au cours des 17 mois que dura la campagne d'Afrique du Nord, il n'y aurait eu que 15 jours pendant lesquels le LRDG n'avait pas opéré derrière les lignes ennemies. En septembre 1942, le LRDG effectua l'opération Caravan, sans doute leur mission la plus connue.

Dix-sept véhicules transportant 47 hommes firent 1859 km à travers le désert. En arrivant à la ville libyenne de Barce, occupée par les Italiens, la patrouille se sépara, une moitié attaquant la caserne italienne, l'autre, l'aérodrome. Pendant l'assaut de l'aérodrome, quelque 32 avions (principalement des bombardiers trimoteurs CantZ.1007bis) furent endommagés ou détruits.

Lorsque l'attaque fut terminée, le LRDG avait perdu 10 hommes, 3 camions et une jeep. Mais le retrait héroïque allait coûter cher aux LRDG, car ils subirent des attaques aériennes répétées, perdant tout hormis deux jeeps et un camion Chevrolet. Les véhicules survivants continuèrent leur route avec les blessés à bord, tandis que différents groupes entreprirent de partir à pied, la plupart s'en tirant et rejoignant d'autres patrouilles LRDG.

Le chef de l'Afrika Corps allemand, le Feldmarschall Erwin Rommel, admit que les LRDG causèrent à ses forces « plus de dégâts que n'importe

quelle unité britannique de force égale » au cours de la guerre.

Le LRDG fut dissous en août 1945, quand sa fonction fut amalgamée aux forces spéciales du Royaume-Uni. Mais, au cours de cet amalgame, nombre des aptitudes de spécialistes des LRDG avaient été perdues, et cela finit par conduire à la création des Pathfinders.

La section des Pathfinders fut formée dans les années 1980 pour remplir un rôle très spécifique : être une force mobile de reconnaissance et de sabotage, dans l'air et sur terre, qui faisait alors défaut aux forces spéciales britanniques.

Ce sont les types des SAS qui, les premiers, fondèrent les PF, et, pendant de nombreuses années, leur existence ne fut même pas reconnue officiellement. D'où leur surnom, la « force fantôme ». Comme dans les SAS à ses débuts, les hommes des Pathfinders furent rassemblés à partir d'unités diverses, formant ainsi une petite poignée de soldats experts.

Les Pathfinders acquirent le surnom officieux de « fils bâtard du SAS » et, bien que sur le papier les hommes des PF aient continué de servir dans leurs unités mères, ils étaient en réalité des membres de cette force fantôme. Nous nous sentions vraiment des affinités avec nos camarades opérateurs d'élite, les SAS, et avec leur régiment jumeau, les SBS. Nous mendiâmes, empruntâmes et volâmes les éléments de notre barda partout où nous pouvions les trouver, mais, dans l'ensemble, ce sont les SAS et les SBS qui nous les ont passés en douce. Les Pathfinders se sont battus pendant de nombreuses années pour effectuer leurs missions avec un équipement correct, combat qui n'est toujours pas terminé.

Pendant ma première semaine dans les PF, je sentis que cette unité et ses hommes étaient à part. Dès le premier jour, j'eus l'impression d'entrer dans une meute, tel un organisme vivant poussé en avant par sa seule force vitale et son libre arbitre. Les gars étaient extrêmement motivés.

Personne ne bayait aux corneilles à attendre qu'on lui donne des ordres ou qu'on lui dise quoi faire. Tous étaient occupés à parfaire leurs compétences et leurs connaissances pour s'améliorer et pour le bien de toute l'unité. Lorsqu'ils n'étaient pas à l'entraînement officiel, ils partageaient leurs compétences. Chaque soldat PF apportait son expérience et son expertise au groupe, et l'unité le laissait acquérir son rôle idéal.

À la fin de ma première semaine dans les PF, nous nous étions réunis dans le NAAFI[7] pour une Platoon Drinks Night. C'était l'anniversaire de l'un des gars, et il y avait sur scène un PF appelé Smudge, tenant un micro et habillé en Elvis. Il ne s'agissait pas d'un costume Elvis bon marché. Il avait une perruque en cheveux véritables, des favoris brillants, d'épaisses lunettes de soleil Aviator à monture or, un pantalon pattes d'éph blanc et moulant, des chaussures à semelles compensées et une chemise serrée et ouverte sur le torse. Les gars des Pathfinders ne cessaient de lui demander des chansons d'Elvis et de Neil Diamond, et Smudge s'exécutait avec talent.

Cette Platoon Drinks Night me parut très extravagante. Ces mecs étaient vraiment insolites. J'arrivais tout droit des PARA et je fus mis tout de suite

dans le bain en ayant un premier aperçu de l'assurance suprême et de l'individualité qu'encourageaient les Pathfinders. C'était un contraste énorme par rapport à ma vie d'avant dans l'armée ordinaire. Je chante comme une casserole, mais les gars n'arrêtaient pas de me dire que c'était une sacro-sainte tradition que le petit nouveau (c'était moi) chante. Ils voulaient que je monte sur scène avec Smudge, qui se dandinait et chantait, la chemise déboutonnée jusqu'à la taille.

Je sortais tout juste de l'épreuve qu'était la sélection des Pathfinders, mais, pour moi, être obligé de chanter était bien plus intimidant que n'importe quel défi physique. Chanter et danser sont deux choses pour lesquelles je suis véritablement nul.

Pendant ma formation d'officier à Sandhurst, j'avais appris quels vêtements porter lorsque je me trouvais à une réception décontractée comme un bal. La tenue ordinaire pour un officier consistait en un pantalon rouge en velours côtelé, une chemise à col rose et un blazer avec boutons en cuivre ou en argent. Cette tenue, selon Sandhurst, était acceptable, contrairement au jean, le « tissu du diable ».

Je n'ai jamais réussi à m'y faire et, lors de ma première soirée Pathfinder, j'avais ignoré le code vestimentaire de Sandhurst. Au début de la soirée, un vétéran PF du nom de Jock vint me parler.

— J'aime bien ta chemise, Dave, dit-il. Où tu l'as achetée ?

Je portais une chemise Levi's qui ne m'allait pas et que j'avais trouvée en ville ce jour-là. J'étais heureux de discuter avec Jock de tout, tant qu'on n'abordait pas ma montée sur scène pour chanter. Il y avait cinq minutes que nous parlions de ma chemise en jean (« Ah bon, Dave, c'est vrai ? ») et de l'éventualité que Jock s'en procure une aussi, lorsque je me rendis compte qu'il était en train de se foutre de la gueule de son nouveau commandant en second.

La vanne de Jock fut un test bien plus efficace qu'un bras de fer ou un combat à mains nues. Nous finîmes par en rire, et Jock conclut que je n'étais pas trop mal pour un officier. J'avais réussi cette première épreuve majeure et je n'avais pas trop flippé devant le faux Elvis. Quel soulagement, lorsque la fin de la soirée arriva sans que j'aie à danser ou à chanter ! Mais je trouvai que je cette bande de PF avait vraiment une drôle de façon de se détendre. Ce n'était pas exactement l'attitude militaire « normale ». J'étais plutôt habitué à la fête façon PARA : on se met à poil, on boit une pinte et on se fout sur la gueule.

Mes premières semaines dans les Pathfinders furent une révélation totale. L'unité avait vraiment sa façon à elle d'opérer. À cette époque commandait Lenny, le prédécesseur de Nigel. Un matin, une femme officier vint à vélo nous voir pour s'entretenir avec lui. Elle était basée dans le Regimental Administration Office, qui offrait une assistance administrative aux Pathfinders. Nombre des employés administratifs étaient des femmes, si bien que Steve se portait toujours volontaire pour emmener la paperasse là-bas, histoire d'être vu des filles de bureau.

La femme officier expliqua à Lenny qu'elle était très contrariée par le

comportement des soldats PF. Ils omettaient de la saluer ou bien de dire « Bonjour, madame », comme aurait dû le faire un subalterne. Lenny n'y alla pas par quatre chemins :

— Ils ne me saluent pas, moi ; alors, y a vraiment pas de risque qu'ils vous saluent, vous !

Il y avait trois ans que cette femme officier était dans l'armée et qu'elle commandait à un groupe d'employés. Nombre des gars des PF y étaient depuis une décennie ou davantage et étaient des vétérans de guerre décorés. Ils voyaient mal pourquoi ils auraient dû la saluer : beaucoup pensaient que les PF n'avaient pas besoin d'officiers.

Le camp Tristar était un paysage lunaire de roche et de sable, et nulle part un poil d'ombre. Il faisait une chaleur brûlante qui atteignait les 40 degrés. Pendant les premiers jours, afin de nous acclimater le plus rapidement possible, nous nous balancions dans le cou de l'eau mélangée à des sels de réhydratation. Petit à petit, nous nous mîmes à transpirer et puis nous n'eûmes plus besoin de boire autant, car notre métabolisme s'était adapté aux températures.

Nous avons commencé à incorporer un entraînement sportif dans notre régime d'acclimatation. Nous avons monté une salle de muscu faite maison en utilisant des boîtes de munitions, des jerrycans d'eau et des poteaux d'échafaudage en guise d'haltères, puis nous avons commencé à courir le long du périmètre de la base.

D'autres pièces de notre attirail arrivèrent. De gros containers en acier furent déchargés, pleins à ras bords de matériel PF, y compris notre équipement HALO et HAHO. C'était le rêve de tout opérateur PF : avoir la possibilité d'effectuer une infiltration sous voile derrière les lignes ennemies. Et nous espérions tous secrètement que l'Irak nous en offre l'occasion. Cela dépendrait du type de mission qu'on nous confierait et s'il était préférable d'y aller par voie aérienne ou terrestre.

Nous établîmes une base logistique et une armurerie à côté de la tente où nous couchions et commençâmes à pointer tout l'attirail essentiel pour les missions, qui comprenait au moins une tenue complète d'Elvis. C'était une POS (procédure opératoire standard) que le costume d'Elvis de Smudge soit déployé dans toutes les opérations. Il nous accompagnait partout où nous allions et pour une bonne raison : il s'agissait d'un élément crucial de l'esprit des Pathfinders.

Nous avons aussi reçu une nouvelle pièce d'équipement, le L17A1UGL, un lance-grenades qui s'insérait sur le dessous de nos fusils d'assaut. Nous nous exerçâmes aux manœuvres armées avec l'UGL 40 mm et, dès que les champs de tir du camp Tristar seraient sur pied, nous essaierions l'arme. Nous étudiâmes les cartes de l'Irak du Sud et repérâmes des itinéraires potentiels à travers la frontière et au nord, en direction de la récompense : Bagdad.

Pendant toute cette activité, Steve ne perdait pas de vue que juste de l'autre côté du sable se trouvait le camp de l'Army Air Corps, ce qui voulait dire des

femmes pilotes. Dès qu'il en avait l'occasion, il retirait son tee-shirt, mettait ses lunettes de soleil, puis s'en allait faire bronzette tout en posant devant les filles. Cela ne me surprenait absolument pas de la part de Steve, mais il y avait un membre de ma patrouille qui désapprouvait sa conduite : Jason.

Jason était le sergent de la section des Pathfinders et mon commandant en second. Steve et lui, c'étaient le jour et la nuit. Je sentais qu'entre eux, c'était sur le point d'exploser. En plus, je craignais que Jason désapprouve mon commandement.

Avec seulement 36 combattants, nous étions une unité extraordinairement soudée. Nous nous connaissions intimement, et plus encore au sein de chaque patrouille. Comme dans toutes les familles, les conflits de personnalités pouvaient poser de vrais problèmes. Nous étions sur le point d'aller en Irak et il fallait absolument que ma patrouille s'organise. Il était crucial que nous commencions à fonctionner comme une machine de guerre bien huilée. Je craignais que ce ne soit pas le cas et que ce genre de tensions achève de nous diviser.

Il y avait une semaine que nous étions au Koweït et nous nous étions bien adaptés à notre environnement. Nous nous étions habitués à la chaleur et étions devenus sérieusement sales et hirsutes. Il allait de soi que la guerre était imminente et nous n'avions qu'une hâte : traverser la frontière.

Pour tuer le temps, nous nous entraînions de façon intensive à la mobilité sur le terrain désertique qui entourait la base. Il ne s'agissait pas seulement d'apprendre à se servir au mieux des véhicules et des armes dans un milieu aussi hostile : il s'agissait aussi de nous faire bosser en équipe.

Un soir, nous partîmes pour une session prolongée de conduite nocturne. J'appliquai sur mes yeux les coquilles en cuir de mes grosses lunettes de vision nocturne. Elles ressemblaient à de petites jumelles et elles pesaient à peu près le même poids. Elles amplifiaient la lumière ambiante que produisaient la lune et les étoiles. Cette nuit-là, il n'y avait quasiment pas de nuages, et le ciel était parsemé d'étoiles. Les lunettes fonctionnèrent exceptionnellement bien. Où que je regarde, elles peignaient le désert de cette drôle de lueur verte et brumeuse. On y voyait presque aussi bien qu'en plein jour.

Mais, avec les lunettes de vision nocturne sur les yeux, il était impossible de porter aussi des lunettes antisable : il s'agit de lunettes de protection en plastique semblables à celles utilisées par les soudeurs, qui sont conçues pour protéger les yeux pendant les tempêtes de sable. On ne pouvait pas les mettre par-dessus les lunettes de vision nocturne. Le temps koweïtien avait été à peu près le même tous les jours : torride pendant la journée et d'un froid mordant la nuit, sans oublier nombre de tempêtes de sable. Certaines étaient des rafales sans conséquence qui n'empêchaient pas de conduire. D'autres étaient des tempêtes monstrueuses, s'amoncelant comme des nuages noirs sur l'horizon et larguant la moitié du désert sur votre tête.

Le seul choix qu'on avait quand on était touché par l'une de ces tempêtes,

c'était de ne pas bouger, autrement dit d'aller chercher un abri. Selon notre procédure opératoire standard, le véhicule de Jason devait prendre la tête, et nous devions le suivre jusqu'au premier lieu sécurisé qu'il pourrait trouver. Nous y resterions alors jusqu'à ce que la tempête soit passée. Le ciel se dégagerait, et nous serions en mesure de nous déplacer à nouveau. Mais, lors des exercices de mobilité nocturne, nous ne pouvions nous offrir le luxe d'utiliser les lunettes antiasable.

Il y avait deux ou trois heures que nous roulions lorsque survint une tempête. Il ne s'agissait pas d'un monstre, et je me dis que nous pouvions poursuivre. Puis je sentis quelque chose s'enfoncer dans mon œil. Il commença à se fermer et, ensuite, il se mit à couler sur le shemagh[8] dans lequel j'avais enveloppé mon visage. Nous suivîmes Jason sur un coin de terrain accidenté et nous nous immobilisâmes. À cet instant, je ne voyais qu'à travers un œil et je perdais ma perception spatiale : ma capacité à juger des distances et de ma position par la vue.

J'étais mort d'inquiétude. Si la blessure s'avérait un tant soit peu permanente, ça signifiait que je serais sur la touche au cours de la guerre à venir. Cela nous rappelait aussi brutalement à quel point nous étions vulnérables. Pathfinder ou non, j'étais soudain devenu un boulet pour mon équipe. Pire encore, c'était l'œil dont je me servais pour viser qui avait été blessé. Il m'était impossible de faire feu ou d'aller à la guerre dans cet état.

Steve était le toubib de la patrouille, ce qui signifiait qu'il avait suivi une formation poussée en premiers secours. Il était également responsable de la trousse de secours dont était équipé chaque véhicule. Il s'était porté volontaire pour la fonction de toubib, car elle offrait une latitude suffisante pour travailler en liaison avec le personnel médical, où que nous soyons..., et ça voulait dire des infirmières.

Il examina mon œil, mais ne vit pas grand-chose dans l'obscurité. Puis il prit un flacon de collyre dans la trousse à pharmacie et fit tomber quelques gouttes dans mon œil blessé.

Mais je n'arrivais toujours pas à l'ouvrir. Steve jugea que ce n'était pas bon signe. Il y avait non loin un poste médical avancé américain et il suggéra que nous nous y rendions pour demander de l'aide. Mais Jason se mit à tirer une tronche de six pieds de long. Il pensait visiblement que c'était faire vraiment beaucoup d'histoires pour rien.

— C'est qu'une poussière dans l'œil, commença-t-il à marmonner. On ferait bien de se secouer.

À vrai dire, avec ma main sur l'œil et les larmes qui en coulaient, j'avais un peu l'impression d'être une femmelette. Comme Steve était le toubib de la patrouille, il ne tint pas compte de l'avis de Jason, et nous gagnâmes le poste médical. Peu de temps après, nous parvînmes à la base américaine. Pendant que j'attendais qu'un médecin m'examine, Steve faisait son numéro aux infirmières américaines. Donc, pas de surprises de ce côté.

Le médecin me lava l'œil à grande eau et il en sortit tout un désert de sable.

Il examina l'œil et m'expliqua qu'il était méchamment égratigné. Il me donna du collyre et me dit de continuer à appliquer ce traitement toutes les heures.

Si je suivais ses conseils et que j'évitais d'autres tempêtes de sable, cela devait se remettre. Mais si je n'en prenais pas soin, mon œil s'infecterait, m'avertit-il, et je pourrais dire adieu à la guerre en Irak.

Steve n'était pas le meilleur médecin des Pathfinders, mais il s'en était bien tiré avec mon œil blessé. Il avait fait ce qu'il fallait.

C'était Jason qui, selon moi, avait voulu qu'on n'en tienne pas compte et qu'« on se secoue ». Je savais pourtant que Jason avait des compétences uniques à apporter à l'équipe et il fallait qu'on essaie de s'entendre.

Dans la vie, beaucoup de choses étaient comme ça : essayer de réunir des équipes, essayer de les faire fonctionner. La différence, c'est que, quand on était dans les Pathfinders, on était dans une cocotte-minute, tant on passait de temps les uns avec les autres.

Sans compter que venait s'ajouter le stress de la fatigue, de la déshydratation et des combats à venir.

III

Jason « Jase » Dickins était un soldat du genre trapu. Il mesurait 1 m 70 environ et avait perdu deux incisives du maxillaire supérieur en jouant au rugby. Il était censé porter un appareil en plastique équipé de deux fausses dents, mais il le faisait rarement. Du coup, il ressemblait à la version bédouine de Popeye le marin lorsqu'il était affublé de son attirail de guerre du désert. Il possédait aussi un rire aigu de poulet qu'on étrangle et que les gars, à mon avis, devaient trouver super chiant, comme c'était mon cas.

Il avait des cheveux blond roux et dégarnis, et il avait une drôle de tête... Pas vraiment un homme à femmes. Mais il avait été endurci par le combat et était doté d'une force brute, aveugle et d'un courage qui forçait le respect. Il y avait neuf ans qu'il était dans les PF et, il en avait passé bon nombre à commander sa propre patrouille. Rien de bien surprenant, donc, à ce qu'il ne saute pas de joie quand il fut placé sous mon commandement au Koweït. J'avais plusieurs années de moins que lui et j'étais relativement nouveau chez les PF. Je savais que Jason aurait largement préféré diriger sa propre patrouille en Irak.

C'était le seul homme marié de notre patrouille, et le côté suave et coureur de jupons de Steve l'agaçait vraiment. Steve narguait Jason sur ce sujet, histoire de l'énerver davantage. Mais, à part ça, Jason ne trouvait rien à reprocher à Steve. En ce qui me concernait, nous étions tous des grands garçons. Je n'avais donc pas l'intention d'intervenir. Jason était suffisamment costaud et méchant pour se défendre tout seul.

Personne ne pouvait manquer de respecter l'expérience militaire et l'expertise de Jason. En tant qu'expert en tandem, il avait atteint le sommet ultime du parachutisme militaire. Il était capable de sauter à très haute altitude avec un autre parachutiste sanglé contre lui. Il n'y a qu'une poignée d'hommes au monde capables d'effectuer ce saut-là.

Jason pouvait transporter un non-parachutiste (un officier du renseignement ou un expert en guerre électronique ou en linguistique) loin derrière les lignes ennemies. Il pouvait faire de même avec du matériel de pointe (des appareils électroniques de guerre sensibles, par exemple), le genre d'équipement délicat qui nécessite un parachutiste pour l'escorter sur terre. Sauter à une altitude extrême tout en étant attaché à une autre personne ou à du gros matériel est très éprouvant physiquement. La formation est si intense qu'on n'est sélectionné que si on reste dans les Pathfinders pendant plusieurs années, afin que l'unité puisse en récolter les bénéfices à long terme. Jason n'était certainement pas près de quitter les PF. Il adorait l'unité, et je suppose que

c'était la chose qui nous soudait, Jason, Steve et moi. Nous étions des Pathfinders et nous étions profondément dévoués à la famille PF.

De tous les gars de ma patrouille, Will « Tricky » Arnold restait celui dont j'étais le plus proche. Tricky voyageait dans mon véhicule, à l'arrière, assigné à la lourde mitrailleuse cal.50, notre arme la plus pêchue. Il était responsable des communications PF et était aussi le contrôleur de l'appui aérien (JTAC) – le soldat qui fait appel à la puissance aérienne dévastatrice – le plus expérimenté de la section. Avec Tricky dans mon équipe, nous pouvions servir de patrouille ordinaire de combat, mais aussi, au besoin, d'élément de QG avancé, orchestrant ainsi les communications entre les patrouilles et coordonnant les frappes aériennes.

Le surnom « Tricky » lui allait comme un gant. Ça avait un côté non agressif, personnage de dessin animé.

Il fumait 40 cigarettes par jour, et pourtant il restait encore l'un des hommes les plus sportifs et durs à cuire de l'unité. Comme pour les mecs véritablement adroits, il était rare qu'il soit obligé de le prouver.

Tricky ressemblait à Jason Statham, mais en plus calme, genre surfer adepte de la bronzette, et en plus déguenillé et usé par les combats. Il ne jurerait pas sur une plage de Californie. Mais un je-ne-sais-quoi dans ses yeux gris-bleu vous indiquait que, s'il les posait sur vous dans un bar de plage, vous ne voudriez pas le défier du regard.

Tricky était de trois ans mon aîné et le vivant exemple de ce que devrait être un soldat PF. Quel que soit le pétrin dans lequel on se mettait, je savais que je pouvais compter sur lui pour continuer à sortir des blagues et à déployer toute son énergie. Rien ne le troublait.

Il ne raffolait pas de la « classe des officiers », mais lui et moi entretenions des liens particuliers. Il avait été mon instructeur-examineur lors de la sélection Pathfinder. C'est donc lui qui m'avait fait entrer dans les PF. Il avait bien conscience qu'en Irak, ce serait la première fois que je mènerais ma patrouille au combat et il ne manquait jamais de me soutenir.

Avant d'être dans les PF, Tricky était aux Royal Signals[9], ce qui voulait dire qu'il avait passé beaucoup de temps auprès des types des quartiers généraux et des officiers. Il était le mieux placé pour juger un nouveau venu comme moi. Vous pouviez bien avoir toutes les capacités du monde, peu importait : dans les Pathfinders, si l'on ne se salissait pas les mains, on ne se faisait pas respecter. C'est cela que Tricky vit chez moi : un homme d'action et un audacieux.

Travailler dans un quartier général du Signal Squadron avait donné à Tricky une compréhension approfondie de la guerre : des gens qui la font, des structures de commandement, des relations interpersonnelles et une compréhension des positions nécessaire si l'on doit se repérer sur un champ de bataille où tout va vite.

Il forçait le respect de tous les hommes et, à bien des égards, il avait tout

pour être le sergent de section des Pathfinders. Ce rôle avait été donné à Jason à cause de son ancienneté et parce qu'elle était considérée comme plus indiquée pour un gars venant des PARA. Mais j'aurais largement préféré avoir Tricky comme commandant en second. Ce n'était pas un mouton, il pouvait parfois se montrer difficile. Et pourtant, dès le premier jour, lui et moi, nous avions accroché.

Tricky avait ce petit accent d'Édimbourg qui était agréable à l'oreille. Il en usait (en plus de son physique) avec des effets dévastateurs sur les dames. C'était là encore quelque chose qui nous liait. Que nous soyons à effectuer des sauts HALO en Californie ou bien des opérations à bord de véhicules en Suède, les « Findermen » (comme on appelait les PF) travaillaient de concert pour draguer les femmes. Tant qu'on était apte au service le lendemain matin, tout allait bien !

Mon surnom de PF était « Dave Belle Gueule » et les gars me charriaient au sujet de ce qu'ils appelaient mes « traits fins et réguliers ». Chaque fois que nous étions dans un bar, c'était toujours : « Laisse Dave Belle Gueule passer devant. » Les mecs me commandaient d'avancer, avec pour consignes de faire le beau et surtout de fermer ma gueule. Une fois que les femmes suivaient, je devais laisser Tricky ou Steve prendre le relais. Qu'on me laisse ouvrir la bouche, disaient-ils, et tout serait terminé.

Ensuite, le mec de la patrouille dont je me sentais le plus proche, c'était Steve. Lui et moi avons servi ensemble dans l'A Company, 1 PARA. J'étais peut-être un officier, mais je n'en restais pas moins l'un des hommes les plus sportifs de la compagnie et j'avais donné l'exemple. J'avais gagné le respect de Steve à cette époque et il n'avait pas oublié. Steve ne haïssait pas les officiers. À vrai dire, Steve ne haïssait personne. C'était l'amour (l'amour des femmes en particulier) qui causerait sa perte.

Originaire de Liverpool, il avait atténué son accent, car il avait découvert que les femmes préféraient cela. Chaque fois que nous sortions en ville, il y avait chez lui un petit quelque chose d'Enrique Iglesias. Il portait une chemise noire, les manches remontées au-dessus des coudes et les boutons défaits pour exhiber un peu les poils de sa poitrine.

Il se mettait des tonnes d'après-rasage. Il avait une beauté classique, cheveux et yeux noirs, à l'italienne, et il racontait toujours aux femmes que sa famille venait d'Italie, ce qui était du baratin total. C'était tout Steve : ne jamais laisser la vérité faire obstacle à une bonne histoire.

En qualité d'armurier des Pathfinders, il avait tout le loisir de s'adonner à sa passion des armes. Dans notre base du Royaume-Uni, nous avions une armurerie en sous-sol, imprenable et équipée d'un système d'alarme à la pointe.

Cela prenait du temps d'huiler, de distribuer et de faire l'inventaire de toutes les armes des Pathfinders, et Steve maîtrisait la chose avec un art consommé. Il prolongeait un boulot de deux jours en sept. Pendant tout ce temps, il était devant son ordinateur portable connecté à Internet, naviguant

dans le cyberespace pour trouver des femmes.

Si un entraînement avait lieu sous la houlette de Jason, Steve découvrait soudain un tas de choses urgentes à faire à l'armurerie. Il trouvait une dizaine de cal.50 qui nécessitaient un entretien immédiat. Personne ne contredisait l'armurier, car de nos armes dépendait notre survie.

Être armurier des PF, c'était pour Steve autant de responsabilités qu'il pouvait en souhaiter. Certains le considéraient comme un tire-au-flanc, mais, même si je le savais adepte de la facilité, il ne choisirait jamais cette voie aux dépens d'un autre membre de la patrouille. Il était gai comme un pinson dans les PF et se foutait comme d'une guigne d'avancer dans sa carrière ou de faire de la lèche. C'était un excellent soldat et j'aimais bien son côté calme et décontracté, et le fait qu'il n'arrêtait jamais – jamais – de parler des femmes. Steve conduisait mon véhicule et, quel que soit le lieu où nous nous trouvions, il se tournait vers moi et se mettait à philosopher sur le beau sexe. C'était un trentenaire célibataire, baratineur et Casanova jusqu'au bout des ongles.

Dezmond « Dez » Vincent était le quatrième membre de ma patrouille. Il était sergent, mais il y avait moins d'un an qu'il était dans les PF et il venait des Engineers. Il avait donc peu d'expérience d'infanterie. En tant que REME (Royal Electrical Mechanical Engineers), lors de la guerre du Golfe, il avait passé son temps à réparer des tanks. Il avait décidé de tenter la sélection PF, car il était dans l'armée depuis des années et n'avait jamais pris part au moindre combat. Il s'ennuyait et voulait vraiment faire ses preuves.

On peut tenter la sélection PF, quelle que soit l'unité de l'armée britannique d'où l'on vient. Il y a seulement deux règles : la première (au grand regret de Steve), on ne peut être une femme ; la seconde, il faut avoir servi au moins trois ans dans l'armée. Venant des REME, Dez adorait ses camions et c'était un mécanicien d'excellence, un grand atout pour une unité comme la nôtre qui se déplaçait souvent.

Quand on organisait des opérations, les gars disaient toujours :

— Dez, occupe-toi seulement des Pinkies.

Depuis que les SAS de David Stirling s'étaient déchaînés parmi les forces du général allemand Erwin Rommel pendant la campagne en Afrique du Nord de la Seconde Guerre mondiale, le rose était la couleur choisie par les forces spéciales britanniques pour leurs véhicules du désert. On trouva que le rose pâle était la couleur qui se fondait le mieux dans les sables du désert, et, cela ne faisait aucun doute, Dez adorait veiller sur nos Pinkies.

L'armée, c'était sa vie, et Dez était couvert des tatouages des unités au sein desquelles il avait servi. Il avait un tatouage du commando REME ; un autre comportant un motif de poignard ; et un tatouage d'insigne de calot militaire REME qui représentait un cheval. Juste avant de faire partie des Pathfinders, Dez avait été rattaché aux Royal Marines, passant beaucoup de temps en mer. Les marines sont réputés pour se laver tout le temps, et Dez n'avait pas dérogé à la règle. Dans l'espace confiné d'un navire, la propreté était cruciale, car les maladies pouvaient se propager rapidement. Mais, dans les PF, c'était tout le

contraire !

Longtemps avant notre déploiement en Irak, nous avions cessé complètement de nous laver. Cela ne servait à rien d'aller en douce derrière les lignes ennemies si l'odeur du savon ou du déodorant révélait votre présence aux chiens errants du coin. Il y a des chiens errants partout en Irak, qui se déplacent la nuit en meutes. Plus on dégagerait une odeur d'humain propre, fraîchement imbibé de gel de douche, plus cette odeur serait étrangère aux meutes de chiens, et plus ils risqueraient de donner l'alarme. À l'inverse, plus on dégagerait une odeur proche de l'animal (après avoir adopté l'odeur de notre environnement), moins on risquerait d'être détectés.

Une fois que nous aurions franchi la frontière irakienne, nous nous attendions aussi à être chassés par leur armée. Là où les US Marine Corps et une grande partie des 16 Air Assault Brigade affronteraient les forces irakiennes dans une guerre ouverte, notre rôle à nous consisterait à pénétrer les lignes ennemies sans être vus.

Dès que les forces irakiennes soupçonneraient notre présence, elles essaieraient de nous traquer. Elles procéderaient par voie aérienne, utilisant des avions de surveillance et d'observation. Elles le feraient aussi par voie terrestre, utilisant des appareils de guerre électronique détectant nos signaux radio et par satellites ; et nous savions que l'armée irakienne avait un fort potentiel en guerre électronique. Elles procéderaient également en se servant de leurs yeux, utilisant un équipement vision nocturne et imagerie thermique afin de détecter la chaleur de corps humains.

Et enfin, elles auraient recours à des chiens renifleurs dressés pour repérer l'odeur humaine, ce qui était sans doute la chose la plus difficile à déjouer pour une force d'élite comme la nôtre.

Depuis notre arrivée au camp Tristar, nous avions carrément arrêté de nous raser. Le rasage gaspille une eau précieuse et peut provoquer des infections.

Le rasage entraîne des coupures, ce qui fait entrer la terre et les saletés dans le sang. Il produit aussi des eaux usées pleines de poil humain et de savon dont l'odeur vous trahit illico. Il fallait que nous nous fondions le plus possible dans le décor, adoptant l'apparence et l'odeur de la nature.

Il fallait aussi que nous nous mettions mentalement au diapason de cet environnement. Si l'on tentait de franchir les positions irakiennes, mais qu'on craignait de se salir les mains ou de salir son uniforme, on n'y arriverait jamais. Il fallait qu'on fusionne avec l'environnement, qu'on ne fasse plus qu'un. Deez trouvait tout cela un peu difficile.

Pendant les opérations, nous suivions une routine sévère, déféquant dans des sacs plastique que nous emportions. Si vous laissiez cela derrière vous, c'était facile à détecter pour un chien pisteur, et alors, il pouvait capter votre odeur et vous retrouver. La merde pouvait aussi fournir des renseignements vitaux à l'ennemi. Pour peu que vous soyez resté caché dans un poste d'observation derrière les lignes ennemies et que vous ayez laissé six étrons dans six trous, l'ennemi pouvait en déduire que votre équipe comportait six

hommes. Autrement dit, si vous étiez compromis et forcé de prendre la fuite, l'ennemi saurait combien d'individus il pourchassait.

Il pourrait compter combien de fois vous aviez chié et estimer le nombre de jours que vous aviez passés à cet endroit. À partir de là, il pouvait savoir à peu près si vous aviez obtenu les renseignements pour lesquels vous étiez venus. Qu'un SCUD ait été livré quatre jours plus tôt, et votre merde pouvait indiquer si vous étiez resté assez longtemps pour avoir assisté à la chose.

Suivre une routine sévère était brutal et pouvait conduire à des problèmes affreux. Avant de partir pour l'Irak, nous avions été en manœuvre à Salisbury Plain. Largués par un hélicoptère Chinook, nous avions eu pour mission de marcher de nuit et d'effectuer une reconnaissance rapprochée de l'objectif. Dès que nous avions touché le sol, Leo, l'un des mecs les plus anciens de la patrouille, avait eu des soucis. Il avait une diarrhée terrible qui l'avait pris sans crier gare.

Il avait fallu alors nous arrêter toutes les 15 minutes afin que Leo puisse se soulager dans un sac plastique. C'est plus rapide et plus simple si un pote vous tient le sac plastique. Mais le problème de Leo s'avérait si terrible qu'il nécessitait un sac plastique et du film alimentaire.

Chaque fois qu'il devait faire ses besoins, nous devions nous arrêter sous une sorte d'abri pendant que Leo se débattait avec son attirail énorme et baissait son pantalon. Nous étions vraiment pressés par le temps pour repérer la position de l'ennemi et faire notre rapport au QG. Mais nous devions sans cesse arracher le film alimentaire pour que Leo puisse se soulager.

En négligeant de transporter sa merde, nous aurions fait une cible facile à suivre. Nous nous arrêtons toutes les cinq minutes désormais ; ce problème nous ralentissait sérieusement. Entrer et sortir de son sac-harnais se révélait épuisant pour Leo, et il commençait à se déshydrater. À la fin, nous avions pris l'équipement de Leo qui pesait le plus lourd et l'avions réparti dans nos propres sacs. Jason avait pris la tête de notre groupe et adopté une cadence fulgurante pour essayer de rattraper notre retard. Mais nous étions pliés en deux sous notre fardeau et par l'effort que demandait une marche rapide de nuit sur un terrain éprouvant. Nos genoux et nos chevilles commençaient à être dans un sale état.

Nous étions en train de faire une marche forcée qui était plus dure et plus rapide que celle de la sélection des PF et l'un de nos gars était malade. Malgré le froid, l'allure nous faisait transpirer.

Mais chaque fois que nous devions nous arrêter pour Leo, nous étions rapidement gelés. Ces arrêts incessants avaient duré pendant des heures, mais Jason n'avait ralenti l'allure à aucun moment. Je songeais qu'il était arrivé dernier, en début de semaine, lors de la course d'entraînement, mais ici, dans la lande et sous un fardeau éprouvant, il était imbattable.

Nous avons aidé Leo au mieux. Chacun de nous savait que, s'il s'était retrouvé dans une position aussi difficile, les gars auraient adopté la même

attitude.

Nous avions rattrapé notre retard et réussi à reconnaître l'objectif. Mais, nous étions aussi couverts de merde. Et tout ça, ce n'était pas trop le truc de Dez.

Au camp Tristar, l'eau était censée être rationnée de façon stricte, mais Dez était toujours fourré dans les douches. Il était plein d'énergie et toujours à s'agiter. Soit il courait et faisait des pompes, soit il était occupé à se récupérer dans la douche pour faire partir sueur et poussière. Il y avait sur le toit l'équivalent d'une pataugeoire gigantesque qui alimentait les pommes de douche avec de l'eau réchauffée par le soleil. Les douches étaient des boxes ouverts en contreplaqué, laissant ainsi la tête et les épaules à l'air libre.

Tricky le chambrailait à tous les coups.

— Dez, qu'est-ce que t'es en train de faire ?

Dez craignait d'avoir fait une connerie.

— Je suis en train de prendre une douche, répondait-il, sur la défensive.

Tricky haussait alors un sourcil.

— Mais t'en as déjà pris une ce matin.

— Ouais, mais je viens encore de faire du sport. Alors, je suis encore en sueur.

— Dez, c'est pas grave d'être en sueur. T'es plus dans les marines, mec. T'es dans les PF.

— Ouais, je sais, mais c'est dur de changer ses habitudes. Je suis dans l'armée depuis 13 ans, et j'aime bien garder la forme et rester propre, c'est tout.

Tricky exhalait alors une longue volute de fumée de cigarette.

— Dez, vas-y mollo. Une fois qu'on sera de l'autre côté de la frontière, y aura pas de douche pendant des semaines.

Je me disais que Dez était un peu inadapté chez les Pathfinders, mais, au fond, les gars l'aimaient bien. Il s'était engagé dans l'armée à 16 ans et s'était élevé au rang de sergent REME. Il avait abandonné toutes chances de nouvelles promotions ainsi que toutes les rémunérations et avantages qui allaient avec, car être un opérateur PF était la seule chose à laquelle il aspirait vraiment.

Il voulait faire partie d'une patrouille de six hommes et effectuer des opérations derrière les lignes ennemies. Qu'il soit celui qui, dans notre équipe, avait le moins d'expérience du combat ne dérangeait pas particulièrement Dez. Il effectuait toutes les tâches qu'on lui demandait et avait soif d'apprendre, deux traits de caractère qui forçaient notre respect à tous.

Le dernier homme de la patrouille s'appelait Joe Hamilton. Il avait 21 ans et était dans l'armée depuis 3 ans à peine, ce qui faisait de lui le cadet de la bande. À son accent, on aurait dit qu'il venait du sud-est de l'Angleterre. Tout comme Tricky, il arrivait des Royal Signals. Tricky était devenu pour lui un grand frère ; il était donc quasiment intouchable. Joe était enthousiaste et

hyper sportif, mais très, très silencieux. Il savait qu'il était là pour écouter et apprendre. Il était maigre et faisait jeunot, avec de grands yeux bleu-vert et des cheveux châtain en épis. Par-dessus le marché, il était pataud, dégingandé et bancal, et il y avait chez lui un côté un peu Fraggie Rock.

Contrairement à Steve, qui pouvait faire du plat à n'importe qui, Joe était complètement muet avec les dames. À l'instar de Tricky, il fumait comme un pompier ce qui ne l'empêchait pas d'être en pleine forme. Joe et l'école, ça faisait deux, mais il était incroyablement futé. Les Pathfinders étaient l'école alternative dans laquelle il avait véritablement commencé à briller et à renaître. Les professeurs étaient des gens comme Tricky et Jason, des gars pour lesquels il avait un respect énorme. Il n'avait d'ailleurs pas d'autre choix que d'apprendre, car notre vie dépendait de cet apprentissage.

Joe venait sans doute d'un milieu pas facile. Il y avait chez lui quelque chose qui le laissait penser, mais nous avons rarement eu l'occasion de partager nos histoires personnelles. Le passé, c'était le passé dans les Pathfinders, et les gars ne s'apitoyaient pas sur eux-mêmes. Joe avait réussi la sélection rigoureuse, puis terminé les rudiments de l'entraînement PF, et il s'apprêtait à aller derrière les lignes ennemies en qualité de mitrailleur sur l'un des véhicules de notre patrouille. Nous étions la famille de Joe désormais.

Reste que j'étais un peu inquiet pour lui. C'était le plus jeune et le moins expérimenté de notre patrouille et, si nous avions un maillon faible, c'était Joe.

D'un point de vue technique, nous n'étions pas sûrs qu'il ait eu assez d'expérience pour répondre aux critères des PF. Un soldat devait avoir servi au minimum trois ans dans l'armée, et on était raement pris si on n'avait pas servi au moins six ans.

Mais nous étions au Koweït et sur le point de partir en opération de combat. Donc, cela n'avait plus d'importance. Nous avions besoin de tous les hommes à notre disposition.

IV

Tricky était mon choix pour m'accompagner si nous étions en cavale derrière les lignes ennemies. Dez pouvait le battre au développé couché et à la course, mais c'était la solidité mentale qui comptait le plus lors des opérations des PF, et l'endurance psychologique de Tricky n'avait pas d'égale. Il aurait poursuivi, peu importe son état et la situation. Tricky aurait partagé sa dernière gorgée d'eau avec un équipier, mais il aurait été aussi capable de déjouer l'ennemi.

Après Tricky, j'aurais choisi Jason à cause de son expérience et de sa solidité mentale sous les tirs. Après Jason, j'aurais choisi Steve. Je me serais marré avec Steve même au moment de mourir : « Qu'est-ce que tu crois que ces nanas de l'Army Air Corps portent sous leur uniforme de pilote, Dave ? J'ai toujours été un amant, pas un combattant ! »

Ensuite, j'aurais choisi Dez. Si vous disiez à Dez d'aller attaquer une position ennemie à mains nues, il s'exécuterait sans hésiter et sans se soucier de savoir s'il s'agissait de la bonne ou de la mauvaise décision. C'était une intrépide machine militaire. Et en dernier lieu, j'aurais choisi Joe. Il compterait sur moi pour la moindre prise de décision, car mon expérience et mes compétences étaient supérieures aux siennes. Mais j'étais certain que même le jeune Joe serait à la hauteur en cas de gros grabuge.

Nous répartir tous les six dans les deux Pinkies, c'était un peu comme choisir une équipe de foot à l'école. Automatiquement, Tricky vint avec moi, car il était le contrôleur appui aérien de la section et il avait le système de communications TACSAT avec lequel je pouvais parler au quartier général des PF.

Dez se porta volontaire pour être le chauffeur de Jason, car tous les deux étaient très proches. Steve sauta sur l'occasion d'être le mien et je me dis qu'il était hors de question que Jase et lui soient dans le même véhicule. Ce serait l'horreur pour tous les deux et pourrait créer une catastrophe sur la patrouille.

C'est le jeune Joe qui tira le mauvais numéro. Il écopa de la dernière place disponible : celle de mitrailleur dans le véhicule de Jason. Il aurait été beaucoup plus heureux avec nous.

Il aurait été avec son mentor, Tricky, et personne ne l'aurait pris de haut. Steve l'aurait fait marrer et j'aurais été en mesure de surveiller les choses de près. Mais c'était la seule configuration possible pour assurer le bon fonctionnement de la patrouille.

Lorsque nous ne nous entraînions pas à la conduite de nuit, nous effectuions des exercices de mobilité de jour. Nous nous déplaçons d'un point

à un autre dans le désert à l'aide d'une boussole et de cartes, n'utilisant le GPS qu'en dernier recours.

Dans les Pathfinders, nous ne nous servons du GPS que lorsque nous sommes vraiment perdus, car il peut tomber en panne. Les piles s'assèchent sous la chaleur torride ; la poussière du désert pénètre à l'intérieur ; les circuits électroniques fonctionnent mal et finissent par ne plus fonctionner du tout. Se déplacer à l'aide d'un GPS a tendance aussi à vous faire perdre complètement le sens de l'orientation. Il ne vous permet pas de percevoir votre position géographique ni la nature du terrain qui vous entoure et, si vous êtes compromis, il devient impossible de savoir par où s'enfuir. Nous n'utilisons jamais de GPS à proximité d'une cible ou lors d'une mission de reconnaissance, car la lueur de l'écran peut trahir votre position.

Nous nous entraînions sans relâche à la conduite dans le désert et aux manœuvres au contact. Mais nous devions nous déplacer avec prudence, surtout quand on accélérât dans les dunes koweïtiennes. Les 4 x 4 sont très lourds quand ils sont chargés de munitions, d'eau et de carburant, et ils sont susceptibles de renverser.

Du temps où j'étais dans le Parachute Regiment, c'était arrivé à l'un de mes meilleurs potes. C'était un type hyper costaud, mais l'accident lui avait déchiqueté l'épaule. Il avait eu beaucoup de chance d'avoir survécu.

De temps en temps, nous interrompions notre entraînement mobilité pour faire une pause et boire un thé. Steve s'avachissait alors, perdu dans son monde, contre notre Pinkie.

Aux yeux d'un observateur distrait, il semblait en train de bronzer ou à moitié endormi. Ça mettait Jason tellement hors de lui que la fumée lui sortait pratiquement par le nez. Mais qu'est-ce qu'il pouvait dire ? Il pouvait difficilement s'en prendre à Steve sous prétexte qu'il était trop décontracté.

Pour accompagner le thé, Tricky et Steve se partageaient une cigarette. Dès qu'il sentait l'odeur de la fumée, Dez reculait en titubant comme s'il venait de recevoir un coup de poing au visage.

— Putains de fumeurs, marmonnait-il. Est-ce que vous ne savez pas que c'est mauvais pour vous ? Il faut trois semaines à votre organisme pour se débarrasser d'une seule cigarette. Est-ce que vous savez combien de gens meurent chaque année à cause du tabac ?

C'était le fossé qui séparait les deux équipes de notre patrouille : les décontractés et ceux qui ne l'étaient pas du tout. Tandis que nous nous entraînions sans relâche pour traverser la frontière, je me demandais comment nous allions pouvoir jouer collectif une fois que nous serions au cœur de l'Irak et sous les tirs.

Après tout l'entraînement, une chose devint très claire : il nous fallait des pneus à roulage à plat. Nous utilisions des pneus tout-terrain ordinaires avec chambres à air, car ils étaient plus faciles à réparer en cas de crevaisson.

Nous n'avions pas choisi d'installer des pneus sable (qui possèdent un

dessin de chape unique et roulent avec une pression conçue pour flotter sur les dunes), car nous avions prévu d'opérer sur un terrain varié : route goudronnée, chemin de terre, plateau difficile et hors piste sur sable et roche.

Mais avec nos Land Rover non blindées, tout ce que les Irakiens avaient à faire, c'était de tirer dans nos pneus et alors nous serions dans de sales draps. J'envoyai une demande urgente à notre quartier général du Royaume-Uni pour qu'on nous fasse parvenir 12 lots de pneus à roulage à plat.

Avec ce genre de pneus, on pouvait continuer à rouler, même après avoir été la cible de petites armes à feu. Pour le moment, aucun soldat britannique déployé au Koweït ne possédait de gilet pare-balles et l'on ne fut guère surpris d'apprendre que la demande de pneus à roulage à plat avait été refusée. Il ne nous restait plus qu'à nous débrouiller avec ce que nous avions et espérer que les Irakiens visaient très mal.

Avec la chaleur et la poussière du camp Tristar, on ne pouvait pas s'entraîner autant qu'on l'aurait souhaité. La frustration devenait de plus en plus forte à mesure que nous attendions de partir à la guerre. On aurait dit que le sable entraînait par toutes les fissures et restait collé sur le moindre carré de peau transpirante. Nous chassâmes un peu de la tension accumulée en combattant les uns contre les autres. Tricky s'entraînait avec son pote, Lance, le champion de boxe à mains nues.

Il n'y avait pas du tout de recherche esthétique dans les plaques de chocolat ou les muscles du cou et des bras de ces types. C'étaient des vrais de vrais : des machines à combattre et à tuer très bien entraînées et affûtées avec soin.

Ils ne ressemblaient pas à la plupart des mecs qu'on voit à la salle de muscu, où l'apparence est si importante. Chez Tricky et Lance, chaque gramme de muscle était là pour des raisons fonctionnelles. Ils pouvaient courir sur de longues distances, chargés comme des ânes, même dans des conditions difficiles comme le désert koweïtien, et être à la fin encore prêts à se battre avec acharnement.

Quant à moi, je passais de plus en plus de temps avec Nigel Winner, le commandant des Pathfinders, à gérer la partie organisation. J'aurais préféré m'entraîner ou, mieux encore, être en opération, mais la partie commandement était cruciale. Et je n'avais jamais rien voulu d'autre que d'être le commandant en second de cette unité. Je n'avais pas envie d'être promu, car j'aurais dû alors faire une croix sur les sauts HALO. Je n'avais pas envie de devenir major ou colonel, car j'aurais sous ma houlette des centaines de types frais émoulus de l'usine et je devrais gérer la paperasse. Je voulais rester 2IC des Pathfinders, en profiter et faire du bon travail, car je ne trouverais jamais boulot plus passionnant.

Mais il n'y a pas que le travail dans la vie, et nous avons tous besoin de temps morts au camp Tristar. La musique joue un grand rôle dans cet unique esprit de corps des Pathfinders. Un mélange de sons intemporels était associé à la section : Johnny Cash, Neil Diamond, Kenny Rogers et AC/DC quand nous nous apprêtions à sauter de la rampe arrière d'un Hercules. Les

nouveaux gars apprenaient les classiques et on entendait *The Gambler* de Kenny Rogers gueuler dans les enceintes de quelqu'un avant que toute la section reprenne en chœur.

Dernièrement, Tricky avait rompu avec la tradition et était devenu un grand fan de P!nk, ne cessant de reprendre ses chansons punk rock de gonzesse. N'importe qui d'autre dans les PF se serait fait casser s'il avait écouté P!nk, mais personne n'avait envie de se frotter à Tricky. Tout cela changea lorsque les SOF (Special Operations Forces) américaines arrivèrent.

Cela faisait trois semaines que nous étions au Koweït, et attendre de partir au combat nous rendait fous. Alors, nous accueillîmes avec joie la distraction que nous offrirent les gars des SOF américaines lorsqu'ils vinrent nous voir pour que nous nous entraînions ensemble. Mais apparemment, une bande de barjos pas lavés, chevelus, barbus, débraillés et écoutant P!nk à plein volume ne correspondait pas tout à fait à l'idée qu'ils s'étaient faite de cette unité fantôme mythique.

Dans les PF, chaque soldat choisit l'attirail qu'il porte, et les pièces de notre équipement, nous les avons sélectionnées dans à peu près toutes les forces armées du monde. Presque personne ne portait l'équipement standard fourni par la British Army. Les bottes « spécial désert » de l'armée britannique avaient une semelle bien trop fragile, et nous savions que, si nous devions faire une approche à pied, nous serions chargés comme des mulets pendant des jours. Aussi la plupart des Pathfinders portent-ils des Alt-Berg. Ces chaussures comportent une semelle Vibram conçue pour la montagne et sont faites dans un matériau léger et aéré qui permet à la transpiration de s'évaporer dans l'air.

Les Alt-Berg sont fabriquées dans une toute petite usine spécialisée à Richmond, dans le Yorkshire. Il se trouve que cette usine est située à côté de Catterick, où a lieu la sélection pour le Parachute Regiment. Comme les PARA usent rapidement leurs bottes pendant la sélection, les affaires de l'usine Alt-Berg ont prospéré. Et c'était l'arrivée des PARA dans notre équipe qui avait apporté les Alt-Berg aux Pathfinders. Il se trouve que Steve connaissait l'une des filles qui travaillait à l'accueil de l'usine. Dès que nous avons appris que nous partions au Koweït, il avait obtenu d'elle qu'elle nous envoie rapidement une grosse livraison.

Nombre de mecs avaient emporté un smock coupe-vent. Elles étaient faites en coton ripstop et assuraient une protection contre le froid de la nuit dans le désert. Nous les avons délibérément prises trop grandes pour pouvoir porter dessous une veste en duvet et pour que le smock ne remonte pas quand nous marchions sous un lourd fardeau. Quelques-uns des ex-PARAS purs et durs insistèrent pour porter un smock PARA : version légèrement plus moderne par rapport à celle portée par le Regiment à Arnhem. Je n'étais pas de ceux-là. Selon moi, les smocks coupe-vent étaient bien supérieurs.

Comme pour les chaussures, le gilet tactique relevait d'un choix très

personnel. Si nous étions obligés de prendre la fuite, nous n'aurions plus en notre possession que notre gilet, et les gars maîtrisaient leur sujet avec un art consommé. La ceinture d'un gilet tactique (ou *belt kit*) de type sac à dos produit un gros clic quand on l'ouvre ou la ferme. Elle peut même s'ouvrir par accident quand on est en train de ramper.

À la place, nous utilisions une ceinture démodée en toile avec serrage goupille. Une fois serrée, elle ne se défaisait pas et ne faisait pas de bruit non plus. Dessus étaient cousues une collection de poches qui avaient fait leurs preuves, conformes aux goûts de chacun. La priorité, c'était facilité d'utilisation et d'accès, et absence de bruit de ferraille quand on se déplaçait rapidement à pied. Certains gars préféraient le gilet tactique (ou *chest kit*) avec poches ventrales, car cela leur évitait de s'asseoir dessus quand ils étaient en voiture.

D'autres avaient un gilet de la SADF (forces de défense d'Afrique du Sud), qui combinait le *belt kit* et le *chest kit*. La SADF avait une très, très grande expérience du combat, et leur équipement était en général de premier ordre.

Jason était du genre *belt kit*, tout comme Tricky, et leurs gilets en avaient vu des vertes et des pas mûres. J'étais aussi du genre *belt kit*, mais je le combinais avec le *chest kit* compact de l'armée soviétique ; autrement dit, j'avais le beurre et l'argent du beurre. Dez préférait le *chest kit*. Il était souvent allongé sur le dos pour bricoler sous les voitures et il pouvait le faire sans inconfort quand il portait ce type de gilet tactique. Joe portait un *chest kit*, car c'était ce qu'il avait fait dans les Royal Signals. Quant à Steve, il avait un gilet de la SADF, qui lui donnait une fière allure.

Chaque partie d'équipement était ajustée et modifiée pour s'adapter à l'expérience de chacun sur le champ de tir et au combat. Elles étaient aussi fortement usées. Les poches avaient été ouvertes des milliers de fois pour prendre les chargeurs ; on avait vaporisé sur les holsters de la peinture DPM (ou *camo*) pour mieux les camoufler ; les treillis étaient rafistolés, délavés et usés. Résultat, nous avions tendance à ressembler à une bande d'*Action Man* clodos.

Juste avant de partir pour le Koweït, nous étions en manœuvre en Écosse, effectuant des sauts opérationnels à très grande hauteur. Sur le chemin du retour, nous nous étions arrêtés à une station-service.

Comme d'habitude, nous portions notre attirail hétéroclite ; après avoir passé autant de jours en manœuvre, nous avions de longs cheveux en bataille et la barbe grasseuse. Ce n'était pas beau à voir.

Un gamin passait avec sa mère. Il nous montra du doigt et cria avec excitation :

— Regarde, maman, des cow-boys !

Tricky émit un son entre rire et grognement.

— Tu crois pas si bien dire, p'tit.

Nous offrions aux regards le même genre de tableau lorsque les types des Special Ops américaines arrivèrent au camp Tristar. Pour eux, il y avait déjà,

dans l'absence de tout insigne, une bizarrerie qui nous marginalisait. Puis, Smudge sortit en portant sa perruque d'Elvis, histoire de les agacer.

Et puis il y avait Tricky qui chantait à tue-tête pour accompagner P!nk. Les Spec-Ops américains semblaient sceptiques. Le plus macho d'entre eux nous regardait comme si nous étions tous gay, ou fous, ou les deux.

— Dis donc, mec, ça t'dérangerait pas trop de baisser ta musique ? demanda l'un d'entre eux à Tricky.

Tricky baissa le volume d'un chouïa, mais chanta beaucoup plus fort pour compenser.

— Bon, combien tu soulèves au développé couché ? lui demanda le gars.

Tricky fixa le gars pendant une longue seconde, se demandant comment répondre à une question pareille.

— Combien de clopes tu peux fumer en une journée ? rétorqua enfin Tricky.

— Je ne fume pas, répondit le type. Et je fais 150 kilos au développé couché.

— Eh ben, moi je fume 40 clopes avant le p'tit-déj, dit Tricky, et sans même beaucoup d'efforts.

— Et combien de pompes tu peux faire, toi, mec ? l'interrompit Steve.

Le type des Spec-Ops mordit à l'hameçon.

— Des pompes ? Je détiens le record de notre unité pour le nombre de pompes réalisé dans une journée : 4500. Je les fais sur les poings, parce que c'est plus dur et que ça fait travailler les poignets...

Ce fut à cet instant qu'arriva Bryan Budd, l'un des meilleurs amis de Steve et membre d'une autre patrouille PF. Il effectua un salut parodique, mais très vif et très cérémonieux. Les mecs des Spec-Ops se redressèrent alors et lui rendirent son salut.

— À tous ceux d'entre vous qui ont fait du bon travail, bravo, fit Bryan, imitant à la perfection l'accent d'un officier sévère et pédant. Quant à tous ceux d'entre vous qui n'avez pas fait du bon travail, eh bien..., bravo quand même.

Les Américains le regardaient comme s'il était dingue. Comme il ne portait aucun insigne militaire, pour autant qu'ils puissent en juger, il était peut-être général. Quant à nous, nous faisions de notre mieux pour ne pas rire. Afin d'éviter le drôle de général Bryan Budd, l'un des types des Spec-Ops se tourna vers moi pour me parler :

— Alors, mec, t'es d'où au Royaume-Uni ?

— Londres, lui dis-je. T'en as entendu parler ?

— Ouais, mec, je connais Londres, dit-il avec enthousiasme, passant complètement à côté de mon sarcasme. J'y suis allé une fois, et Leicester Square, c'est super, tu trouves pas ?

Il prononça « Li-ces-ter » et, avant que je puisse répondre, Steve m'interrompit à nouveau.

— Ouais, j'adore Li-ces-ter Square. La prochaine fois que tu viens à

Londres, va dans un bar là-bas : c'est rempli de nanas et elles raffolent de vous, les Américains, avec tous vos muscles. Ça s'appelle The Shadow Lounge.

Je dus me pincer pour ne pas rire. The Shadow Lounge est le bar gay le plus connu de Londres. Deux mecs des PF et moi, nous nous y étions retrouvés là un soir après une soirée très arrosée. En matière d'atmosphère festive, The Shadow Lounge, ça déchirait. D'après nous, si les hétéros que nous étions arrivaient à survivre une nuit dans cet endroit, nous pourrions survivre à peu près n'importe où.

Les fanfaronnades des Spec-Ops et nos vanes prirent fin rapidement, et ils nous demandèrent si nous étions prêts à faire de l'entraînement croisé. Ils se disaient que nous avions des choses à leur apprendre et vice versa. En puis, cela romprait la monotonie de l'attente du départ à la guerre. Nous gagnâmes les champs de tir pour essayer leurs carabines M4 tandis que nous les laisserions tenter d'utiliser nos SA 80.

Nous avions récemment été obligés de renoncer à notre arme favorite, l'exceptionnel fusil d'assaut M16A2. Les M16 que nous avions utilisés étaient vieux et usés, et nous n'avions pas réussi à nous les faire remplacer. À la place, on nous imposa le SA 80, et nous le détestions. La M4 des Spec-Ops était une belle arme, version plus légère et plus polyvalente du fusil d'assaut d'origine, le M16.

Nous vidâmes quelques chargeurs sur les champs de tir du camp Tristar, histoire de mettre la M4 à l'épreuve. Elle était manifestement bien conçue, fiable, précise, facile à nettoyer et à assembler. Elle était aussi plus simple d'utilisation, plus légère et moins encline aux enrayages que le SA 80, et pas besoin de passer un bras par-dessus l'autre pour l'armer.

Nous regrettions de ne pas posséder la M4 et, à voir le visage des Américains, il était facile de savoir ce qu'ils pensaient de nos SA 80 !

Les types avaient hâte de nous montrer de quoi leurs Humvee étaient capables. Comme tout ce qui était américain, ils étaient énormes : comme des jeeps 4 x 4 sous stéroïdes.

C'étaient de meilleurs tout-terrain que les Pinkies et, surblindés, ils offraient bien plus de protection aux occupants du véhicule. En comparaison, nos Land Rover étaient des dunemobiles à la Mad Max, sans toit.

Mais nous les préférions néanmoins : elles offraient un champ de vision bien plus large et des arcs de tir nettement supérieurs. Elles n'étaient pas basses et l'on ne s'y sentait pas à l'étroit comme à l'intérieur d'un Humvee.

Sans compter que les Pinkies ne consommaient pas trop ; autrement dit, elles pouvaient rouler beaucoup plus longtemps. Contrairement au SA 80, qui était une fumisterie, nous étions fiers des Pinkies. Les Spec-Ops étaient très intrigués par le fait que nous soyons aussi attachés à des véhicules qui offraient visiblement si peu de protection contre les tirs. Ils s'attendaient à ce que nous leur montrions un levier secret qui, une fois tiré, transformerait la

Pinkie en un véhicule à la James Bond.

— Restons calmes, les amis, finit par leur dire Steve en chuchotant.

Il indiqua le dispositif d'ouverture du capot.

— Quand le terrain devient difficile – mais vraiment, vraiment difficile –, c'est sur ce bouton-là qu'il faut appuyer et, pouf, presto ! Bien sûr, je ne peux pas vous dire exactement comment ça marche, parce que c'est top secret.

Les types gobaient ça. Ils ignoraient que les Pinkies étaient en gros les mêmes véhicules que ceux conduits par les LRDG pendant la guerre, quelque 60 ans plus tôt.

V

C'est au lendemain de la Seconde Guerre mondiale que la regrettée Rover Company conçut la Land Rover. L'usine automobile de Rover à Coventry avait été détruite par les bombardements allemands, et le constructeur avait été obligé de déplacer la production vers une « usine fantôme », où il ne pouvait fabriquer que des véhicules simples et bon marché. Le concept d'origine de la Land Rover faisait parfaitement l'affaire : il s'agissait, en gros, d'un croisement entre une camionnette et un tracteur.

Les premières Land Rover furent construites sur des châssis de jeep Willys, le moteur et le boîtier de vitesses venant d'une berline Rover P3. La carrosserie était faite à la main à partir d'un alliage d'aluminium et de magnésium appelé Birmabright, afin d'économiser de l'acier, qui était rationné de façon rigoureuse après la guerre. La Land Rover fut conçue pour n'être produite que pendant deux ou trois ans afin que Rover se reconstitue une trésorerie, ce qui lui permettrait de redémarrer sa production de voitures.

Mais la Land Rover obtint un tel succès qu'elle se vendit mieux que les autres voitures de Rover, entraînant ainsi la naissance de la marque emblématique. Les Pinkies que nous arborions devant les types des Spec-Ops au Koweït reposaient sur le châssis robuste en forme de caisson du modèle d'origine de 1947, avec la même tôlerie plate en alliage léger qui était utilisée alors. Par rapport au Humvee, la Pinkie offrait un équipement peu remarquable, mais, dans les PF, nous en raffolions.

Bien sûr, nous savions qu'il s'agissait d'une guerre conduite par les Américains et que nous étions là comme le parent pauvre des Yankees.

L'US Marine Expeditionary Force avait une division entière (ce qui représente 10 000 marines, et des avions de guerre ainsi que des blindés lourds et légers) prête à foncer sur la frontière. Il y avait des dizaines de milliers d'autres marines en renfort et d'énormes équipes de SOF.

La communauté des forces spéciales américaines était différente de la nôtre : d'abord, l'armée américaine comptait quelque 60 000 SOF en service actif et de réserve. Il n'y avait guère plus de quelques milliers de troupes des forces spéciales (actifs et réservistes) dans toute l'armée britannique. Le niveau de formation et l'envergure des recrues se reflétaient dans ces chiffres.

Mais les Pathfinders adoraient l'armée américaine. Elle possédait tout l'équipement de luxe imaginable, et ses soldats, sur ce point, faisaient preuve d'une très grande générosité. En plus, ils semblaient adorer les types de la British Army car, malgré la médiocrité de notre équipement, étions hyper entraînés et débrouillards.

Une fois que nous eûmes fini de montrer aux Américains le dispositif

« arme secrète » inexistant des Pinkies, nous partîmes pour le champ de tir afin d'essayer leurs missiles Javelin, qui, à 40 000 dollars pièce, étaient absolument fabuleux.

Le Javelin est un système portatif. Grosso modo, tout ce qu'on avait à faire, c'était de charger une roquette dans le lanceur, s'accroupir avec l'arme sur l'épaule, viser et tirer. Une fois éjecté du tube, le missile parcourait une bonne distance avant que le moteur-fusée ne s'allume. Il y avait ainsi moins de risque que l'ennemi repère la position des lanceurs et moins de danger de souffle arrière. Missile de type « tire et oublie », il accrochait la cible avant le lancement et utilisait un système d'autoguidage automatique. Il s'agissait d'une arme antichar compacte, simple et très efficace.

À notre tour, nous initiâmes les Américains aux joies du LAW-90 (arme antichar légère), qui était l'équivalent le plus proche dont nous disposions. Le LAW-90 était de fabrication britannique et censé être portatif.

Mais, avec ses deux mètres de long en position non armée, cela revenait à trimballer un rouleau de moquette sur le champ de bataille. Pour peu que vous soyez à pied, la seule façon de le transporter, c'était attaché en travers sur le dessus du sac-harnais, ce qui était une façon d'aller à la guerre comme Laurel et Hardy.

Lorsqu'on porte un LAW-90, il y a de grands risques qu'on assomme quelqu'un en se retournant ou qu'on se retrouve vite coincé quand on traverse d'épais buissons. Quand on apprend à utiliser cette arme pour la première fois, on a six séances en salle de classe avant d'être autorisé à faire un essai sur le champ de tir. Ici, au camp Tristar, Steve offrit aux Yankees un peu d'informations et une leçon rapide sur les capacités de l'arme tandis que je m'occupais de démontrer comment on faisait fonctionner la chose.

— Le LAW-90 a été conçu à la fin des années 1980 par un ingénieur de l'armée britannique du nom de Sid Vicious, commença Steve. (Il ne put résister à la tentation de glisser deux ou trois vannes dans la leçon.) Il a une portée de 500 mètres pour effectuer une « destruction mobilité » et de 300 mètres pour arrêter net un blindé ennemi. Comme c'est une arme à courte portée, il vaut mieux viser une cible ennemie qui ne se dirige pas sur vous.

Une « destruction mobilité », cela signifie immobiliser un blindé ennemi au lieu de le détruire. Steve expliqua les séries de mouvements nécessaires pour armer le LAW-90 tandis que je faisais ma démonstration, arme à la main.

— Armer le LAW-90 demande 10 opérations différentes, dit Steve. Observez attentivement comment fait Dave, car je ne vais pas me répéter. D'abord, retirez les extrémités du tube...

Je retirai les couvercles noirs de chaque côté du tube de deux mètres.

— Ensuite, allongez le tube.

Je tentai de sortir le tube intérieur, mais, comme j'aurais pu m'y attendre, il était coincé. Par expérience, je savais que seule une force brutale le décoincerait.

Je mis le LAW-90 à la verticale, un pied sur l'extrémité posée à terre, et je

tirai fort. Le tube jaillit, et je l'allongeai d'environ 4 mètres. Les mecs étaient pris de fous rires, car ils m'imaginaient faisant ça tandis qu'un char soviétique fonçait sur nous. C'était le genre de cible sur laquelle le LAW-90, à l'origine, était destiné à tirer.

— Comme vous le voyez, le LAW-90 est une arme discrète et qui ne prend pas de place, dit malicieusement Steve. Maintenant, Dave, fais coulisser le viseur, s'il te plaît...

J'ouvris le dispositif, et le viseur sortit aussitôt. Suivant les consignes de Steve, j'actionnai un levier pour déclencher le mécanisme, je positionnai le cran de sûreté sur Off, plaçai le tube sur mon épaule et vérifiai la zone située derrière moi, car quiconque se trouverait à moins de 30 mètres serait brûlé sévèrement par le souffle.

— Bon, quel mouvement crucial capitaine Blakeley a-t-il oublié ? demanda Steve.

Les mecs des Spec-Ops haussèrent tous les épaules : *Comment tu veux qu'on le sache ?*

— Oooh ! Oooh ! Je sais ! Je sais.

Dez sautillait et était impatient de s'acharner sur moi de toutes ses forces.

— OK, capitaine Blakeley, qu'est-ce que vous avez oublié de faire pour tirer avec votre LAW-90 ?

— Eh bien, Steve, il faut que je tire un *spotter* avec le chargeur avant de passer à l'armement principal.

Steve se mit à expliquer aux gars le processus interminable par lequel il faut passer pour que le LAW soit efficace. Il fallait choisir une cible, puis tirer un *spotter*, une petite balle traçante de réglage qui montrerait si l'objectif était précis. Après avoir tiré entre un et cinq *spotters*, on passait à la charge principale et on se préparait pour la grosse explosion.

— Tout ça, c'est très bien en théorie, poursuivit Steve, mais avec une cible qui se déplace, qui peut me dire quels sont les inconvénients à utiliser un *spotter* ? Ne répondent que des Américains, s'il vous plaît.

— Euh, ça m'a l'air un peu con, fit l'un des Spec-Ops. Une fois que t'as touché la cible avec le *spotter*, le truc se sera déplacé !

— Bravo ! dit Steve. Dans tous les cas, on essaie de garder son calme sous la pression, vu qu'on vient juste de trahir sa position en tirant le *spotter*, puis on lance la charge principale. Bon, vous avez tous compris ? Qui veut essayer ?

Deux des Spec-Ops se portèrent volontaires. Je les trouvai vraiment sympas. J'avais l'impression que nous y avions été un peu fort en nous foutant de l'hospitalité des Américains : d'abord, nous avons obtenu au culot un paquet de leurs lits de camp ; ensuite, nous avons utilisé quantité de leurs missiles et munitions ; et voilà qu'avec le LAW nous étions en train de les faire passer pour des abrutis finis.

Steve indiqua deux épaves de camions qui se trouvaient au bout du champ

de tir. Le premier gars se mit en position de tir, ajusta l'arme et lâcha un *spotter* en plein dans le mille. Il laissa le fusil de réglage pour la charge principale et ajusta encore.

Il devait savoir que chacun de nous – les PF comme les Spec-Ops – n'avait qu'une hâte, c'était de le voir rater, afin de pouvoir le chamberer. Il tira, un énorme jet de flamme jaillit de l'arrière, et, un instant plus tard, le camion fut englouti dans une explosion puissante.

Il l'avait touché dès la première fois, n'ayant bénéficié que de cinq minutes d'une démo digne des Monty Python. C'était un sacré tir. Son pote lui succéda et renouvela l'exploit.

Deux tirs avec le LAW-90 : deux fois dans le mille. Ces mecs avaient des années de service derrière eux, et cette expérience leur donnait l'assurance et l'aptitude pour tirer avec nos armes, même les plus farfelues. Tout le mérite leur revenait.

Le LAW-90 possédait une grande puissance de feu, mais nous aurions largement préféré le lance-roquettes antichar RPG conçu par les Soviétiques. La vitesse moyenne d'un char sur terrain difficile étant de 30 km/h, les qualités principales qu'on demandait à une arme antichar portative étaient la légèreté, ainsi que la vitesse et la simplicité de fonctionnement. Le RPG possédait ces qualités à la pelle.

À côté, le LAW-90 était une pièce d'armement très inappropriée. Mais c'était tout ce que nous avions, et nous n'aurions jamais refusé l'occasion d'emporter sur le terrain une telle puissance de feu.

À défaut d'autre chose, lancer quelques roquettes avec les LAW pourrait nous laisser le temps de nous extraire du combat, si nous étions confrontés à un grand nombre de blindés ennemis. Mais que n'aurions-nous pas donné pour pouvoir emporter quelques Javelin américains à la guerre !

Avec les Spec-Ops, nous avons dépensé plus d'un million de dollars en roquettes, missiles et grenades sur les champs de tir du camp Tristar. Nous ne doutions plus que notre départ pour la guerre fût imminent. Sinon, on ne nous aurait jamais permis de nous amuser autant aux dépens des contribuables britanniques et américains.

Avant de retourner à leur camp, les Américains proposèrent que nous échangions quelques aliments de nos packs de rationnement avec les leurs. Nous sautâmes sur l'occasion. Nous réussîmes à nous débarrasser d'un tas de puddings à la mélasse indigestes en échange de plusieurs dizaines de bouteilles de sauce Tabasco. Aucun des opérateurs yankees ne sachant ce qu'était le pudding à la mélasse, nous réussîmes à les convaincre que c'était la nourriture idéale quand il faisait très chaud.

Chaque jour, des avions américains survolaient le camp Tristar. Un cortège interminable de Predator (drones sans pilote) bourdonnait au-dessus, effectuant des missions de reconnaissance dans le sud de l'Irak. Récemment, nous avons appris que deux Predator avaient été abattus par des missiles

antiaériens irakiens, premier signe concret de l'imminence de la guerre. Ces attaques avaient été suivies par la première vague de lancements de SCUD.

Un matin, au petit jour, nous avions entendu un énorme grondement, tel un raz-de-marée passant au-dessus de notre tête. Tandis que des SCUD traversaient le ciel en trombe, des avions à réaction américains tentaient de trouver et frapper les lanceurs. Il y avait ici, dans le désert koweïtien, des vingtaines de bases américaines et britanniques ; donc, un tir chanceux de SCUD irakien pouvait provoquer un carnage.

Quand il n'écoutait pas Pink, Tricky avait sa radio réglée sur la BBC. C'était une formidable source d'informations dans cette bulle étrange où nous vivions. D'après la BBC, l'ONU essayait toujours d'obtenir de Saddam qu'il se plie à ses résolutions, afin d'empêcher la guerre.

Mais nous savions que Saddam n'en avait pas l'intention et que nous partirions au combat. Nous apprîmes aussi que le commandant irakien surnommé « Ali le chimique » avait déménagé à Basra. Ali le chimique était responsable du gazage des Kurdes d'Irak, du temps de la guerre du Golfe. Il était aussi à l'origine du programme de guerre chimique de l'Irak. Son arrivée à Basra le positionnait à une cinquantaine de kilomètres de nous, donc à portée de SCUD.

Nous commençâmes nos exercices de guerre NBC (nucléaire, biologique et chimique), enfilant des combinaisons, des gants et des masques à gaz dès que l'alerte NBC résonnait dans le camp Tristar. Mais, très vite, il devint évident qu'il ne serait pas possible de porter tout l'attirail NBC et effectuer correctement nos opérations de Pathfinder. Impossible de reconnaître les positions de l'ennemi, tout en restant discrets et opérationnels, lorsque nous étions vêtus de tout l'attirail NBC. Nous n'avions plus qu'à espérer que le nom d'Ali le chimique reflétait, par son côté gros méchant de bande dessinée, le caractère de l'homme et qu'au moment crucial, il renoncerait à lancer sur nous du gaz moutarde ou du sarin.

On me confia pour mission d'élaborer des procédures d'urgence, au cas où. Je choisis Jason pour m'aider dans cette tâche, afin de lui donner un peu des responsabilités qu'il briguait et d'essayer de tisser des liens plus forts entre nous.

Nous nous rendîmes chez les Army Air Corps, qui étaient censés piloter des hélicoptères Lynx et Gazelle dans des missions de recherches et de secours aérolarguées (CSAR) pour le compte de 16 Air Assault Brigade.

Le Lynx est un appareil britannique fabriqué par Westland Helicopters. Il est agile et rapide (un Lynx battit le record de vitesse en hélicoptère en 1986 en volant à 400,87 km/h). Il est opéré par un pilote et un copilote-navigateur, et peut transporter à l'arrière neuf soldats équipés de pied en cap.

C'était largement assez grand pour accueillir une patrouille PF. Mais les pilotes d'AAC ne mâchèrent pas leurs mots sur les capacités du Lynx ici, dans le désert. Dans la chaleur brûlante de la journée, ses moteurs menaçaient de surchauffer. Autrement dit, il n'était capable de voler que de nuit.

En plus du Lynx, ils avaient aussi quelques Gazelle sur le théâtre des opérations. Fabriqué par l'entreprise française Aérospatiale et sous licence Westland au Royaume-Uni, cet hélicoptère léger fut conçu principalement comme hélicoptère antichar. Malheureusement, il ne peut transporter que cinq personnes, équipage compris. Il faudrait donc deux Gazelle au moins pour secourir une patrouille PF.

Les types de l'AAC devaient continuer de récupérer des pièces sur les quelques Gazelle qu'ils avaient sur le théâtre des opérations, afin d'en garder le strict minimum en état de marche. Quant au nombre d'appareils qu'ils feraient voler si nous avions besoin d'être secourus, il n'y avait pas de garantie.

En bref, l'Army Air Corps n'avait pas les pièces de rechange ou la chaîne logistique pour faire voler de façon fiable leurs appareils. Ils jurèrent de faire de leur mieux pour nous secourir si nous devons vraiment être évacués d'Irak, mais il n'y eut aucune promesse. C'était extrêmement frustrant de faire partie d'une brigade soi-disant d'« assaut aérien » qui ne possédait pas le strict minimum en termes de ressources aériennes. Surtout quand les quelques appareils que nous avions présentaient autant de risques.

Nous étions très loin de la capacité d'assaut aérien qu'avaient eue les Américains pendant la guerre du Vietnam, et cela remontait à plus de 30 ans.

Mais, sur le théâtre des opérations, on veut toujours du matériel plus performant, et il arrive toujours un moment où il faut se secouer, c'est tout. La sélection et l'entraînement que nous effectuions dans les Pathfinders étaient axés sur l'autonomie : il s'agissait de se fier à soi-même et à sa petite équipe pour se sortir du pétrin, quoi qu'il arrive.

Comme nous ne pouvions pas nous fier aux moyens aériens de la brigade pour le CSAR, Jason et moi, nous avons étudié d'autres options. Sur nos systèmes de communication TACSAT, il existait deux réseaux principaux : l'un était le réseau des troupes au sol britanniques, l'autre, le réseau aérien. Le réseau aérien était surveillé par des appareils US AWACS[10], ce qui signifiait que les moyens aériens US devaient être capables de capter un appel d'urgence lancé par une patrouille PF. L'armée américaine avait une capacité CSAR énorme, et on pouvait tout à fait envisager d'être secourus par elle.

Les Américains opéraient le Sikorsky MH-53 Pave Low, un hélicoptère CSAR dernier cri. Il avait été conçu pour voler de jour ou de nuit, par tous les temps et au-dessus de tous les terrains, et possédait un système d'aides à la navigation et un blindage sans pareils. Il était aussi équipé d'une perche de ravitaillement en vol, de réservoirs extérieurs de carburant à grande autonomie, d'un treuil de sauvetage, de trois tourelles munies de deux mitrailleuses de type Gatling et d'une lourde mitrailleuse Browning de calibre 50. Si vous deviez être secouru, c'était le bébé que vous vouliez voir arriver pour vous tirer d'affaire.

Notre procédure CSAR par défaut serait donc de nous reposer sur nos

propres forces (les gars de l'Army Air Corps). Mais nous établîmes aussi des plans pour que deux Chinook de la RAF arrivent avec une compagnie de PARA entraînés aux techniques CSAR.

Nous nous trouverions sur une zone de largage qu'on nous aurait désignée, repoussant la force, quelle qu'elle soit, qui nous poursuivrait tandis que les PARA arroseraient l'ennemi et nous hisseraient. Troisième option : nous utiliserions nos TACSAT pour appeler les AWACS américains et nous serions mis en relation avec leurs équipes CSAR.

Nous briefâmes les mecs de l'Army Air Corps, les AWACS américains et l'équipage de la RAF sur nos indicatifs d'appel, au cas où nous aurions besoin de communiquer. L'indicatif d'appel des Pathfinders était *Mayhem*. Spécifiquement, ma patrouille avait l'indicatif *Mayhem Three Zero*. L'indicatif d'appel des appareils AWACS était *Magic*, celui des Chinook britanniques, *Lifter*, et celui de l'Army Air Corps, *Rookie*.

Au moins, nous savions désormais comment nous parler.

VI

Jason aimait bien être impliqué dans le plan d'ensemble, mais, en même temps, il me semblait être un peu dépassé. Nous travaillions en liaison avec des officiers de la RAF et des équipages américains constitués d'officiers supérieurs.

Cela nécessitait un peu de charme et de diplomatie, et les manières de dur à cuire de Jason n'étaient pas toujours efficaces. Je me dis qu'il commençait à voir un peu les avantages d'avoir un officier non loin. Comme nous n'étions pas entourés par les gars, Jason pouvait laisser tomber sa façade anti-officier, et je découvrais une autre facette de sa personnalité, bien plus agréable.

Il y avait quasiment un mois que nous étions au Koweït lorsque nous reçûmes enfin les ordres que nous attendions. Nous étions sortis dans le désert pour de l'entraînement à la mobilité, une tente, plantée parmi les dunes, faisant office de quartier général provisoire.

Nigel, le commandant, appelait ses chefs de patrouille chaque fois qu'il y avait un briefing important.

Jason, en tant qu'ancien chef de patrouille et désormais commandant en second de la patrouille du QG, était normalement inclus. Mais cette fois, quand Nigel nous appela (« David, Geordie, Lance, Gall... »), il ne cita pas le nom de Jason.

Nous nous réunîmes dans la tente des Spec-Ops et l'on nous donna l'heure H, moment où nous franchirions la frontière pour entrer en Irak. Nous étions en train de faire une « avancée militaire », la 16 Air Assault Brigade et les 10 000 guerriers de l'US Marine Expeditionary Force prêts à partir. Tout l'emploi du temps était calculé jusqu'à la dernière minute. La section Pathfinder franchirait la frontière à 3 h le 16 mars et gagnerait une FOB, ou base opérationnelle avancée, au cœur du désert irakien.

Autrement dit, il nous restait un peu plus de 24 heures pour nous « désinfecter » complètement, pour ranger nos affaires et charger les véhicules. Et il y avait un tas de trucs à faire avant ça. Je retournai à nos véhicules de patrouille pour annoncer la bonne nouvelle aux gars. Nous nous étions garés dans un *wadi*[11] peu profond, seul semblant d'abri sur des kilomètres.

Tandis que je descendais la pente rocheuse et abrupte, je vis les silhouettes caractéristiques de nos véhicules garés dans le peu d'ombre qu'apportait le côté du *wadi*. Les mitrailleuses lourdes de calibre 50 reposaient sur leurs tourelles, canon pointé vers le ciel comme le cou de quelque redoutable oiseau de proie. Je surgis de derrière notre Pinkie ; Jason était en plein discours. Il me tournait le dos et je m'apprêtais à l'interrompre quand j'entendis ce qu'il disait.

— Putain de Dave Belle Gueule ! fit Jason. Il vient juste d'avoir 21 ans et il croit qu'il sait...

Je n'entendis pas le reste, mais je pouvais voir, à la tête que faisaient les gars, que Jason avait déblaté. Steve, Tricky et Joe étaient tournés vers moi, et leur expression ne laissait aucun doute. Ils savaient que je venais de surprendre Jason en train de me poignarder dans le dos, et Jason avait capté, en voyant les regards de tous, que j'étais juste derrière lui.

Je me dis qu'il fallait que je fasse immédiatement quelque chose de décisif ou bien je passerais pour faible. Mais je savais aussi que je ne pouvais me foutre en rogne ni le démolir verbalement. Cela ne ferait que le rabaisser et renforcer son ressentiment. Les gars savaient que je n'étais pas une mauviette qui n'avait jamais connu de bagarre. Avant les Pathfinders, j'avais passé six ans dans les PARA, et avant encore dans l'équipe de boxe de Sandhurst. Reste qu'il fallait que je mette fin à ça tout de suite.

Je rompis le silence :

— Jase, allons discuter en privé.

Il se tourna lentement et se leva. Je partis devant dans le désert, dans un endroit où l'on ne nous entendrait pas. Je maintenais une allure lente et régulière et Jason me suivait en silence. Il savait qu'il avait été pris sur le fait, et qu'il était dans son tort. Il savait que je ne lui aurais jamais fait ça. J'avais lu tout ça dans le regard coupable qu'il avait rapidement jeté lorsqu'il s'était retourné pour me suivre.

Pendant les 200 mètres de marche environ que nous fîmes ensemble, je répétais mentalement ce que j'allais dire. Dans les PARA, j'avais eu des soldats qui n'avaient pas accepté facilement mon commandement, mais j'avais toujours réussi à me faire respecter. La différence, c'est que là, nous étions sur le point de partir à la guerre et que les Pathfinders comme Jason étaient on ne peut plus obstinés.

Je m'arrêtai, Jason s'arrêta aussi, et nous nous tournâmes l'un vers l'autre. D'une certaine façon, nous étions aux antipodes l'un de l'autre. J'étais grand et sec, tandis que Jason était court, massif et épais.

— Dis-moi, Jase, c'est quoi le problème ? demandai-je.

Il marqua une pause. Il était silencieux, les yeux fixés sur le sable pendant un long moment.

Puis :

— Dave, faut juste que tu saches qu'il y a pas mal de mecs qu'ont de la bouteille ici, dans la patrouille, et j'aimerais juste que tu saches utiliser ces mecs... Utilise ces mecs, c'est tout...

Je n'étais pas pressé de répondre. Je savais qu'il avait perdu la face sur ce coup-là. Il fallait que j'essaie d'être magnanime et que je donne à Jason le moyen de sortir de la confrontation. Je lui offris une échappatoire simple.

— Jase, si t'as d'autres choses à me reprocher, je veux que tu viennes m'en parler en premier et que tu sois franc. Ne laisse pas la situation s'envenimer

en allant voir les gars, OK ?

Jason approuva d'un hochement de tête.

— OK, très bien.

Il n'y eut pas de poignée de main. Pas d'accolades viriles. Rien de ce genre. Il n'y eut que quelques paroles directes échangées dans le désert, et ce fut terminé.

J'espérais que nous avions réglé le problème. Nous nous apprêtions à partir en guerre et il était grand temps que nous enterrions de telles rivalités.

Jason était un « gradé » (il était monté de grade en grade), et j'étais convaincu qu'il me considérait comme le type classique de l'officier. Il s'imaginait que je venais d'une famille de riches et que j'étais là par privilège. Il me voyait comme un boulet qu'il devrait traîner et comme un lot de règles dont il n'avait pas besoin. Il avait tort sur plusieurs points.

D'abord, personne n'entre dans les Pathfinders sans avoir réussi l'éreintante sélection. Personne. Ensuite, j'ai été élevé à Middlewich, une ville dans la banlieue de Manchester, et j'ai grandi dans un quartier résidentiel ennuyeux des années 1970.

Mon père enseignait à des enfants en difficulté scolaire et ayant des troubles comportementaux. Beaucoup venaient de milieux à problèmes. Il avait la patience d'un saint avec ceux que le système avait exclus. Il réussit à les écouter et à les traiter comme des êtres humains et changea la vie de nombre d'entre eux. Quelques-uns de ces gars s'engagèrent ensuite dans l'armée, et, lors de leur première permission, ils revenaient le voir et le remerciaient pour ce qu'il avait fait pour eux. Je ne pensais pas que j'aurais été capable de faire ce qu'il faisait, et certainement pas avec la même gentillesse ou le même résultat. Je l'admirais énormément.

J'étais allé à St Nicholas, une école publique de la ville, et c'est un coup du destin qui m'a fait entrer à Sandhurst. J'avais commencé à déconner à l'école et, à l'âge de 16 ans, je m'étais inscrit sur un coup de tête pour m'engager dans l'armée.

Un recruteur de l'armée venu nous voir et ayant remarqué les notes que j'avais obtenues suggéra que je tente d'entrer au Collège de Welbeck, où mes frais de scolarité seraient pris en charge. Je devais donc aller à Welbeck pour effectuer mes examens de fin d'études et, si je tenais bon, je poursuivrais ensuite une formation d'officier.

Welbeck est une école privée de premier ordre, installée dans ce qui fut autrefois la magnifique maison du cinquième duc de Portland.

Pour mes parents, c'était l'occasion en or de m'offrir une éducation en internat privé et subventionnée par l'armée. C'était quelque chose dont ils n'auraient jamais eu les moyens. Ils craignaient que je devienne un rebelle et que je suive l'exemple de certains de mes camarades qu'on avait mis en prison pour avoir vendu de la drogue et d'autres conneries.

Lors de mon premier jour à Welbeck, nous dûmes courir 2,4 km. Jamais je n'avais couru sur une distance aussi longue et je suis arrivé avant-dernier. Je

n'aimais pas être dans les derniers. J'obtins de bons résultats à Welbeck et, lorsque je réussis à entrer à Sandhurst, j'avais infléchi le cours de ma vie de façon positive. J'étais l'un des cadets officiers les plus sportifs et je fus recruté dans l'équipe de boxe de Sandhurst.

Mais le truc que je ne pouvais pas supporter, c'était toute la pompe et le snobisme attachés au fait d'être un officier. Mon ami le plus proche était un garçon du nom de Matt Bacon. C'était un ex-Army Air Corps et il avait servi lors de la guerre du Golfe. C'était aussi un caporal qui s'était élevé de grade en grade. Matt organisa une soirée d'anniversaire surprise pour moi qui illustrait parfaitement nos années à Sandhurst et notre rébellion contre ces valeurs. Deux cents types étaient présents. James Blunt (alors lui-même élève officier) joua de la guitare et chanta. Quant à Matt, il ramena en douce un groupe de strip-teaseuses.

Ce n'était assurément pas un « comportement d'officier » et c'était le genre de plan qui nous aurait fait exclure de Sandhurst si nous avions été pris sur le fait. Matt était le plus âgé de notre promo et j'étais le plus jeune. Nombre de cadets poursuivaient tranquillement dans des emplois faciles, emplois pour lesquels leur éducation et leur milieu familial les avaient d'une certaine manière préparés. Matt et moi, c'était tout le contraire. Nous continuâmes à faire énormément de sport et nous nous entraînions ensemble sans relâche.

C'est Matt qui m'a encouragé à aller à l'encontre des intentions de l'armée consistant à faire de moi un officier dans les Royal Engineers. Je n'avais pas la moindre envie d'être un planqué. Je choisis donc de tenter la sélection des PARA. Je considérais les PARA comme un régiment égalitaire où je pourrais m'intégrer facilement.

Le moment venu, ce fut Matt qui m'encouragera à tenter l'entrée dans la seule unité rejetant toutes ces conneries de hiérarchie qui obnubilaient l'armée : les Pathfinders.

Beaucoup venaient dans les PF pour échapper aux règles et aux réglementations de l'armée ordinaire et c'était mon cas.

Les Oies sauvages est l'un de mes films préférés : un groupe de mercenaires se fait recruter pour mener un coup extrêmement risqué en Afrique. Je considérais les Pathfinders comme une force tout aussi dissidente, une bande de soldats rebelles qui passent derrière les lignes ennemies pour faire un carnage. Comme dans *Les Oies sauvages*, nous étions un petit groupe d'hommes très déterminés, cherchant à réussir ce qui était apparemment impossible.

Les Oies sauvages comportent un saut HALO, ce qui est le cas de très peu de films. Encore une raison qui explique pourquoi nous aimions le film. Nous aimions bien aussi *Heat*, le film avec Robert De Niro sur les braquages de banque. Là aussi, les mecs de *Heat* étaient une petite équipe qui fonctionnait comme des frères d'armes. Le thème commun des liens indissolubles conjugué à l'honneur des voleurs imprégnait en grande partie les PF.

Voilà encore pourquoi nous devons être tenus à l'écart de la presse. Un

reporter avait un jour demandé à un Pathfinder s'il pouvait s'imaginer travailler un jour dans une banque.

Il avait répondu :

— Ouais, peut-être avec une cagoule et un fusil à pompe.

Ce qu'on avait fait avant n'avait pas d'importance, surtout dans les Pathfinders. On traitait tout le monde comme un être humain et on ne cherchait pas la popularité aux dépens des autres.

J'appréciais les compétences de soldat de Jason, et son dévouement aux PF était incontestable. Mais ça m'ennuyait d'avoir à me justifier auprès de lui. Je n'avais pas l'intention de me mettre en quatre pour Jason ou pour quiconque.

En revenant vers les Pinkies, je résolus de faire encore quelque chose pour ramener Jason à de meilleurs sentiments. Comme il avait commandé sa propre patrouille, je m'étais attendu à une lutte de pouvoir. Je l'avais vu, avide de responsabilités, ronger son frein ; alors, je décidai de lui en donner. J'allais lui tendre la main et lui montrer que j'avais de l'estime pour lui. C'était une démarche paradoxale : après avoir été surpris en train de me débiter, Jason s'attendait à être puni. Mais, par expérience, j'avais appris qu'une réaction inattendue pouvait produire un effet incroyable sur les hommes difficiles que j'avais eus sous mon commandement.

À Sandhurst, on m'avait appris à commander avec autorité. « Il se peut que tu coures avec les loups, mais tu ne devrais jamais être un loup », était l'une des idées générales. La familiarité engendre le mépris, me disait-on. Il fallait se maintenir à l'écart. Je ne comprenais pas trop ce que cela signifiait à l'époque et je le compris encore moins dans les PF. John Keegan, le directeur des études sur le leadership à Sandhurst, avait écrit un livre intitulé *The Mask of Command*. Il y étudiait l'état d'esprit d'Alexandre le Grand, de Wellington, de Grant et d'Hitler et y réduisait le commandement à une formule scientifique. Mais le commandement, ce n'était pas ça : c'était humain, personnel, individuel et instinctif.

En fait, le leadership est en grande partie instinctif. Une étude qui traitait de quatre chefs et généraux d'une telle envergure parlait d'hommes dont la position impliquait qu'ils soient rarement, voire jamais désobéis. J'avais bien plus envie de savoir comment un caporal avait réussi à engager ses hommes à le suivre au combat pour attaquer un bunker allemand pendant la Seconde Guerre mondiale. Comment poussa-t-il ses hommes à le suivre dans une attaque qui aboutirait à une mort quasi certaine ? Et comment un simple soldat prenait-il les commandes quand tous les haut gradés qui l'entouraient avaient été mis hors jeu ?

Il s'agissait là des véritables marques du leadership. Car ce n'est que par son instinct, son caractère et son exemple qu'un individu poussait ses hommes à le suivre. L'une des meilleures choses que j'aie apprises à Sandhurst provenait des écrits de l'un des généraux les plus doués (quoiqu'il fût sous-estimé) de la Seconde Guerre mondiale : le maréchal Bill Slim orchestra la brillante campagne de Birmanie, commandant une armée multilingue

composée de nombreuses races et transformant une défaite en victoire contre les Japonais. Il était intrépide au combat, audacieux et non conformiste dans l'élaboration de missions qui frappaient souvent loin derrière les lignes ennemies. Il faisait également l'unanimité parmi ses hommes.

Slim a écrit : « *Le leadership, c'est simple : c'est purement et simplement être soi-même.* »

Je n'ai jamais oublié ces paroles. Si j'avais essayé d'adopter le « masque du commandement » ici, dans les PF, je n'aurais pas tenu cinq minutes. Les hommes auraient rapidement vu clair dans mon jeu. Dans les PF, il fallait que je commande par instinct et par l'exemple, et que je me serve des gars pour y parvenir.

Je n'avais pas essayé de revêtir le « masque du commandement » pour réprimander Jason. Au lieu de cela, je lui avais parlé d'homme à homme. Je lui avais fait comprendre que l'expérience de chacun comptait, au même titre que son opinion. Comme le conseillait Slim, j'avais été moi-même, purement et simplement. J'espérais que Jason salue cette attitude et qu'il réagisse en conséquence pour m'aider à conduire ma patrouille au combat.

Je rassemblai les gars et j'expliquai le plan d'action dont Nigel m'avait parlé rapidement. Nous traverserions la frontière et établirions une FOB dans le sud de l'Irak. De là, nous serions aéroportés plus au cœur du pays pour nous emparer de cibles stratégiques. Nous n'avions pas encore été briefés sur ces cibles, car toutes les informations étaient diffusées au compte-gouttes. Mais nos missions de pénétration en profondeur seraient renforcées par 16 Air Assault Brigade, avec des unités d'experts comme les PARA et les Royal Irish Rangers qui arriveraient pour prendre le contrôle du terrain que nous aurions repéré, sécurisé et délimité au sol.

Le plan de bataille était conçu pour permettre aux US Marine Corps de déjouer les plans des forces irakiennes et de les déborder. Une série d'attaques aériennes éclair et d'avancées aéroportées jouerait à saute-mouton entre les positions irakiennes, en une vague de frappes de type *Apocalypse Now*. Nous réduirions les lignes de front irakiennes à l'inutilité par notre vitesse. C'était en tout cas le plan.

On avait beaucoup parlé de largages en parachutes. C'était tout à fait logique, car il y avait trop peu d'appareils disponibles pour déposer des troupes au sol. Nous n'avions pas de Chinook pour transporter toute une brigade ; par contre, nous avions les Hercules C-130 pour effectuer une série de largages aériens de grande envergure.

Un seul groupe de combat (16 Air Assault Brigade compte 4 groupes de combat) nécessite 15 C-130 volant en formation pour un largage sur le théâtre des opérations. Cela représente 90 hommes par appareil, soit 1350 hommes en tout. J'avais hâte d'être le fer de lance de cette force, car les PF sautaient en parachute derrière les lignes ennemies pour ouvrir la voie.

Nous répartîmes le planning pour l'expédition en Irak, afin que chaque homme ait le sentiment de se prendre en main. Tricky s'occupa du plan aérien

(comment utiliser toutes les puissances aériennes à notre disposition pour nous soutenir) ; Joe se chargea des communications ; Steve et Dez utilisèrent les cartes pour reconnaître l'itinéraire.

Malgré notre altercation dans le désert, je confiai à Jason la responsabilité des « actions » (les procédures prévues par la patrouille si la mission partait en sucette), une fonction vitale. Je savais qu'il désirait vraiment qu'on le valorise et je me disais que ça le ramènerait dans le jeu.

Quand j'étais enfant, ma mère réalisa son grand rêve de posséder et monter des chevaux. Elle avait grandi à Liverpool, où la seule occasion qu'elle avait de monter, c'était en veillant sur les chevaux des gens riches. Elle était déterminée à ce que les chevaux fassent partie de sa vie de famille. Alors, mon père et elle économisèrent pour que ce rêve devienne réalité.

J'avais six ans quand elle m'offrit pour la première fois l'occasion de monter à cheval, et je m'y mis très naturellement. J'appris que, quand on avait une monture particulièrement pénible, il valait souvent mieux aller contre la logique et relâcher les rênes. Le cheval se rendait alors compte qu'il pouvait remuer la tête à sa guise, et il était réactif et plus rapide. C'était ma philosophie avec Jason : lui donner du mou.

C'était un pari, mais nous manquions de temps et je n'avais pas d'autres solutions.

VII

Les commandants de 16 Air Assault Brigade motivaient leurs hommes pour le départ vers la frontière. Devant les rangs serrés des 1 Royal Irish Rangers, le colonel Tim Collins prononça son discours épique : « *Nous partons pour libérer, non pour conquérir* ». Les médias étant là en grand nombre, nous gardâmes nos distances en écoutant depuis la ligne de touche. Le colonel Collins était un ancien des SAS, et nous avions pour lui énormément de respect. Cela faisait près d'un mois désormais que nous nous tournions les pouces, et le discours du colonel Collins renforça le sentiment d'impatience que nous éprouvions. Nous allions enfin passer à l'action.

D'après la BBC, le discours avait eu un grand retentissement au Royaume-Uni et aux États-Unis. Nous pensions que ce n'était pas une mauvaise chose que le commandement américain sache et se rende bien compte que nous, les Britanniques, étions là avec eux, prêts à nous salir les mains. Après tout, nous dépendons d'eux en grande partie pour la logistique et la puissance aériennes, sans parler des lits de camp !

Nous vérifiâmes plusieurs fois nos 4 x 4 en prévision de notre départ. La peinture rosâtre de nos véhicules a été spécialement conçue pour réduire leur signature thermique. Les Pinkies étant ouvertes à tous les vents, les éléments du tableau de bord étaient fermés hermétiquement et renforcés. Les sièges étaient en plastique dur, avec un espace entre la partie dossier et la partie siège permettant à l'eau de s'écouler.

Notre philosophie dans les Pathfinders, c'était que la « peau est imperméable ». Il valait mieux avoir un 4 x 4 ouvert et risquer d'être trempé que de se passer d'une puissance de feu pouvant couvrir presque 360 degrés.

Si nous devions nous déplacer à grande vitesse sous une pluie battante, nous pouvions mettre nos grosses lunettes et nous avions des *shemagh* pour nous protéger le visage, même si nous ne nous attendions pas tout à fait à ce genre de problèmes en entrant dans la chaleur torride du désert irakien.

Chaque Pinkie avait devant, côté passager (mon côté) une mitrailleuse GPMG montée sur un bras, si bien qu'on pouvait faire pivoter l'arme. Ce pivot était bien équilibré et se maniait avec une grâce façon *Star Wars*. Grosso modo, il supportait tout le poids de l'arme, laissant le mitrailleur libre de contrôler, de viser et de faire feu. Avec de l'entraînement, nous étions capables de tirer avec précision, même à grande vitesse.

La GPMG avait un arc de tir de 180 degrés (soit de la tête de Steve conduisant jusqu'à Tricky, qui se tenait derrière la cal.50). Mais, comme l'arme se trouvait sur une tourelle surélevée, elle avait un arc de tir de 360

degrés.

Derrière moi, fixés à l'arceau de sécurité, se trouvaient trois sacs à dos, chacun rempli de duvets, de sacs de bivouac et de vêtements spéciaux, ainsi que de l'eau et des rations pour 10 jours. La plupart des Pathfinders utilisaient les sacs de la British Army, car, avec leurs poches supplémentaires cousues sur le dessus et permettant d'accéder rapidement aux munitions, ils étaient plus faciles à poser sur le harnais. Mais quelques-uns des vieux briscards utilisaient d'anciens sacs des SAS avec armatures en métal.

Sous les sangles du sac à dos, on glissait son fourre-tout. Si l'on était compromis et obligé de fuir, on pouvait se débarrasser du sac à dos et n'emporter que ce fourre-tout. Chaque sac à dos pouvait contenir 80 litres et pesait dans les 30 kg quand il était rempli.

Lorsque nous serions à pied, nous porterions tout cela, ainsi que notre harnais et nos armes personnelles.

Les boîtes de munitions étaient empilées entre les sièges du passager et du conducteur. Elles comprenaient six boîtes de 200 cartouches pour la GPMG, soit 1200 balles en tout. La disposition était la même pour chaque boîte : les balles pointées vers l'avant et le couvercle ouvert. De cette façon, si j'avais besoin de changer de bande, j'avais juste à soulever la culasse de l'arme, ouvrir d'une pichenette une boîte de munitions, poser la bande en travers, fermer la culasse, tirer vers moi la poignée et j'étais paré. Je m'y étais tellement exercé que de nuit je pouvais y arriver en deux secondes, rien qu'au toucher.

À l'arrière du véhicule étaient empilées 1000 cartouches pour la cal.50. Le tableau de bord de la Pinkie était équipé d'un SP-GRS (un GPS spécial armée). Le SP-GRS est crypté afin que l'ennemi ne puisse pas savoir d'où vient le signal GPS.

Il fonctionne grâce au réseau satellite réservé aux militaires par opposition au réseau civil qu'utilisent les systèmes de GPS ordinaires. Les Américains peuvent couper le réseau civil, dans le cas où l'ennemi se servait de ce réseau pour s'en prendre à eux. Le réseau satellite militaire, lui, resterait toujours ouvert.

À l'avant, sur le capot, nous avions deux encombrants LAW-90 sanglés en travers, juste devant le tableau de bord. Un ballot de filet de camouflage était attaché sur les LAW, avec ses piquets enveloppés à l'intérieur. Une fois que nous serions en terrain hostile, nous tendrions les filets de camouflage, de sorte que nous puissions y cacher les Pinkies et les en sortir.

Deux des véhicules contenaient des machettes. Les gars s'en servaient pour défricher la végétation ou pour monter un camp. Nous n'étions pas des samouraïs et ne les utilisions pas pour nous battre. Si on voyait un soldat avec un énorme couteau attaché à sa taille, en général, on gardait nos distances. Il y avait une vieille blague dans les PF pour le cas où nous verrions un type accoutré de la sorte : « Ouais, mais comment il s'en tirerait dans une chambre noire avec un couteau ? » C'était pour plaisanter : si jamais vous en arrivez au

combat rapproché, vous avez bien plus intérêt à tirer dans la tête de votre adversaire avec un pistolet !

Un véhicule sur deux était équipé d'un treuil à l'avant, juste au-dessus du carter. C'était un équipement indispensable pour sortir un véhicule enlisé, mais c'était lourd, d'où le choix de n'en pourvoir que quelques Pinkies. De cette façon, un véhicule sur deux possédait un treuil en cas de besoin.

Deux jerrycans d'eau fraîche étaient chargés à bord de chaque 4 x 4, ainsi qu'une dizaine de packs de rationnement, de mines Claymore et de grenades. Après avoir fini de la charger, notre Pinkie était tellement remplie qu'on ne pouvait plus y faire entrer quoi que ce soit.

Enfin, bon, à part les Marlboro Light. Tricky n'allait nulle part sans ses 40 cigarettes par jour. Quand on était en mission, il m'arrivait d'en partager une avec lui. C'était pour la camaraderie. Comme avec Joe et Steve. Les cigarettes étaient une monnaie de valeur. Nous chargeâmes par conséquent notre Pinkie de quelques caisses supplémentaires.

Avec trois hommes par 4 x 4, plus toute l'eau, le carburant, les armes, les munitions, le matériel de communication et la nourriture, nous arrivions à la limite de ce que les véhicules pouvaient transporter.

Nous ne pouvions nous permettre d'ajouter le poids de plaques de blindage, qui offrirait une protection contre les petites armes à feu et les explosions. L'avantage : nous avions une puissance de feu exceptionnelle. L'inconvénient : nous n'avions aucune protection contre les tirs ennemis.

Inutile de dire qu'il y avait peu de place pour son équipement personnel. Sur ce point, j'avais un problème : ma petite amie, Isabelle. Ou plutôt sa générosité. C'était une voluptueuse merveille française ; grande, tout en jambes et avec une magnifique poitrine. En plus, elle avait de splendides cheveux noirs, longs et bouclés. Comme le fit remarquer l'un de mes potes, c'était un rêve ambulant. Elle avait aussi très, très bon goût en matière de lingerie. Elle était avocate dans un très grand cabinet, donc elle pouvait s'offrir ce qui se faisait de mieux.

Je l'avais vue juste avant de partir pour le Koweït. Nous avions bu un verre et dîné. Je ne l'avais rencontrée que quelques fois, mais j'espérais encore conclure ce soir-là.

Il s'agissait de ce que nous, les Pathfinders, appelions un rendez-vous « ça passe ou ça casse ». Je n'avais pas d'autre endroit où loger à Londres que chez elle. Alors, à moins de marquer beaucoup de points, j'étais bon pour déambuler dans les rues jusqu'au matin.

J'avais trouvé comment l'attirer : j'étais son amant voyou, à elle, l'avocate de haute volée. Il y avait des tas d'hommes riches qui lui couraient après, mais pas beaucoup de soldats brut de décoffrage. Je savais que, plus je parlerais, ce soir-là, plus je risquais de voir ma chance s'envoler.

Alors, j'avais joué la carte « il faut se méfier de l'eau qui dort » et j'étais resté silencieux, laissant le soin à l'imagination d'Isabelle de combler les

trous. C'est incroyable ce qu'une femme inventait pour expliquer le silence d'un homme.

Nous avions dîné, puis elle m'avait ramené dans son appartement huppé de Hampstead. C'était mieux, c'était sûr, que ma tente bâche à une place, au camp des Pathfinders avec le matelas par terre. Elle avait mis un disque de jazz sensuel, baissé les lumières et allumé quelques bougies. Donc, pas question ici de Smudge chantant Kenny Rodgers ou Elvis. Je le lui avais pardonné quand elle s'était mise à danser devant moi, même si je ne l'avais pas imitée pour des raisons évidentes.

Elle m'avait demandé ensuite si je voulais du fromage. Je m'étais dit : *Bordel, commence pas à bouffer du fromage à l'ail, quoi que tu fasses !* Elle s'était avancée vers moi, avait posé son verre de vin rouge avant de m'embrasser. Puis elle avait tourné le variateur pour éteindre la lumière complètement.

Je venais de recevoir, au camp Tristar, un paquet de la charmante Isabelle. En plus du chocolat fondu et des lingettes humides, il y avait un livre épais.

Les lingettes humides furent vraiment les bienvenues. Étant limités en eau, nous passerions des jours sans pouvoir nous laver. Elles étaient parfaites pour se débarrasser des bactéries et de la crasse autour de la bouche, permettant ainsi de manger sans tomber malade.

Mais le livre n'était pas utile. Pas du tout. Il s'agissait d'un roman très mauvais sur un monde extraterrestre anéanti par une guerre spatiale. Dans sa lettre, elle m'avait dit que le livre était particulièrement précieux, car son père le lui avait offert pour ses 21 ans. Elle demandait que je l'emporte partout où j'allais et que nous revenions tous deux indemnes. Isabelle n'avait peut-être pas un goût sûr en littérature, mais, après tout, l'anglais n'était pas sa langue maternelle et elle portait vraiment une lingerie des plus raffinées.

Je me dis que je devais emporter ce livre en Irak et revenir avec. Je le glissai dans mon fourre-tout, avec tout le nécessaire à la fuite et évasion. J'accrochai le sac à l'extérieur du véhicule, à portée de main, côté passager.

De cette façon, si je devais abandonner la Pinkie et me mettre à courir, j'aurais juste à l'attraper et à partir. Et s'il fallait vraiment qu'on se barre, je pourrais toujours utiliser le roman d'Isabelle comme papier toilette.

Dans les Pathfinders, on traitait son véhicule avec beaucoup d'égards. Un peu comme un type qui aurait travaillé toute sa vie et aurait enfin réussi à s'acheter une Ferrari vintage de rêve. Lorsque nous n'étions pas en opération, c'est à peine si nous utilisions les 4 x 4. Nous faisions attention de ne pas trop consommer, entretenant avec soin et chérissant nos destriers. Les véhicules étaient garés dans un hangar spécial, et ce n'est qu'une fois qu'ils en avaient pris soin que les gars s'occupaient de leur confort à eux. *Tu veilles sur ton véhicule, il veille sur toi.* C'était d'autant plus vrai quand nous étions en opération.

À bien des égards, c'était semblable à ce que j'avais vécu, étant enfant,

avec les chevaux. Ma mère m'avait appris à toujours faire passer mon cheval avant moi-même, car je dépendais de lui. À le panser, le nourrir et lui donner à boire en premier. Je donnais aux chevaux leur mélange d'avoine, de mélasse et de purée de maïs avant de m'installer à table pour mon repas.

Afin d'éviter les incidents *blue on blue*, ou tirs fratricides, les Pinkies étaient équipées de panneaux destinés à envoyer un signal qui nous rende aussitôt identifiables depuis les airs. Tous les appareils de l'ONU étaient censés être capables de voir le Blue Force Tracker sur leurs écrans-radars.

Les Pathfinders opérant loin derrière les lignes ennemies, nous nous étions exposés très probablement aux risques de tirs amis, car nous étions là où était l'ennemi. Nous avancerions furtivement sur des routes secondaires, sur des pistes ou hors des pistes, en plein désert. Nous avions aussi conscience que nos Pinkies ne ressemblaient en rien aux Humvee américains. Du ciel, un pilote américain les prendrait très probablement pour des véhicules ennemis.

C'était la première fois que nous avions des panneaux BFT lors d'une opération de combat et nous trouvions l'idée très bonne... *à condition que ça fonctionne, bien sûr*. Nous savions que les ordinateurs pouvaient facilement tomber en panne, et les gadgets électroniques, aussi, exposés à la chaleur et à la poussière de l'Irak. Le BFT, par ailleurs, était un nouveau système qui n'avait pas été testé au combat. Donc, forcément, il nous faudrait essayer les plâtres.

Nous avons chargé nos équipements NBC, car la menace d'attaque nucléaire, biologique ou chimique était élevée. Nos dispositifs de détection NBC ressemblaient un peu à des détecteurs de métaux. On devait fixer un papier indicateur spécial, qui prendrait telle ou telle couleur selon l'agent NBC présent dans l'air. En ce qui nous concernait, la combinaison NBC, c'était encore du matériel supplémentaire à essayer de faire entrer dans les 4 x 4 déjà bien trop chargés. Quitte à transporter davantage de poids, nous aurions préféré avoir des munitions supplémentaires. Mais on nous avait donné l'ordre d'emporter l'équipement NBC.

Au cours de la semaine précédente, la plupart des gars avaient effectué une *Op Massive*, c'est-à-dire qu'ils se préparaient physiquement dans la salle de muscu improvisée. Ils s'étaient musclés un peu plus, en grande partie pour prendre du poids qu'ils pourraient se permettre de perdre pendant les opérations. Lorsque nous serions déployés sur le terrain, il y avait peu de chances que nous ayons assez à manger.

Nous brûlerions beaucoup de calories avec le stress, la pression, les heures de travail, le climat et l'exercice physique pur. Nous brûlerions du muscle et des graisses, perdant du poids rapidement. D'où la nécessité de l'*Op Massive*.

Quelques heures avant l'heure H, Nigel demanda au commandant de la brigade de venir nous parler. Le brigadier « Jacko » Page avait commandé plusieurs régiments d'élite, et sa réputation le précédait. Il s'adressa à nous dans la tente du mess qui était nichée dans un coin du camp.

Ce n'était pas le rtpe le plus costaud qui soit, mais il possédait une

assurance qui rayonnait autour de lui. L'excitation rendait l'atmosphère électrique, mais Jacko resta mesuré et calme quand il commença à parler, comme s'il s'agissait d'une conversation entre un père et ses fils.

— Bon, Pathfinders, nous allons enfin franchir la frontière. Je suis sûr que vous êtes tous plus que prêts. Comme nous le savons, c'est une guerre menée par les États-Unis, et je sais que certains d'entre vous souhaiteraient être déployés devant les US Marine Corps et leur force principale. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il est très tôt. Il va y avoir beaucoup de surprises et on vous emploiera ; alors, soyez patients.

Jason n'était pas en train de nous encenser comme avaient tendance à le faire beaucoup d'officiers supérieurs de la British Army. Son discours s'accordait à la perfection avec ce que nous étions sur le point de faire.

— Vous avez fait un boulot génial pendant les manœuvres, poursuivit-il. Une fois que nous serons en Irak, je veux que vous repoussiez les limites du possible. Mais le simple fait que nous fassions la guerre au cœur du terrain ennemi ne veut pas dire que vous bénéficierez tout le temps d'une couverture aérienne. Il vous faudra compter sur votre présence d'esprit pour survivre. J'attends l'extraordinaire de la part des Pathfinders, et vous ne me décevrez pas, j'ai pleinement confiance.

Il nous regarda de son air tranquille.

— Des questions ?

Jacko était un homme qui parlait peu et il avait dit exactement ce que nous avions besoin d'entendre. Si le discours avait été pompeux, quelqu'un (Steve, selon toute vraisemblance) serait probablement intervenu avec un : « Pourquoi Chewbacca n'a-t-il pas eu de médaille à la fin de *Star Wars* ? » Mais Jacko inspirait le respect. Nigel posa la première question, après quoi je me dis qu'il était temps de soulever le problème présent à l'esprit de tous les hommes :

— Monsieur, pensez-vous que nous allons être parachutés ?

Je venais juste de poser la question à mille balles. J'espérais y avoir mis les formes, mais, ce que je demandais, c'est s'il y avait volonté, de la part de l'armée britannique et de ses chefs politiques, de nous laisser entrer en Irak par parachutage. Nigel avait l'air un peu agacé. Sans doute ne voulait-il pas que les choses aillent de travers pendant le briefing du brigadier ou que je pose des questions difficiles.

Cela faisait plus de 60 ans désormais, mais la British Army demeurait meurtrie par la perte de milliers de parachutistes à Arnhem. Depuis lors, nos détracteurs avaient utilisé cet exemple pour démontrer les dangers d'une telle mission.

On avait largué les troupes principales après s'être fié aux renseignements fournis, avec des conséquences désastreuses. Mais c'était la source du renseignement qui était responsable, non la méthode d'infiltration. Il n'empêche qu'on citait toujours Arnhem comme un exemple des pertes énormes que pouvait occasionner une opération parachute qui tourne mal.

La dernière fois que l'armée britannique avait effectué une opération parachutée dans un combat remontait à presque 50 ans, en 1956, au cours de la crise de Suez. Le 5 novembre, un élément des Pathfinders du 3^e bataillon du Parachute Regiment avait sauté sur l'aérodrome d'El Gamil, en Égypte. Ils furent donc les premiers soldats britanniques au sol.

Les « Red Devils », comme on les appelait, furent incapables de riposter par les armes pendant leur descente en parachute, mais, dès qu'ils eurent atterri, ils avaient utilisé leurs pistolets-mitrailleurs, leurs mortiers 75 mm et leurs armes antichars avec une efficacité mortelle. Après la prise de l'aéroport, qui fit une dizaine de victimes, le reste du bataillon fut en mesure d'arriver par hélicoptère.

Ce fut le premier d'une série de droppages. Malgré une forte résistance égyptienne et des combats de rue féroces, ils accomplirent largement leur objectif. Travaillant de concert avec les unités d'élite françaises et israéliennes, les Britanniques s'emparèrent du canal de Suez, principal objectif militaire.

Mais, à ce moment-là, la bataille politique internationale était quasiment perdue, et l'opinion publique anglaise s'était opposée à la guerre. Confrontés à une intense pression nationale et internationale, les Britanniques et les forces alliées furent obligés de se retirer, et toute la campagne de Suez fut considérée comme un échec.

En réalité, Suez avait démontré l'efficacité des opérations parachutées dans un conflit de l'après-guerre. Elle illustrait les raisons à l'origine de la création des Pathfinders : laisser une petite unité d'élite aller sur le front en premier et permettre à la force principale de suivre plus sereinement. Elle montra qu'il suffisait de risquer une petite unité d'hommes pour révéler quelle était la situation au sol. Mais, perçu comme un échec, Suez permit aux détracteurs d'opérations parachutées de les étiqueter comme étant extrêmement risquées.

C'est à cela que nous étions désormais confrontés alors que nous nous apprêtions à partir pour l'Irak.

Jacko m'observa l'espace d'une seconde. Il était visiblement en train de peser ma question avec soin : est-ce que l'armée britannique avait le courage de nous envoyer là-bas par dropage ?

— Vous venez de soulever un point intéressant, fit-il remarquer. Tout ce que je peux dire, c'est que nous avons des C-130 sur le théâtre des opérations. Vos parachutes sont là. S'il s'agit du meilleur ou du seul moyen d'infiltration, et s'il est possible de le faire, alors, vous le ferez par ce moyen-là.

Chacun de nous savait que Jacko avait commandé des unités d'élite à l'époque où la patrouille Bravo Two Zero avait pris la fuite en Irak, lors de la guerre du Golfe. Comme l'avait découvert cette patrouille, partir à l'attaque par voie aérienne, puis à pied signifiait avoir moins de puissance de feu que dans une infiltration par véhicule.

Mais les infiltrations par voie aérienne ont une portée bien plus longue et

sont plus discrètes et rapides. La réponse de Jacko était honnête. Il ne s'agissait pas d'un engagement ferme, mais il ne se déroba pas non plus. Son message, c'était que nous avions autant de chances que n'importe qui d'effectuer une opération parachutée.

Une fois le discours de Jacko terminé, on nous distribua des cartes présentant les routes pour s'enfuir en soie. Elles englobaient tout l'Irak et les pays voisins de façon très détaillée, mais, du même coup, elles étaient énormes. Étalée, chacune faisait la taille d'une grande couverture. Roulées, elles ressemblaient à d'épaisses ceintures en tissu. L'avantage, c'est qu'elles seraient fantastiques pour se déplacer en territoire hostile. L'inconvénient, par contre, c'est que nous ne savions pas du tout où les cacher.

Tricky en tendit une au-dessus de sa tête.

— Maintenant, au moins, nous sommes équipés de foutus parachutes.

Steve tapota sa carte et se mit à jouer les officiers pompeux :

— À présent, messieurs, nous sommes ici, dit-il en donnant un coup sur la carte avec son gros doigt. Je veux que vous alliez par là, là-haut, puis ici et que vous vous empariez de toute la zone.

Son doigt couvrait la moitié d'un quadrillage, et le vent faisait voler la carte. Dans les PF, on ne pointe jamais avec le doigt quand on indique le chemin : c'est bien trop inexact. On utilise plutôt la mine d'un crayon.

À la fin, nous décidâmes de bien rouler les cartes et de les faire passer deux fois autour de notre treillis, au niveau de la taille, comme une ceinture. On ne nous distribua aucun souverain en or, comme cela avait été le cas pour les SAS lors de la guerre du Golfe.

À cette époque, ils étaient destinés à soudoyer les Irakiens pour aider les hommes du Regiment à s'échapper du pays, si c'était nécessaire. Steve, pour plaisanter, disait qu'à cause des coupes claires dans le budget de la Défense, l'armée ne pouvait plus se le permettre.

Dans les dernières heures qui précédaient la traversée de la frontière, les gars bricolaient sur les véhicules. Ils vérifiaient la pression et l'usure des pneus, s'assuraient qu'aucune épine ou caillou pointu n'y était enfoncé ; ils nettoyaient, graissaient et huilaient tout ce qui aurait été susceptible de craquer ou grincer sur terrain cahoteux ; ils sanglaient aussi les boîtes de munitions et s'assuraient que les compartiments de rangement étaient bien fermés. Dez, de son côté, était assez dingue pour parler aux véhicules.

— Bon, donc, voilà : ça, c'est là, comme il faut, à sa place. OK, nickel, bien serré, ça m'a l'air bien.

Steve et Tricky n'arrêtaient pas de se moquer de lui. Mais Dez était comme un chuchoteur, non pas pour chevaux, mais pour voitures ; *il pouvait parler à l'oreille de ses véhicules*. C'était un vrai confort de l'avoir avec nous.

Même à ce stade, alors que nous nous apprêtions à partir pour l'Irak, Steve continuait de faire l'imbécile. Il s'empara d'un dispositif d'alerte NBC et se mit à faire les cent pas avec en émettant un drôle de bip. Il l'approcha de Dez,

et le bip monta dans les aigus et augmenta son tempo de façon considérable.

— Alerte ! Alerte ! fit Steve avec une voix métallique de robot. Contaminé ! Contaminé ! Cet homme a besoin d'une autre douche.

Après avoir averti Dez de sa contamination, Steve prit le détecteur NBC et l'attacha sur le devant de notre Pinkie avec du gros scotch.

— Et voilà, les gars, dit-il. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de pousser la bête jusqu'à 140 km/h et on pourra voyager dans le temps.

J'essayais de ne pas rire. Je ne pouvais pas passer pour le rigolo de service, mais je n'avais pas du tout l'intention d'y mettre bon ordre. La rigolade était vitale pour relâcher la tension générée par la mission à venir.

L'heure H approchant à grands pas, nous regardâmes quelques minutes de notre film préféré, *Dernières Heures à Denver*. Steve avait dégotté le DVD dans la boutique de l'armée américaine, et on le passait sur un ordinateur portable dans la tente où nous couchions.

Dans le film, Andy Garcia joue le rôle principal, un gangster avec de bonnes intentions et une flopée de problèmes. Quand l'un des membres de son équipe est en prison, Garcia va lui rendre visite. Ils posent la main sur la vitre qui les sépare et murmurent « *Boat drinks* », allusion au fait qu'un jour, ils auront empoché leurs millions et se retrouveront sur la Côte d'Azur à siroter des cocktails sur le yacht de leurs rêves.

Après avoir pris une bonne bouffée du film, nous nous enveloppâmes dans nos *shemagh*, en partie pour des raisons pratiques : ils protégeraient de la poussière nos cheveux et notre visage. En partie aussi pour nous déguiser : de loin, nous pouvions passer pour une unité commando irakienne. Enfin, pour des raisons psychologiques : nous nous glissions dans une nouvelle peau. Il nous fallait désormais penser et agir comme l'ennemi si nous devions le déjouer et le battre.

Nous mîmes nos grosses lunettes de protection à cause de la poussière et d'éventuelles tempêtes de sable. Nous ne portions pas de gants : il s'agissait d'une opération de nuit ; il allait donc faire froid, mais, tant qu'il ne gelait pas, il valait mieux ne pas en mettre. On avait besoin de sentir le métal sur la peau lorsqu'on se retrouvait dans le feu du combat.

Une fois prêts pour le départ, nous ressemblions à un convoi de Mad Max. Lorsque le premier véhicule Pathfinders s'ébranla dans la nuit noire, je me tournai vers Steve et Tricky en disant :

— *Boat drinks*.

Ils levèrent le pouce.

— Ouais, va pour les *boat drinks*.

VIII

Nous franchîmes la frontière dans l'obscurité, gagnant la FOB d'où 16 Air Assault Brigade pousserait plus loin à l'intérieur de l'Irak. Très peu de temps après, le ciel devant nous se changea en un rideau de flammes. Sur l'horizon, il y avait une énorme tempête de feu, tel un immense nuage nucléaire. On nous avait prévenus que les forces irakiennes mettraient peut-être le feu aux puits de pétrole afin de nous empêcher d'avancer dans le désert.

Loin de la fournaise, le terrain était plongé dans les ténèbres et le silence. C'était un océan de néant, vaste et uniforme. Mais juste devant nous se dressait une série de fontaines lumineuses et féroces. En nous approchant, nous prîmes la mesure de l'énormité des éruptions : chacune était une montagne de feu qui jaillissait du sol, faisant quelques centaines de mètres de haut, et chacune avait un peu une forme de champignon, comme si des bombes atomiques explosaient au ralenti.

Lorsque nous arrivâmes à quelques centaines de mètres du premier geyser de feu, nous n'avions plus froid. La chaleur brûlante rôtissait les parties exposées de notre visage. S'ensuivirent cinq minutes de trajet dans une chaleur étouffante, un rugissement assourdissant dans les oreilles lorsque le feu jaillissait dans les airs, et puis nous dépassâmes le premier puits en flammes. Nous poursuivîmes. D'autres puits projetaient des volcans de pétrole tout autour de nous. Pendant une vingtaine de minutes, la chaleur nous brûlait le visage et le dos, puis nous retrouvâmes enfin le vide froid de la nuit. Je songeais que chaque éruption, c'étaient des millions de dollars de pétrole partis en fumée.

Mais cela correspondait exactement à ce qu'avaient fait les Irakiens pendant la guerre du Golfe, en 1991. Lorsqu'ils avaient été chassés du Koweït, ils avaient pris soin de ne rien laisser derrière eux qui ait de la valeur. Ils n'avaient laissé que de la terre brûlée et du pétrole en feu. Les puits incendiés avaient été déclarés catastrophe écologique.

Je me demandais depuis combien de temps les Irakiens avaient mis le feu à ces puits. Et où étaient passés les responsables ? Il n'y avait pas le moindre habitant aux alentours, et pas davantage de soldats. En 1991, les soldats irakiens avaient fui pour la plupart, ne laissant derrière eux que des postes abandonnés et des décombres calcinés. On aurait dit qu'ils prévoyaient le même scénario cette fois-ci.

Nous arrivâmes à l'endroit où se trouvait la FOB, qui était isolée de la route principale. Elle consistait en un terrain rocheux où poussaient çà et là quelques touffes d'herbe.

Les premières lueurs du jour étaient à 5 heures et, à ce moment-là, nous étions arrêtés dans notre campement. Nous avions été sur la route pendant un bon bout de temps ; il faisait un froid glacial, et notre priorité, c'était de faire du thé.

À mesure que le jour se levait, cela ne semblait pas se réchauffer beaucoup. Le ciel était étrangement gris, et on aurait dit que le temps allait changer.

Nous avions roulé toute la nuit sans dormir, mais nous étions encore bien réveillés, car nous venions d'entrer dans une zone hostile de guerre. La guerre du Golfe de 1991 avait été une course destinée à chasser les forces irakiennes du Koweït, avant de revenir à la maison pour le thé et les médailles. Il semblait que cette guerre allait prendre la même tournure. Reste que nous étions arrêtés en terrain potentiellement hostile, avec nos véhicules en position défense tous azimuts.

Un soleil timide révéla un espace uniforme de roche et de sable s'étendant à perte de vue.

C'était une étendue plate, vide et nue. Au centre du campement, on dressait deux tentes pour le QG avancé de la brigade. Derrière nous, au loin, nous voyions toujours les nuages noirs du pétrole en feu.

Alors que les lueurs de l'aube coloraient le désert d'un étrange gris sable, nous redoublâmes de vigilance et nous nous accroupîmes au-dessus de nos armes. Qui savait s'il n'y avait pas des forces irakiennes tapies à quelques centaines de mètres ? Le soleil étant haut dans le ciel, et l'ennemi, invisible, des sentinelles montèrent la garde à tour de rôle. Nous commençâmes ainsi à nous préparer pour les opérations, quelles qu'elles soient, qui nous attendaient.

Des rapports arrivaient de toutes parts au QG. Pendant la nuit, les Royal Marines avaient orchestré une audacieuse attaque en hélicoptère pour prendre la péninsule d'Al Faw, un coin de terre extrêmement stratégique qui offrait à l'Irak son seul accès à la mer. Les marines avaient été confrontés à une résistance minime. Mais la mauvaise nouvelle, c'est qu'ils avaient perdu huit hommes dans un accident d'hélicoptère dû à une tempête de sable. Nous recevions aussi des rapports indiquant que l'US Marine Expeditionary Force fonçait vers le nord pour prendre la ville de Nassiriya, à 200 km à l'intérieur de l'Irak. Nassiriya se trouvant à cheval sur le Tigre, c'était un carrefour essentiel pour les forces qui s'avançaient sur Bagdad.

Nous savions désormais que les Royal Marines s'étaient emparés d'un territoire sans rencontrer beaucoup de résistance et que les US Marine Corps poursuivaient leur avancée apparemment sans opposition. Nous savions également qu'il y avait au sol des unités SAS et SBS effectuant des opérations secrètes. Elles étaient entrées par l'ouest de l'Irak en traversant la frontière jordanienne et elles repéreraient les lignes de communication irakiennes et guideraient les frappes aériennes. Par ailleurs, elles frapperaient des sites soupçonnés d'abriter des SCUD, afin d'empêcher qu'ils ne soient utilisés sur les forces alliées ou tirés sur Israël comme l'avaient fait les Irakiens au cours

de la guerre du Golfe.

Nous commençons à nous demander quand allait venir notre heure, le moment des Pathfinders. Je songeai aux paroles de Jacko : « J'attends l'extraordinaire de la part des Pathfinders... Il va y avoir beaucoup de surprises... et l'on vous emploiera ; alors, soyez patients. » Jacko avait raison. Il fallait être patients et attendre les missions les plus indiquées pour les PF. Nous avions devant nous les forces américaines, mais ce n'était pas notre rôle d'avancer sur les routes pour débayer le terrain et tenir ferme. Notre rôle principal consistait à être largués au-delà des forces ennemies, puis à reconnaître et s'emparer du terrain au cœur de leur territoire.

Nous ne plantâmes pas nos tentes à la FOB, car nous n'avions pas l'intention de rester longtemps. Nous bivouaquâmes à côté des véhicules et tentâmes de nous reposer. Nous espérions être envoyés en opération dès que seraient confiées au commandant de la brigade des missions de reconnaissance.

Comme on pouvait s'y attendre, Nigel appela les patrouilles chacune leur tour pour leur donner leurs consignes. Le « besoin d'en connaître » est la fondation de la SECOP (sécurité des opérations) dans les PF, et chaque patrouille ignore souvent ce que mijotent les autres. On ne peut révéler ce qu'on ne sait pas si l'on est capturé.

En tant que commandant en second des Pathfinders, je me trouvais quelque part au milieu de la pyramide du « besoin d'en connaître ». Si je devais prendre le commandement de patrouilles au sol, j'avais besoin de connaître en gros ce qu'elles préparaient, sans en savoir trop, afin de ne pas mettre de vies en danger. Au cours de la matinée, des missions furent confiées à toutes les patrouilles, hormis la nôtre. Trois étaient envoyées sur le terrain stérile situé entre les US Marine Corps et nous. Elles avaient pour ordre d'observer les zones d'intérêt particulier répertoriées (une série de croisements de routes majeures qui conduisaient vers le nord) et guider de rapides frappes aériennes si elles repéraient des forces ennemies.

Nous regardâmes avec envie ces patrouilles quitter la FOB. Deux partirent vers le nord, roulant en plein désert, tandis qu'une troisième chargeait ses Pinkies dans un hélicoptère Chinook. Elles devaient être larguées plus loin dans le désert, quelque part au nord-est. Nous restions là à boire du thé en essayant de rester positifs. Nous voyions sur des kilomètres sous le ciel gris mat, et rien ne bougeait autour de nous, à part les soldats britanniques et les véhicules. Pourtant, notre patrouille ne semblait pas près de partir.

En dehors des troupes sur le départ, il régnait un vide et un calme inquiétants. Il n'y avait pas de moutons, pas de chèvres, pas de Bédouins et pas de véhicules de civils.

On aurait dit que nous avions atterri sur une terre fantôme ou une planète morte. Les Irakiens savaient manifestement que nous arrivions, car ils avaient mis le feu aux puits de pétrole. Mais où avaient-ils bien pu passer ?

Vers midi, je fus appelé dans la tente du QG pour être briefé sur la mission

confiée à deux des trois patrouilles restantes. À des centaines de kilomètres au nord, il y avait un aérodrome irakien appelé Qalat Sikar. Il se trouvait à peu près à mi-chemin entre le lieu où nous nous trouvions et Bagdad.

Les deux patrouilles avaient pour consigne de reconnaître et de délimiter un HLS, une zone d'atterrissage pour hélicoptères, à l'aérodrome de Qalat Sikar, afin que 1 PARA puisse s'insérer par Chinook et le sécuriser.

Qalat Sikar devait bien être situé à 150 km derrière les premières lignes irakiennes. Une fois pris, l'aérodrome deviendrait un tremplin permettant à la 16 Air Assault Brigade de frapper loin devant les forces irakiennes. Les forces britanniques et les US Marine Corps utiliseraient Qalat Sikar pour lancer des raids au cœur de l'Irak. Autrement dit, s'emparer de Qalat Sikar était décisif pour l'avancée des alliés et la prise de Bagdad, et pouvait nous faire gagner la guerre. Comme mission, c'était à se damner.

L'une des deux patrouilles pressenties pour la mission était commandée par le caporal Kurt « Geordie » Martin, un vétéran PF pour lequel on avait énormément de respect. L'autre était commandée par Lance Green, le *sparring partner* de Tricky. Nous regardâmes avec envie ces 12 hommes qui se préparaient au pas de course leur mission. En tant que Pathfinders, nous voulions tous nous frotter à l'épreuve ultime, comme le footballeur professionnel qui meurt d'envie de jouer une finale de coupe. Mais, pour le moment, tout laissait penser que nous allions rater la mission de notre vie.

Il me semblait que Qalat Sikar était le genre d'opérations pour lesquelles on pouvait facilement employer les six patrouilles PF dans leur intégralité.

Mon équipe serait la patrouille du QG chargée de coordonner les autres au sol. Une autre patrouille repérerait l'aérodrome et puis délimiterait un HLS, sur laquelle les PARA pourraient atterrir en Chinook. Une autre trouverait une DZ (zone de largage) appropriée, au cas où les PARA s'inséreraient par parachute depuis un Hercules C-130.

D'autres patrouilles seraient positionnées à l'est, au nord et à l'ouest de l'aérodrome, couvrant des zones d'intérêt particulier, comme les principaux carrefours. Ainsi, quand les PARA arriveraient, nous pourrions rester à l'affût des renforts irakiens et, si nécessaire, les frapper.

Pendant les mois d'entraînement, au Royaume-Uni, c'était toujours la patrouille du QG (mes hommes) qui s'occupait de coordonner la délimitation de toutes les DZ ou HLS cruciales. D'autres patrouilles étaient chargées de trouver l'ennemi et de demander l'intervention de frappes aériennes pour l'écraser. J'avais le sentiment que nous avions mérité la mission de Qalat Sikar. J'allai m'entretenir discrètement avec notre commandant. Nigel et moi, nous nous connaissions bien depuis l'époque de 1 PARA et, en un sens, ma relation avec lui était semblable à celle que Tricky entretenait avec moi.

Au cours de la sélection PF de Nigel, j'avais été son instructeur. À un moment donné, lors de la sélection, on me demanda de donner à Nigel un « conseil d'ami » : l'indice qu'il était près d'échouer à cause de ce que beaucoup considéraient comme un excès de confiance en soi.

Du même coup, j'avais le sentiment que Nigel et moi entretenions une relation un peu spéciale, et je voulais l'aider à prendre les bonnes décisions en matière de commandement.

Nigel étant occupé au radiotéléphone, j'allai rejoindre Jason et Geordie à la table de planification des Spec-Ops. Jason et moi, nous espérions, d'une façon ou d'une autre, prendre part à l'action. Si la mission devait nécessiter plus de deux patrouilles, Nigel serait contraint de nous y envoyer, car nous étions la seule autre patrouille à la FOB.

Jason et moi, examinâmes les cartes et les photos satellites. Qalat Sikar était à peine aussi gros que le Terminal 5 de l'Aéroport de Londres. C'était un aérodrome mineur, même d'après les critères irakiens. Selon nos services du renseignement, le trafic n'y était pas énorme et la piste était encore utilisable.

— On ne peut pas aller jusqu'à l'aérodrome en voiture, fit remarquer Jason. Regarde le sol : c'est humide de chez humide ici. Pas question d'y aller avec les Pinkies.

— Je ne te le fais pas dire, répondis-je. L'opération parachutée est le seul moyen valable. Il faut qu'on en parle à Nigel pour qu'il dise à la brigade de préparer les C-130 et de s'assurer que nos parachutes sont prêts. Et si, autrement, on utilisait les Chinook pour larguer les véhicules ?

Jason continua d'étudier la carte.

— Ouais, mais ils devraient larguer à l'écart de l'aérodrome, et le problème de la conduite tout-terrain se reposerait pareil. En plus, il y a des dépendances et il y aura des bergers, des chèvres et tout le merdier. Ils entendront les hélicos atterrir et on découvrira le pot aux roses avant même que ça ait commencé.

Je me tournai vers Geordie :

— Qu'est-ce que t'en penses ?

— Va falloir que ce soit parachuté, dit Geordie. La question, c'est : est-ce qu'ils ont les couilles de nous laisser le faire ?

— Je vais parler à Nigel, lui dis-je. Si on fait autrement, on n'y arrivera pas.

Je chopai Nigel au moment où il arrêta le radiotéléphone. Je lui demandai si la mission Qalat Sikar allait se faire pour de bon. Il me répondit que ça y ressemblait drôlement. Je lui demandai alors si ceux qui portaient allaient sauter. Nigel dit que tout dépendait du haut commandement de l'armée. Les risques d'une chute en plein cœur de l'Irak étaient réels, mais nous savions tous que c'était le seul moyen viable de réaliser la mission.

— Nigel, pour celle-là, il faut qu'on prenne les PARA, lui dis-je. Est-ce que nous pouvons au moins obtenir les Hercs et nous assurer qu'ils préparent les parachutes ?

Nigel m'adressa un large sourire.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « nous », Dave ?

Il marqua une pause pour être sûr que je voyais où il voulait en venir.

— Ta patrouille ne part pas. Pour l'instant, c'est la mission de Geordie et

de Lance. Il faut que je vous garde sous le coude, car vous êtes la seule patrouille qu'il me reste.

Je haussai les épaules.

— L'espoir fait vivre. Dans tous les cas, il faut que ce soit parachuté, et les Hercs sont au Koweït, tout comme les parachutes. Ça fait un sacré paquet de trucs à organiser.

— T'as peut-être raison, dit Nigel. Quoi qu'il en soit, je vais d'abord devoir parler à Jacko Page.

— S'ils essaient de nous envoyer là-bas par véhicule, on sera contraints d'utiliser les routes, lui dis-je. Parce que le terrain jusqu'aux environs de Qalat Sikar est marécageux et impraticable. Ça veut dire qu'on sera vulnérables aux embuscades pendant tout le trajet. Et ça veut dire qu'on n'arrivera peut-être jamais là-bas. Si on veut que les patrouilles parviennent à l'aérodrome sans être compromises, le reconnaissent et le délimitent, il faut qu'elles y aillent par la voie des airs.

Nigel m'observa l'espace d'une seconde. Je le sentais réticent.

— Ouais, peut-être. Mais souviens-toi d'Arnhem. Ça va faire paniquer tout le monde : la première opération parachutée britannique en 60 ans.

— Ouais, mais ça n'est pas Arnhem. Il ne s'agit pas de larguer des milliers de soldats dans une région inconnue et sur la base de mauvais renseignements. On parle ici d'une dizaine de gars. On s'est entraînés pour ça des milliers de fois et tu sais qu'on atteindra le point d'impact.

Le point d'impact est le lieu précis où est censée atterrir une force effectuant une chute opérationnelle.

Nigel haussa les épaules.

— Je sais bien, mais n'empêche que les gens vont paniquer si les gars sont là-bas sans véhicule et que ça tourne en eau de boudin.

Jason apparut à côté de moi.

— Dave a raison, chef : il n'y a qu'une voie exploitable, et c'est la voie des airs. C'est le seul moyen.

C'était formidable d'avoir le soutien de Jason.

— On est en guerre, Nigel, ajoutai-je, et les gens ne peuvent pas attendre qu'on fasse des missions de ce genre sans prendre de risque. Là, si on n'y va pas par la voie des airs, on est...

— Mais cette guerre est loin d'être appréciée, coupa Nigel. Vous savez ça, les gars. Et s'il y a bien une chose que les politiques et les généraux ne veulent pas, c'est un autre Bravo Two Zero.

— Ouais, évidemment, rétorquai-je, mais c'est un jeu d'échecs et il faut qu'on calcule bien. S'ils veulent qu'on reconnaisse et qu'on sécurise l'aérodrome, il faut qu'ils nous y conduisent de la façon la plus judicieuse possible. Une fois que nous serons au sol, les risques seront moindres parce que 1 PARA assurera nos arrières. Il faut qu'on prenne les parachutes. Il n'y a pas d'autres moyens.

Il y eut une seconde de silence avant que Nigel annonce qu'il irait parler à Jacko des possibilités d'une opération aéroportée. En le voyant partir, j'eus presque pitié de lui.

Cela faisait moins de quatre mois qu'il était commandant dans les Pathfinders et il allait devoir assumer la responsabilité de cette mission. Pas de doute que le pauvre bougre était tout de suite mis dans le bain.

Jase et moi allâmes boire un thé. À présent, Dez, Joe, Steve et Tricky savaient qu'il se préparait quelque chose d'important et ils prirent part au débat sur le moyen d'effectuer la mission de la façon la plus judicieuse.

Nous étions tous du même avis : une opération parachutée était le seul moyen. Qalat Sikar se trouvait à plus de 300 km au nord et loin derrière les premières lignes irakiennes. Par voie terrestre, personne ne parviendrait là-bas sans se faire repérer.

Si nous y allions en parachute et que nous trouvions un grand nombre d'ennemis, alors nous communiquerions leur position par radio et ferions appel à notre puissance aérienne pour les écraser.

Mais il faudrait que les PARA arrivent rapidement derrière nous, car une dizaine de Pathfinders ne pouvaient pas tenir cet aérodrome indéfiniment. Il se pouvait que la piste soit endommagée, mais nous avions des pilotes qui pouvaient emmener la première vague de Chinook et poser les PARA à peu près n'importe où.

Le Special Forces Flight du 7 Squadron RAF avait été formé en 1982, juste après la guerre des Malouines, pour répondre au besoin des forces spéciales britanniques en matière d'appui aérien par hélicoptère. Ses pilotes manœuvraient le Chinook HC2, qui possédait une avionique améliorée, des contre-mesures électroniques, une meilleure protection de l'équipage, des réservoirs de carburant, un indicateur d'autonomie et qui était, par ailleurs, ravitaillable en vol. S'il y avait bien quelqu'un qui pouvait transporter les PARA jusqu'à Qalat Sikar, c'était l'équipage du 7 Squadron. En fonction de l'état de la piste, nous pouvions même faire venir les PARA par Hercules C-130, en effectuant une TALO[12]. J'avais orchestré une TALO par le passé, lorsque les PARA avaient atterri sur l'aérodrome de Lungi Low, en Sierra Leone, au plus fort de la guerre civile. Les C-130 s'étaient posés avec leur rampe déjà baissée, et les PARA s'étaient éloignés en voiture pendant que les Hercs poursuivaient sur la piste et redécollaient. Nous pouvions débarquer en parachute à la faveur de la nuit, reconnaître et sécuriser la piste en utilisant notre matériel de vision nocturne pour une insertion par Chinook ou un TALO. Et ce serait tout : mission accomplie.

Nous aurions alors franchi des centaines de kilomètres derrière les premières lignes irakiennes. L'ennemi pourrait être attaqué de tous côtés, ce qui sèmerait la pagaille dans leurs troupes, sans parler de leurs lignes de ravitaillement.

Il s'agissait aussi de force de projection : à Qalat Sikar, nous étions à portée de la récompense : Bagdad. Ce genre de mission correspondait exactement à

l'entraînement que nous avons reçu : l'aérodrome se trouvait loin des positions majeures ; il n'était pas très bien protégé et était relativement facile à défendre. C'était une mission géniale, et, tous, nous mourions d'envie d'en faire partie.

Il existait un autre gros avantage dans la prise de Qalat Sikar. Une armée en guerre possède une chaîne logistique très lourde : munitions, nourriture, carburant, eau. Le seul moyen de ravitailler les forces présentes en Irak, c'était de faire venir du Koweït des convois par la route. Ces convois de ravitaillement étaient extrêmement vulnérables aux embuscades.

Si l'ennemi bloquait la route, la chaîne logistique serait foutue. Cela voudrait alors dire que la guerre durerait plus longtemps et que nous subirions plus de pertes. Mais si nous prenions Qalat Sikar, cela ouvrirait un pont aérien pour le ravitaillement. La mission Qalat Sikar devait par conséquent être une réussite.

Quelles que soient les patrouilles PF qu'on y enverrait, elles iraient probablement par SOTGH, car c'était le moyen le plus rapide pour pénétrer sur le territoire de l'ennemi et faire atterrir un corps d'hommes (une patrouille ou un groupe de patrouilles). Le point d'impact serait vraisemblablement à l'écart, à quelques kilomètres de l'aérodrome de Qalat Sikar, au cas où un grand nombre de forces ennemies serait présent. À partir de là, les patrouilles s'infiltreraient à pied et commenceraient leur reconnaissance.

Cependant, s'il y avait une menace air-air ou surface-air (avion ennemi ou batterie de missiles), le HALO serait le moyen d'infiltration idéal. De la même manière, si les Hercules risquaient d'être détectés par les radars de l'ennemi, l'avertissant que des parachutistes étaient largués sur son territoire, on opérerait encore pour une infiltration par saut HAHO. Les forces de Saddam étaient réputées pour avoir de bonnes batteries de missiles surface-air et de bons radars.

Lors d'un HAHO, votre parachute s'ouvre automatiquement après que vous avez sauté de l'avion, car chaque homme est attaché par une sangle d'ouverture automatique. Vous pouviez être largué à des kilomètres et des kilomètres de la cible et y arriver en planant. Chaque chuteur portait une tenue isolante et un masque en guise de protection contre les températures glaciales à haute altitude. Cet équipement les maintenait tous au chaud pendant qu'ils déviaient vers la cible.

Sur le devant de la tenue HAHO se trouve une plaque en métal équipée d'un compas de navigation et d'un SP-GPRS, ou *spugger*, comme l'appelaient les gars. Vous déterminiez une trajectoire sur le GPS jusqu'au point de navigation (votre point d'impact), et le GPS vous indiquait aussi à quelle altitude vous vous trouviez. S'il y avait assez de lumière ambiante, il suffisait d'utiliser ses yeux pour trouver les points de repère que vous aviez vus sur les cartes et pour être sûr de ne pas entrer en collision avec d'autres parachutistes.

Les HALO et HAHO demandent une très grande expertise, réservée exclusivement aux parachutistes militaires. La plus grande altitude à laquelle

un civil saute normalement est de 4270 m environ, et encore sans rien porter qui approche l'envergure de notre équipement. Il ne sauterait pas non plus de nuit, par temps agité, et après avoir déjà effectué quelques missions, et donc fatigué, et il ne serait pas non plus confronté à des forces hostiles. J'avais fait des exercices d'entraînement et étais resté sur un point d'impact de nuit, sans entendre ni voir les parachutistes avant qu'ils atterrissent juste à côté de moi. Le parachute s'était ouvert si loin et à une telle altitude qu'il n'y avait pas le moindre risque que je le détecte, et l'arrivée avait été sans à-coups, furtive et silencieuse. On aurait dit que les parachutistes avaient surgi de nulle part, et cela me rappela la descente en parachute de James Bond dans *Demain ne meurt jamais*.

On peut pratiquer et le HALO et le HAHO en plein jour. Mais faire ça de nuit réduit les risques d'être repéré. La plupart des armées n'ont pas de bon matériel de vision nocturne et n'aiment pas opérer dans le noir. Nous, les Pathfinders, c'est tout le contraire : on se sent beaucoup plus à l'aise quand on déploie et qu'on se bat dans l'obscurité.

Le principal inconvénient des infiltrations en parachute, c'est la puissance de feu limitée qu'on peut transporter. Nous effectuons des HALO et HAHO avec seulement nos armes personnelles, en l'occurrence un fusil d'assaut et un pistolet.

Chaque patrouille est aussi équipée d'un fusil à lunette et d'une mitrailleuse légère Minimi. Le genre de puissance de feu qui nous permettrait de trouver l'ennemi à Qalat Sikar et de lui régler son compte. Et aussi d'éliminer les composantes de leurs structures de commandement et de contrôle. Mais, si nous étions confrontés à des blindés, nous manquerions d'armement lourd. Dans les PF, la décision de partir en mission via HALO ou HAHO relève des patrouilles.

En tant que parachutiste, on est terriblement vulnérable : de mauvais renseignements ; un défaut du matériel ; des rafales ; son avion qu'on est en train d'abattre ; une éventuelle capture à l'atterrissage. Mais c'est aussi le moyen le plus rapide, le plus direct et le plus discret pour atteindre sa cible.

L'entraînement HAHO et HALO est extrêmement coûteux, et nous avons introduit récemment un nouveau parachute dans les PF (le BT 80), ainsi qu'un nouveau système respiratoire pour la haute altitude appelé HAPLSS (équipement « oxy » du parachutiste). Le HAPLSS se compose d'un masque à oxygène et d'une tenue protectrice qui vous permet de survivre à des températures et à des niveaux d'oxygène très bas. Si vous effectuiez un saut HAHO, vous pouviez rester dans les airs et dans des conditions de ce genre pendant 40 minutes. Le HAPLSS vous sauvait donc la vie.

Qalat Sikar était l'occasion idéale de prouver que tout l'argent investi dans le système de parachute BT 80 et le HAPLSS en valait la peine. Mais je craignais un peu que Nigel n'ait pas vraiment le courage de discuter avec le haut commandement pour que nous fassions une opération parachutée.

Nigel venait d'une famille écossaise et était allé au prestigieux Robert

Gordon's College d'Aberdeen. Il était grand et distingué. Et, bien qu'il semblât fier de son héritage écossais, il parlait avec un véritable accent anglais du Sud, qui passait bien dans les cocktails, auprès des généraux.

Comme toutes les petites unités d'élite, les PF avaient besoin de quelqu'un comme lui pour défendre leurs intérêts et pour continuer d'obtenir les ressources et la formation qu'il nous fallait et ainsi rester au top.

Nigel avait du charisme et beaucoup de présence. S'il croyait en quelque chose, il pouvait user de son charme pour que les Pathfinders l'obtiennent. Mais il se trouvait pour l'instant dans une position très difficile. Il n'y avait pas longtemps qu'il était dans les PF, et voilà qu'il était confronté à un casse-tête : si nous nous infiltrions en parachute et que tout merdait, il serait responsable du prochain Arnhem/Bravo Two Zero.

Mais qu'ils essaient de nous envoyer là-bas en voiture et que nous soyons tous capturés ou tués, et ce serait tout aussi désastreux.

IX

Tout semblait indiquer que Nigel était sous pression et, en un sens, ce n'était guère surprenant. Mais, pour les hommes des Pathfinders, Qalat Sikar était une mission rêvée. Elle représentait le zénith en la matière. Même les SAS n'avaient jamais fait d'infiltration aussi audacieuse que celle-là. Et c'était le genre de mission dont l'armée britannique parlerait pendant des années.

Dès qu'on nous avait avertis de notre déploiement au Koweït, nous avons commencé un entraînement intensif de sauts HAHO et HALO. Nous avons sauté et ressauté de nuit au-dessus de la mer du Nord en nous infiltrant au Royaume-Uni à l'aide de JVN (jumelles de vision nocturne) et en utilisant notre GPS pour naviguer. Jamais, pour une mission comme celle-là, nous n'avions été aussi bien préparés.

Nous attendions toujours des nouvelles de Nigel, lorsque je vis s'approcher H, l'une des véritables légendes des PF. Imposant et moustachu, H était un expert en tandem.

Avant de venir dans les PF, il avait été fermier dans le nord-est de l'Angleterre et c'était un gros dur. Jason et lui étaient les meilleurs parachutistes que nous ayons et ils étaient parmi les plus expérimentés au monde.

Il se mit à discuter avec Jase en faisant un tas de gestes : manifestement, ils étaient en train de mijoter un plan. Ils vinrent vers moi pour me parler.

H pouvait se montrer très brusque et agressif quand il avait un message à faire passer. Il disait exactement ce qu'il pensait et, avec lui, on n'était jamais trompé sur la marchandise. Pour ça, je l'aimais bien et le respectais.

Il n'y alla pas par quatre chemins :

— Dave, s'il y a des gens à qui ça fout les boules qu'on y aille en parachute, s'ils n'ont pas les couilles pour envoyer deux patrouilles par les airs, alors, Jase et moi, on peut y aller en tandem avec deux autres. Comme ça, on ne prend des risques que pour quatre mecs, et personne pourra dire qu'on loupera le point d'impact.

— Ils peuvent nous larguer tous les deux et ils savent qu'on ne loupera pas la cible, ajouta Jason.

— Jase s'est entraîné des tas de fois au contrôle de l'appui aérien, dit H. Il peut coordonner toutes les putains de frappes aériennes qu'il nous faut. Affaire réglée.

— H, Jase..., je sais, leur dis-je. Je sais que vous pourriez le faire. On va en parler à Nigel et on le lui propose. Mais je pense qu'ils paniqueront encore

plus s'il n'y a que quatre mecs qui y vont.

— Rappelle-toi Ron Reid-Daly, dit Jason. Les Selous Scouts. Ils ont fait des tas d'infiltrations HALO en tandem au Mozambique. Chaque fois, ils ont prouvé que ça marchait.

— Ouais, je sais. Je comprends bien.

Les Selous Scouts étaient les forces spéciales de Rhodésie du temps de la guerre civile qui avait ravagé le pays. Ils faisaient partie des soldats d'élite les plus expérimentés et les plus aguerris du monde. Ils avaient, les premiers, utilisé des petites équipes HALO de deux hommes pour pénétrer loin derrière les lignes ennemies et guider les missions aériennes. C'était exactement ce que H et Jase se proposaient de faire.

Récemment, nous avions commencé à suivre un entraînement HALO et HAHO en Afrique du Sud. C'était plus rentable que de nous entraîner aux États-Unis, comme nous le faisions d'habitude. Nous avions fait des tonnes de sauts au-dessus des déserts et des montagnes, affinant le type de techniques que les Selous Scouts maîtrisaient à la perfection (et semblables à la mission décrite dans le prologue de ce livre).

Pour le moment, je devais admirer la détermination de Jason qui proposait d'utiliser pareilles compétences pour entrer à Qalat Sikar. À aucun moment non plus, je ne doutais que lui et H aient le courage pour le faire.

Nous partîmes tous les trois et trouvâmes Nigel devant la tente du QG. Jase et H attendirent pendant que je discutais. Je dis à Nigel que, si le commandement de la brigade craignait qu'un groupe soit éparpillé au-dessus du désert irakien, H et Jase étaient prêts à sauter en tandem et à garantir à 100 % qu'ils atteindraient la cible.

Nous laissâmes Nigel méditer sur cette nouvelle option. À l'approche de la nuit, les patrouilles de Geordie et de Lance restaient en stand-by pour Qalat Sikar, bien que leur méthode d'insertion fût incertaine. Mais, ce soir-là, nous reçûmes par radio des nouvelles très inquiétantes. Tout au nord de l'Irak, un escadron entier de SBS (le régiment jumeau des SAS) s'était fait compromettre. Toute leur mission était en train de partir en couilles rapidement, mettant en fuite quelque 60 soldats d'élite près de la frontière syrienne.

L'escadron de SBS était arrivé par Chinook et avait été largué avec ses véhicules au cœur du désert irakien. Mais, pendant plusieurs jours, des centaines de fedayin (forces irakiennes irrégulières) avaient traqué la force britannique en convergeant sur ses positions.

Les Irakiens possédaient des jeeps qui arboraient des DShK (Douchka), une arme lourde antiaérienne datant de l'époque soviétique et dévastatrice quand elle était utilisée contre des forces au sol, et étaient appuyés par des unités militaires régulières équipées de blindés lourds. Les SBS conduisaient des Pinkies ; ils ne faisaient donc pas du tout le poids en termes de puissance de feu.

La force d'élite britannique avait fait retrait en ripostant, mais, pendant

nombre d'heures d'un combat intense, la patrouille se divisa en groupes de plus en plus petits.

Des véhicules s'étaient enlisés, et les hommes des SBS avaient été forcés de faire exploser leurs Pinkies pour empêcher que l'ennemi ne s'en empare.

Certaines charges, toutefois, ne fonctionnèrent pas. À l'abri de la puissance aérienne des alliés, le corps principal de l'escadron avait été évacué par avion. Mais, aux premières lueurs du jour, il nous restait encore deux groupes en fuite, et on racontait que les Irakiens n'allaient pas tarder à faire étalage des Pinkies capturées devant les médias de la planète.

Savoir ces gars des SBS en cavale dans le nord de l'Irak était profondément bouleversant. Une force de frères d'armes était là-bas, traquée et à la merci de l'ennemi.

Ce qui était arrivé à cet escadron de SBS était le genre de merdier qui pouvait arriver à n'importe quel petit groupe de soldats d'élite quand il s'enfonce loin en territoire hostile. Cela nous rappelait avec force les dangers auxquels nous étions confrontés ici et les scénarios que nous voulions éviter à chacune de nos patrouilles.

Mais, surtout, ça tombait terriblement mal pour la mission Qalat Sikar. Dès que les Irakiens commenceraient à étaler devant les médias les Pinkies capturées, la presse mondiale s'emparerait de l'anecdote, rendant ainsi nos supérieurs d'autant plus sensibles aux risques encourus par de petites unités d'élite qu'on envoyait loin derrière les lignes ennemies.

Ce matin-là, nous reçûmes la nouvelle que chacun redoutait : Nigel annonça que la mission Qalat Sikar avait été annulée. On ne nous donna aucune explication, mais nous conclûmes que c'était dû au fait que l'escadron SBS avait été écrasé et dispersé dans les déserts du nord de l'Irak.

Les deux patrouilles pressenties pour Qalat Sikar reçurent aussitôt une autre mission. C'était logique de les envoyer en opération, histoire d'atténuer leur déception. N'empêche que nous n'avions qu'une hâte : être enfin mis au travail.

Nous fûmes appelés pour un briefing concernant notre propre mission. L'après-midi touchait à sa fin lorsque nous nous réunîmes tous les six dans la tente du QG.

Nous espérions une mission de même envergure et aussi risquée que Qalat Sikar. Au lieu de cela, on nous donna l'ordre d'aller reconnaître deux ponts routiers à quelque 40 km au nord de l'endroit où nous étions positionnés. Les ponts enjambaient un grand canal artificiel, et notre tâche consistait à confirmer si oui ou non les ponts étaient intacts et pouvaient être traversés par des véhicules militaires. Le mobile de notre mission n'était pas spécifié, mais facile à deviner : nous devons repérer une route potentielle pour l'avancée de 16 Air Assault Brigade. La mission de Qalat Sikar ayant été annulée, le commandement devait chercher d'autres moyens d'avancer.

Les Irakiens n'avaient pas lésiné sur les explosions de puits de pétrole ; il y avait donc de grandes chances qu'ils aient fait sauter aussi des infrastructures

vitales. Nos images satellites n'étaient pas en temps réel ; on ne pouvait par conséquent être sûrs que ce qu'elles nous montraient s'y trouvait effectivement. Et c'était pire encore avec les cartes, qui étaient même plus anciennes. C'était notre boulot d'aller sur place et de le prouver sur le terrain : une mission PF classique. Si les ponts étaient intacts, nous devions les tenir pendant 48 heures, afin de permettre à Air Assault Brigade de traverser.

Cette mission était loin d'être excitante, mais elle n'en restait pas moins une mission potentiellement importante, susceptible de permettre à l'effort de guerre britannique une avancée considérable. Au moins, nous avions une mission. Nous pouvions enfin nous y mettre.

Nous partîmes juste avant la tombée de la nuit, en direction du nord-est et tous phares éteints, en nous aidant de nos lunettes de vision nocturne. La météo me parut très anormale : le ciel était couvert, il faisait froid et il y avait très peu de lumière ambiante, car la lune et les étoiles étaient obscurcies par la course des nuages. C'était totalement différent des dernières semaines au Koweït et ce n'était pas idéal pour rouler en mode vision nocturne.

Nous utilisions des techniques de conduite tactique tout-terrain pour nous déplacer vers l'objectif de la mission. Question terrain, nous sommes restés au plein désert chaque fois que c'était possible, en roulant aussi vite que nous le permettait une visibilité aussi médiocre. Mais il y avait de vastes zones où les affleurements rocheux et les *wadis* nous obligèrent à poursuivre sur des chemins qui nous donnèrent du mal pour nous frayer des passages.

À mesure que nous avançons, je songeais aux exercices que nous faisions pour sortir un véhicule enlisé. Au Koweït, nous avions enfoncé délibérément l'une des Pinkies dans le sable fin, faisant tourner les roues jusqu'à ce que le véhicule soit enlisé jusqu'aux essieux.

Selon la procédure standard, l'équipe du véhicule mobile devait fournir un écran de sécurité, tandis que l'équipe du véhicule enlisé s'employait à le sortir du sable. Les pelles pliantes ne permettant pas de creuser assez profondément, chaque Pinkie avait une longue pelle attachée d'un côté.

Elle était enveloppée dans une toile de jute pour empêcher qu'elle ne scintille au soleil ou fasse du bruit. Le moindre reflet ou bruit pouvait trahir votre position.

Quatre plaques d'acier perforées étaient attachées à chaque véhicule. Une fois que les roues avaient été sorties du sable après force coups de pelle, les plaques d'acier étaient coincées sous chacune des roues pour servir d'« échelles de sable ». Le véhicule ainsi libéré était ensuite repositionné juste devant et sur un terrain ferme. Une sangle de bagage renforcée (le genre de truc qu'on utilise pour arrimer un container à une soute d'avion) serait tendue entre les deux 4 x 4. La Pinkie située devant tirerait ensuite le véhicule de derrière en le faisant rouler sur les échelles de sable jusqu'à un terrain solide.

Dans une mission comme celle-là, on ne pouvait pas se permettre de rester enlisé. Mais au moins, si cela devait arriver, nous savions dégager les véhicules ! Je jetai un œil devant, à la silhouette du 4 x 4 de Jason. Jase était

en train de choisir l'itinéraire tandis que nous maintenions le véhicule de commandement à une centaine de mètres derrière. Si l'on restait trop près l'un de l'autre et que l'ennemi nous tendait une embuscade, les deux 4 x 4 risquaient d'être frappés dans cette seule attaque.

Le véhicule de tête était probablement celui qui serait touché en premier. Voilà pourquoi le 4 x 4 du commandant de la patrouille se trouvait derrière. Nous avions tout le matériel nécessaire pour communiquer avec le quartier général, ainsi que le JTAC[13] et son équipement pour faire appel à l'appui aérien. Si le véhicule de tête venait à être attaqué, nous utiliserions la mitrailleuse cal.50 pour couvrir Jason pendant que son 4 x 4 viendrait se mettre derrière nous ; après quoi, il pourrait nous couvrir à son tour.

Plus nous nous éloignions de la FOB, plus le terrain s'avérait mauvais en termes d'abri. C'était un mélange de touffes d'herbe éparses, de pierres, de sable et de petits monticules. En dehors de ça, c'était plat comme un billard. Pour se dissimuler, c'était le cauchemar.

Mais, heureusement, nous n'avions pas vu un seul véhicule irakien. Toute la région semblait totalement dépourvue de vie. C'était bizarre. Inquiétant. Effrayant.

Nous nous approchâmes du premier pont tout en tâchant d'avoir un bon champ de vision et la possibilité de faire feu tout autour de nous. Dans l'épaisse et sinistre obscurité de la nuit du désert, nous ne voyions pas à plus d'une dizaine de mètres devant nous. Nous nous immobilisâmes et rapprochâmes les véhicules afin que nous puissions communiquer ensemble. Nous fîmes le tour de nos options et décidâmes de contourner par le sud et de partir en reconnaissance à 2 km au-delà du pont. Ainsi, nous vérifierions d'abord si des forces irakiennes étaient présentes avant de révéler notre véritable objectif.

Nous réalisaâmes une reconnaissance de grande envergure en roulant en plein désert, mais toute la zone paraissait déserte. Nous nous approchâmes un peu plus et effectuâmes une reconnaissance rapide du premier et du deuxième pont, chacun semblant intact. Avec leurs poutres en fer, ils étaient visiblement assez solides pour supporter le passage de véhicules militaires. En fait, les canaux qu'ils enjambaient faisaient quelque 50 mètres de largeur, et chaque pont était large comme une route à deux voies.

J'envoyai par radio à Nigel un rapport de situation : « *Ponts intacts. Pas d'autres points de passage dans zone immédiate. Intention de repérer plus loin.* »

Là-dessus, nous commençâmes à rouler vers le nord pour nous assurer qu'aucune force ennemie ne se trouvait dans la zone. Nous fîmes en tout cas notre possible sur un terrain obscurci par un épais rideau de ténèbres. Rien n'indiquait que le temps allait se lever. Et il nous faudrait réitérer nos missions de reconnaissances au point du jour, afin d'être sûrs que nous n'allions pas attirer la brigade dans une grosse embuscade.

Alors que nous nous dirigions vers le nord, tout était immobile, comme le calme avant la tempête. Nous avons parcouru environ 1 km lorsque nous fûmes atteints par la puissante rafale d'un vent froid et mordant qui venait de l'est et charriait une odeur de chien mouillé caractéristique de la pluie qui tombe sur un sol brûlant. Il avait fait une chaleur torride pendant un mois et nous n'en crûmes pas nos yeux lorsque le vent fut suivi par une averse. En un rien de temps, la pluie se changea en givre et puis en neige.

Tout à coup, nous étions au beau milieu d'une violente tempête hivernale.

Dans les Pinkies, nous étions exposés aux éléments, mais ce n'était pas si grave. On nous avait récemment distribué des vestes conçues tout spécialement pour les sauts à haute altitude. Elles étaient faites d'une couche de goretex ultra-épaisse, imperméable et protégeant du vent, qui offrait une bonne dose de chaleur. Avec ça par-dessus ma veste en duvet North Face (dont j'avais retiré les étiquettes de marque, bien sûr), je serais bien au chaud malgré le temps.

Nous avons reçu des couvre-pantalon en goretex également. Nous ne les utiliserions que lors des sauts ou lorsque le temps deviendrait épouvantable, car ils faisaient du bruit quand on marchait avec et pouvaient trahir notre position.

On nous avait aussi donné plusieurs paires de gants, y compris en cuir pour conduire dans le froid (ils sèchent vite quand on les pose sur un moteur chaud), et des gants en goretex pour les opérations parachutées ou en cas de météo défavorable. Là, c'était sans conteste le moment d'utiliser tout notre équipement spécial mauvais temps.

Jason se gara, et nous nous rangeâmes à côté de lui afin de pouvoir nous équiper. Nous avions presque fini de nous couvrir lorsque Steve s'aperçut que Tricky ne prenait pas la peine d'enfiler sa tenue anti-froid.

— Pourquoi tu ne sors pas ton goretex ? demanda-t-il. T'es imperméable ou quoi ?

Tricky haussa les épaules.

— Nan, mais je suis bien sans.

Je jetai un œil vers l'arrière, où il se tenait.

— Comment ça, t'es bien sans ? Il pleut comme vache qui pisse et maintenant on a une tempête de neige.

Tricky n'avait pas du tout l'air à son aise. Il essayait de s'en moquer, mais il était trempé jusqu'aux os. Sans compter que sa position à l'arrière était de loin la plus exposée.

Finalement, il admit avoir un problème :

— Le problème, les gars, c'est que j'ai oublié tout mon équipement goretex à la FOB.

À présent, Tricky ne savait plus où se mettre. Je l'avais rarement, voire jamais vu dans un état pareil, et ça m'étonnait qu'il ait pu se retrouver dans une situation aussi délicate. Reste que ce n'était qu'un homme et, pour être honnête, j'avais aussi songé à ne pas emporter mon équipement imperméable.

J'avais choisi de le coincer dans mon sac juste au cas où, mais j'avais été à deux doigts de ne pas le prendre.

Il était impossible de ne pas voir le côté comique de sa situation, ce qui nous fit rire, Steve et moi. Jason jeta un œil de notre côté et sourit. C'était rare d'entendre Jase rire quand on était en opération, mais son sourire était vraiment chaleureux.

Il fit un brusque mouvement de tête dans la direction de Dez, comme pour dire « Faut pas que vous loupiez ça ! » Dez était penché au-dessus du volant sans un poil d'équipement imperméable, l'air dégoulinant et gelé.

— Dez, où est ton goretex ? demanda Jason.

— Je l'ai laissé au Koweït, marmonna Dez.

On aurait dit un enfant qui avait fait une bêtise et qui venait de se faire prendre.

— Pourquoi t'as fait ça ? demanda Jason.

Dez haussa les épaules.

— Euh, parce que Tricky a laissé le sien ; alors, je me suis dit qu'y aurait pas de problèmes.

Les deux 4 x 4 étaient secoués par les rires, Jason y compris, avec son gloussement à la Popeye. Même Joe riait, bien qu'il tentât de rester discret par déférence pour Tricky.

Chaque membre de patrouille pouvait choisir quel équipement emporter pendant les opérations. Après un mois passé au Koweït à bronzer, Tricky avait visiblement décidé de fourrer dans son sac quelques magasins de munitions supplémentaires et de jeter son équipement anti-froid. Dez avait dû le voir faire et l'imiter. C'était une décision carrément stupide.

Tricky essaya de sourire, puis se mit à rire, mais d'un rire qui avait un côté penaud. Quant à Dez, on aurait dit qu'il boudait. Il tombait des cordes. Une violente rafale de givre mélangée à de la pluie glacée se déchaînait tout autour de nous. Avec un temps pareil et deux hommes dans un tel état, on ne pouvait plus faire aucune reconnaissance. Malgré l'humour, nous avions tous conscience que cela pourrait très vite mal tourner.

Jase formula une évidence :

— Il faut qu'on se mette à couvert et qu'on trouve un abri pour ces deux-là. Suivez-moi.

Après 20 minutes de voiture, nous tombâmes sur un petit pont routier qui enjambait un *wadi*. Il s'agissait d'une solide construction en béton qui nous protégerait davantage des éléments que les ponts à poutres de fer.

Nous nous mîmes à l'abri en conduisant les 4 x 4 dans le *wadi* ; nous étions désormais hors de vue, sous le niveau du sol. Et quelque peu épargnés par la tempête. Il était grand temps. Il était à peu près minuit, et Tricky et Dez frissonnaient, visiblement aux premiers stades de l'hypothermie. Bien qu'à l'abri de la tempête, il faisait tout juste un peu plus chaud ici.

Nous avons garé les véhicules de manière à ce que nous puissions partir

rapidement s'il le fallait. À la demande de Jase, Steve fut le premier à être de faction avec sa mitrailleuse légère tandis que j'envoyais un rapport de situation au QG des PF. Nous n'avions vu aucun signe d'Irakiens et, selon nous, la météo était désormais notre plus grand ennemi. Tricky et Dez ne semblaient pas particulièrement s'en rendre compte, mais ils commençaient à mal articuler, car l'hypothermie se faisait sentir.

Trempés jusqu'aux os, ils perdaient rapidement leur chaleur corporelle. Dez semblait être le plus à plaindre. Son visage avait une teinte glacée, le froid le faisait claquer des dents, et ses mains tremblaient de façon incontrôlée.

Il paraissait ne pas réussir à se réchauffer. La seule option consistait à rompre avec la procédure standard et lui faire ingurgiter du liquide chaud.

— Rien n'y fait, grommela Jason en montrant Dez d'un brusque coup de pouce. Faisons du thé. Joe ?

Joe prit un *hexi stove* (un simple cuiseur pliant en métal gros à peu près comme un livre ordinaire) et creusa un trou dans la terre rocailleuse pour faire un foyer. Il y plaça le cuiseur et sortit deux cubes de combustible opaques et blanchâtres, très semblables aux allume-feu ordinaires.

Il alluma le premier au briquet, le posa sur le cuiseur, et bientôt le thé chauffa. Il y ajouta des cuillerées de sucre, puis le versa dans le mug de la patrouille, monstre en aluminium avec poignées en acier rabattables et pouvant contenir une pinte.

Nous partagions toujours le mug à thé quand on était en opération, au cas où nous devrions partir rapidement. Comme nous pouvions être repérés par l'ennemi à tout moment, nous faisions au plus simple et faisions tourner le mug.

Cette fois, nous fîmes en sorte que Dez et Tricky avalent chacun une bonne demi-pinte du liquide fumant. Joe refit du thé et, pendant que nous nous le partagions, la conversation reprit.

Je montrai d'un geste la tempête qui faisait rage autour de nous.

— On croit rêver. Il faut que cette merde tombe au moment même où on a une mission.

— La loi de Murphy, dit Steve. Si ça peut mal tourner, ça va mal tourner.

Jase approuva d'un grognement.

— Prévoir l'imprévu.

Nous avions tous en mémoire la mission Bravo Two Zero, qui datait de la guerre du Golfe. En 1991, huit hommes des SAS furent aéroportés en Irak et forcés de prendre la fuite. Après quoi, la météo se comporta exactement comme aujourd'hui.

Ceux qui ne portaient pas de tenue adéquate contre le froid tombèrent rapidement en hypothermie. Le temps s'avéra l'ennemi qu'ils ne pouvaient battre. Trois hommes moururent, quatre furent capturés et un seul s'évada. L'ombre de Bravo Two Zero a plané sur le service des forces spéciales depuis lors, mais personne ne semblait vouloir en parler, pas pendant que Dez et

Tricky étaient dans cet état.

Steve fit rouler la conversation sur la nourriture.

— Vous savez quoi ? Je parie que ces Spec-Ops yankees raffolent de leur pudding à la mélasse, maintenant que le temps est devenu merdique.

— Ouais, enfin, ils en ont sans doute plus besoin que nous, dis-je. Ils sont les seuls qui semblent se diriger là où se trouve l'ennemi.

J'avais l'impression que, une fois Qalat Sikar annulée, nous avions été carrément mis sur la touche dans cette guerre. Steve commença à nous bassiner à propos d'une fille avec qui il était sorti au Royaume-Uni, tandis que les autres essayaient de roupiller. Je m'enfonçai dans mon sac de couchage tout habillé et chaussures aux pieds, mon tapis de sol déroulé sous moi. Je me recroquevillai, mais j'avais toujours froid.

Il y avait sous le pont une rafale violente, et je ne pouvais pas imaginer ce que Tricky et Dez ressentait.

X

Au point du jour, la tempête de neige était toujours là et il faisait un froid mortel. Tricky et Dez avaient du mal à articuler et devenaient sensiblement apathiques. Nous rompîmes une seconde fois avec la procédure standard : nous fîmes bouillir du thé et réchauffer de la nourriture.

Joe jeta un ragoût du Lancashire dans une vieille boîte à munitions, l'arrosa avec la sauce Tabasco que nous avaient donnée les gars des Spec-Ops et mit le tout sur le cuisEUR. Aucun d'entre nous ne s'était imaginé qu'il mangerait du ragoût du Lancashire en Irak. Il s'agit d'un ragoût épais avec des boules de pâte qui nagent dedans, et c'était la nourriture idéale pour ce genre de circonstances.

Le temps continuant de faire des siennes, il était hors de question que nous fassions d'autres reconnaissances. Compte tenu de l'état (et cela empirait) de Tricky et de Dez, j'appelai le QG des PF. J'expliquai notre situation à Nigel et il décida de nous rappeler. Il n'y avait pas grand-chose d'autre que nous puissions accomplir ici, surtout avec deux gars qui souffraient d'hypothermie.

Quand on n'avancait qu'à 45km/h au milieu d'une furieuse tempête, le facteur vent-froid était mortel, et nous fûmes gelés pendant tout le trajet du retour. Cela parut interminable, même pour ceux que le goretex couvrait intégralement. Tricky avait refusé d'échanger sa position derrière la cal.50 contre une place plus à l'abri. Nous restâmes sur la route principale pour aller plus vite et les ramener à la FOB, lui et Dez, aussi rapidement que possible. Quand nous y parvînmes, leur visage était devenu horriblement bouffi et bleu.

Nous les recouvîmes de vêtements chauds, les faisant entrer dans des sacs de couchage et à l'intérieur de l'une des tentes. Nous les obligeâmes à reprendre des aliments chauds et à boire encore et encore du thé. Dans l'abri et à la chaleur, ils commencèrent peu à peu à se réchauffer et reprendre vie.

De toute évidence, le pire était passé. Ils étaient prêts à entendre les critiques qu'ils méritaient.

— Est-ce que vous n'avez jamais entendu parler de B2Z, les mecs ? fis-je.

B2Z était le terme d'argot que nous utilisions pour Bravo Two Zero.

— Ouais, ce groupe est tombé sur la pire tempête de neige depuis des décennies, ajouta Steve. Vous vous souvenez ? Exactement comme nous !

Tout ce que nous obtînmes de la part de Tricky et Dez, ce furent des regards penauds. N'empêche que cela avait dû leur servir de leçon. Je n'en revenais pas que Tricky ait pu partir en opération sans son équipement anti-froid. C'était un vieux routier. Le soldat PF par excellence. C'était presque impensable qu'il ait commis une erreur aussi élémentaire.

J'avais rencontré Tricky pour la première fois en 1999, à la Sierra Leone.

Je me trouvais là-bas avec 1 PARA, et Tricky, avec les Pathfinders. Je les avais vus, lui et les autres gars des PF, combattre dans la jungle, écrasant les rebelles assassins RUF de la Sierra Leone. Et c'est cette expérience qui m'avait décidé à tenter la sélection PF.

C'est un vétéran des SAS (Aidey Warren) qui, le premier, conçut la sélection PF. Elle fonctionne sur le modèle SAS, mais elle est plus courte : six semaines, au lieu de six mois. En gros, les tests essentiels concernant la forme physique et mentale furent puisés dans la sélection SAS, le temps requis pour réussir étant le même.

Certains affirment que la sélection PF teste, en moins de temps, les mêmes compétences que les SAS, et que cela en fait une épreuve plus intense et plus stimulante. D'autres disent que sa brièveté la rend au contraire plus simple. Chez les Pathfinders, ce débat n'intéresse pas grand monde. C'est la sélection PF. Elle est unique. Elle ne trompe pas sur la marchandise.

J'étais arrivé à la sélection dans les Brecon Beacons au beau milieu d'un hiver glacial. Nous étions 35 et savions que seule une poignée seraient sélectionnés. Nous fîmes direct une marche forcée de 12 km, que nous devons finir en une heure et 16 minutes. Nous commençâmes à perdre des gars dans les 10 premières minutes, à cause de problèmes de genoux ou de chevilles, ou tout simplement d'épuisement. Mais je repris tout de suite confiance en moi quand je découvris que mon responsable, pendant ces 12 km, était Tricky.

Tricky, dès le début, nous fit bien comprendre que nous devons vraiment, vraiment en vouloir si nous voulions entrer dans les Pathfinders. Sinon, on était libres de se retirer à tout moment. Tricky s'occupait des modules « forme physique et communications » ; et il faisait partie des six hommes qui faisaient les démonstrations de tir. C'était super de le voir manier ses armes. On se serait cru dans la scène du film *Heat*, quand les braqueurs de banque doivent canarder pour se tirer du piège que leur ont tendu les policiers américains.

Tricky monta aussi sur les collines avec nous. Il mena les marches extrêmes dans les pires conditions météo, montrant, en donnant l'exemple, comment faire face à un temps affreux en montagne. Dans les Pathfinders, on devait être capable d'opérer sous toutes sortes de climats. Dans les exercices de groupes, on sortait donc par n'importe quel temps. Vous aviez plus de chance de souffrir d'hypothermie ou de vous blesser lors des épreuves de marche individuelle. Mais, même dans ces cas-là, le responsable ne vous retirerait de l'épreuve qu'à la dernière minute.

Nous sortions des Brecon Beacons sous les averses, et puis nous passions directement aux épreuves de navigation, de sécurité en montagne, d'équipement anti-froid et de survie. Trop de gars étaient décédés pendant la sélection SAS ; alors, on devait prouver qu'on savait comment survivre avant d'être jeté tout seul et sans assistance sur l'un de ces sommets impitoyables. Il

était donc doublement surprenant que Tricky ait été piégé de la sorte par la météo en Irak.

La sélection PF est organisée à partir du même camp et sur les mêmes routes que les SAS. Je me rappelle les fois où je sortais péniblement de mon lit à 3 heures, épuisé, pour avaler un énorme petit-déjeuner et avant de grimper dans le camion de quatre tonnes pour un long trajet jusqu'à Elan Valley.

Nous nous collions les uns aux autres pour partager notre chaleur corporelle, car la toile fine laissait l'air froid entrer à l'intérieur. Ma tête me jouait alors des tours. *Est-ce que j'ai vraiment besoin de ça ?* pensais-je. *Je pourrais choisir une vie simple en retournant avec les copains dans mon unité.*

Avant d'arriver à l'Elan Valley, un ou plusieurs hommes auraient décidé d'abandonner. Ils se retrouveraient assis dans le camion pendant que le reste d'entre nous partait dans les collines. De temps en temps, quelqu'un se abandonnait juste après la fin de la marche : « Chef, c'est la dernière fois que je fais ça. » Suivaient alors des marches forcées encore plus éprouvantes, entrecoupées d'exercices consacrés au maniement des armes et des cours sur les compétences en médecine, communications et démolitions. Et, chaque jour, le sac à dos se remplissait de plus en plus de matériel.

Le poids de départ de votre sac était de 16 kg, eau et nourriture non comprises. C'était augmenté chaque fois de 4,5 kg d'éléments nouveaux, éléments nécessaires à la survie en montagne. Personne ne transportait de poids mort juste pour arriver au poids requis. L'équipement comprenait une balise GPS qui permettait à l'instructeur de vous suivre sur les collines. C'était un moyen imparable pour empêcher les gens de tricher. Si l'on s'apercevait que votre balise se déplaçait soudain à 80 km/h, on savait que vous vous étiez fait prendre en stop et vous vous faisiez jeter sur-le-champ.

Il y avait le long du parcours des check-points inopinés, où les instructeurs pesaient votre sac pour s'assurer que vous ne l'aviez pas, au départ, rempli d'eau que vous auriez vidée par la suite. On devait transporter un fusil d'assaut SLR désactivé qu'on devait garder à la main tout le temps de la marche.

Lors de la sélection PF, il est interdit d'emprunter les routes ou les chemins carrossables. On n'a pas le droit non plus de se servir de son arme comme d'une canne, ce qui, lorsqu'on est complètement épuisé, est extrêmement tentant. Si l'on était surpris en train de transgresser ces règles, on vous obligeait à monter et descendre en courant le sommet le plus proche et puis on vous disait de continuer.

Nous étions tous vêtus de treillis militaires sans marquages, mais un instructeur se distinguait en portant le haut bordeaux des Pathfinders. Il arborait le badge PF : une flèche directionnelle, superposée à des ailes avec un parachute au centre. Même si l'on est complètement épuisé après la première semaine, qu'on a les pieds endoloris et pleins d'ampoules, qu'on a la tête qui

tourne en permanence à cause de la déshydratation, on doit essayer d'avoir à peu près toute sa tête quand on arrive devant les instructeurs assignés aux check-points. On était libre d'abandonner la sélection et de retourner à tout moment dans l'unité d'où l'on venait. Tout ce qu'on avait à dire, c'était : « Chef, je veux abandonner. »

Il y avait un gars dans ma sélection qui était un ultra-marathonien de l'armée. Il était extrêmement sportif et avait sur son épaule droite un tatouage : No fear. Je l'avais repéré plus tôt quand nous étions dans les douches. Nous arrivâmes à la marche finale, 64 kilomètres d'endurance, l'épreuve ultime de la sélection PF. Nous parvînmes au repère 2 km, là où le parcours commence à grimper, véritable col de montagne. Je fus l'un des derniers à partir et j'étais en train de monter cette horrible paroi de falaise quand j'aperçus ce mec faire demi-tour et redescendre, passant devant moi. Je ne le revis jamais. Chose incroyable, il était tombé à l'obstacle final et avait abandonné.

Je réussis la sélection PF, bien qu'une blessure, lors de cette marche d'endurance finale, ait failli me tuer. Une fois que je fus dans les Pathfinders pour de bon, les véritables défis commencèrent. C'est à ce moment-là que je dus apprendre le métier. Invariablement, une unité de reconnaissance PF, une patrouille qui se compose au maximum de 6 ou 12 hommes. Il fallait donc se contenter d'opérer au sein d'un petit groupe d'individus très déterminés.

Dans l'infanterie ordinaire, il s'agissait surtout d'avancer et d'attaquer au sein d'une compagnie ou d'un bataillon : soit une force de 100 ou de 700 hommes avec, à l'arrière, l'armée et l'Air Force. Dans les PF, votre unité est minuscule et isolée, et opère au cœur d'un terrain hostile.

Si vous tombiez sur une position ennemie, il y avait des chances pour qu'il s'agisse au moins d'une compagnie et que vous soyez largement surpassés en effectifs et en armes. Vos compétences consistaient surtout à rompre le contact, à vous extraire de la zone d'abattage et à disparaître.

Il fallait que ce soit fluide et instinctif si vous vouliez avoir une chance de survivre. Selon l'exercice d'action immédiate, quiconque était contacté canardait et criait « Contact devant à gauche ! » ou n'importe quoi d'autre. En tant qu'unité, on se concentrait sur cette cible.

Quiconque apercevait un abri pour faire retraite criait « Repli à gauche ! » ou « Repli à droite ! » Tout individu pouvait alors proposer un point de ralliement : « On se rallie sur moi ! » On s'entraînait avec des sacs à dos pleins et les sacs de la journée. Puis on s'exerçait aux procédures *man down* pour extraire un homme blessé après l'avoir mis sur ses épaules. Dans le groupe mobilité de la formation PF, on répétait ce processus, mais, cette fois, avec les véhicules. On s'entraînait aussi aux communications spécialisées et à la reconnaissance.

On apprenait à trouver, évaluer et rapporter les renseignements dont le commandant de brigade avait besoin : l'objectif de la mission de

reconnaissance. On apprenait à faire des rapports via une radio à haute fréquence, en faisant rebondir les signaux sur l'ionosphère et par des procédés cryptographiques de protection des données. On apprenait à faire des cartes sommaires des positions de l'ennemi tout en portant des gants chirurgicaux, afin que les rapports restent lisibles malgré la crasse dont nous étions couverts.

Si les Pathfinders étaient stimulés physiquement, ils l'étaient aussi mentalement. On nous apprenait à opérer dans une réalité différente, à adopter ce que d'autres craignaient. On nous enseignait à posséder la nuit, à habiter l'obscurité. Nous apprenions à être tout à fait à l'aise sous l'éclairage de la lune, des étoiles ou dans le noir complet. L'obscurité était la cape sous laquelle nous dissimulions nos opérations. Nous apprenions à aimer les ténèbres et faire nôtre la nuit.

On nous apprenait aussi à chercher du relief difficile, des lisières, du désert aride et de la brousse (tout lieu abandonné par les humains). Et aussi à rechercher la météo la plus affreuse qu'on puisse imaginer – des conditions dans lesquelles les opérateurs secrets comme les Pathfinders pouvaient s'épanouir.

Après notre première mission en Irak, je ne tins pas rigueur à Tricky d'avoir négligé d'emporter son équipement contre le froid. Après tout, l'erreur est humaine. Pendant que Tricky et Dez se remettaient de leur épreuve, les autres rédigeaient le rapport de patrouille sur la mission. Je le relus aux gars avant de le soumettre, au cas où j'aurais oublié quelque chose. Nous ne savions pas du tout si la brigade traverserait les ponts pour entrer plus avant en Irak. On ne nous mettrait pas dans la confiance.

Malgré les conditions météo, nous avons accompli notre mission et pensions qu'une autre nous serait rapidement confiée. Mais cela faisait désormais plusieurs nuits que nous dormions mal, et nous avions grand besoin de nous reposer. Il avait cessé de pleuvoir et de neiger, mais il faisait encore un froid glacial. Comme il n'y avait pas de tentes disponibles, nous nous emmitouflâmes jusqu'aux yeux en nous installant à côté des véhicules, qui nous abritèrent quand même un peu du vent.

Les autres patrouilles étaient toutes en mission. Nous supposions donc qu'elles avaient obtenu des tâches bien plus sexy que notre reconnaissance de ponts. Notre seule consolation : si une mission devait arriver au QG PF, c'était à nous qu'elle serait confiée, car nous étions la seule patrouille encore disponible.

Au point du jour, je fus réveillé par le sergent major Ray Oldman, alias le « Lapin blanc ». Ray ressemblait presque à un albinos, avec ses cheveux blancs et ses yeux bleus teintés de rouge. Il émanait de sa personne une intensité sauvage, qui rendait son surnom de « Lapin blanc » d'autant plus approprié. Comme beaucoup de soldats ayant énormément combattu, il avait le regard perdu, dans le vide.

Ray me dit de me préparer pour notre prochaine mission. Une lueur étrange

brillait dans ses yeux. Il me donna le feu vert. C'était la grosse mission.

— Tu ferais mieux de te dépêcher et d'aller dans la tente des Spec-Ops, me dit-il. Qalat Sikar est remise dans les tuyaux...

Je fus aussitôt bien réveillé. C'était comme si on venait vous tirer du banc des remplaçants pour vous dire que vous alliez jouer la finale de la Coupe du monde. J'étais carrément excité. Il fallait que je voie Nigel au plus vite et que je sache ce qu'il nous réservait exactement.

Je m'étais exercé à me réveiller très vite. Il fallait être capable de sortir brusquement d'un sommeil profond et prendre des décisions immédiates. Pour y parvenir, l'un des trucs consistait à bien manger et à boire des quantités d'eau avant d'aller dormir. On pouvait avoir besoin d'aller aux toilettes pendant la nuit, mais on se réveillait plein d'énergie et avec la sensation d'être bien hydraté.

Je réveillai les gars :

— Les mecs, aux ordres dans 15 minutes.

Jason grommela :

— Pourquoi ?

Je prononçai les mots magiques :

— Qalat Sikar.

Dès que Tricky entendit ces mots, il fut debout aussitôt et prêt à l'action. Jason n'était pas un lève-tôt, et il lui fallait toujours quelques minutes pour être pleinement actif.

Néanmoins, les mots « Qalat Sikar » l'avaient fait sortir de son sac de couchage et frotter ses yeux endormis. Quant à Steve, il resta allongé quelques secondes, souriant comme un imbécile.

— Laisse-moi juste une seconde, le temps que je m'occupe de Popaul, dit-il.

Il y avait un bruissement horrible et rythmique qui provenait de son sac de couchage...

Je jetai un œil à Joe.

— Joe ?

Il secoua sa jeune tête pour en chasser le sommeil.

— Qalat Sikar... Génial.

Je me tournai alors vers Dez.

— Vaudrait mieux que t'empportes ton goretex, dis-je pour plaisanter.

Dez sourit d'un air penaud.

— Reste à espérer que le soleil continue à briller.

À l'intérieur de la tente du QG, c'était l'effervescence. Nigel avait demandé aux mecs des transmissions PF de rassembler des documents, du matériel de communication et des photos satellites.

Il nous fit un signe de tête quand nous entrâmes.

— Tout va bien, les gars ? Vous êtes prêts ? Bien dormi ?

Pendant que nous nous assoyions tous les six, Nigel se prépara en étalant sur la table de briefing les dossiers de la mission. Il alla se placer devant, le

Lapin blanc derrière son épaule.

Il nous adressa un sourire chaleureux.

— Exact, les gars, vous avez compris : Qalat Sikar est remise dans les tuyaux.

Il marqua une pause, laissant les mots suspendus dans les airs.

— Mais il va falloir qu'on attende un peu avant que je puisse faire le briefing proprement dit parce qu'une équipe de reconnaissance du génie, composée de trois hommes, vient avec vous.

Nigel put voir la réaction sur notre visage. Nous étions sur le point de partir loin derrière les lignes ennemies, et voilà que ça nous tombait dessus : on nous collait une unité du génie. Les équipes de reconnaissance du génie étaient, exactement comme leur nom l'indiquait, des Royal Engineers formés aux missions de reconnaissance. Il s'agissait d'une unité créée depuis peu, et l'idée qui justifiait leur existence, c'était qu'ils pourraient prendre part à une mission comme Qalat Sikar et réparer la piste d'atterrissage.

Pour entrer dans l'équipe de reconnaissance du génie, il n'y avait pas de processus de sélection. Inutile de dire qu'ils n'étaient pas censés faire de véritables opérations de reconnaissance comme les Pathfinders. Nous n'avions jamais travaillé avec les hommes de la reconnaissance du génie, mais nous savions qu'ils n'étaient pas formés à sauter en parachute et qu'ils ne connaissaient pas nos procédures opérationnelles. Sur une mission comme celle-là, c'était la dernière chose qu'il nous fallait.

Nigel leva la main pour faire taire toute objection.

— Les gars, je sais. C'est loin d'être idéal, mais c'est en grande partie politique. Il va falloir que vous me fassiez confiance sur ce coup-là et que vous vous fassiez une raison, OK ? Parce que ce sont les ordres.

Le commandant des équipes de reconnaissance du génie était un ancien SAS que je connaissais bien. Nous, les Pathfinders, avions longtemps été soutenus par les SAS et, en incorporant son équipe de reconnaissance à notre mission, il nous demandait manifestement de lui renvoyer l'ascenseur. Nous devons supposer qu'il avait choisi trois de ses meilleurs éléments, auquel cas c'était un juste retour des choses.

Quoi qu'il en soit, comme il s'agissait d'un ordre qui venait d'en haut, nous n'avions d'autre choix que de nous y conformer. Nigel nous dit de préparer la patrouille afin que nous puissions déployer sous trois heures. Il nous ferait un briefing complet de la mission une fois que les mecs du génie seraient arrivés.

Nous nous occupâmes de remplir les bouteilles et de revérifier les 4 x 4. Dez n'avait pas cessé un instant de bricoler nos véhicules, et ils étaient en ordre et prêts à partir.

Mais je me dis que nous n'aurions pas besoin des Pinkies sur ce coup-là. Nous partions pour nous emparer de Qalat Sikar, et cela signifiait forcément une arrivée en parachute, et peut-être en tandem avec les gars du génie.

Qalat Sikar se trouvant au moins à 300 km, nous ne pouvions évidemment y aller à pied. Si nous tentions de prendre les véhicules, nous risquerions de

connaître le sort qu'avait connu cet escadron de SBS compromis de façon si terrible dans le nord de l'Irak. Le sort de ces 60 opérateurs d'élite devait jouer en notre faveur et augmenter considérablement nos chances d'y aller via parachute. À 5 h 45, nous nous réunîmes dans la tente du QG pour le briefing de Nigel. L'atmosphère était électrique. Les types du génie nous rejoignirent et s'assirent dans le fond. Comme on pouvait s'y attendre, les ingénieurs étaient des types costauds.

— Bon, les gars, comme vous le savez, on a rouvert le dossier Qalat Sikar, dit Nigel.

Il était visiblement excité, mais il tâchait de ne pas le montrer.

— Voici la situation : 16 Air Assault Brigade et aussi les US Marine Corps souhaitent prendre l'aérodrome et s'en servir comme d'une base pour organiser des attaques dans le reste de l'Irak.

Parce que nous étions la seule patrouille qui restait à la FOB, la mission nous avait été confiée à tous les six, expliqua Nigel. Comme à l'origine Qalat Sikar avait échoué à deux patrouilles PF (une douzaine d'hommes), il était logique d'avoir avec nous quelques effectifs en plus, et, donc, on avait demandé à l'équipe de reconnaissance du génie de venir en renfort.

Nigel poursuivit en soulignant l'inconvénient majeur de la mission Qalat Sikar, le haut commandement avait reculé devant une opération aéroportée.

À la place, on nous commandait d'aller sur le terrain en utilisant les véhicules. Autrement dit, nous avions en perspective un énorme trajet en voiture en plein territoire ennemi. Si nous devions tenter cette mission par voie terrestre, je me disais qu'avoir un véhicule supplémentaire (celui de l'équipe de reconnaissance du génie) équipé de deux mitrailleuses polyvalentes pourrait se révéler utile. Toujours est-il que changer une infiltration en parachute pour une insertion en voiture, c'était de la folie.

Il y avait une règle d'or dans la vie militaire : ne jamais interrompre le commandant quand il donnait ses ordres. À la fin de son briefing, c'était le moment de s'exprimer si on en ressentait le besoin. Et il va de soi qu'il y avait cette fois plusieurs problèmes que je voulais évoquer avec Nigel.

— La mission est conduite par ta patrouille, David, continua Nigel, avec les trois gars du génie en renforts. Comment vous vous appelez, les gars ?

— Ian Andrews.

— Simon James.

— Stephen Altry.

— OK, Ian, Simon, Stephen : bienvenue dans l'équipe, dit Nigel. Voici votre mission : vous rendre en véhicule à l'aérodrome de Qalat Sikar. Reconnaître et baliser l'aérodrome afin de faciliter une insertion par hélicoptère d'appui du groupe de combat 1 PARA.

Hélicoptère d'appui : jargon de l'armée pour désigner les Chinook. Une fois que nous atteindrions Qalat Sikar, il nous faudrait délimiter une zone de posé pour l'arrivée des PARA.

— Le timing, poursuivait Nigel, groupe de combat 1 PARA L-Hour 24-0400 Zulu.

Cela signifiait que l'heure d'atterrissage des PARA était fixée le 24 mars, à 4 heures, heure locale. Je pensai aussitôt : *il nous reste moins de 24 heures !*

En attendant, il fallait qu'on élabore un plan de mission et les itinéraires possibles, qu'on décide des actions à mener et puis qu'on se rende jusqu'à l'aérodrome.

Une fois l'aérodrome atteint, nous aurions à faire une reconnaissance de 360 degrés, à débayer et délimiter un HLS. Il faudrait également que les gars du génie vérifient qu'il n'y avait pas d'obstacles et réparent la piste d'atterrissage, afin que l'aérodrome soit praticable au plus vite. Autrement dit, ça avait tout l'air d'une course contre la montre et d'une mission foutrement impossible.

Nigel passa au briefing « renseignement » :

— Voici l'état des lieux que dresse le renseignement : les marines américains s'avancent vers Nassiriya, à 150 km au nord. Ils prévoient de rencontrer une résistance irakienne limitée ; il y aura donc des contacts, mais on suppose qu'il n'y aura « aucune menace ennemie significative » à Nassiriya. Entre Nassiriya et Qalat Sikar, il n'y a pas de positions irakiennes connues, continua Nigel. D'après le renseignement, la zone est « relativement bénigne ». Il y a un pack renseignement dans l'*Ops Box* avec les images satellites, les rapports de renseignement humain (Humint) et d'autres trucs, et le fichier de préparation de la patrouille de Geordie et Lance.

Nigel termina là-dessus :

— La brigade a absolument besoin de vous pour l'heure d'atterrissage de 1 PARA. Il faut donc que vous atteigniez et sécurisiez d'urgence cet aérodrome. C'est là le plan, les gars. Des questions ? Et soyez brefs...

— La question évidente : pourquoi par véhicule ? demandai-je. Pourquoi on peut pas opérer en parachute ?

— J'ai oublié de dire, répondit Nigel. Il n'y a pas d'appui aérien disponible pour cette mission.

— Quoi ? Pas de soutien aérien du tout ? demanda Tricky.

— Nan. Rien, répondit Nigel. Il n'y a rien de disponible pour cette mission.

— Il n'y a pas même de Chinook ? demanda Jason.

Je savais à quoi il songeait. Si nous ne pouvions pas être parachutés, nous pouvions au moins y aller en Chinook et être déposés avec les véhicules, afin que nous ne soyons pas obligés de passer sur les routes tout le long du chemin.

— Il n'y a rien de disponible, répéta Nigel. La seule fois où un appui aérien sera opérationnel, c'est à 3 h, demain, pour transporter 1 PARA sur les lieux. C'est tout.

Putain. Dire que c'était extrêmement frustrant, c'était peu dire. À court de fric, l'armée britannique n'avait pas les cellules disponibles pour nous larguer sur la cible, quand bien même elle l'aurait voulu. Nous avions vu par nous-

mêmes à quel point la ressource aérienne était limitée pour appuyer la brigade. Nous avons toujours su que Qalat Sikar allait être dangereuse, quel que soit le moyen de transport utilisé.

Dans les Pathfinders, nous avions une prière non officielle : un poème qui définit l'esprit de notre unité :

Ceux qui osent et persévèrent trouveront toujours le bonheur.

Nomade : ne te retourne pas. Continue de marcher et ne crains rien.

Si l'on nous avait ordonné de débarquer en remontant le Tigre à la nage, nous l'aurions probablement fait, tant nous voulions la mission Qalat Sikar.

Nous n'allions pas prendre la voie des airs. Nous allions y aller par voie terrestre. Qu'il en soit ainsi.

XI

— Il faut que vous partiez dès que possible, dit Nigel. Est-ce que vos véhicules sont prêts ?

— Ils sont prêts à partir, répondis-je.

— David, j'ai besoin du briefing de suivi dès que vous êtes prêts à partir. Est-ce que tu peux me faire ça pour 7 h 30 au plus tard ?

Je regardai les gars. Ils approuvèrent d'un hochement de tête.

Je dis :

— Ouais. Sans problème.

— Et, David, ajouta Nigel, il va falloir que tu utilises ton charme et ton charisme avec les US Marines pour faire en sorte qu'ils vous laissent franchir leurs lignes et arriver à Qalat Sikar bien avant eux.

Je dis à Nigel qu'il n'y avait pas de problèmes. Je voyais où il voulait en venir. Les US Marines avaient une heure H à 8 heures ce matin pour commencer leur avancée dans Nassiriya, à 150 km environ au nord de notre position. Jusqu'à leurs premières lignes, on pouvait supposer que le terrain était largement dépourvu de forces irakiennes et sans danger. Mais, une fois que nous atteindrions Nassiriya, nous allions devoir nous aller au-delà de la première ligne des US Marine Corps et entrer en territoire ennemi. Pour parvenir à Qalat Sikar, nous avions intérêt à nous dépêcher, et il allait probablement falloir user d'arguments bien pesés pour convaincre les chefs des marines de nous laisser passer.

La mission avait été si rapidement décidée que Nigel n'avait pas eu le temps d'entrer en liaison avec l'armée américaine sur ce coup-là. Nous avions un officier de liaison américain qui se trouvait au quartier général de la brigade, mais, même si Nigel parvenait à le briefer sur notre mission, le message n'arriverait peut-être jamais aux premières lignes américaines. Nous allions devoir convaincre les Américains de nous laisser poursuivre.

Le briefing se termina. Jason prit les cartes et se mit à étudier le sol entre Qalat Sikar et nous. Je pris quant à moi le dossier de planification de la patrouille de Geordie et Lance, et commençai à éplucher les rapports du renseignement. Tricky se rendit aux transmissions de la brigade pour régler les communications.

Il avait besoin d'obtenir les fréquences des différents réseaux TACSAT, qui changeaient régulièrement, et en particulier celles de la couverture aérienne et des équipes aérolarguées de recherches et secours CSAR, au cas où nous nous retrouverions en difficulté.

Tricky quitta Joe pour s'occuper des communications avec le véhicule de

reconnaissance du génie et qu'il puisse les connecter à notre réseau. Steve examina les images satellites pour trouver le meilleur itinéraire, tandis que Dez revérifiait les véhicules, et je confiai à Jason la conduite des actions.

Notre seul moyen pour communiquer directement avec les US Marines était d'acheminer un appel radio via notre QG au leur. Mais, même alors, ils auraient un *crypto fill* (le logiciel qui brouille les signaux pour les mettre à l'abri des interceptions) différent du nôtre ; nous ne serions donc en mesure d'entrer en contact qu'en utilisant des moyens risqués, c'est-à-dire non chiffrés.

Les Marines avaient environ 300 réseaux radio en fonctionnement sur leurs premières lignes, afin que chaque section puisse s'adresser à ses propres hommes.

Ils changeaient leurs fréquences toutes les 24 heures à peu près, par précaution contre les interceptions de l'ennemi. Entrer en contact avec les premières lignes d'US Marines allait être très, très difficile et sans doute quasi impossible.

D'après les photos satellites, l'aérodrome de Qalat Sikar ressemblait à une petite piste d'atterrissage à usage militaire. La résolution était suffisamment bonne pour révéler une petite tour de contrôle et deux hangars, mais, à première vue, il n'y avait pas trace d'avions ou de véhicules militaires.

Normalement, les positions de l'ennemi connues auraient été marquées sur les photos satellites, mais aucune n'était indiquée. La date et l'heure des photos remontaient à quelques semaines ; donc, elles n'étaient pas très récentes. Le rapport du renseignement était interminable et plein de blabla, mais il se résumait au fait qu'aucune force irakienne connue n'était présente sur place.

Le premier truc qui sautait aux yeux sur les cartes et les photos satellites, c'est que la zone au nord de Nassiriya était bien plus humide et pourvue de davantage de végétation que là où nous étions. Les images satellites révélaient des canaux et d'épais sous-bois.

Au début, on aurait dit qu'il n'y avait pas de passage hors des sentiers battus. Mais, plus nous examinions les images, plus nous repérions deux ou trois chemins de terre qui faisaient une boucle au nord-est de Nassiriya. Ils semblaient longer les marais jusqu'à l'aérodrome.

On se mit d'accord pour un plan en deux phases. Si les informations étaient encore valables quand nous arriverions à Nassiriya, nous prendrions la route principale (route 7), qui menait directement à Qalat Sikar. Ce serait non seulement l'itinéraire le plus rapide, mais, en plus, d'après le renseignement, c'était faisable. Nous aurions préféré éviter les sentiers battus. C'était toujours notre premier choix quand nous étions en mission motorisée. Mais les chemins de terre s'entrecroisaient avec des tas de canaux. Il suffirait par conséquent qu'un pont soit démoli pour qu'on soit en difficulté. Toutefois, si l'état des lieux du renseignement se révélait erroné, notre plan B serait de prendre le risque d'emprunter ces chemins.

Après examen des cartes, Jason calcula que le trajet faisait quelque 290 km jusqu'à Qalat Sikar. Nous pouvions faire 50 km/h en moyenne en roulant tout le temps sur les principaux axes.

Cela revenait donc à six heures de trajet minimum. Autrement dit, cela nous laissait bien assez de temps, une fois là-bas, pour reconnaître et sécuriser l'aérodrome. Mais encore fallait-il que les renseignements soient fiables une fois que nous serions en territoire ennemi. Si nous tombions sur une résistance sérieuse, tout cela changerait.

Au départ opération ultra-secrète, avec saut à grande hauteur d'un Hercules C-130, c'était devenu désormais une course folle sur le principal axe routier. Mais il n'y avait pas d'autres moyens de s'y rendre.

Quoi qu'il en soit, depuis l'époque où j'étais dans 1 PARA, on nous avait toujours demandé d'effectuer des opérations risqués avec un minimum d'équipement et de soutien. Nous avons fait pareil au Kosovo, en Sierra Leone et en Afghanistan. La British Army est réputée pour cela.

C'était le renseignement qui m'inquiétait le plus. Tout le temps où nous avons été ici, nous n'avons pas vu un seul soldat irakien. Nous savions que les Américains s'avançaient vers Nassiriya à grands pas et rencontraient peu de résistance. Peut-être les informations étaient-elles justes. Mais, étrangement, j'en doutais. Nous savions que les fedayin irakiens (des milices farouchement attachées à Saddam Hussein) n'étaient pas stationnés dans des bases permanentes en tant que telles. C'étaient des forces mobiles, irrégulières et dures à repérer.

Mais, enfin, c'était ainsi. On nous envoyait sur le terrain avec les meilleurs renseignements disponibles.

Si le renseignement était erroné, il n'y avait que nous six (ou neuf avec les types du génie) qui étions en danger. Et c'était exactement là le rôle pour lequel les Pathfinders avaient été créés.

L'équipe de reconnaissance du génie se composait d'un sergent et de deux caporaux. Nous leur avons bien fait comprendre qu'ils étaient libres d'intervenir s'ils le souhaitaient, mais ils avaient semblé heureux de s'en remettre à notre expertise. Le plan de mission quasi terminé, Jason expliqua à Ian, leur chef de véhicule, dans quel ordre nous procéderions.

— Ian, voici l'ordre de bataille : mon véhicule devant, celui de Dave derrière, le tien au milieu. Tu veux bien congédier tes hommes pour que vous soyez prêts au plus vite pour le départ ? Dez, accompagne-les et aide-les à ranger leur véhicule.

Nous commençâmes à vérifier et revérifier notre matériel, surtout notre gilet tactique et notre harnais. Nous nous y attelâmes avec un soin tout particulier, car il s'agissait d'une partie d'équipement que nous aurions toujours sur nous, même si nous étions en fuite et que nous avions perdu tout le reste. La priorité numéro un, c'étaient les munitions.

Chaque homme avait 6 chargeurs de 30 cartouches pour son fusil d'assaut

dans son harnais, le premier étant tourné vers l'avant et dans le bon sens afin de pouvoir s'emboîter directement dans l'arme. Tous les deux ou trois jours, nous avions nettoyé nos chargeurs pour en chasser poussière et grains de sable, puis vérifié et huilé le ressort avant de recharger. Certains hommes ne plaçaient que 29 cartouches par chargeur pour ne pas trop tirer sur le ressort.

La priorité numéro deux, c'étaient les grenades. Chaque homme rangeait quatre grenades hautement explosives dans deux poches. Le côté sur lequel on les portait variait selon qu'on était gaucher ou droitier. Les amorces étaient rangées séparément et vissées dans les grenades avant d'aller au combat. La priorité numéro trois, c'était la nourriture.

Chaque homme emportait assez de nourriture (un pack de rationnement complet) pour 24 heures d'opération. En général, nous transporterions deux repas sachet-cuisson, qu'on mangerait probablement froids. On fourrait la nourriture dans une poche arrière, car c'était la dernière chose dont aurait besoin en cas de départ précipité.

Si nous étions en effet contraints de fuir, nous nous autoriserions un sachet-cuisson tous les trois jours, soit juste de quoi nous maintenir en vie. La nourriture s'accompagnait d'un élément matériel, la cuillère, habituellement attachée à notre harnais par un cordon. Si nous perdions notre cuillère, nous serions forcés de manger avec des mains sales...

La priorité numéro quatre, c'était l'eau. Nous emportâmes chacun deux bouteilles en plastique de un litre, l'une étant placée dans notre mug en plastique pour gagner de la place. Certains des gars transportaient aussi une poche à eau repliable qui pouvait être utilisée pour stocker de l'eau supplémentaire.

La priorité numéro cinq était le kit de survie. Il comprenait des comprimés de stérilisation pour rendre potable l'eau sale, un kit personnel de premiers secours, un couteau de poche, des allumettes et un briquet (en général le genre bon marché et jetable). Un pansement de combat d'urgence serait fixé sur le devant du harnais à l'aide de scotch vert de l'armée ; nous pourrions ainsi facilement l'arracher et l'appliquer sur une blessure par balle. La priorité numéro six, c'était une radio PRC-112. Il s'agissait d'un système de communications sol-air UHF. Il avait la taille d'un walkman, avec une antenne pour pouvoir communiquer avec les forces aériennes. Elle n'offrait qu'une communication de courte portée, et, à l'instar d'une grande partie de notre équipement, était archaïque et tombait en panne fréquemment.

La priorité numéro sept, c'était notre matériel de balisage de position. Nous avions des tactiques, des techniques et des procédures classifiées et secrètes, ainsi que des équipements de pointe, que nous utilisions pour délimiter en secret notre position et pour appeler une équipe de recherches et de secours via hélicoptère.

Nous transportions aussi chacun dans notre harnais un kit de balisage de DZ (*dropping zone*) se composant d'un cône pop-up en matériau fluorescent

qui serait utilisé pour délimiter une DZ : une zone sûre et sans obstacle réservée au largage des parachutistes.

Enfin, chacun pouvait choisir d'emporter un cuiseur hexi et quelques tablettes de combustible. C'était un équipement relativement lourd, et nous pouvions survivre en avalant des rations froides, mais un thé chaud, c'était bon pour le moral et ça pouvait vous sauver la vie. Encore une fois, cela relevait d'un choix personnel.

À 7 h 15, nous fîmes un briefing de suivi à Nigel sur le plan de la mission. Ce que nous tentions de faire était compliqué, et un tas de choses pouvaient mal tourner. Il s'agissait d'une zone isolée et inconnue, loin derrière les lignes ennemies.

Le briefing de suivi venait en complément du dossier de la patrouille, laissant au quartier général une idée claire sur ce qu'étaient nos intentions et notre plan d'action en cas de soucis. Il donnait aussi un aperçu clair de notre itinéraire, au cas où Nigel devrait envoyer une équipe CSAR pour nous retrouver.

J'expliquai à Nigel que nous avions l'intention d'être à l'aérodrome au plus tard à 22 heures, ce qui nous laissait cinq heures pour reconnaître, sécuriser et délimiter le HLS. Nous immobiliserions les véhicules et effectuerions notre reconnaissance initiale à pied. Nous utiliserions ensuite un véhicule pour couvrir les autres pendant notre check à 360 degrés de la piste. Nous ferions le premier scan 360 en utilisant nos jumelles thermiques SOPHIE, qui était du matériel exceptionnel.

Les SOPHIE possèdent une portée effective de 2000 mètres, et on peut zoomer pour voir en gros plan ce qu'on observe. Nous les utilisons principalement comme aide optique pour les reconnaissances de cible rapprochée, mais on pouvait aussi s'en servir pour mieux viser et ainsi éliminer les forces ennemies qu'on avait identifiées.

Si l'activité sur l'aérodrome était importante, nous ne serions peut-être pas en mesure de faire un balayage à 360 degrés à pied. Auquel cas, nous expliquerions clairement au QG des PF où exactement nous avons trouvé les forces irakiennes et recommanderions qu'ils débarquent les PARA à l'écart de la piste d'atterrissage.

Nous délimiterions la HLS en utilisant des torches munies de filtres infrarouges (visibles seulement en vision nocturne) et nos balises infrarouges conçues pour la circonstance. Nous enverrions par radio les coordonnées GPS du lieu exact pour que les hélicos se posent. Il y avait assez de Chinook disponibles pour une infiltration de l'envergure d'une compagnie seulement. 1 PARA arriverait donc en trois vagues, chacune composée de trois hélicos et de quelque 90 hommes armés. Le reste du groupe de combat suivrait plus tard. Je finis de briefed Nigel sur notre plan, et Jason commença à exposer les grandes lignes des actions éventuelles à mener.

— Ennemis en vue : nous nous immobilisons, signalons position de l'ennemi et identifions itinéraire alternatif pour les éviter. Contact : nous

répliquons, cessons combat, envoyons rapport, puis poursuivons mission. Si la patrouille se retrouve séparée, nous nous immobilisons, attendons 30 minutes, puis retournons au dernier RVU (rendez-vous d'urgence). Nous en avons trois au nord de Nassiriya.

Comme nous ne pouvions pas marquer les points de RVU sur les cartes, chacun d'eux devait être quelque chose de particulièrement reconnaissable et marquant. Pour notre dernier point de rendez-vous, j'avais choisi une station de relais électrique, sur la route de Qalat Sikar. Elle consistait en une forêt de pylônes, accessible par un chemin de terre, tout près de la route principale. On ne pouvait pas la louper.

Il y avait deux autres RVU entre là-bas et Nassiriya, chacun étant un carrefour important. Chaque RVU était déterminé en prenant en compte une distance de sécurité, afin de réduire les risques de tirs fratricides. Le point de RVU était fixé à 200 mètres à l'est du point de repère, et nous devions nous en approcher en arrivant par l'est.

En approchant, justement, on s'immobiliserait devant le RVU, qu'on scannerait avec nos lunettes de vision nocturne et nos jumelles SOPHIE. On ne se rendrait pour de bon au point de rendez-vous qu'une fois certains qu'il n'y avait pas d'ennemis, de civils ou de chiens errants. Et l'on devait s'assurer que les éventuels « amis » présents étaient au courant qu'on arrivait. Si le RVU, pour une raison ou une autre, était inutilisable, on se rendrait au suivant.

Si nous devons appeler le CSAR, nous délimiterions une zone de posé pour l'équipage CSAR selon une disposition fixée à l'avance, en utilisant soit des pierres, soit nos balises infrarouges. Nous adopterions une posture non agressive lors de l'arrivée de l'hélicoptère CSAR : armes au sol, à genoux, mains sur la tête. Jusqu'à preuve du contraire, et pour des raisons évidentes, nous serions traités comme des ennemis se faisant passer pour des soldats britanniques.

Jason conclut son briefing sur les actions à mener :

— Présence de forces ennemies à l'aérodrome : mener reconnaissance de cible rapprochée, signaler la force de l'ennemi au QG PF et neutraliser si nécessaire. Tirs fratricides : ne pas répliquer, se mettre à couvert et identifier la patrouille comme étant forces amies.

Tricky fit un briefing communications, qui fut court et agréable. Nous avions deux *Scheds* par jour, l'un à 8 heures et l'autre à 16 heures. Si nous manquions un *Sched*, Nigel supposerait que nous avions peut-être été compromis et que nous étions en fuite. Si nous nous retrouvions dans une situation de « perte de communications », avec impossibilité de contacter des forces amies, nous reviendrions vers les US Marine Corps et implorerions, emprunterions ou volerions du matériel.

Il ne servait à rien de sécuriser une zone de posé pour hélicoptère si nous ne pouvions faire savoir que la voie était libre pour que 1 PARA atterrisse.

Enfin, Tricky rappela à tout le monde nos indicatifs d'appel :

— L'indicatif d'appel de la patrouille est *Mayhem Three Zero*. L'indicatif de Dave est *Maverick One*. Et le nom de code de la mission est *Operation Death or Glory*.

Sa dernière remarque détendit l'atmosphère. Tout le monde rit. La mission n'avait pas de nom de code officiel, mais, en matière de noms officieux, Tricky avait tapé en plein dans le mille avec celui-là. À la fin du briefing de la mission, nous synchronisâmes nos montres.

Quand nous étions en opération, nous devions nous assurer que chaque membre de l'unité était réglé exactement sur la même heure. C'est crucial pour beaucoup de raisons et en particulier pour l'image aérienne.

Pete, l'expert en communications des Pathfinders, s'avança. Il tendit son bras gauche et regarda attentivement sa montre.

— Dans à peu près deux minutes, il sera 7-57 Zulu, annonça-t-il.

Nous déplaçâmes tous les aiguilles de notre montre une seconde avant 7 h 57. Nous avions désormais deux minutes à tuer avant la seconde de synchronisation et nous les passâmes à consulter les cartes et les photos satellites de Qalat Sikar.

— Soixante secondes, avertit Pete. Trente secondes. 7-57 Zulu dans 15 secondes. Cinq, quatre, trois, deux, un. Top !

À l'appel de Pete, nous fîmes tous fonctionner notre montre et fûmes synchronisés. Pete aurait fait la même chose plus tôt ce matin-là, synchronisant sa montre avec le QG de la RAF au camp Tristar. Ce qui se passait ici était d'une envergure bien plus grande qu'une simple guerre terrestre en Irak. Les forces britanniques et américaines avaient des missions aériennes qui partaient de toutes les directions : des transporteurs qui s'envolaient de la côte, aux avions de chasse qui décollaient de Jordanie, d'Arabie saoudite et de Chypre, et même des B52 lancés à partir de bases situées au Royaume-Uni.

On ne lançait jamais toute une campagne depuis un seul endroit, car une attaque de sa base la rendrait extrêmement vulnérable. Mais coordonner la campagne aérienne à travers tant de pays et fuseaux horaires différents était une tâche complexe ; voilà pourquoi notre synchronisation horaire nous arrivait du quartier général de la RAF.

Un seul vice-maréchal de l'air (britannique ou américain) serait responsable de toute la campagne aérienne, et son timing serait coordonné directement avec le Pentagone et le quartier général conjoint permanent britannique. Le vice-maréchal déléguerait la synchronisation horaire à son chef d'état-major, qu'il transmettrait par voie hiérarchique à toutes les unités au sol, y compris la nôtre.

Les pilotes arriveraient d'une myriade de fuseaux horaires différents tout en devant coordonner, à la seconde près, leurs actions avec les troupes au sol.

Si l'on était au sol, on pouvait obtenir un appui aérien sur un créneau très court (quelques minutes, voire quelques secondes), et il fallait être certain à

100 % qu'on était réglés exactement sur la même heure locale ou Zulu. Il en allait de même pour les sauts HALO ou pour un sauvetage CSAR. La précision militaire, en l'occurrence, était fondamentale, au même titre que le port d'une montre fiable !

Je portais, quant à moi, une Bulgari, et ce, depuis plusieurs années. Peu de gens le savent, mais les montres bon marché ont tendance à perdre quelques secondes chaque jour. Ma Bulgari m'avait coûté 2000 livres, somme pour laquelle j'avais dû économiser. Chaque Bulgari est numérotée, et j'étais fier de la finesse et de la simplicité de ses lignes, ainsi que de la précision de sa technique suisse. Elle ne possédait aucune fonctionnalité tape-à-l'œil ; juste un bracelet noir tout terrain et un cadran élégant, épuré, qui donnait l'heure avec précision, ce qui était exactement ce dont j'avais besoin.

Par ailleurs, son cadran était en cristal de saphir, autrement dit quasiment indestructible. Le cristal de saphir est le cristal d'oxyde le plus dur qui existe.

Le matériau possède des qualités de force, de dureté, de résistance à la chaleur et à la corrosion extrêmes. Cela signifiait qu'il y avait peu de risques que mon cadran tombe en morceaux au beau milieu d'une mission.

Beaucoup de soldats avaient tendance à porter des montres de type soi-disant « militaire », qui étaient équipées d'un bouton pour chaque éventualité. Le problème avec ces instruments, c'est que, quand on était Pathfinder, on se retrouvait souvent à ramper dans les broussailles.

Et, même si on avait éteint toutes les fonctions sonores et lumineuses, on pouvait très facilement s'appuyer de tout son poids sur sa montre ou l'accrocher dans les broussailles et les réactiver. Imaginez un peu être à quelques mètres d'une position ennemie, quand, tout à coup, votre montre se met à émettre un flash lumineux ou à biper...

La Bulgari n'avait pas la moindre fonction lumière. Juste un cadran gris mat un peu lumineux. Elle n'avait pas non plus de fonctions sonores. Du temps où j'étais cadet, je faisais partie de l'équipe de boxe de Sandhurst. J'avais été obligé de porter cette Bulgari au bras droit, car j'avais eu le bras gauche gonflé et endolori après avoir mis un adversaire KO. Je me dis que porter la montre au bras droit m'avait porté chance, car, ce faisant, j'avais fait partie des quelques officiers sélectionnés pour entrer dans le Parachute Regiment.

Depuis lors, je portais la Bulgari au poignet droit. Elle ne fonctionnait pas avec pile. Il n'y avait aucun risque que la pile lâche au mauvais moment.

— Il est 7 h 58 et on part dans 12 minutes, annonçai-je aux gars de ma patrouille. Bon, allons-y.

Au moment où nous quittions la tente du QG, j'eus une pensée pour Nigel. Bientôt, ses six patrouilles PF seraient en opération. Au cours des 48 dernières heures, il avait donné des ordres et reçu des briefings de suivi de notre part à tous ; il avait également été sur le réseau radio 24 heures sur 24 pour rester en liaison avec ses patrouilles.

Il était aussi censé être présent aux réunions d'ordre de la brigade et avoir

un avis sur la contribution que les Pathfinders pouvaient apporter. Il était abreuvé d'informations et devait friser le burn-out. Il m'apparut encore qu'en étant commandant en second PF, j'étais vraiment bien loti.

Avant le départ, je fis une dernière vérification orale avec les autres véhicules.

— Jase, paré ?

Il fit un signe de tête affirmatif.

— Ouaip.

— Ian, paré ?

Le type balèze du génie leva les pouces.

— Ouais.

À 8 h 10 exactement, nos véhicules s'ébranlèrent.

XII

À peine avions-nous quitté la FOB que Steve se retourna vers moi.

— Dave, on est presque arrivés ?

Il répéta cette question à plusieurs reprises, comme l'âne dans le film *Shrek*, jusqu'à ce que je finisse par craquer et à rire.

La météo avait complètement changé. C'était calme, ensoleillé et sans le moindre risque de pluie. Nous portions un smock par-dessus un tee-shirt. C'était tout. Dans la lumière de l'aube, ça ressemblait à un film : un océan de plateaux parsemé de coins de roches jaunes et de sable ondulé.

Les Pinkies accélérèrent sur le sol dur, et je commençai à être euphorique. *Enfin, nous avons obtenu Qalat Sikar*. Ce n'était peut-être pas une opération aéroportée, mais cela promettait quand même d'être épique. *Nous étions en train d'effectuer la mission de notre vie*.

Je jetai un coup d'œil aux autres et je voyais bien que, comme moi, ils étaient très excités.

Devant l'éblouissement de l'aube dans le désert, je pris mes lunettes de soleil. Il s'agissait de Persol Havana 714S, des lunettes faites à la main avec des branches et des verres repliables. Quand elles étaient pliées, elles faisaient la taille d'une petite boussole et entraient parfaitement dans la poche supérieure gauche de mon smock. C'était parfait pour les opérations.

Tandis que nous roulions dans le désert, une pensée me traversa l'esprit brusquement. Peut-être que Tricky, lors de notre première mission, n'avait pas oublié son équipement anti-froid *par hasard*. S'il ne l'avait pas oublié et que nous n'ayons pas été rappelés à la base prématurément, nous serions encore là-bas en train de nous occuper de ces ponts et sans doute n'aurions-nous jamais obtenu Qalat Sikar.

Peut-être que c'était pour cette raison que Tricky avait décidé de ne pas emporter son équipement goretex. Il avait peut-être eu une prémonition. Je crois dur comme fer au destin : qui sait si Tricky ne s'était pas débarrassé de son goretex pour que nous puissions obtenir cette mission ?

Après 20 minutes de trajet en plein désert, nous arrivâmes sur la route 8, la route goudronnée qui se prolonge jusqu'à Nassiriya. La route 8 est un axe à quatre voies avec au centre une glissière en métal, très semblable à une quatre-voies britannique. Nous commençâmes dessus, atteignant les 65 km/h. Le soleil tapait, il n'y avait pas d'ennemis à l'horizon et on se serait cru dans un road-movie, en route pour Las Vegas. Lorsque Jason s'arrêta dans les sables du désert pour consulter la carte, nous nous garâmes côte à côte, chaque véhicule s'occupant de ses arcs de tir. Mais il n'y avait toujours pas d'Irakiens en vue.

Jason s'était procuré des trucs à manger et se calait les joues tout en tapotant la carte. La nourriture, c'était le vice de Jason. Dez attendait tout près et tâchait de ne pas poser trop de questions.

À l'arrière de la Land Rover, Joe essayait de fumer une cigarette discrètement sans souffler de fumée sur les autres. Jason était le chef de véhicule, et je voyais Joe lancer des coups d'œil envieux vers nous. Steve et Tricky se foutaient de tout. Surtout des troufions d'US Marine Corps qui avaient commencé à nous doubler avec fracas, dans un long cortège de camions.

Un énorme convoi de véhicules militaires américains se dirigeait vers le nord. Il y avait des Humvee, des camions de quatre tonnes et de très imposants tanks de combat MiAi Abrams. Nous nous sentions minuscules et chétifs à côté. Une partie de ce convoi s'immobilisa non loin ; de jeunes marines, la boule à zéro, en descendirent en sautant et se déployèrent en défense tous azimuts, à plat ventre et le fusil d'assaut en joue. Un seul coup d'œil dans notre direction suffisait pour qu'ils voient que nous n'étions pas des soldats américains. Mais, heureusement, nous avions nos insignes sur nos véhicules.

Nous passâmes devant le convoi arrêté et avançons à bonne allure : neuf Britanniques dans trois Land Rover rattrapant les milliers de soldats de la puissante Marine Expeditionary Force.

Et nous savions que notre équipe minuscule constituait la première ligne de l'avancée britannique dans le sud de l'Irak. C'était un sentiment fantastique.

On pouvait difficilement discuter pendant le trajet, car le bruit du vent était assourdissant dans les Pinkies ouvertes. Mais je voyais, à l'expression et au regard des gars, qu'ils étaient ravis d'être enfin en route. Nous avions des radios VHF pour communiquer entre véhicules, le combiné placé sur le côté des Pinkies. Nous avions aussi des radios personnelles Cougar pour des communications sécurisées entre les membres de la patrouille. Chacun de nous avait une oreillette et un combiné de la taille d'un téléphone portable des années 1980 accroché dans son harnais. Mais, même avec ces radios, le bruit du vent rendait la communication quasi impossible.

Avec le temps, les Pathfinders avaient mis au point une série de signaux avec les mains pour transmettre des informations basiques, vitales lorsqu'ils étaient en véhicule : *accélère, ralentis, ennemi en vue, arrête*. Plusieurs véhicules que nous doublions étaient des *loggies* (camions de ravitaillement et autres du même genre), et l'on voyait clairement à quel point la chaîne de ravitaillement américaine était énorme. On voyait aussi à quel point elle était vulnérable aux embuscades et aux incidents techniques, car il n'y avait que cette route qui se dirigeait vers le nord de l'Irak. C'était nous rappeler qu'il était urgent que notre mission réussisse.

Nous avions désormais le sentiment d'être en mission. L'heure H se rapprochait de minute en minute, et il nous restait moins de 19 heures pour arriver à Qalat Sikar et débayer le terrain pour que les PARA s'en emparent.

De temps à autre, nous étions obligés de nous arrêter, car un véhicule des US Marine Corps tombait en panne et bloquait la circulation. Nous ne pouvions pas nous permettre de prendre sur le côté et de foncer en faisant du hors-piste, car, alors, un marine fou pourrait décider de vider sur nous son chargeur.

Il y avait de fortes chances pour que ce soit leur premier déploiement, et ils seraient très nerveux. Il fallait plutôt que nous saluions de la main et sourions en nous frayant un passage avec précaution : *Veuillez laisser passer le fin du fin de Sa Majesté.*

Nous nous arrê tâmes à l'un de ces goulets d'étranglement, et un type surgit d'entre deux Humvee. Il était vêtu du caractéristique gilet pare-balles bleu de la presse. Il avait une vieille casquette bleue vissée sur le crâne et des cheveux genre savant fou, ainsi que des lunettes bizarres chaussées sur le bout de son nez pointu. Ce type ne pouvait être qu'une seule chose : un journaliste américain embarqué avec les US Marine Corps.

Il se dirigea tout droit vers notre véhicule immobile et s'arrêta juste devant ma portière. Il avait un enregistreur dans une main, et je l'avais vu appuyer sur Record, bien qu'il ait fait son possible pour le cacher. Il me regarda dans les yeux et posa une première question avec la suffisance de celui qui exige une réponse.

— Bonjour, Matthew Johnson, CBS News. Alors, vous allez où, les gars ?

Je pointai le doigt vers le nord.

— Par là.

Je pensais que ça sautait aux yeux, franchement, car tout le monde se dirigeait vers le nord. À cet instant, Jason repartit, le véhicule REME suivit, et Steve fit ronfler notre moteur.

— Hé ! attendez ! cria le reporter.

Puis, quand il comprit qu'on n'allait pas s'arrêter, il ajouta :

— OK, les gars, à une prochaine à Hereford !

J'eus envie de rétorquer : « On n'est pas des SAS, on est des Pathfinders. Est-ce que tu ne vois pas la différence ? C'est comme confondre une BMW et une Ferrari ! » Mais je me dis alors que ce serait lui offrir plus de choses encore à raconter.

Nous continuâmes d'avancer sur la route principale. Sur les portions de route dégagée, nous faisions bien du 80 km/h désormais, mais nous étions forcés d'avancer au ralenti chaque fois qu'on atteignait les convois américains.

Je calculai que notre vitesse moyenne devait tourner autour de 30 km/h : à ce rythme, nous pouvions encore arriver à Qalat Sikar en l'espace de 10 heures. Cela nous laissait largement assez de temps pour faire le nécessaire.

La visibilité était excellente : on voyait à des kilomètres à la ronde. Nous n'avions vu encore aucun Irakien, civil ou militaire. C'était étrange, car nous étions en train de remonter cette route énorme en plein cœur de l'Irak. Sans les US Marine Corps, on aurait eu l'impression de traverser la planète des Singes après l'Apocalypse.

À 11 heures, cela faisait bien trois heures que nous roulions, et nous nous arrê tâmes pour consulter la carte à nouveau. Nous estimions n'être qu'à quelques kilomètres de la banlieue sud de Nassiriya. Ce fut alors que nous détectâmes les signes lointains du combat. Arrêtés dans le désert comme nous l'étions, nous entendîmes les premières explosions. Je regardai vers le nord et, à l'horizon, au loin, je vis les épais panaches d'une fumée grasse que le vent faisait dériver. Des hélicoptères de combat Cobra décrivaient des cercles et tournoyaient dans les airs, pilonnant des cibles situées en dessous. En réplique, des balles traçantes fusaient vers le ciel.

Nous nous avançâmes de quelques centaines de mètres ; il y avait un Humvee fracassé et un LAV-25 APC[14] qui se trouvaient sur le bas-côté. Il semblait qu'au bout du compte les Irakiens opposaient une résistance. Le LAV-25 était un monstre de machine. Il continuait de brûler ; un épais nuage d'une fumée âcre tourbillonnait sur la route. Sur le côté, dans son épais blindage, il y avait les perforations qui semblaient l'œuvre des lance-roquettes antichars RPG.

Comme il n'y avait aucun signe de victimes américaines, nous en conclûmes que ceux qui avaient été dans l'APC ou le Humvee avaient dû s'en tirer à peu près intacts. Et il n'y avait toujours pas la moindre trace d'Irakiens. Selon nous, une petite force mobile avait organisé une embuscade ici avant de disparaître dans le désert.

Bizarrement, nous étions soulagés de voir un signe de la présence de l'ennemi, une preuve concrète que nous étions en guerre. Nous étions presque au tiers du chemin et nous n'avions toujours pas vu le moindre combattant irakien. D'un autre côté, nous n'avions toujours pas vu de soldat irakien se rendre, et ils n'étaient certainement pas en train de déposer les armes en nombre.

Nassiriya est une ville chiite, et non sunnite. C'est ce que nous avait appris le renseignement. Les sunnites étaient les alliés traditionnels de Saddam Hussein, et les chiites qui habitaient là étaient censés être accueillants.

Cela contribuait à la situation « relativement bénigne » dont parlait le renseignement dans son estimation. Pour le moment, du moins, le renseignement semblait cadrer avec ce que nous avions vu sur le terrain.

Nous poursuivîmes sur 5 km, à l'affût du moindre mouvement. Mais, en dehors des hélicoptères Cobra tournant au-dessus de l'horizon, qui devait correspondre à peu près au centre de Nassiriya, il n'y avait rien. Nous finîmes par apercevoir ce qui ressemblait à un poste de commandement de marines, à quelque 200 mètres devant nous. D'un côté de la route se trouvait un regroupement de tentes et de véhicules, et des tas d'antennes radio tendues vers le ciel.

Le poste de commandement était encerclé par une ligne de marines, couchés à plat ventre en position de défense tous azimuts. Aucun d'eux n'avait encore creusé de tranchée.

Donc, d'après nous, ils n'étaient là que depuis quelques heures et il n'y avait pas de menace immédiate. On voyait à plusieurs centaines de mètres à la ronde et il n'y avait aucun signe de forces ennemies. Le commandant des US Marine Corps aurait probablement disposé des unités tout autour de son poste de commandement. Autrement dit, nous pouvions rester plutôt détendus ici, même si nous savions que nous devions plus être très loin de leurs premières lignes.

Sous l'œil vigilant des troupes des US Marine Corps, nous nous arrê tâmes sur le bas-côté et descendîmes. Tricky régla le TACSAT pour renvoyer un LOCSTAT (rapport précisant où nous étions et quelles étaient nos intentions) au QG. Jason et moi, nous marchâmes en direction du poste de commandement. Nous avions l'intention d'obtenir des renseignements concrets sur ce qui nous attendait, sur le type de résistance qu'avaient rencontrée les marines à Nassiriya et sur le meilleur itinéraire à prendre.

J'avais pris mon SA 80 à l'endroit où il était logé, entre le siège du conducteur et le mien, à côté de la mitrailleuse légère Minimi de Steve. Nous avions par ailleurs nos pistolets dans nos holsters de cuisse. Pour protéger le poste de commandement de la route, il y avait la carrure massive d'un Amtrak[15]. Nous le contournâmes et approchâmes de la première tente. L'entrée était fermée par une sorte de rideau. La nuit, il servait à empêcher que la lumière filtre et révèle la position de la tente à l'ennemi.

Je tendis le bras et soulevai le rideau. Un sergent costaud, aux épaules larges, leva les yeux. Il était visiblement surpris de nous voir. Il s'avança d'un pas et tendit la main, paumes tournées vers nous, bloquant le passage. Comme il portait d'énormes lunettes de soleil à monture épaisse, il était impossible de deviner l'expression de son visage. Il ne prononça pas un mot, mais il voulait manifestement qu'on lui explique de quelle planète on venait de débarquer.

— Bonjour, je m'appelle David. Je suis un Pathfinder britannique, lui dis-je. Voici Jason, mon commandant en second. Est-ce que votre responsable des opérations est dans les parages ? Nous avons pour mission d'aller vers le nord et il faut que je lui parle.

Il nous fit signe d'entrer dans ce qui ressemblait à une salle de réception sous tente. Il semblait légèrement moins intimidé après que j'eus parlé mais je me dis que la dernière chose qu'il avait imaginée, c'était de voir deux types genre Lawrence d'Arabie débarquer de nulle part et pénétrer dans son domaine.

Il nous montra une petite table.

— Messieurs, veuillez déposer vos armes et votre harnais, et les laisser ici.

Il nous fit lâcher nos fusils et nos pistolets, et puis notre harnais. C'était moins pour nous désarmer que parce qu'il n'y avait pas assez de place dans la tente des Spec-Ops pour un équipement de combat. Nous le suivîmes à l'intérieur et, aussitôt, nous perçûmes la tension qu'il y avait dans l'air. On aurait pu y couper l'atmosphère au couteau. La situation était manifestement très sérieuse, et les marines avaient eu des victimes.

C'était le QG du Regimental Combat Team 2 (RCT-2) des US Marine Corps. Il faisait partie du 1st Battalion, 2nd Marines, qui composait Task Force Tarawa (TFT), la force fer de lance de l'attaque de Nassiriya. Les mecs, ici, avaient l'air sous le choc et épuisés. Nous réalismes alors que cela avait dû s'avérer très difficile là-bas. Notre escorte nous fit signe de nous avancer vers un major balèze. Il se trouvait dans un véhicule qui s'ouvrait sur la tente des Spec-Ops et il était occupé à parler dans un radiotéléphone.

— Le responsable des opérations est sur le réseau, messieurs, nous dit le sergent. J pense qu'il va être occupé pendant un p'tit bout de temps.

Le responsable des opérations chiquait du tabac et crachait entre deux ordres. On aurait dit qu'il s'était levé bien avant l'aube. La chaise en arrière et les pieds sur un bureau, il avait visiblement beaucoup de mal à contrôler la situation à laquelle étaient confrontées ses unités de premières lignes. Il était entièrement concentré sur ce qui se passait là-bas, devant, et ne s'apercevait quasiment pas de notre présence.

À un moment donné, il fit un signe de tête dans notre direction, et on aurait dit qu'il s'apprêtait à interrompre ce qu'il était en train de faire pour nous parler. Mais ensuite, un message urgent dut arriver sur le réseau, car il hurlait dans son combiné à nouveau. C'était frustrant d'attendre, mais, plus le temps passait, plus il devint évident que les choses ne se déroulaient pas comme prévu à Nassiriya.

Le major continuant de crier dans sa radio, l'un de ses adjoints nous attira à l'écart. Il nous confia qu'ils avaient trois compagnies de Marine Corps coincées au centre de la ville. Ils avaient déjà perdu beaucoup d'hommes ce matin-là, et la ville de Nassiriya se révélait éloignée du jeu d'enfant que tout le monde avait prédit.

Le major déposa enfin son combiné et se tourna vers nous. Aussi rapidement que possible, j'expliquai notre mission.

En guise de réponse, il se contenta de nous fixer en silence, l'air épuisé.

— Écoutez, les gars, tout ce que je peux dire, c'est que ce n'est foutrement pas le moment d'aller vers le nord.

Pendant quelques secondes, il nous observa en silence.

— Pour continuer d'avancer vers le nord au milieu de tout ça, ajouta-t-il, agitant le pouce par-dessus son épaule en direction de Nassiriya, il faut avoir une putain d'envie de mourir ou un truc dans le genre.

Avant que je puisse répondre, il y eut brusquement des parasites sur le réseau, et il saisit sa radio pour prendre un autre appel. Jason et moi, nous n'eûmes d'autre possibilité que de revenir vers les Pinkies et d'attendre qu'il y ait du nouveau. De retour aux véhicules, je briefai les gars sur la situation.

— Bon, les premières lignes américaines sont à 1000 mètres au nord. Les Yankees sont en grande difficulté et ont subi des pertes. Ils ont des combats à livrer et des blessés à évacuer, et c'est ça qui nous retient ici. Ils disent que ce n'est pas assez sûr pour que nous avancions. Je vais continuer à m'informer auprès de leur QG ; alors, soyez prêts à partir dans une demi-heure, une heure,

n'importe quand, OK ?

Les gars ne semblaient pas du tout stressés par cet imprévu, et tant mieux. Nous fîmes des groupes et commençâmes à examiner les cartes pour essayer de voir si l'on ne pouvait pas passer ailleurs. Mais remonter tout droit la route 7 semblait le seul moyen pour nous, désormais, d'arriver dans les temps.

C'était le problème des opérations terrestres : elles rendaient la patrouille extrêmement vulnérable aux imprévus. Il y avait de grandes chances pour que, une fois à Qalat Sikar, nous ayons tout juste le temps d'effectuer une reconnaissance rapide et soyons obligés de préparer le terrain pour 1 PARA avec une sécurité minime. C'était loin d'être idéal, mais c'était peut-être le seul moyen d'accomplir cette mission.

Je ne pouvais m'empêcher de penser : *Si seulement on se tenait maintenant sur la rampe d'accès d'un C-130, avec le Thunderstruck d'AC/DC à fond et un saut HALO en perspective.* « Sounds of the drums. Beatin' in my heart. The thunder of the guns. Tore me apart. You've been thunderstruck... » *Nous serions au sol en quelques minutes et ce serait presque réglé.*

Jason était manifestement dans le même état d'esprit.

— Tu vois, si H et moi, on avait sauté en tandem d'un C-130, on aurait déjà reconnu ce foutu aérodrome à l'heure qu'il est.

J'approuvai d'un signe de tête.

— Je sais. Mais c'est comme ça.

Plus nous passions en mode opération, plus je m'aperçus que Jason se montrait à la hauteur de la tâche. Je me dis que nous formerions une bonne équipe maintenant que nous étions au combat, malgré les tensions que nous avions connues précédemment. Devant la cadence implacable et cruciale de cette mission, nous avions laissé loin derrière nous ces rivalités futiles. Du moins l'espérais-je.

Tricky avait réussi à joindre par radio le quartier général PF. Comme le QG est la plupart du temps très difficile à joindre, j'étais soulagé qu'il y soit parvenu. Il n'y a pas de chef de quart pour la radio du QG. Il faut donc que votre appel soit capté par l'un des signaleurs. Et, avec six patrouilles en opération au sol, tout le monde serait débordé. La moitié du temps, Nigel et le Lapin blanc seraient aux briefings de la brigade. Donc, même quand nous parvenions à joindre le QG, il n'y avait souvent personne qui puisse prendre des décisions.

Par chance, Nigel était là, et je continuai de le briefer sur notre situation du moment. Je lui dis que nous étions en liaison avec les forces américaines et lui donnai notre position, au-delà de laquelle nous étions incapables d'avancer. J'avertis Nigel que traverser Nassiriya risquait de nous prendre du temps. Je lui demandai s'il était possible de reculer l'heure H de 1 PARA, car nous avions été retenus. Je lui répétais que nous étions immobilisés et que cela pouvait durer.

Mais, pour toute réponse, Nigel redit qu'il était urgent de parvenir à Qalat Sikar pour l'infiltration des 1 PARA à 3 heures.

XIII

Nous attendîmes une heure, pendant laquelle la bataille continuait de faire rage au-dessus de Nassiriya. C'était violent. La tension et le choc sur les visages de ceux qui étaient dans la tente des Spec-Ops nous avaient appris ça : pour le moment, quelque chose était en train de mal se passer. À Nassiriya, les Irakiens ne s'avouaient pas vaincus.

Tandis que Joe préparait du thé, Jason et moi, nous décidâmes de retourner au poste de commandement américain. La tension et le chaos y régnaient plus que jamais. Je n'essayai même pas de déranger le major. Par contre, l'un des lieutenants des US Marine Corps me renseigna sur le genre de problèmes qu'ils avaient rencontrés. Il s'adressa à Jason et à moi au-dessus d'une carte de la ville qu'ils avaient punaisée au centre de la tente des Spec-Ops.

L'importance stratégique et vitale de Nassiriya tenait au fait qu'elle enjambait l'Euphrate et le canal Saddam, expliqua-t-il. Il s'agissait des deux voies d'eau qui bloqueraient toute nouvelle avancée vers le nord. Dans le centre-ville de Nassiriya, deux ponts permettaient à l'axe routier principal de passer par-dessus ces cours d'eau, ouvrant ainsi la route vers le nord, en direction de Bagdad.

La mission actuelle des marines, nom de code *Timberwolf*, avait été préparée et minutée de façon méticuleuse pour s'emparer des deux ponts. Le petit tronçon de route qui reliait ces ponts avait été surnommé *Ambush Alley*[16], car c'était un lieu idéal pour frapper les forces américaines. Donc, au lieu de remonter directement *Ambush Alley*, les marines avaient prévu de faire une boucle vers l'est, sur terrain dégagé, en se déplaçant rapidement d'un pont à l'autre et en prenant par surprise les ennemis éventuels.

Timberwolf, cependant, avait tourné en eau de boudin avant même d'avoir vraiment commencé. La veille au soir, un convoi de camions de ravitaillement du bataillon de logistique 507 de l'US Army avait réussi, on ne savait comment, à franchir les positions des premières lignes de Marine Corps sans être inquiété. Le convoi s'était frayé un passage à travers le dernier écran de tanks MIAI Abrams et avait poursuivi sa route. Il s'était dirigé ensuite vers le centre de Nassiriya, sans que quiconque au sein du 507e se rende compte qu'il avait franchi les premières lignes américaines.

À 6 heures, il avait traversé le pont qui enjambait l'Euphrate et entra dans *Ambush Alley*. C'est à cet instant qu'ils avaient pris conscience de leur erreur et essayèrent de faire demi-tour. Mais il était trop tard. Les forces irakiennes avaient été averties de leur présence.

Les camions furent réduits en morceaux les uns après les autres et le 507e

subit d'horribles pertes. Des tas de chauffeurs, dont le soldat de première classe Jessica Lynch, furent soit tués, disparus au combat ou présumés capturés.

Les colonnes de fumée noire et grasse que nous avions vues en suspens au-dessus du centre de Nassiriya matérialisaient les restes en flammes des camions du 507e. En faisant l'erreur d'entrer dans la ville, le 507e avait fait foirer tout effet de surprise dont les US Marine Corps auraient pu disposer. Les Américains furent donc forcés d'avancer sous des échanges de tirs enragés. Pire encore, ils avaient dû entrer dans la ville à tombeau ouvert, afin d'essayer de secourir les soldats piégés du 507e. Ils s'étaient jetés directement dans la gueule d'*Ambush Alley* et avaient été par là même déchiquetés.

Des dizaines de marines avaient été, soit blessés, soit tués au combat. Ils avaient affronté des forces irakiennes régulières, armées de chars de combat T55, de canons antichars automoteurs, de mortiers, de RPG et d'armes plus petites. Ils avaient par ailleurs été frappés par des tireurs de type fedayin, qui s'étaient cachés parmi les civils. Ça semblait être véritablement l'enfer là-bas, et je n'avais pas de mal à comprendre la réticence du major à nous laisser continuer.

Nous quittâmes le poste de commandement pendant une heure encore, puis y retournâmes une troisième fois. L'atmosphère paraissait plus calme. Elle était davantage au choc brutal et à l'épuisement. Les marines avaient sécurisé leurs objectifs (les ponts enjambant l'Euphrate et le canal Saddam), ouvrant ainsi un axe routier à travers Nassiriya. Mais, par là même, ils avaient été battus à plates coutures, ces deux ponts leur ayant coûté cher.

Pendant que nous attendions de parler au major, le capitaine nous briefa à nouveau. Leurs forces étaient séparées : une compagnie du côté du pont situé au nord, une autre au carrefour le plus au sud, et une troisième prise en sandwich quelque part entre les deux.

Ils continuaient de tenter d'envoyer des troupes pour venir en aide aux positions les plus au nord, mais ils étaient harcelés par les tirs tout le long d'*Ambush Alley*. Personne ne savait comment le combat allait se terminer.

Nous finîmes par parler au major.

— Mon réseau radio est saturé, nous dit-il. Je n'arrive pas à communiquer comme il faut avec mes unités. Pour l'instant, là-bas, c'est très, très embrouillé, il y a de nombreux combats en cours et on continue d'évacuer nos victimes. Si vous allez au nord, c'est ça qui vous attend, et je vous le déconseille très fortement.

— Je comprends, lui dis-je, mais ça fait trois heures qu'on attend, et l'heure d'atterrissage de notre mission approche à grands pas. Nous pouvons partir devant, parler aux commandants de vos compagnies avancées et voir à partir de là.

Il m'observa une seconde, pesant ce qu'il allait dire. Il savait qu'il ne pouvait pas nous ordonner de rester tranquilles, car nous étions des soldats britanniques. Mais il était évident que, s'il le voulait, il pouvait nous

compliquer grandement la tâche.

Il haussa les épaules d'un air résigné.

— OK, les gars, c'est vous qui voyez. Vous voulez partir devant ; on vous aura prévenus. Je vous le déconseille fortement, mais c'est vous qui voyez.

Je fis un signe de tête.

— Merci, monsieur, pour votre soutien. Nous avancerons jusqu'à votre première compagnie et entrerons en liaison avec eux. Puis nous passerons aux autres et ferons de même. Je vous serais extrêmement reconnaissant si vous pouviez envoyer un message radio pour prévenir que nous arrivons.

— Je ferai de mon mieux..., à condition que j'arrive à communiquer avec mes gars sur le terrain.

Il marqua une pause, passant une main sur son visage épuisé. Il fixa alors ses yeux rougis sur les miens.

— Vous savez, les gars, on a un APC qui a été renversé par une explosion et on n'a pas réussi à envoyer qui que ce soit là-bas. On suppose qu'ils sont tous morts, mais on n'en sait rien. Quand vous serez en route, est-ce que vous pourriez pousser jusqu'à cet APC et voir s'il y a des survivants ?

Je considérai la chose un instant. C'était un commandant avec derrière lui la puissance blindée des US Marine Corps. J'étais capitaine de Pathfinders avec neuf hommes et trois Land Rover non blindées. Nous avions une mission à accomplir qui pouvait changer le cours de cette guerre et nous n'avions plus beaucoup de temps devant nous. On aurait pu prendre ce qu'il nous demandait pour du foutage de gueule. Mais je voyais bien qu'il était sous le choc et que ses hommes avaient été vraiment malmenés.

— Je vais parler à mes hommes et voir ce qu'on peut faire une fois là-bas, lui dis-je. Ce qu'on pourra faire, on le fera, vous avez ma parole.

Nous retournâmes vers les véhicules. Avant de redémarrer, nous eûmes un rapide « parlement chinois », c'est-à-dire une discussion avec tous les membres de la patrouille.

Nous pensions que, si nous parvenions à traverser Nassiriya, nous pourrions faire le trajet jusqu'à Qalat Sikar à la faveur de la nuit en utilisant les lunettes de vision nocturne. Ce serait le plus sûr.

La nuit tombait vers 16 heures, ce qui nous laissait huit bonnes heures pour parvenir à l'aérodrome, effectuer la reconnaissance et préparer l'atterrissage de 1 PARA pour l'heure H. Mais nous savions qu'il n'y avait qu'une route possible pour traverser la ville. Il nous fallait traverser le premier pont que tenaient les marines et passer par *Ambush Alley*.

À 13 heures, nous grimpâmes dans les Pinkies et prîmes la route 8 direction nord pour entrer dans Nassiriya en gagnant d'abord le pont qui enjambait l'Euphrate. Nous étions en train de nous éloigner du poste de commandement des US Marine Corps quand Steve se tourna pour me parler. Je pensais qu'il avait peut-être vu quelque chose de notable.

Il se pencha vers moi et hurla à mon oreille :

— Dave, faut que j'aille faire pipi.

— Steve, tu veux bien la fermer une minute ! lui hurlai-je en prenant la grosse voix d'ogre écossais de Shrek. Juste une minute.

Mais je riais malgré moi. Nous nous étions tous forcés à ingurgiter plusieurs litres de fluide avant de repartir, afin d'être réhydratés au maximum. Nous ne ferions désormais que prendre quelques gorgées de temps en temps. Dans une mission de cette nature, s'il y avait bien une chose dont on n'avait pas besoin, c'était de tout le temps s'arrêter pour se réhydrater ou pour que Steve puisse aller aux toilettes ! Nous avions passé des heures à étudier minutieusement nos cartes et à mémoriser la route qu'il nous fallait suivre pour entrer à Qalat Sikar.

J'avais tout l'itinéraire bien en tête, comme l'auraient aussi tous les hommes de ma patrouille. De cette façon, si, pour une raison ou une autre, nous nous retrouvions séparés, nous serions quand même capables de nous orienter jusqu'à l'objectif de la mission. Tout en gardant un œil sur le compteur kilométrique, il devait être assez facile de se frayer un passage à travers les différents carrefours.

On racontait que les hommes du 507e convoi de logistique américain n'avaient pas de cartes avec eux lorsqu'ils firent la bourde d'entrer dans Nassiriya. Ce détail expliquait en partie qu'ils aient fini par s'égarer complètement et par tomber dans l'embuscade.

Nous poursuivîmes à une allure d'escargot, balayant du regard nos arcs de tir et à l'affût du moindre truc suspect. Chaque tireur PF aurait son arme pointée dans la même direction que son regard, car nous déplaçons les canons des mitrailleuses en synchronisation avec notre tête et nos yeux. Ainsi, dès que nous apercevions une menace ou une cible, nous pouvions ouvrir le feu et l'écraser.

Le terrain changea rapidement. Bientôt, nous passions à travers un réseau de canaux d'irrigation et des palmeraies denses. C'était la région biblique de Babylone et du jardin d'Éden et, tout à coup, c'était devenu très vert et confiné.

Avant d'entrer dans la ville proprement dite, nous tombâmes sur les premiers signes de combat. Quatre camions kaki étaient de travers, sur le côté de la route, leurs carcasses incendiées vomissant des flammes et recrachant des grosses gouttes de fumée noire. Ce devait être les vestiges des camions du 507e qui ne réussirent jamais à sortir du chaudron de Nassiriya. Des pneus en feu déversaient d'épais nuages d'une âcre fumée noire qui montaient rapidement dans les airs.

Devant nous, la route était assombrie par une obscurité grasse. Notre visibilité étant à peu près nulle, l'endroit était idéal pour une embuscade.

À mesure que nous avançons, nous devons rester très vigilants. Nous passâmes devant le premier camion : la chaleur torride avait noirci la peinture et fait des cloques ; la carrosserie était criblée de balles.

Çà et là, de grandes entailles déchiraient le véhicule non blindé, car des RPG et d'autres munitions à haut pouvoir explosif l'avaient déchiqueté. La

chaleur nous brûlait le visage, et l'odeur écœurante de la chair qui brûle faillit me faire vomir. Nous remontâmes nos *shemagh* pour nous couvrir et je prononçai une prière rapide pour les pauvres bougres qui étaient coincés dans tout ça.

Deux kilomètres plus loin, nous atteignîmes les rues désertes de la ville. Il régnait un silence sombre et inquiétant qui n'augurait rien de bon. De temps en temps, on entendait un chien hurler au loin ou bien on apercevait une silhouette filer dans une ruelle. Sinon, rien ne bougeait ici.

Après 2 km dans la ville proprement dite, le premier pont se dressa devant nous telle une gigantesque baleine à bosse. Tout autour de l'énorme structure en fer et en béton, il y avait une scène de carnage absolu. Il y avait des Hummer bousillés et des mastodontes blindés Bradley éparpillés sur le bas-côté, crachant de la fumée et des flammes furieuses.

Nous arrivâmes au premier groupe de marines. Ils étaient positionnés au pont et s'étaient tous immobilisés en défense tous azimuts. Mais ils avaient le regard vitreux et semblaient bouleversés, comme s'ils venaient de voir un fantôme terrifiant. C'étaient les soldats d'Alpha Company, la première à être entrée à Nassiriya ce matin-là, et ils avaient perdu une dizaine d'hommes, peut-être davantage, en prenant le pont.

Bravo Company était passée devant eux pour aller prendre d'assaut *Ambush Alley* et secourir les soldats piégés du 507e. Là, ils avaient été écrasés, leurs tanks Abrams et leur APC s'enlisant dans la boue d'une zone marécageuse à l'est de la grande route.

Bravo Company s'était regroupée dans un coin dégagé de terre en friche avant d'aller donner l'assaut une seconde fois dans la ruelle des embuscades. *Charlie Company* était arrivée ensuite afin de secourir Bravo et prendre le second pont. Ils avaient pris une véritable raclée avant de réussir à forcer le passage et à prendre le pont qui enjambait le canal Saddam.

Au premier pont, la scène était surréaliste. Un groupe de combat des US Marine Corps semblait avoir sérieusement dérouillé ici. Son avant-garde avait été tellement malmenée que des hommes erraient, désorientés et perdus.

Je me demandais comment ces hommes, la crème de l'armée américaine, pouvaient être aussi choqués et aussi figés. On aurait dit qu'ils étaient venus ici sans avoir prévu de se battre et qu'ensuite, ils avaient réalisé : *Oh ! mon Dieu, on nous tend une embuscade et on nous attaque !*

En fait, la réponse devait être très simple. Ils avaient probablement assisté à des briefings inexacts, où on leur disait que Nassiriya allait être un jeu d'enfant et que les Irakiens jetteraient leurs armes et prendraient la fuite. Au lieu de cela, ils étaient tombés dans un véritable merdier.

Les combats semblaient en grande partie terminés désormais. Il y avait toujours des hélicoptères Cobra qui décrivaient des cercles au-dessus de nos têtes et qui tiraient. Mais on avait l'impression d'un calme plein d'épuisement et de brutalité après une grosse bataille sanglante. N'empêche que, quand les types d'Alpha Company apprirent que nous comptions traverser le pont, ils

nous avertirent d'y aller avec beaucoup de prudence.

Nous aperçûmes la silhouette massive d'un char de combat Abrams qui avançait lentement et, avec les Pinkies, nous nous rangeâmes derrière. Utilisant l'abri qu'offrait son énorme carcasse blindée, nous avançâmes lentement jusqu'à l'apex du pont. Nous nous immobilisâmes lorsque nous atteignîmes la pente descendante, d'où nous avions une vue panoramique de la ville ravagée par les combats et, juste devant nous, d'*Ambush Alley*.

La fumée se déversait des bâtiments des deux côtés de la route, et la palmeraie la plus proche avait été dépouillée par les éclats d'obus. Au-dessus de nous, il y avait le « flap-flap-flap » d'un hélicoptère de combat, et un Cobra surgit à travers la fumée lointaine, lançant une longue et assourdissante rafale de tirs de canon. Puis il décrivit des cercles dans le ciel.

Un groupe d'individus émergea de la palmeraie criblée d'impacts. Il s'agissait d'hommes vêtus de *dichdachas* et de turbans. Ils s'avancèrent vers nous, maigres, hâlés et le pied sûr dans leurs sandales en cuir légères. C'étaient les premiers Irakiens que nous voyions depuis notre arrivée dans leur pays plusieurs jours auparavant.

Ils pointèrent le doigt par-dessus leur épaule et se mirent à gesticuler. Ils se mirent ensuite à crier dans un anglais guttural et approximatif :

— *Soldier Americani ! Soldier Americani !*

Était-ce là que le major (au quartier général RCT-2) avait perdu son APC ? Était-ce là qu'il voulait qu'on vérifie s'il restait des survivants ? Ou bien ces Irakiens essayaient-ils de nous attirer dans un piège ? Nous regardâmes dans la direction qu'ils avaient indiquée.

Je vis un véhicule de combat Bradley couché sur le côté, à moitié englouti dans la boue du fleuve. La portière de derrière était ouverte, et je crus voir à l'intérieur un homme mort ou blessé. Mais, pour en avoir le cœur net, il nous faudrait franchir le pont et tourner à l'est vers le lit de la rivière.

L'instinct me disait de m'en tenir à notre mission. Mais je voulais quand même faire quelque chose pour aider. Je choisis un compromis. Tandis que Tricky tentait de joindre le QG des Pathfinders sur le TACSAT, afin de pouvoir effectuer notre *Sched* de 16 heures, Jason et moi, nous partîmes à pied trouver le commandant d'Alpha Company. Nous interrogeâmes deux marines qui ressemblaient à des zombies. Tout ce qu'on obtint, ce fut une série de marmonnements et de gestes confus. Je me dis qu'il pouvait difficilement en être autrement. C'était comme un champion de boxe mis KO par un outsider : ils en étaient encore étourdis des combats.

Nous tombâmes sur le QG d'Alpha Company, moins grâce à leurs indications que par chance. Il était situé à un Amtrak, en avant, sur la droite, à l'extrémité nord du pont.

Le commandant de la compagnie était major des US Marine Corps. Il se trouvait à quelques mètres du véhicule, les yeux tournés vers le nord en direction de la ville maudite et parlant dans un émetteur radio.

Nous nous présentâmes et l'avertîmes du lieu où se trouvaient le Bradley et son sinistre chargement. C'était à côté du flanc droit d'Alpha Company, donc facile pour eux d'aller l'examiner. Cela devait l'être en tout cas. Je n'arrivais pas à savoir vraiment s'il avait compris ce que je disais. Il semblait figé, sous le choc, désorienté.

Il y avait peu de chances, semblait-il, d'obtenir de lui le moindre renseignement utile sur ce qui nous attendait. J'essayai de poser la question, mais il avait des marines morts, blessés et disparus éparpillés sur tout le champ de bataille et il avait ses propres affaires à gérer.

Nous revînmes à notre position sur le pont et je considérai *Ambush Alley*. C'était là qu'il fallait aller. Il y avait du mouvement à présent. Je sortis mes jumelles Nikon, un achat personnel que j'avais fait juste avant notre déploiement. Elles étaient compactes, semi-étanches et pourvues de verres avec intensification de lumière.

Grâce à elles, j'obtins une image nette d'*Ambush Alley*. Je vis courir ça et là des jeunes femmes portant des foulards noirs et beiges, et deux petites vieilles pliées en deux sous le poids de sacs. Des enfants aussi. La population civile semblait être sortie à découvert pour vaquer à des occupations de dernière minute avant la tombée de la nuit.

Impossible que les habitants sortent librement si c'était toujours dangereux. Les civils disparaissant des rues d'une ville était un indice certain qu'il y avait des combats. À l'inverse, quand ils reparaissaient, on pouvait en conclure que tout s'était calmé. C'était presque le crépuscule à présent : il était temps de continuer.

Pour une raison ou une autre, Tricky ne put joindre le QG des PF, mais nous ne pouvions plus nous permettre de prendre du retard. Il était 15 h 30 et nous manquerions probablement notre *Sched* de 16 heures, car nous ne pourrions pas appeler une fois en route. Mais nous pourrions réessayer dès que nous nous arrêterions dans un endroit un peu sûr. De toute façon, j'avais parlé à Nigel à peu près toutes les heures quand nous étions à l'arrêt au poste de commandement des US Marine Corps. Il savait donc en détail ce que nous faisions.

Je demandai à Jason ce qu'il en pensait. On pouvait avancer, selon lui. Nous poursuivrions et déciderions une dernière fois de la mission au pont du nord. La lumière disparaissant rapidement ; il fallait qu'on s'active. Parmi tout ce que nous faisons, opérer de nuit est notre domaine d'expertise absolu.

La nuit nous appartenait et, cette fois, il fallait que nous partions.

XIV

J'étais parti devant pour parler avec Jason, et ce n'est que lorsque je revins vers mon véhicule que je m'aperçus de ce qui se passait chez les types du génie. Ils brassaient de l'air, comme s'ils étaient sur le point de s'envoler. Apparemment, leur Land Rover avait crevé. Ils avaient passé 20 minutes à essayer de changer le pneu et ils n'avaient pas réussi à faire fonctionner le cric.

Les Pinkies utilisent un cric à haute élévation, qui ressemble à un gros morceau de tube en acier avec leviers. Il est composé de cinq ou six parties qu'on accroche ensemble comme un jeu de Meccano.

Avec le bras sous un point fixe du châssis, le cric pouvait faire monter le véhicule à une hauteur considérable. C'est bien plus léger qu'un cric hydraulique et cela vous permet d'aller juste sous le véhicule si nécessaire.

Dans les PF, nous maintenions nos crics attachés sur le côté gauche de la Land Rover, juste à côté de la roue de secours. Aussi incroyable que cela paraisse, les types du génie n'avaient pas l'air de savoir où se trouvaient les différentes parties de leur cric, ni comment les assembler correctement. À mesure que j'observais ce qu'ils faisaient pour changer un pneu, je bouillais d'exaspération.

Chaque année, nous passons plusieurs mois à nous entraîner pour les opérations motorisées. L'élément le plus basique de ce genre d'entraînement consiste à gérer une banale crevaisson. On nous avait refusé la possibilité de débarquer en parachute pour la mission Qalat Sikar.

À la place, on avait dû se coltiner une opération terrestre et trois types incapables de changer un pneu. Pour le moment, ils étaient en train de mettre, par leur incompétence, la vie de mes hommes en danger.

Perchés sur un pont, au-dessus de l'Euphrate, au beau milieu d'une ville ravagée par la guerre... Ce n'était guère le moment ni le lieu pour apprendre à ces types à changer un pneu. Nous n'étions pas vraiment à couvert et je voulais que nous partions illico. À une centaine de mètres à peine se trouvait un Amtrak démoli ; les Irakiens avaient donc manifestement sorti le gros arsenal contre les Américains.

Ces types du génie avaient été ajoutés à notre équipe pour faire nombre. Mais, pour le moment, c'était comme si on nous avait attaché une chaîne et un boulet énorme autour des chevilles.

Jason avait aussi assisté au cirque du changement de roue. Les gars du génie devaient encore à assembler le cric correctement, et il n'en croyait pas ses yeux. Je le vis donner un coup de coude à Dez, qui les regarda avec beaucoup d'amusement.

Je croisai le regard de Jason et j'approuvai d'un signe de tête.

— Jase, tu veux bien dire à Dez de s'en occuper ?

En un instant, Dez était descendu de sa Land Rover et se trouvait maintenant devant le véhicule des ingénieurs. On aurait dit un diable de Tasmanie : bam, bam, bam et c'était terminé. La crevaision était réglée. D'après les regards penauds des ingénieurs, je supposai qu'ils savaient à quel point ils avaient été nuls. Si leur véhicule s'était enlisé dans le sable et qu'ils n'aient pas su comment l'en sortir, nous leur aurions peut-être fichu la paix. Mais là, c'était tellement basique que c'en était effarant.

Cela nous avait bien fait perdre 20 minutes, et il était 16 heures pile quand nous partîmes enfin. Nous nous étions enveloppé le visage dans des *shemagh* et salis autant que possible. Dans la demi-obscurité, et à distance, j'espérais vraiment que nous pourrions passer pour des habitants du coin. Les compagnies Bravo et Charlie étaient à 3 km devant. C'était donc la distance qu'il nous restait à parcourir.

Nous roulions avec nos lunettes de vision nocturne et, devant, *Ambush Alley* était baignée dans un océan de lumière vert fluorescent. Le ciel clair offrait une bonne lumière ambiante, et nous voyions bien pour conduire. Nous quittâmes le pont pour l'étendue déserte et plate de la grande route sombre.

Nous étions vigilants, prêts à tirer tout en essayant de faire mine d'être une sorte de milice irakienne. Nous avions tellement l'habitude de patrouiller dans des véhicules que nous pouvions maintenir nos armes dans une position détendue, mais les braquer aussi sec et lancer des tirs meurtriers.

Ambush Alley paraissait complètement déserte maintenant qu'il faisait nuit. Et nous étions la seule chose qui semblait y bouger. Il y avait çà et là un break blanc pourri, criblé de balles, qu'on avait abandonné sur le bord de la route.

Et, çà et là aussi, de la lumière filtrait d'une porte entrouverte ou d'une fenêtre, mais personne ne semblait remarquer notre passage. Ce furent 10 minutes de trajet tendues avant que nous arrivions à l'unité arrière des forces américaines.

Nous avons demandé au commandant d'Alpha Company d'avertir Bravo et Charlie de notre passage : « *Attention, des Pathfinders britanniques arrivent.* »

J'aperçus un groupe d'Amtrak à gauche de la route, sur une étendue de terrain plate et dégagée. La route était surélevée, et nous vîmes d'autres véhicules blindés sur notre droite, en défense tous azimuts. Nous nous arrê tâmes devant le premier véhicule équipé d'une antenne radio. Je m'en allai me présenter et demander s'il s'agissait bien du QG de la compagnie. Les mecs présents semblaient plus qu'étonnés de me voir, et je conclus qu'aucun message radio ne leur était arrivé. Ils avaient également l'air sous le choc et guettaient visiblement de nouvelles attaques.

L'un des marines fit un geste vague dans l'obscurité, m'indiquant la direction du QG de la compagnie. Nous poursuivîmes et atteignîmes le second

pont, celui qui enjambait le canal Saddam.

Il était plus petit que le pont de l'Euphrate, se composant d'une structure plate en béton d'environ 200 mètres de long. Nous le traversâmes lentement et, à l'extrémité nord, nous aperçûmes le QG de la Charlie Company. À l'ouest, je distinguai tout juste la silhouette peu élevée de la ville, à environ 1 km de là. À l'est, il n'y avait pas de bâtiments significatifs, hormis quelques cabanes disséminées.

Nous nous trouvions désormais dans la banlieue nord de la ville et, d'après le renseignement qu'on nous avait transmis, il n'y avait devant nous que de la campagne déserte. Il était 17 heures et il faisait quasiment nuit noire.

Tout semblait tranquille. Jason resta avec les gars dans les Land Rover tandis que je partis à pied pour aller parler au commandant de la Charlie Company. Nous étions en pleines premières lignes et il valait mieux que Jase reste près des véhicules au cas où ça commencerait à barder.

Je passai devant les hommes et les véhicules de Charlie Company, l'unité la plus avancée en Irak des US Marine Corps. Les troupes semblaient épuisés par les combats, mais ils n'étaient pas totalement finis comme leurs camarades des compagnies Alpha et Bravo. Je trouvai l'un des commandants dans son véhicule et je me présentai :

— Bonjour, je m'appelle David. Je suis un Pathfinder britannique. On a une mission de reconnaissance à 120 km au nord de vos premières lignes. Est-ce que nous avez vu le moindre signe de l'ennemi au nord de vos positions ?

— Ouais, je viens d'apprendre par radio que vous arriviez, confirma-t-il. Mais non, ajouta-t-il en secouant la tête, pas de contact au-delà d'ici au cours des deux dernières heures.

— Et est-ce que vos informations sont les mêmes que les nôtres, à savoir qu'il n'y a rien de significatif au nord d'ici en termes d'ennemis ?

Le type m'observa une seconde.

— Nous ne croyons pas qu'il y ait grand-chose là-bas.

Il pesait ses mots avec soin.

— Nous ne le croyons pas. Mais, vous savez, nous n'en sommes pas certains. Il n'était pas censé y avoir de forces hostiles significatives à Nassiriya, et voyez un peu par quoi Alpha et Bravo ont été frappées. Et mes hommes... Dieu seul sait ce qui nous attend là-bas.

— D'accord, mais, selon vous, le plus probable, c'est qu'il n'y a pas grand chose ? insistai-je.

— Ouais, pour l'instant, c'est l'hypothèse la plus fiable.

— OK, dans ce cas, on va avancer et poursuivre notre mission. Où se trouve votre dernier véhicule ?

Pendant un instant, il me regarda fixement. Il semblait ne pas savoir quoi dire. C'était comme si l'idée que nous poursuivions tous les neuf n'avait aucun sens.

Je réitérai la question.

— Où se trouve votre dernier véhicule ?

Il regarda sa carte.

— C'est à peu près à 300 mètres au nord, au prochain carrefour, une intersection en forme de « T », où la route principale tourne brusquement vers l'est.

Pour avoir étudié les cartes, je connaissais bien le carrefour ; il était gravé dans ma mémoire.

— OK, et merci, lui dis-je. Au revoir.

— Bonne chance pour votre mission ! me cria-t-il au moment où je partais. Encore une chose, mon vieux : vous feriez bien de faire gaffe aux avions américains autant qu'à l'ennemi. Deux de nos AAV (véhicules blindés amphibies) ont été touchés par des chasseurs de char A10, et j'ai perdu beaucoup de mecs bien. Alors, vous feriez bien de surveiller le ciel.

Au plus fort de la bataille du jour, deux chasseurs de chars A10 Warthog avaient fondu sur les AAV de Charlie Company quand ils avaient tenté de se frayer un passage dans *Ambush Alley* et de prendre le pont du nord.

Dans le brouillard de la guerre, ils avaient mitraillé à plusieurs reprises avec leurs canons 30 mm avant de prendre conscience de l'erreur horrible qu'ils avaient commise.

À ce moment-là, 1 marine de la Charlie Company était mort et 17 étaient blessés. La mise en garde contre la menace de tir ami était de mauvaise augure, mais je ne pouvais pas y faire grand-chose. Je remerciai le commandant de la Charlie Company et je retournai à ma patrouille.

— OK, les gars, je vous donne les grandes lignes, leur dis-je. Ils n'ont rien vu, ni été en contact pendant les deux dernières heures. Leurs infos sont proches des nôtres : pas grand chose à redouter. Avançons jusqu'à leurs derniers véhicules, qui se trouvent à l'intersection en forme de « T » et demandons-leur ce qu'il en est. S'il n'y a pas de changement, je propose qu'on fonce.

Il y eut des murmures d'approbation. Nous fîmes une pause, le temps pour chacun de nous d'enfiler nos gilets pare-balles qui, jusque-là, étaient restés à l'arrière des Land Rover. Si nous pensions que la situation le justifiait, nous choisirions de les porter. Et le moment était tout indiqué pour mettre les kevlar.

Nous vérifiâmes que toutes les armes montées sur véhicule avaient une cartouche dans la chambre et fîmes de même avec nos armes personnelles. Toutes nos armes étaient prêtes à l'emploi depuis le moment même où nous avions quitté la FOB, mais cela ne fait jamais de mal de revérifier.

Les crans de sûreté resteraient enclenchés jusqu'au moment où nous devrions ouvrir le feu. Il le fallait, au cas où le véhicule tomberait sur une ornière et qu'il y ait une décharge : le choc de l'impact faisant partir le coup tout seul. On gardait tout le temps le doigt sur le cran de sûreté, afin de pouvoir le retirer et ouvrir le feu dans un mouvement fluide.

Pour le moment, j'étais relativement sûr que nous pouvions poursuivre sans être en danger. Je me dis que la traversée d'*Ambush Alley* avait prouvé une chose essentielle : une force minuscule comme la nôtre pouvait à peu près se faufiler sans qu'on la remarque, pour peu que nous passions pour des habitants du coin et que nous roulions de nuit sans lumières.

Je me penchai en avant et appuyai sur un bouton du tableau de bord qui coupa tous les circuits des lumières de la Land Rover. Après quoi, aucune des lumières de la Pinkie ne s'allumerait, pas même les feux de stop. Nous nous enveloppâmes le visage avec nos *shemagh* jusqu'à ce qu'on ne voie plus que nos yeux. Nous malmenâmes ensuite notre treillis.

Nous vérifiâmes nos armes une dernière fois : nos fusils d'assaut et nos pistolets, nos chargeurs, nos munitions, nos grenades, nos lance-grenades, nos lance-roquettes et les quatre mitrailleuses GPMG[17] et les deux mitrailleuses lourdes cal.50 montées sur les Land Rover.

Enfin, nous baissâmes nos lunettes de vision nocturne et attendîmes que notre vue s'adapte à la luminosité vert fluorescent, maculée et extraterrestre.

Nous partîmes et contournâmes le camion de commandement américain, poursuivant notre route jusqu'à ce que nous soyons à 2 km au nord du pont du canal Saddam. Lorsque nous approchâmes de l'intersection en forme de « T », nous ralentîmes, cherchant des yeux les derniers véhicules des US Marine Corps. Mais nous ne pouvions rien détecter dans quelque direction que ce soit.

Nous scrutâmes les environs avec nos lunettes dans un premier temps, puis avec nos jumelles thermiques SOPHIE. Il n'y avait pas un seul tank Amtrak, Bradley ou Abrams que nous puissions distinguer. Soit le commandant de la Charlie Company s'était trompé sur la position de ses derniers véhicules, soit le peloton avait bougé.

Nous fîmes quelques minutes de pause pour un petit briefing. Nous n'avions vu aucun signe des dernières positions américaines, mais nous n'avions pas vu davantage de signes de l'ennemi. En ce qui concernait l'état des lieux du renseignement, rien, apparemment, n'avait changé.

Si nous avions été avertis par les Américains qu'il y avait des positions irakiennes devant nous, nous aurions dû revoir le plan de mission. Peut-être que nous aurions choisi les chemins qui faisaient une boucle vers l'est en évitant les grands axes. Mais la Charlie Company avait été là plusieurs heures durant et n'avait rien vu. Nous avions dû entrer dans une sorte de no man's land (nous avions dépassé les premières lignes américaines et pénétré dans un territoire inexploré), mais j'étais toujours décidé à poursuivre en avant.

Les forces américaines conduisaient des Humvee, des Amtrak, des Bradley ou des tanks Abrams, qui étaient tous d'énormes monstres blindés qu'on pouvait difficilement louper. Ils éclipsaient les Pinkies.

Nous étions dans des 4 x 4 ouverts à l'arrière, le visage recouvert d'un *shemagh* et vêtus d'une collection d'uniformes hétéroclite. Nous pensions pouvoir filer tranquilles devant toute position irakienne présente là-bas. Quant

à ceux qui nous verraient, ils nous prendraient pour une unité d'élite de la Garde républicaine d'Irak ou pour quelque chose de similaire. On décida de foncer.

Il était 17 h 30 lorsque nous avons tourné à l'intersection en forme de « T » en direction de l'est, empruntant un coude qui nous conduirait de la route 8 à la route 7, l'autoroute qui se prolongeait jusqu'à Qalat Sikar. L'aérodrome était à 120 km au nord, et nous avions 9 heures pour y arriver et préparer l'arrivée des PARA pour leur heure H. C'était très faisable.

Dans la confusion accompagnant notre tentative de trouver les dernières positions amies et d'obtenir des Américains des renseignements utiles, Tricky et moi avions oublié d'envoyer notre *Sched* de 16 heures.

Cet oubli serait pour le QG des PF le signal que nous étions comme compromis et en fuite, et qu'il fallait donc avertir les équipes de CSAR. Mais nous n'en avions pas conscience à ce moment-là.

C'était parti, direction nord, dans la nuit et l'inconnu.

XV

Presque inconsciemment, nos sens s'étaient décuplés à mesure que nous avançons. Nous avons quitté l'écran protecteur des US Marine Corps et nous nous retrouvions ici tout seuls. Mais nous n'étions pas là pour reconnaître cette zone. L'aérodrome de Qalat Sikar nous tirait vers l'avant, et c'était ça notre point de mire.

Nous nous dirigeâmes vers l'est. La route traversait une campagne dégagée. Tout autour de nous, il y avait des palmeraies drues, et les denses sous-bois étaient parsemés de silhouettes de cabanes basses en torchis et de bâtiments ressemblant à des fermes. Nous étions vraiment sur le qui-vive, guettant la présence du moindre véhicule américain, au cas où ils auraient poursuivi au-delà de l'intersection en forme de « T ». S'il y avait bien une chose dont on pouvait se passer, c'était qu'un véhicule de combat Bradley ouvre le feu sur nous. Les Bradley sont équipés d'une batterie d'armes qui pouvaient pulvériser nos Pinkies en quelques secondes. Mais il n'y avait rien à signaler. Aucun blindé américain. Aucune position militaire irakienne. Aucun civil. Rien.

Étrangement, j'avais l'esprit tranquille et les idées claires. Les pensées ne se bouscullaient pas par centaines dans ma tête comme c'est souvent le cas lorsque je suis en exercice sur le terrain. C'était comme une forme de méditation, cette écoute de l'environnement nocturne et des alentours. J'ouvris mon esprit et mes sens à tout changement dans l'atmosphère et le paysage, et j'étais à l'affût du moindre soupçon de menace. Mais je ne détectais rien.

Nous nous approchâmes de la seconde intersection en « T », là où la route 8 rencontrait la route 7. C'était là que nous tournerions en direction du nord. Nous laisserions alors Nassiriya derrière nous. Nous ralentîmes pour tourner, et, ce faisant, j'aperçus le premier bâtiment important depuis notre départ des premières lignes américaines.

Juste à l'est de la route 7, il y avait une grande enceinte en terre séchée. Il y faisait noir comme dans une tombe, et l'endroit semblait complètement désert. Mais il dégageait quand même quelque chose de sinistre, et je sentis qu'il présentait un véritable danger et un je-ne-sais-quoi de diabolique. C'était bizarre, mais cette impression de noirceur qui émanait du lieu n'était pas seulement visible ; je la ressentais aussi.

Lorsque nous commençâmes à passer devant, j'eus un frisson dans le dos. Nous roulions à 30 km/h, nos moteurs 2,5 litres diesel ronronnant discrètement dans l'air nocturne et silencieux, nos pneus à peine audibles sur le goudron. Nous nous étions entraînés énormément pour ce type de conduite

silencieuse. Le secret consistait à ne faire aucun mouvement brusque : pas d'accélération bruyante, de ronflement de moteur, de grincement d'embrayage ou de crissement de pneus sur la route.

Tout était fluide et nous ne faisons pas plus de bruit que le vent. Une légère rafale couvrirait notre passage. Et c'est alors que je les entendis. Des voix. Il ne s'agissait que d'un soupçon d'arabe en suspens dans l'air frais du désert. Je tendis l'oreille. Les voix semblaient plus fortes qu'elles n'étaient en réalité dans le silence de la nuit. Je voyais bien que ce n'étaient pas des éclats de voix, que ce n'était pas non plus quelqu'un qui criait, alarmé : « Qu'est-ce que c'est que ces putains de véhicules ? »

Je tournai la tête tout en faisant pivoter mon arme pour essayer de repérer de quelle direction provenaient les voix. Et puis, dans ma vision périphérique, j'aperçus les silhouettes. Je tournai les yeux directement sur eux, mon arme braquée. À une extrémité de l'enceinte obscure, des hommes assis papotaient, et chacun avait une arme dans les mains.

Ils étaient à une cinquantaine de mètres de nous, mais je voyais bien, à la forme de leurs calots, que c'étaient des soldats irakiens. Ce devait être la position d'un peloton, soit peut-être 30 hommes en tout. J'ignorais si Jason les avait vus, car son 4 x 4 était à 250 mètres devant. Tout ce que les soldats irakiens avaient à faire, c'était de tourner les yeux vers la route et ils m'auraient vu braquant sur eux ma GPMG.

La Gimpy, comme on l'appelle, possède un ensemble très simple de viseurs en métal, et le « V » en fer se détachait bien dans la lueur de mes lunettes de vision nocturne.

J'étais prêt à retirer le cran de sûreté et à ouvrir le feu sur ces silhouettes au moindre signe d'embrouille. Je savais qu'à cet instant, les GPMG cracheraient des rafales, pulvérisant les silhouettes que j'avais devant les yeux.

Je n'eus pas besoin de vérifier si Tricky avait vu où je visais et s'il se tenait prêt derrière sa cal.50. Bien qu'il y ait eu 30 soldats ennemis, nous pouvions facilement surpasser en puissance de feu un peloton de troupes irakiennes. Surtout quand nous avions pour nous l'avantage de la surprise. Nous avions la cal.50 et la GPMG montées sur une plate-forme de tir très stable. Eux avaient 30 AK 47 qu'ils tenaient à la main. Pendant que nous avançons, mon cœur tambourinait dans mes oreilles. Mais personne ne sembla remarquer notre passage. En quelques secondes, nous laissions derrière nous ce bâtiment sinistre et ses occupants, sans que personne, apparemment, ne nous ait vus. Poussant un long soupir de soulagement, je me retournai pour faire face à la route qui parut plate et droite pendant plusieurs kilomètres. Autant qu'on pût en juger, c'était obscur, désert et dépourvu de mouvements ou de phares.

Nous roulions le long d'une berge surélevée. À l'ouest, le sol s'abaissait. À l'est, il s'élevait jusqu'à une crête basse, qui était parsemée de bâtiments. Il n'y avait pas la moindre lueur ni aucun signe de vie nulle part. Nous accélérâmes et, tout ce que j'entendais, c'était le bruit des pneus sur le goudron et du vent nocturne. Nous avons dû dépasser les premières lignes

irakiennes désormais. Donc, à partir de maintenant, c'était tout droit jusqu'à Qalat Sikar. Nous roulions tranquillement jusqu'à l'objectif de la mission.

Devant nous se trouvaient les formes rassurantes des Pinkies de Jason et des ingénieurs. J'étais certain que nous pouvions encore accomplir la mission. L'espace d'un instant, je réfléchis à ce que nous avions appris en traversant Nassiriya. Si le renseignement s'était trompé aussi lamentablement sur cette ville (engendrant ainsi une terrible bataille) peut-être qu'il s'était également trompé sur la zone couvrant le nord de l'aérodrome de Qalat Sikar.

Ce n'était guère une pensée agréable, mais il fallait la considérer. Mais nous étions en guerre et comme nous l'avait dit Jacko Page au Koweït, il attendait l'extraordinaire de la part du peloton des Pathfinders.

Si la British Army avait créé les Pathfinders, c'était pour qu'ils prennent des risques et qu'ils partent devant. Nous ne risquions ainsi que 6 hommes et non 600 ou 6000. Il n'était pas exclu que nous perdions deux ou trois véhicules et quelques hommes de qualité, mais pas un bataillon tout entier. Ce que nous faisons à présent définissait les PF : c'était ça notre travail. Nous étions à un kilomètre au nord de l'intersection en « T » quand, pendant un instant, je crus percevoir encore un bruit de voix. Nous roulions à 40 km/h ; avec le rugissement du vent, je dus vraiment tendre l'oreille pour entendre. Comme je m'y attendais, je distinguais quelques mots en arabe. Les lunettes de vision nocturne avaient tendance à donner une vision périphérique sombre et brumeuse. Je jetai un œil sur la gauche, dans la direction des voix et, soudain, je repérai la source de la conversation.

Il y avait deux soldats qui se promenaient vers nous, de notre côté de la route. Ils arboraient des calots élégants, et chacun avait un AK 47 en bandoulière. Il y eut une légère hésitation dans l'allure du type qui se trouvait devant quand ses yeux croisèrent les miens.

Et je vis bien que son cerveau subit comme un plantage provisoire. Je savais pertinemment qu'il nous avait vus. Je croyais déjà l'entendre : « Qu'est-ce que ça peut bien être que ça ? » Lorsque nous passâmes devant lui, il ne se trouvait pas à plus de cinq mètres et je le regardai droit dans les yeux.

Tout semblait se dérouler au ralenti. Je voyais les idées du soldat irakien se bousculer dans sa tête. J'avais le visage couvert de mon *shemagh*, les yeux protégés par les lunettes de vision nocturne. Tout ce qu'il pouvait voir de moi, c'était la faible lueur surnaturelle que projetaient les lunettes de vision nocturne, produisant deux petits trous de lumière fluorescente, tels des yeux d'extraterrestre vert grenouille.

L'instant d'après, nous étions passés. Je dus résister à la tentation de retourner la GPMG, mais ce n'était pas à faire. Si nous étions une unité d'élite irakienne (disons les forces spéciales de la Garde républicaine) nous ne prêterions guère attention à ces deux soldats irakiens. Nous devons continuer, l'élite de Saddam traitant ces deux conscrits irakiens avec le peu de respect qu'ils méritaient.

La psychologie, en l'occurrence, ressemblait beaucoup à celle des gamins qui vandalisent une voiture et voient les flics passer : « Ne les regardez pas ou ils sauront que c'est nous. » Il nous fallait simplement continuer notre route comme si nous avions tout à fait le droit d'être ici. Nous voulions laisser à ces soldats irakiens la ferme impression que la crème des soldats de Saddam était passé devant eux. Nous devions espérer qu'ils n'y verraient que du feu et que nous pourrions disparaître discrètement dans la nuit.

Après les avoir dépassés, je m'attachai à couvrir mon arc de tir. Allez savoir s'il n'y avait pas d'autres troupes ennemies devant nous sur la route, et c'est ce que je cherchais dans l'obscurité. Je savais que Tricky surveillerait l'arrière. Si ces deux soldats irakiens donnaient à penser qu'ils allaient ouvrir le feu, Tricky les pilonnerait avec la cal.50

À mesure que nous accélérions dans la nuit, je réalisais que je venais de passer devant un soldat irakien dont l'ordre était de me tuer et je l'avais regardé dans les yeux, d'homme à homme. Il avait été suffisamment près pour m'étrangler, ou moi, pour le saisir. Je n'avais jamais entendu parler d'une situation de ce genre, ni dans les PF ni dans d'autres unités. Une fois que nous serions arrivés à l'aérodrome et que nous aurions aidé les PARA à débarquer, les gars de ma patrouille auraient certainement quelques histoires à raconter.

L'image du soldat irakien que j'avais fixé était gravée dans mon esprit. Beaucoup de conscrits irakiens avaient tendance à ressembler à des pauvres types, mais pas lui. Il était propre sur lui et faisait professionnel, son calot kaki assorti à son uniforme, et son arme en bandoulière attachée par une belle sangle en cuir lustrée. Il était maigre et rasé de frais avec une moustache bien taillée. Il avait la main dans sa poche et l'autre posée tranquillement sur son arme.

Son pote fumait une cigarette. J'avais vu la lueur, une tache verte dans mes lunettes de vision nocturne. J'étais frappé par l'air détendu qu'ils avaient tous les deux en marchant le long de la route 7. Je comparais leur apparence avec celle des US Marines, à seulement quelques kilomètres au sud. Les soldats irakiens paraissaient calmes, mais prêts.

Par rapport aux soldats américains que nous avions rencontrés pendant la journée, ils avaient l'air détendus. Ils n'étaient certainement pas paniqués à l'idée des US Marine Corps massés juste au sud et sur le sentier de la guerre.

Ces deux soldats étaient si près de Nassiriya qu'ils devaient faire partie de l'unité qui avait engagé le combat avec les Marines ce jour-là. Je supposais qu'ils faisaient partie d'une compagnie composant un bataillon, de ceux auxquels Saddam avait commandé de repousser l'avancée des US Marine Corps. Leur assurance tranquille m'avait surpris et troublé. J'avais bien fait de ne pas ouvrir le feu. Notre boulot, c'était d'arriver à l'aérodrome et de faciliter l'infiltration de 1 PARA, pas de commencer à mitrailler le premier ennemi que nous rencontrions. Si nous passions sans qu'on nous remarque, c'était tant mieux pour la mission.

Une unité d'élite de la Garde républicaine conduirait très probablement des

jeeps GAZ, un 4 x 4 de l'époque soviétique beaucoup utilisé par les forces armées irakiennes. Le Gorky Automobile Plant (GAZ) commença à fabriquer sa jeep dans les années 1940, soit à la même époque que la Land Rover. À première vue, les GAZ ressemblaient aux Pinkies.

La jeep GAZ était un 4 x 4 ouvert à l'arrière, aux lignes distinctement carrées de la Seconde Guerre mondiale. Il faudrait examiner nos véhicules attentivement pour être certains que ce n'étaient pas des GAZ, surtout dans l'obscurité et à grande vitesse.

J'avais lu le trouble dans les yeux du soldat irakien, et un véritable étonnement, mais pas de soudaine prise de conscience que nous étions l'ennemi. Je devais présumer que, le coup de bluff avait fonctionné. Je savais d'instinct que Steve et Tricky les avaient vus aussi. Nous avions passé des jours dans des postes d'observation, chiant dans des sacs et écoutant chacun raconter sa vie. J'avais su d'instinct que ça n'avait échappé à personne et que chacun de nous avait vu exactement la même chose.

Lorsque notre patrouille s'immobilisait, nous confrontions nos impressions pour nous assurer que nous avions tous vu la même chose. Chacun de nous était libre d'ouvrir le feu s'il le jugeait nécessaire. Mais, pour cela, il fallait qu'on nous tire dessus ou qu'on s'apprête à nous tirer dessus. La règle, c'était d'attendre, d'attendre, d'attendre, car nous pouvions passer sans être inquiétés, comme cela avait été le cas.

Nous poursuivîmes sur encore 1 km, dans un silence tendu. Un petit bâtiment apparut sur le côté gauche de la route. Regroupés tout autour, je vis une dizaine de soldats irakiens armés qui se prélassaient. Au minimum, il devait s'agir d'une position de peloton, mais elle se trouvait à une centaine de mètres, voire plus, de la route, et je pensai qu'on pourrait passer sans être vus.

Plus nous nous approchions, plus je pus distinguer des détails. Il y avait cinq types assis devant le bâtiment et il devait sûrement y en avoir d'autres à l'intérieur. Ils n'étaient pas tant occupés à surveiller qu'à discuter. Il s'agissait peut-être d'une sorte de check-point, mais c'était trop loin de la route pour être efficace.

Deux des soldats ennemis se levèrent, mais ils continuaient de papoter tranquillement. Il était clair qu'ils n'avaient pas vu le véhicule de Jason ni celui des ingénieurs. Je vis une tête se tourner dans notre direction, mais, le temps que le type réagisse, nous étions passés, poursuivant notre route dans la nuit. Je me dis alors que nous avions sûrement dépassé les premières lignes irakiennes sans être vus. Nous avançâmes encore de 5 km. Rien. La route devant nous était d'un calme rassurant. Obscure. Déserte. Le silence régnait tout autour. Il n'y avait pas de voix humaines, pas d'aboiements, pas de cris d'animaux, ni de ronflements de moteur. Et tout ce que j'entendais, c'était le rugissement du vent et le discret ronronnement de nos véhicules.

Je commençais à espérer que nous nous étions frayé un passage parmi les forces irakiennes et que nous étions hors de danger. Je jetai un œil vers l'arrière du 4 x 4 : rien n'indiquait qu'on nous poursuivait. Nous avions réussi

à passer devant au moins trois groupes de troupes irakiennes sans éveiller de soupçons, ce qui, en soi, relevait de l'exploit. Je me détendis un peu, relâchant mon arme.

Nous atteignîmes le 10^e kilomètre (il en restait encore 110) et l'on aperçut des bâtiments à l'est de la route. Ils étaient situés en retrait sur une crête à quelque 500 mètres et ils étaient obscurs pour la plupart. Hormis un ou deux où j'aperçus une lumière intermittente, comme si on avait laissé une bougie brûler derrière une fenêtre fermée en partie par des volets.

Le véhicule de Jason accéléra. Nous l'imitâmes. Bientôt, nous roulions à 70 km/h. C'était bien vu. Il était inutile de rester plus longtemps dans un territoire entièrement désert. C'est alors que j'aperçus deux phares loin devant nous. Je les examinai attentivement avec les lunettes de vision nocturne. Les lumières étaient proches de la route ; ce devait donc être une voiture et non une jeep ou un camion. À mesure que le véhicule se rapprochait, je distinguai qu'il s'agissait d'une sorte de berline blanche. Elle ressemblait à un taxi irakien. On nous avait dit qu'il fallait s'attendre à voir parfois des véhicules de civils sur la route 7, car c'était l'axe principal pour aller à Bagdad.

Si nous nous écartions de la route pour éviter le véhicule, nous serions peut-être obligés de faire pareil jusqu'à l'aérodrome, surtout s'il y avait beaucoup de circulation. En tout cas, ce n'était pas la marche à suivre. L'idée, c'était de se faire passer pour une unité d'élite irakienne et, si on nous repérait en train de rôder sur le bas-côté, nous serions démasqués. Alors que le véhicule se rapprochait, Jason prit la décision de continuer à rouler vers le nord. C'était, à mon avis, exactement ce qu'il fallait faire. La voiture passa à côté de la Pinkie de Jason, en ralentissant. Lorsque le véhicule des ingénieurs s'approcha, le chauffeur mit les pleins phares, illuminant le 4 x 4. Quand ce fut notre tour, la berline était presque à l'arrêt, et un visage était presque appuyé contre le pare-brise, les yeux levés sur nous.

Tricky, Steve et moi, nous remontâmes nos lunettes pour empêcher les phares de la voiture de nous aveugler. Le conducteur avait ainsi pu avoir un bon aperçu de notre unité. Au moment de passer, l'homme avait les yeux fixés sur moi. C'était un vieux à moustache et vêtu d'une *dichdacha*. Il faisait penser à une version irakienne de Ron Jeremy, le gros Américain star du porno aux moustaches tombantes. C'était, le chauffeur de taxi irakien typique.

Mais, bien que bedonnant, il avait l'air d'avoir l'esprit très vif. Il nous regarda très longuement, et je vis son visage se décomposer. Il y avait dans ses petits yeux enfoncés de l'inquiétude et du trouble, comme s'il prenait soudain conscience que nous étions loin d'être ses frères d'armes irakiens.

Une pensée me traversa l'esprit : *Ne jamais prendre la troisième lumière*. C'est un vieux dicton de l'armée datant de la Première Guerre mondiale. Dans les tranchées, le type qui gratte une allumette avertissait l'ennemi de votre position. La deuxième lumière donnait à l'ennemi quelque chose à viser. À la troisième lumière..., il appuyait sur la détente.

Nous étions le troisième véhicule de notre convoi. Je me dis qu'au passage du 4 x 4 de Jason, le chauffeur de taxi avait dû penser : *Qu'est-ce que c'était que ce truc-là ?* Au passage de la Land Rover des ingénieurs, il avait ralenti et s'était demandé : *Est-ce que ce sont des véhicules irakiens ?*

Et, quand il nous vit, ses yeux avaient commencé à sortir de leurs orbites : *Mais c'est qui, ces types-là ?*

XVI

Tandis que nous poursuivions, je m'interrogeai sur la signification exacte de l'expression faciale du gros chauffeur de taxi. Il avait vu ces drôles de guerriers surgis de la nuit, mais étions-nous pour autant compromis ? Et est-ce que quelqu'un l'écouterait s'il essayait de donner l'alerte ? Si le chauffeur avait du bon sens, il se tairait, car qui allait croire à son histoire ?

Nous continuâmes à rouler, et c'est Steve qui rompit le silence.

— Vous avez vu comment l'autre Ron Jeremy nous a reluqués ?

— Ouais, qu'est-ce que t'en penses ?

— J'ai pitié de la pauvre gonzesse irakienne qui est mariée avec.

C'était une façon pour Steve de dire que nous n'avions pas d'autre choix que de foncer. Bien sûr, nous pouvions toujours faire demi-tour et canarder les forces ennemies que nous avions vues derrière nous, mais ce n'était pas notre mission. Nous devons supposer qu'avec Ron Jeremy, nous l'avions encore échappé belle, et continuer sur notre lancée.

Nous avons fait 15 km depuis Nassiriya ; il nous en restait donc encore 105 à faire. D'après les photos satellites de Qalat Sikar, ça semblait être surtout du désert sur les derniers 30 km avant l'aérodrome. Une fois que nous arriverions à cette zone, nous pourrions quitter la route. Autrement dit, tout ce qu'il nous restait à faire, c'était de nous approcher suffisamment de ce terrain dégagé.

Je reçus soudain un brusque coup sur l'épaule.

— Dave ! Dave ! Y a des phares derrière qui arrivent vite !

Pendant un instant, je voulus vérifier mon rétroviseur avant de me souvenir que la Land Rover n'en avait pas. La nuit, le rétroviseur intérieur et ceux de l'extérieur peuvent refléter les lampadaires et les phares des voitures, trahissant ainsi votre position. Au cours de la journée, si le soleil donnait dans un rétroviseur, cela pouvait produire un reflet éblouissant à des kilomètres et directement dans les yeux de l'ennemi.

À vrai dire, les unités des forces spéciales emportent souvent des petits miroirs, à utiliser en dernier recours, afin de signaler une position à un groupe de secours. J'en avais rangé un dans mon fourre-tout.

Je retournai la tête. Je vis cette lumière aveuglante surgir de la nuit et décolorer ma vision nocturne. Deux phares, derrière nous, qui arrivaient vite. Plus ils se rapprochaient, plus j'étais convaincu que c'était le même véhicule que précédemment : le taxi de Ron Jeremy.

Comme nous étions les derniers de la file, c'est à hauteur de notre véhicule qu'il arriva en premier. Il avait une main sur le volant tandis qu'avec l'autre, il fouillait dans la poche de sa *dichdacha*, et il levait sur nous des yeux

complètement ébahis. Il sortit de sa poche ce qui ressemblait à un téléphone portable et se mit à jacasser dedans. Je vis une antenne qui ressortait sur le dessus et réalisai qu'il s'agissait d'une sorte de radio.

Ron Jeremy n'était soudain plus un chauffeur de taxi irakien ordinaire. Ils ne transportaient pas ce genre de radio. Mais, si c'était un militaire irakien, il n'avait pas la forme physique et était bien trop vieux pour être un soldat de rang inférieur. Donc peut-être (mais j'en doutais) était-ce un commandant irakien qui retournait vers ses premières lignes. Si c'était le cas et s'il était en train de signaler notre présence au quartier général, c'était dangereux.

Mais il lui fallait savoir exactement où il se trouvait sur la route pour donner notre position avec précision. Il faisait nuit, et, sur les derniers 10 km, il n'y avait eu aucun point de repère visible. Cela n'allait pas être facile pour lui de donner une localisation de notre convoi.

L'espace d'un instant, je songeai à descendre le type, mais il conduisait un véhicule civil et était habillé comme un civil, et je ne voyais aucune arme.

Si je le dégommais, je devrais vivre avec ça jusqu'à la fin de mes jours, et PF ou pas PF, je n'étais pas là pour assassiner des civils. De toute façon, on nous avait donné des règles très spécifiques en ce qui concernait notre engagement en Irak. Nous devons confirmer qu'un Irakien avait une arme qui soit une réelle menace pour nous, avant d'être autorisés à ouvrir le feu.

La voiture repassa derrière nous, doubla à nouveau, puis vint se ranger derrière la Pinkie de Jason. J'étais certain qu'il était en train de faire du *dicking*, un terme que nous avons utilisé en Irlande du Nord quand un ennemi déguisé en civil espionnait nos patrouilles. J'étais également convaincu qu'il signalait tout ce qu'il voyait à un quelconque haut commandement. Mais je n'en avais pas la preuve.

Même si nous l'avions vu nous espionner, il valait mieux (à moins d'être la cible de tirs nourris) rester discret aussi longtemps que possible lors d'une mission comme celle-ci.

Je n'arrivais pas à trouver le moindre prétexte pour tirer, ce que j'étais, en partie, très tenté de faire. Mais il y avait une chose qui était très claire : ce type, quel qu'il soit, avait beaucoup de courage pour faire ce qu'il faisait. Il observait nos véhicules tout en restant une cible facile.

Je me demandais quel détail avait pu révéler que nous n'étions pas une unité irakienne. Nos 4 x 4 avaient des plaques d'immatriculation militaires, mais elles étaient non réfléchissantes et ça m'étonnait qu'il ait pu les voir.

Vu la quantité d'équipement qui pendait des Pinkies, elles pouvaient facilement passer pour des jeeps GAZ, car on devinait à peine leur forme. Nous étions probablement plus costauds physiquement que la plupart des soldats irakiens, mais nous ne ressemblions sûrement pas aux US Marines des jeux vidéo auxquels jouait Ron Jeremy.

Son véhicule finit par se replacer derrière nous, et ses phares disparurent. Je ne pensais qu'à une chose : *Ouf, il est parti*. Nous avons parcouru 25 km, mais je sentais que le filet était en train de se refermer. Rien n'indiquait

pourtant que nous étions suivis par des forces irakiennes, et nous espérions avoir franchi le pire.

Nous avons bien fait un quart du chemin qui nous séparait de Qualat Sikar, et le plus gros souci que nous ayons eu, c'était ce gros chauffeur de taxi/contrôleur qui nous avait suivi. Cela faisait beaucoup de chemin parcouru sans qu'un seul coup de feu soit tiré, et je me dis que nous étions sur la bonne voie. La route s'étendait loin, loin devant, et il n'y avait pas un véhicule ou bâtiment à l'horizon.

Même si le filet se refermait, il leur fallait encore nous trouver et nous attraper. Et il était impossible que nous reprenions la route que nous avions prise pour venir. Je pouvais deviner l'effectif de la force irakienne positionnée derrière nous : elle devait se composer de deux compagnies au moins. Je m'étais aussi fait une idée de son envergure. Ils luttaient de front avec les US Marine Corps et n'étaient pas en train de prendre la fuite ou de déposer les armes.

Nous devons supposer que Ron Jeremy avait averti les chefs des forces irakiennes de notre présence. Ils nous attendraient donc, et cela signifiait qu'on pouvait faire une croix sur l'effet de surprise. Nous n'avions d'autre choix que de poursuivre vers le nord. Reste que je n'arrivais pas à chasser ce sentiment effrayant que nous nous dirigions vers un piège. Et cette appréhension me fit songer aux moyens de survivre si l'un de nous était capturé par l'ennemi.

Nous avons assisté récemment à une conférence du général britannique sir Anthony Farrar-Hockley, qui était alors une légende vivante dans les cercles des forces d'élite.

Certains généraux possédaient une médaille gagnée lors d'opérations effectuées en temps de paix, mais Farrar-Hockley, c'était un vrai de vrai. Pendant la guerre de Corée, il avait été fait prisonnier par l'ennemi, s'était évadé, puis avait été recapturé, et ce, à plusieurs reprises.

C'était incroyable qu'il soit encore vivant après tout ce qu'il avait traversé, sans parler de la clarté exceptionnelle avec laquelle il s'exprimait. Il devait bien avoir dans les 80 ans et c'était, pour chacun des PF, un véritable privilège d'entendre ses histoires sur la guerre de Corée, qui restait le conflit le plus violent qu'aient connu les forces britanniques depuis la Seconde Guerre mondiale. Ce qu'il avait vécu (l'enfer de la capture et de la torture), c'était vraiment ce que nous redoutions dans ce genre de missions.

Le général avait l'air robuste et ne ressemblait en rien aux hommes du même âge que j'avais connus. Il nous dit que le secret, pour rester jeune, c'était de garder l'esprit occupé.

Il expliqua comment il avait maintenu sa force mentale sous la torture et comment cette force était la clef pour survivre à de telles horreurs. Lors d'une tentative d'évasion, il avait réussi à rejoindre son unité, mais elle avait été attaquée aussitôt et il avait été repris.

Il nous raconta qu'ils étaient très peu nourris pendant leur captivité, ne recevant que quelques bols de riz à se partager entre de nombreux prisonniers. Dans ces moments-là, on pouvait distinguer deux types de personnes : celles qui partageaient un bol de riz avec vous et celles qui s'y refusaient. Il insista sur le fait que les prisonniers égoïstes avaient tendance à ne pas réussir à survivre tandis que ceux qui s'étaient montrés généreux envers leurs camarades avaient, d'une certaine façon, la force et la volonté de survivre. Contre toute attente, c'étaient les mecs bien qui survivaient, montrant ainsi à quel point la force mentale était absolument essentielle à la survie.

Pendant que Farrar-Hockey nous avait parlé de tout ça, je m'étais demandé si Jason était le genre à partager son bol de riz avec toi. Avant, seulement quelques mois plus tôt, j'étais presque persuadé que non. Mais, à présent, alors que nous nous dirigeons en plein cœur du territoire ennemi, j'étais en train de changer d'avis sur cette question.

À Sandhurst, j'avais appris à commander de façon autocratique, de droit et par rang. Quand j'étais enté dans les Pathfinders, je m'étais vite rendu compte que ce n'était pas du tout la bonne approche. Je devais témoigner aux gars de ma patrouille bien plus de respect que cela.

C'est comme ça que je m'y étais pris avec Jason, en poussant la chose à l'extrême, et il s'était montré à la hauteur. Il commandait depuis l'avant, prenant beaucoup d'initiatives spontanées, et je n'avais encore rien trouvé à redire à ses décisions. J'imagine que, si j'étais enclin au manque d'assurance, j'y verrais comme une menace pour mon rôle et je chercherais à le mettre au pas. Heureusement, je n'étais pas comme ça. Nous formions, autant que possible, une équipe d'égaux.

L'autre chose dont Jason faisait preuve, et avec profusion, c'était de courage. Si l'on plaçait à l'arrière le véhicule de commandement, c'était pour une raison simple : le chef de patrouille et les communications avaient ainsi davantage de protection. La Land Rover positionnée en tête serait la première à tomber dans une éventuelle embuscade. Jason le savait, et à aucun moment il n'avait regimbé.

Je fus arraché de mes pensées par un crépitement de coups de feu. Je tournai la tête et, loin derrière, je vis des balles traçantes décrire de grands arcs de cercle dans le vaste ciel étoilé. Les coups de feu provenaient de derrière, à proximité des premières lignes des US Marine Corps. Et j'ignorais qui tirait sur qui et pourquoi. Mais on aurait dit qu'une sorte de bataille avait de nouveau éclaté.

Je n'eus pas beaucoup le temps de m'appesantir dessus. Devant, la route n'était plus une étendue dégagée. À la place, il y avait deux paires de phares qui se dirigeaient vers nous, petits trous de lumière dans un océan d'obscurité. Ils étaient plus gros et plus lumineux que les phares du taxi de Ron Jeremy, et, dans mes lunettes de vision nocturne, on aurait dit d'énormes yeux de grenouille verts.

J'identifiais le véhicule de tête quasiment tout de suite, car il était illuminé

par les phares de celui de derrière. Il s'agissait d'un minibus blanc, et je vis, aux silhouettes qui se trouvaient à l'intérieur, qu'il était rempli de femmes portant des burkas. Le véhicule de derrière semblait du même acabit et pourvu du même chargement.

Comme nous devions rouler à une vitesse combinée de 130 km/h, la distance entre nous se réduisit rapidement. Nous croisâmes le premier minibus, et personne ne sembla faire attention à nous. En quelques secondes, nous avions dépassé les deux véhicules, et la route était à nouveau dégagée.

Quand nous nous croisâmes, il me vint à l'esprit un détail que je n'avais pas vraiment remarqué avant. Ces minibus étaient passés sur notre gauche, côté passager, car ici, en Irak, nous étions obligés de conduire nos véhicules britanniques du mauvais côté de la route.

Les Irakiens conduisent à droite, et il m'apparut soudain que cela avait peut-être été l'indice révélateur pour Ron Jeremy. Comment aurions-nous pu être des forces spéciales irakiennes si nous utilisions des véhicules ayant le volant à droite..., *ceux que conduisent les étrangers* ?

Le volant du mauvais côté : c'était clair comme de l'eau de roche quand on y songeait. Dans le faisceau de ses pleins phares, il avait certainement regardé nos 4 x 4 avec assez d'insistance pour percevoir que nous conduisions des véhicules étrangers. Jusque-là, j'avais présumé que nous pourrions passer pour une unité d'élite irakienne. J'étais soudain convaincu du contraire. Ron Jeremy nous avait repérés. La question était : qu'est-ce que lui et ses frères allaient décider ?

Je jetai brusquement un œil au compteur. Nous avions fait 40 km sur la route 7 ; il nous en restait encore 80. Je regardai ma montre. En plus de son inusable bracelet noir en cuir, la Bulgari possède un cadran légèrement lumineux, ce qui facilite sa lecture. Il est également étanche jusqu'à une profondeur de 600 mètres, ce qui le rendait quasi indestructible. On approchait de 18 heures et il faisait un silence de mort. Il fallait que nous poursuivions.

Toutes les images satellites et les rapports du renseignement avaient laissé entendre qu'il n'y avait pas d'implantations irakiennes d'importance entre Nassiriya et Qalat Sikar. Les cartes montraient deux ou trois petits villages et des puits de pétrole épars, mais pas de villes importantes et certainement aucune base irakienne.

Pourtant, à peine venions-nous de faire 50 km que nous rencontrâmes notre premier gros obstacle.

Devant, nous pouvions voir le caractéristique halo orange des lampadaires. Des lampadaires, ça voulait dire une sorte d'implantation irakienne d'importance, car les petits villages n'en possédaient pas.

À 1 km devant nous, la route était baignée dans un océan de lumière orange. À mesure que nous approchions, je vis un groupe de bâtiments resserrés sur la droite, côté est de la route. C'étaient les premiers lampadaires que nous ayons vus depuis Nassiriya. Ils se dressaient au-dessus de la route,

telle une longue rangée de cous de dinosaures, leurs têtes prêtes à frapper leur proie. Notre convoi allait être illuminé sur tout le tronçon de route où ils étaient situés.

Arrivés à 500 mètres, nous dûmes retirer nos lunettes de vision nocturne à cause de l'aveuglante lueur orange. Malgré tout, il fallut plusieurs secondes à nos yeux pour qu'ils s'adaptent aux nouveaux niveaux de luminosité.

À l'est de la route, je distinguai mieux les bâtiments. Il y avait des structures à toit plat, à deux ou trois étages, sur 300 mètres au moins de ce côté-là de la route. Dans la plupart, c'était le noir complet. Ça et là, cependant, un trait de lumière s'échappait de derrière un rideau. Il s'agissait d'une implantation humaine d'importance et visiblement habitée.

Le terrain s'élevait jusqu'à une ligne de crête haute de plusieurs centaines de mètres et située à environ 1 km à l'est. Les bâtiments étaient implantés sur la pente qui montait jusqu'à cette crête. Ils étaient donc en hauteur, avec une bonne vue sur la route. On aurait dit une sorte d'implantation construite dans un but bien précis. Et à peu près tous les bâtiments couvraient une énorme zone d'abattage qui s'étendait jusqu'à la route (route 7) elle-même.

C'était une perspective sinistre que d'avoir à parcourir ce tronçon de route sous ces lampadaires éblouissants et d'être aussi visibles. Je jetai un œil à gauche de la route pour voir si on pouvait passer ailleurs.

Mais il y avait un mur de végétation qui semblait épais, sombre et impénétrable. Ce n'était pas possible de quitter la route pour aller de ce côté-là, et, poursuivre vers l'est. Il n'y avait qu'un passage possible, et c'était droit devant.

Je vis le 4 x 4 de Jason prendre de la vitesse, et Steve appuya à fond sur l'accélérateur pour ne pas se laisser distancer par la Pinkie de tête. Nous arrivâmes à 90 km/h, et je me dis que le plan de Jason devait être de passer à fond sous les lampadaires et de continuer de foncer.

Il ne servait à rien d'y aller en douce lorsque nous allions être visibles à 100 %. Ce serait au contraire faire de nous des cibles faciles.

Nous arrivâmes au premier lampadaire et, dès cet instant, je me sentis horriblement exposé. C'était comme être dans la nuit noire et se retrouver soudain dans l'énorme faisceau lumineux d'un hélicoptère de police. Je voyais désormais très clairement la végétation qu'il y avait sur la gauche. C'était une masse de broussailles enchevêtrées au-dessus desquelles des palmiers formaient une voûte. Nous avions raison de rester sur la route.

Steve faisait ronfler le moteur, qui hurlait et vrombissait. Je sentais la Pinkie zigzaguer alors qu'il s'efforçait de maîtriser la direction. Le 4 x 4 était bien trop chargé avec tout le poids à l'arrière, et il se comportait comme un parfait goujat à une vitesse pareille.

Je retins mon souffle, les lampadaires jetant sur nous une lumière orange et trouble. Je me sentais terriblement nu, privé du voile de la nuit. Nous, les Pathfinders, nous évitons la lumière, et parcourir ce tronçon de route dans la lueur des lampadaires, c'était un peu comme chercher à se faire tuer. Du côté

est de la route, il y avait un mur à hauteur d'épaules qui permettait d'être un peu à l'abri des regards, mais c'était quand même impossible de nous loupier.

La tension était carrément horrible. Quelqu'un avait dû nous voir, c'était sûr. Le 4 x 4 de Jason passa devant une ouverture qu'il y avait dans le mur, et une série de tirs saccadés retentit dans les airs.

Crac ! Crac-crac ! Crac !

Lorsque le 4 x 4 des ingénieurs passa à son tour, il se produisit exactement la même chose : des tirs perforèrent la nuit.

Crac ! Crac-crac ! Crac !

Lorsque nous passâmes devant l'ouverture aussi, nous entendîmes une dizaine de balles déchirer l'air.

CRAC ! CRAC-CRAC-CRAC-CRAC ! CRAC !

Les tirs n'étaient pas loin : c'était venu de quelque part à l'extrémité du mur, mais en aucun cas nous n'étions la cible de ces balles. Il n'y avait pas beaucoup de différence entre le bruit produit par nos propres cartouches 5,56 mm (OTAN) et une 7,62 mm, la cartouche tirée par une AK 47. Elles produisaient toutes les deux le même coup sec caractéristique. Dans le calme et la fraîcheur du désert, nous pouvions savoir à quelle distance se trouvait le tireur.

Il était souvent difficile de dire exactement d'où une balle était partie, mais on savait toujours si on était la cible. On voyait passer des balles traçantes ; le bruit était amplifié par les ondes de pression et l'on pouvait voir des balles toucher la route ou son véhicule. Les rafales de balles derrière ce mur avaient jailli haut dans le ciel nocturne. Mais je ne me fis absolument aucune illusion : elles étaient liées d'une façon ou d'une autre à notre présence.

Les rafales avaient été synchronisées avec le passage de chaque 4 x 4. Quel que soit le tireur, on avait eu l'impression qu'il signalait que nous étions en route. *Mais à qui le signalait-il et pourquoi ?* Encore une fois, j'éprouvais un horrible pressentiment.

Nous nous dirigeons vers un piège.

XVII

Nous sortîmes en vitesse de la zone éclairée par les lampadaires et poursuivîmes dans les ténèbres accueillantes. Je croisai le regard de Steve. Il se pencha vers moi pour me parler.

Il fut obligé de me hurler dans les oreilles pour se faire entendre.

— Tu vois, mon vieux, le problème avec les femmes, c'est...

Au moins, cela fit retomber la tension.

Je rabaissai les lunettes de vision nocturne sur mes yeux. Pendant encore quelques minutes, rien. De la nuit et du silence. Je vérifiai le compteur. Nous avions fait 75 km, soit plus de la moitié du chemin jusqu'à l'aérodrome de Qalat Sikar. Quels que soient ceux à qui le tireur avait envoyé des signaux, il ne semblait pas y avoir qui que ce soit ici. Peut-être, donc, qu'il ne s'agissait pas d'un signal au bout du compte.

J'eus la réponse à cette question au 85^e kilomètre. Devant nous, une énorme implantation surgit de l'obscurité. Elle était située des deux côtés de la route 7. Normalement (et d'après nos renseignements et nos photos satellites) elle n'aurait même pas dû exister. Mais elle était là, ramassée, sombre et menaçante, juste devant nous. Cette implantation était bien plus grande que la première. Elle était plus urbanisée, avec des dizaines de bâtiments de trois ou quatre étages. Mais, étrangement, il y faisait complètement noir. Il n'y avait pas de lampadaires, et quasiment aucune lumière ne se voyait aux fenêtres.

L'espace d'un instant, je me demandai si l'endroit était désert. Il s'agissait peut-être d'une ville qui n'était pas encore finie, ou peut-être était-elle abandonnée. Je ne restai pas très longtemps dans le doute. Dès que nos véhicules purent être entendus de la ville, nous commençâmes à essuyer des coups de feu. Il faisait nuit noire tout autour de nous, mais nous entendions ces rafales de balles arriver. « Brrrrzzt ! Brrrrzzt ! Brrrrzzt ! » Ceux qui essayaient de nous atteindre tiraient avec des automatiques, et, d'après le bruit des coups de feu, cela venait d'un bon demi-kilomètre de distance.

Les traînées vertes des balles traçantes décrivaient des arcs de cercle dans nos lunettes nocturnes, passant largement au-dessus de nous. Nos assaillants ne voyaient manifestement pas nos véhicules. Nous ne ripostâmes pas.

Si nous ouvrons le feu sur la source de ces balles traçantes, nous trahirions notre position. Nous nous entraînons sans cesse à être sous le feu de l'ennemi. Nous le faisons dans les 4 x 4, en roulant sous des positions d'arme fixes qui font jaillir des balles au-dessus de notre tête. Nous le faisons aussi couchés sur le ventre, en rampant sous des barbelés au-dessus desquels canardent des mitrailleuses. Cela vous habitue au bruit et au sentiment terrifiant d'être

attaqué.

La réaction naturelle d'un être humain qui est la cible de tirs est soit de riposter, soit de se figer, soit de fuir. Nous nous étions entraînés à ignorer des réactions aussi instinctives, afin de pouvoir évaluer comment gérer au mieux n'importe quelle situation de combat : comme là, alors que Tricky et moi restions en position, sans tirer, et que Steve continuait de conduire.

Ce serait un péché capital dans les PF de se mettre à paniquer. Il fallait que nous soyons capables de penser calmement et d'avoir les idées claires en cas de pression intense et de danger. Celui qui était enclin à la panique aurait été disqualifié très tôt, sans doute au moment de sauter de la rampe d'accès d'un Hercules C-130. Mais tout l'entraînement du monde n'empêche absolument pas d'avoir peur.

D'autres tirs venaient à présent du côté est de la route. Il y avait peut-être six ou sept AK 47 qui envoyaient des rafales, et une mitrailleuse plus lourde avait ouvert le feu. Mais il était impossible qu'ils puissent nous voir. Ils visaient des chimères, des fantômes.

Lorsque nous arrivâmes au cœur de la ville, les tirs devinrent de plus en plus concentrés. J'entendis le caractéristique « tzzzzinnnggg-tzzzzinnnggg-tzzzzinnnggg ! » des balles fusant dans les airs, à quelques mètres à peine de notre véhicule. Quelqu'un devait être en train de repérer notre progression et de communiquer aux tireurs notre position, afin qu'ils visent avec plus de précision.

Parmi les tireurs irakiens, peu avaient des lunettes de vision nocturne, mais il suffisait qu'un seul commandant en soit équipé pour s'occuper du repérage. Par radio, il communiquerait alors nos mouvements à ses positions avancées. *Véhicules ennemis passant devant la mosquée verte*. Cela leur donnerait une zone d'objectif suffisamment précise pour viser.

Deux autres mitrailleuses plus grosses, de type GPMG, s'étaient mises à tirer. Dans le crépitement des AK, j'entendais leur grondement guttural retentir sur les coteaux assombris. Il s'agissait sûrement de Kalachnikov PKM, des armes à bande, de calibre 7,62 mm, datant de l'époque soviétique et montées sur des trépieds, avec une précision pouvant aller jusqu'à 1000 mètres, voire davantage.

Comme pour la GPMG, la PKM est une arme à tirs indirects, capable donc de tuer un adversaire sans que cela nécessite un tir de grande précision. C'était un sentiment horrible de savoir que les PKM cracheraient quelque 650 cartouches à la minute et que chacune de ces balles essayait de nous trouver et nous détruire.

Pendant l'entraînement, dans un contexte d'embuscade, la procédure standard consiste toujours à continuer de rouler. Il valait bien mieux traverser à fond. Si vous tentiez de vous arrêter, de riposter ou de faire demi-tour, vous vous exposiez à être une cible facile et vous vous feriez probablement tuer. Mais je ne pouvais malgré tout m'empêcher de me demander comment les gars s'en tiraient devant.

Nous étions sur le point de quitter la ville quand je vis la traînée de feu d'une roquette de RPG propulsée depuis la ligne de crête. Même si je ne pouvais pas distinguer l'ogive dans mes lunettes, la traînée de fumée ressemblait à une énorme comète verte vrombissant dans le ciel. La chose approchait. Elle se dirigeait droit sur nous.

D'après la trajectoire de la traînée verte, on aurait dit qu'elle visait ma tête et celle de Steve. D'instinct, je me baissai, et l'ogive passa juste au-dessus du capot de notre Pinkie, ne le ratant que d'une cinquantaine de centimètres.

De nuit, prendre pour cible un véhicule qui se déplace vite et tous phares éteints, est extrêmement difficile, même avec une mitrailleuse. Faire ça avec un lance-roquettes, et à une distance de 500 mètres, c'est quasi impossible.

Mais cette roquette était passée tout près, un coup rarissime. Nous poursuivîmes hors de la zone urbaine, Steve conduisant à fond dans la nuit hospitalière.

Peu à peu, les tirs se firent plus rares derrière nous. Il y avait le crépitement des coups de feu et, çà et là, le bruit d'une puissante explosion dans notre sillage, mais les tirs se perdaient dans l'espace que nous venions de quitter.

Je fouillais l'obscurité devant moi, balayant mes arcs de tir avec ma mitrailleuse, prévoyant peut-être une autre attaque ou un groupe nous barrant la route.

Mais, tout ce qu'il semblait y avoir, c'était une route dégagée et déserte qui s'étendait à perte de vue. Steve se tourna vers moi. Je m'attendais à une autre blague sur les femmes ou à une réplique géniale de *Shrek*.

— C'étaient des armes légères, HMG, RPG ! hurla-t-il pour se faire entendre malgré le bruit de la route. Ça chauffe de plus en plus. On ferait mieux de s'arrêter en bord de route et évaluer la situation.

C'était la procédure ordinaire dans les Pathfinders : si l'un des hommes remarquait quelque chose d'une importance cruciale, il pouvait prendre la décision que la patrouille s'arrête. C'était pareil que lorsqu'on était face à l'ennemi et qu'on décidait de se replier vers un endroit précis. Steve avait décidé que nous devrions nous arrêter et faire le point.

Être dans les PF, c'était comme faire partie d'une équipe de foot : quiconque voyait l'ouverture ou l'occasion de marquer pouvait décider de la marche à suivre, et la décision de Steve était judicieuse. Je sentis Tricky qui se penchait en avant depuis l'arrière de la Land Rover. Il était surélevé sur la tourelle de la cal.50 et il bénéficiait d'une vue panoramique sans pareille.

— Dave, ils ont lancé des tas de mortiers derrière nous ! cria-t-il. Ils se rapprochaient de plus en plus.

D'un signe de tête, je lui montrai que j'avais entendu. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'on nous avait tirés dessus au mortier. Ces projectiles avaient dû être guidés par un guetteur ennemi, qui pouvait nous voir et nous suivait lorsque nous foncions vers le nord. J'avais ce pressentiment horrible que le piège se refermait sur nous de plus en plus. Il nous fallait un plan : quelque chose qui nous permette d'échapper à ce qu'on nous avait préparé.

Je cherchai une sorte d'inspiration. J'étais le chef de cette mission, le commandant en second des Pathfinders. Si quelqu'un était censé trouver des idées lumineuses dans des moments comme celui-là, c'était moi. Je regardai tout autour, tentant désespérément de détecter la source de la menace.

Je sentis une légère odeur de diesel que dégageait le moteur de la Pinkie de devant, la puanteur de l'huile qui brûle sur un pot d'échappement très chaud. Il y avait le bruit étouffé des munitions dans l'une des caisses posées à côté de moi et le sifflement fantomatique du vent dans les arbres. Sinon, il n'y avait pas le moindre signe de vie.

Nous étions loin de chez nous, et à bonne distance du camp Tristar et de la sécurité relative de notre base opérationnelle avancée. Où que soient les ennemis, il était hors de question que je les fasse sortir de leur cachette. Mais j'étais convaincu qu'ils étaient là, quelque part dans ce paysage nocturne, tapis et prêts à frapper. Si je ne parvenais pas à songer à un plan, c'était maintenant, plus que jamais, que j'avais besoin des gars. Il fallait que nous discussions ensemble et que nous confrontions nos idées, et peut-être que ça mènerait quelque part.

Je me penchai vers Steve.

— Mets-toi à côté du véhicule des ingénieurs.

Il accéléra jusqu'à ce que nous soyons à côté de leur 4 x 4. Je leur fis signe de se préparer à s'arrêter. Je criai à Ian, leur sergent.

— Tiens-toi prêt à t'arrêter.

Il leva les pouces, et nous procédâmes de même avec Jason. C'était plus simple de communiquer en personne que d'essayer d'utiliser les radios. De cette façon, on bénéficiait de la clarté propre aux communications en face à face. Sans compter que l'oreillette du Cougar fonctionnait mal et ne couvrait pas bien le bruit du vent.

Devant, Jason ralentit chercha un endroit pour s'arrêter. Nous revînmes à notre position initiale. La règle d'or voulait qu'on ne rompe jamais l'ordre de marche, sauf en cas d'attaque ou d'exercice précis. Il était crucial de savoir à tout moment où se trouvaient les autres véhicules.

Le 4 x 4 de Jason était positionné à 200 mètres environ devant le nôtre, celui des ingénieurs pris en sandwich entre nous deux. Selon nous, notre Land Rover avait été la cible des pires rafales, et Jason ne s'était peut-être même pas rendu compte à quel point cela avait été violent.

Un mortier léger a une portée effective d'environ 1000 mètres. Le véhicule de Jason se serait trouvé devant, à 300 mètres ou davantage de l'endroit où ces projectiles atterrissaient. Il était très peu probable qu'il ait même su qu'on nous avait tirés dessus au mortier.

Un demi-kilomètre plus loin, le 4 x 4 de Jason ralentit, puis sortit de la route. Le véhicule des ingénieurs l'imita et nous aussi. Nous entrâmes dans une palmeraie dense. Jason poursuivit sur une cinquantaine de mètres, jusqu'à une position où, selon lui, on ne nous verrait pas de la route.

La végétation épaisse ne nous mettait à l'abri que des regards. Elle nous empêchait donc d'être vus, mais elle n'arrêtait pas les balles. Il nous aurait fallu une crête, un mur épais ou un *wadi* profond pour être à l'abri des tirs.

Mais nous ne pouvions poursuivre plus avant en sous-bois ou bien nous nous retrouverions coincés. Il y avait à l'ouest un mur de palmiers enchevêtrés.

La Land Rover de Jason fit demi-tour, jusqu'à ce qu'elle soit face à la route. Le véhicule des ingénieurs fit pareil. Nous allâmes nous ranger à côté du véhicule de Jason, faisant face à la route nous aussi. Joe, le tireur du groupe de Jason, couvrit automatiquement ses arcs de tir à l'ouest, à l'opposé de la route. Toutes les autres armes (soit quatre mitrailleuses GPMG et une cal.50) couvrirent la direction est, vers la principale menace, la route 7.

Nous coupâmes les moteurs.

Nous étions maintenant en embuscade.

Il régnait un silence de mort. Nous étions suffisamment près les uns des autres pour avoir un « parlement chinois » sans sortir des véhicules. Nous remontâmes nos lunettes de vision nocturne sur notre tête.

Chaque fois que nous avions une discussion comme celle-là, nous avions besoin d'avoir un véritable contact visuel. Pendant quelques instants, tout le monde se tut, l'oreille tendue, guettant des signes de l'ennemi. Mais il faisait preuve d'un silence de mauvais augure et était toujours là-bas.

Jason et moi commençâmes à vérifier la carte. La priorité, c'était de déterminer exactement où nous étions. Nous localisâmes notre position, puis nous confrontâmes nos idées sur ce que nous avions vu depuis notre départ de Nassiriya, deux heures plus tôt. Jason n'avait pas la moindre idée de la gravité des tirs dont nous avons été la cible. Comme il était dans le véhicule de tête, il était passé bien avant que le gros de l'attaque ait démarré. Il était passé complètement à côté des roquettes et des mortiers.

— Je ne savais pas du tout que c'était aussi lourd, murmura Jason.

Dans le silence, nous prenions garde de faire le moins de bruit possible.

Depuis notre départ de Nassiriya, rien ne nous semblait vraiment logique. Les premières lignes irakiennes paraissaient, étrangement, s'étendre tout le long de la route 7. Nous étions passés devant deux positions, au moins, de compagnies juste après avoir quitté Nassiriya et nous venions d'être attaqués par ce qui devait être une autre compagnie. Jason ajouta une info cruciale au tableau d'ensemble.

— Est-ce que vous avez vu le gros chauffeur de taxi dans sa Datsun essayer de nous attaquer ? demanda-t-il.

Je secouai la tête.

— Non, vieux. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il s'est arrêté sur le bas-côté, juste devant nous, il a tiré son pistolet et s'est mis à l'agiter à la fenêtre. Il a canardé plusieurs fois dans les airs pendant qu'on lui fonçait dessus.

Jason arbora dans l'obscurité son sourire à la Popeye, avec ses dents en

moins. Je ne pus m'empêcher de rire.

— J'ai braqué la mitrailleuse sur lui, continua Jason, et il a vite arrêté d'agiter le pétard. Ce gros chauffeur de taxi a regardé trop de westerns.

Je fus un peu surpris que Jason n'ait pas tiré sur l'homme, mais je me dis que cela nous aurait démasqués pour de bon. Il venait de terminer son anecdote lorsque le faible grondement d'un moteur rompit le silence de la nuit. C'était loin vers le sud, et je n'étais pas sûr, au début, de l'avoir bien entendu. Je tendis l'oreille et l'entendis à nouveau : profond, guttural et puissant.

Je croisai le regard de Jason et je vis que lui aussi l'avait détecté. Penchés au-dessus du tableau de bord de la Pinkie, où nous consultations la carte, nous relevâmes la tête et regardâmes dans la direction d'où provenait le bruit. Nos yeux continuaient de s'adapter à la luminosité naturelle. Nous nous efforcions de voir dans l'obscurité, en tentant de deviner ce qui se déplaçait sur la route.

Au milieu du vide du désert surgit une vision tel un énorme mirage. Peu à peu, toute la route, fut illuminée par des phares de véhicules. Le convoi s'approcha, les phares brillants comme les yeux d'insectes furieux.

Nous ne savions pas du tout ce que c'était.

Mais il y a une chose dont nous étions sûrs : c'était après nous qu'ils en avaient.

XVIII

À mesure que les phares se rapprochaient, on ne les voyait plus, car les véhicules passaient par une dépression naturelle. Lorsqu'ils reparurent, le silence nocturne fut déchiré par un grondement assourdissant, qui faisait trembler jusqu'au sol sous nos pieds.

Je pus distinguer le véhicule de tête du convoi. Il s'agissait d'un beau pick-up de style Toyota. À l'arrière étaient entassés plein de soldats ; il y avait aussi la silhouette caractéristique d'une mitrailleuse lourde DShk (Douchka) montée sur trépied et braquée vers l'avant de façon sinistre.

Le convoi se dirigeait bruyamment vers nous. Il avançait vite, les véhicules rapprochés les uns des autres, les conducteurs ne faisant aucun effort pour se déplacer de façon tactique. Vu leur force et leur puissance de feu, je me dis qu'ils ne devaient pas en ressentir le besoin. À l'arrière de chaque pick-up, il y avait de 10 à 15 combattants irakiens perchés sur des banquettes. Ceux qui étaient les plus proches nous tournaient le dos, mais ceux qui se trouvaient en face regarderaient dans notre direction par-dessus l'épaule de leurs camarades.

Je dénombrai 15 paires de phares, et d'autres arrivaient encore. Chaque véhicule était un pick-up blanc Toyota rempli de combattants. Le convoi était, d'un bout à l'autre, hérissé de Douchka. Je suppose donc que Saddam avait dû en acheter un paquet aux Russes. La Douchka est l'équivalent russe de notre mitrailleuse lourde cal.50. Elle ne peut tirer qu'en mode automatique et elle lance ses grosses munitions perforantes et à haut pouvoir explosif au rythme de 600 par minute.

Les balles de 12,7 mm de la Douchka peuvent traverser des murs et des armes. Un seul de ces projectiles pouvait vous arracher un bras ou une jambe, ou vous décapiter. C'était une arme dévastatrice quand on l'utilisait contre des avions ou des blindés légers, et elle hacherait menu nos Pinkies non blindées. Une cartouche dans le réservoir de diesel de notre 4 x 4, et Tricky, Steve et moi serions gentiment brûlés et foutus.

Le convoi était tellement proche que j'aurais pu, en lançant fort, l'atteindre avec une balle de cricket. Lorsque le premier Toyota arriva à notre hauteur, je vis que les types à l'arrière ne faisaient pas partie des troupes régulières irakiennes. Contrairement aux soldats élégants et coiffés de calots que nous avions croisés plus tôt, ces types-là étaient vêtus de *dichdachas* blanches et portaient sur la tête des *shemagh* à damiers rouge et blanc. Cette tenue (les rapports du renseignement nous l'avaient appris) était la marque de fabrique des fedayin.

Les fedayin étaient des fidèles de Saddam recrutés pour former une milice paramilitaire spéciale. Ils pouvaient se déplacer dans des véhicules rapides et

très maniables, effectuant des opérations éclair de type guérilla. Ils étaient mobiles, possédaient une structure de commandement organique et souple, et leur but consistait à engager le combat avec nous dans une guerre non conventionnelle. D'après ce qu'on voyait de ces mecs, ils étaient disciplinés et très bien armés.

Nous étions ici en Irak avec l'idée que nous serions confrontés à des conscrits démoralisés. C'était à cela que nous devions nous attendre, selon les briefings du renseignement. Nous nous attendions à faire face à des soldats qui ne voulaient pas se battre et qui ne pouvaient pas penser par eux-mêmes. Au lieu de cela, nous avions affaire à des fedayin dans des SUV tout neufs qui cherchaient activement la bagarre et qui étaient dotés d'une sérieuse puissance de feu. Ils avaient l'air de purs et durs. Ils passaient si près que personne n'osa souffler mot. Nous avions coupé nos moteurs ; donc, il y avait peu de risques qu'ils nous entendent.

Mais, juste au nord de notre position, il y avait une petite zone dépourvue de végétation qui ne nous mettait pas du tout à l'abri des regards. Il suffisait simplement qu'un fedayin, en passant devant cette trouée, jette un œil de notre côté pour qu'il nous voie. Il ne nous restait qu'à espérer qu'avec toute la lumière que jetait leur convoi, aucun des ennemis n'avait atteint un haut de degré de vision nocturne naturelle. Avec un peu de chance, ils seraient éblouis par leurs propres phares. Nos 4 x 4 étant complètement éteints, la nuit nous protégerait.

Ces fedayin devaient être une *hunter force* (soit un commando spécialisé dans la traque, la prise en chasse) envoyée pour nous trouver. Il était clair qu'il nous était impossible de les semer. Un 4 x 4 Toyota est plus rapide qu'une Land Rover. Sans compter qu'avec tout le poids que nous transportions, nous étions forcément bien plus lourds qu'eux.

Nous étions en partie descendus des Pinkies dont on avait éteint le moteur : ce n'était guère idéal pour prendre la fuite. Et nous étions bloqués à l'ouest par une végétation épaisse. L'échappatoire naturelle nous était donc fermée.

S'ils nous voyaient, nous serions obligés d'ouvrir le feu avec toute notre artillerie. Grâce à l'effet de surprise, nous avions une chance de pouvoir les écraser. Ils étaient trop resserrés pour éviter notre puissance de feu. Mais, quand même, je ne nous donnais pas gagnants.

Lors des premières rencontres avec l'ennemi et du contact soutenu, juste au sud de notre position, je ne m'étais pas vraiment senti menacé. Nous aurions pu être tués, mais nous aurions tout aussi bien pu attaquer et écraser l'ennemi.

Et nous disposions de plusieurs possibilités de fuite. Cette fois, cela semblait très, très différent, et j'eus comme une grosse boule au ventre.

Ils étaient juste au-dessus de nous, les pick-up se succédant, tonitrueux, et nous savions au fond de nous qu'ils avaient été envoyés pour trouver notre patrouille, lui régler son compte et nous tuer. Jouer à cache-cache avec ces soldats n'allait pas être drôle. Je devais chasser cette forte sensation de nausée qui me montait dans la gorge.

Il ne m'avait pas échappé qu'il s'agissait là du même genre de force paramilitaire que celle qui avait pourchassé l'escadron de SBS dans le nord de l'Irak (ces 60 hommes qui avaient été forcés de prendre la fuite). Tout cet escadron de soldats d'élite avait été mis en pièces et dispersé dans le désert par le même nombre de fedayin. Nous étions neuf. Les SBS étaient 60. Les chances n'étaient pas du tout de notre côté.

Après deux minutes qui me parurent une éternité, le dernier véhicule fedayin passa devant nous. Attendre de voir si ses occupants nous avaient repérés m'avait procuré un sentiment d'anxiété désagréable. Je n'avais pas perdu mon sang-froid, mais j'avais la gorge serrée et sèche. Je poussai un long soupir de soulagement lorsque ce dernier véhicule fedayin poursuivit vers le nord à plein régime et sans faiblir. Manifestement, ils ne nous avaient pas vus.

Mais c'était une force mobile de quelque 200 hommes qui nous cherchait, avec un tas de Douchka montées sur véhicule. Il était clair désormais que, s'ils avaient réussi à mettre en place un convoi de cette taille et équipé d'une puissance de feu aussi mortelle, nous avions dû traverser deux positions ennemies majeures. On ne constituait jamais une *hunter force* avec plus de 25 % de ses principaux effectifs. Nous devons donc supposer qu'il y avait quelque chose comme 1000 soldats irakiens positionnés au sud, et peut-être beaucoup plus.

Nous restâmes silencieux et observâmes la situation. Pendant cinq minutes, nous regardâmes les feux arrière s'éloigner, devenant de plus en plus petits. Ces 5 minutes me paraissent en avoir duré 50. Puis, quelque 3 km devant nous, nous vîmes une file de feux stop clignoter, rouges et furieux dans la nuit. Nous vîmes les véhicules des fedayin ralentir et s'arrêter sur le bas-côté. Il y eut un peu de marches arrière et de marches avant, soulevant une poussière couleur or dans le faisceau de leurs phares, puis toutes les lumières s'éteignirent.

Le noir.

Les moteurs éteints.

Le silence.

Je me dis qu'ils devaient savoir que nous nous dirigeons vers l'aérodrome de Qalat Sikar. Ils avaient dû s'apercevoir qu'ils étaient passés devant nous quelque part sur la route. À présent, leur embuscade était prête. Tout le monde se taisait, les yeux fixés sur l'endroit où le convoi ennemi s'était immobilisé. Je savais ce que les gars pensaient : *Comment allait-on bien pouvoir arriver jusqu'à l'aérodrome, avec cette petite bande installée en travers de notre chemin ?*

Nous devons gagner l'aéroport pour l'atterrissage de 1 PARA et qu'ainsi les premières forces aéroportées puissent débarquer. À cet instant, les gars des 1 PARA seraient positionnés quelque part non loin du QG de la brigade, où ils monteraient dans les Chinook. Ils ne décolleraient pas avant d'obtenir le feu vert de notre part, et les Chinook ne se poseraient que si nous avions délimité la zone de posé, ça, c'était certain. Les Chinook viendraient tout juste de

terminer une mission aérienne et n'avaient très probablement qu'un créneau très précis pour débarquer les gars à Qalat Sikar. Il était vital que nous arrivions pour l'heure H. Les Chinook ne volent pas à plus de 10 000 pieds, car ils n'ont pas d'oxygène pour les troupes qu'ils transportent.

De la base opérationnelle avancée à Qalat Sikar, cela représentait environ une heure de vol. Donc, à partir du moment où nous donnerions le feu vert, il nous resterait une heure minimum avant l'arrivée des PARA, avec l'appui d'hélicos de combat. Être au clair avec le timing, c'était primordial.

Mais j'avais de plus en plus le sentiment que le temps et le destin ne jouaient pas en notre faveur. Si nous poursuivions sur la route 7, nous éliminerions sans aucun doute beaucoup de fedayin. Nous avions l'avantage d'avoir des lunettes de vision nocturne, ce qui nous offrait discrétion et effet de surprise. Mais il y avait peu de doutes que nous nous ferions pulvériser. Notre seule chance d'accomplir notre mission, c'était de rester discrets et nous ne pouvions plus l'être si nous prenions de nouveau la route.

Je me tournai vers Jason et fis signe à Ian, le sergent des ingénieurs, de se rapprocher.

— Ça y est... L'embuscade de l'ennemi est prête, murmurai-je. Impossible de passer par la route principale.

C'était dire une évidence, mais il fallait que quelqu'un le fasse.

— L'embuscade de l'ennemi est prête, confirma Jason.

— Ouaip, marmonna Ian. On dirait qu'ils se sont immobilisés là-bas.

Ian avait un teint cadavérique et ne se réjouissait visiblement pas à l'idée de ces quelques centaines de fedayin sur nos talons. Je pensais d'ailleurs que nous partagions tous cet état d'esprit.

Jason prit la carte, et nous la plaçâmes sous la minuscule lampe fixée sur le tableau de bord de la Pinkie, lampe conçue tout spécialement pour projeter un petit cône lumineux vers le bas tout en émettant une lumière extrêmement discrète. D'après nous, l'aérodrome était à 45 km, pas plus. *C'était tout près, moins d'une heure de trajet sur de bonnes routes.*

Nous ne pouvions pas aller vers le sud pour contourner l'embuscade des fedayin, car c'était au sud qu'était positionné le gros de l'ennemi.

Nous ne pouvions pas non plus poursuivre vers l'ouest, car, de ce côté, la végétation était impénétrable. L'aérodrome se trouvait au nord-nord-est. Il était évident que nous devions essayer de traverser la route et de contourner les fedayin en allant vers l'est, puis de tourner vers le nord-est.

— Il n'y a qu'une chose à faire, fis-je. Traverser la route, puis se diriger vers le nord-est hors sentiers battus. Voir si on peut retrouver des chemins de terre.

— Ouais, dit Jason. On a fait le plus gros du trajet sur la route principale. On fera le reste sur du tout-terrain.

Nous savions que les autres gars avaient entendu ce que nous disions. Leur silence signifiait qu'ils étaient d'accord avec nous. Nous étions loin derrière les lignes ennemies ; nous avions été compromis et, désormais, nous étions

pris en chasse. Dans des situations de ce genre, émettre le moindre bruit, c'était risquer de se faire tuer ; alors, nous échangeions le moins de paroles possible. Là où nous étions, le sol était légèrement moins élevé que la route. Le véhicule de Jason partit le premier, produisant un gémissement horrible lorsqu'il s'engagea sur la petite montée. Dans le silence de mort, le bruit parut assourdissant, comme un énorme avion de chasse qui décolle. Nous n'avions plus qu'à espérer qu'à 5 km de distance, il soit impossible aux fedayin de nous avoir entendus.

Jason s'arrêta sur le bord de la route, regardant attentivement des deux côtés, puis traversa. Une fois de l'autre côté, il fit signe aux ingénieurs d'avancer tout en les couvrant avec les armes de sa Pinkie. Lorsque leur 4 x 4 traversa à son tour, nous couvrions ses arrières avec nos armes à nous.

Ian s'immobilisa de l'autre côté et nous couvrit lorsque nous traversâmes la route déserte. Très lentement, nous poursuivîmes, bringuebalés dans le fouillis de ténèbres qu'il y avait du côté est de la route. Nous avons remis les lunettes, et la végétation était nettement plus éparse de ce côté, mais le terrain semblait un vrai tapecul. Les Pinkies heurtaient des nids-de-poule et hoquetaient dans les ornières, car le poids et le terrain malmenaient leurs suspensions.

Nous descendîmes jusqu'à 5 km/h et, à cette vitesse, nous arrivions à peu près à continuer d'avancer. Mais nous avions quand même l'impression d'être trois chameaux malades qui titubaient dans le désert. L'espace d'un instant, je songeai à ce qui se serait passé si nous n'avions pas suivi le conseil de Steve et quitté la route 7 au moment où nous l'avions fait. Sans doute les fedayin nous auraient-ils rattrapés et nous aurions dû livrer la bataille de notre vie.

Nous avons eu une chance incroyable de les avoir évités. J'avais du mal à croire que ces centaines de fedayin ne nous avaient pas vus. Néanmoins, la partie avait changé désormais. Je le sentais à l'atmosphère tendue qui régnait dans notre Land Rover. En un instant, nous étions passés de la position de chasseurs à celle de chassés.

Tout autour de nous, il y avait le « coââ-coââ-coââ » des grenouilles dans les buissons. Il devait y avoir de l'eau, et les batraciens marquaient un tempo inquiétant, comme pour renforcer l'idée que, chaque instant qui passait, le piège se refermait un peu plus.

Il était même difficile de réfléchir de façon claire avec tout le raffut que faisaient ces grenouilles. Une chose était toutefois évidente : nous devons faire preuve désormais, de discrétion et de dissimulation. Si nous voulions avoir la moindre chance d'arriver à Qalat Sikar, il fallait que nous passions inaperçus. Nous étions 9 hommes dans 3 Pinkies surchargées, qui essayaient d'éviter 200 fedayin et leurs dizaines de pick-up. Rester cachés était infiniment préférable à une confrontation armée.

Pour couronner le tout, nous ne savions pas comment les trois ingénieurs s'en sortiraient en cas d'attaque, car nous n'étions jamais allés au combat avec eux. Ils pouvaient se révéler solides comme des rocs ou perdre les pédales et

céder à la pression. Toujours est-il que nous n'en savions rien, et c'était cette absence d'expérience commune du combat qui faisait d'eux une telle inconnue.

Quand on conduisait sur un terrain irrégulier et chargé en végétation, comme c'était le cas à présent, on devait rapprocher davantage les véhicules les uns des autres. Il était facile de se perdre de vue dans un environnement comme celui-là. Et, s'il y avait bien une chose dont on n'avait pas besoin, c'était de faire des appels radio et d'essayer de localiser des 4 x 4 perdus. Nous avions laissé peut-être 25 mètres entre chaque Land Rover et avançons à vitesse d'escargot, lorsque je m'aperçus que les véhicules de Jason et Ian s'étaient brusquement arrêtés.

Le 4 x 4 de Jason était en tête. Celui d'Ian s'était arrêté à côté, mais légèrement en retrait. Nous nous arrêtrâmes de l'autre côté de la Pinkie de tête, afin que nos véhicules forment un « V ». Je sautai à terre et m'approchai de Jason. J'aperçus un très faible reflet de lune sur une étendue d'eau, juste devant nous.

Je fouillai des yeux le sous-bois, et le bruit me frappa. Le 4 x 4 de Jason s'était arrêté sur le bord même d'un canal, et les grenouilles s'en donnaient à cœur joie. La voie d'eau semblait de la taille d'un canal britannique ordinaire, le genre de cours d'eau fréquenté par des péniches pleines de vacanciers.

Je jetai un œil à l'autre rive et devinai, les silhouettes d'un ensemble de cabanes basses. Elles étaient situées en retrait, à 300 mètres environ du canal, et elles ressemblaient à des dépendances de ferme.

Je me tournai vers les gars et fis le geste de me trancher la gorge (en langage PF : « Coupez les moteurs »). Nous avions besoin de nous faire une idée de la direction que nous suivions, maintenant que nous avions atteint la première voie d'eau irakienne.

Une fois les moteurs coupés, le seul bruit émis par les Pinkies était le ronronnement des ventilateurs et le « clic-clic-clic » de l'acier qui refroidit. Ça paraissait aussi bruyant que des coups de feu dans le calme inquiétant de la nuit, et j'aurais donné n'importe quoi pour que ça se taise. Jason pointa le doigt vers le reflet de lune sur l'eau et rompit le silence.

— Dave, impossible que les Land Rover traversent ça.

Je frottai mes mains sur mon visage pour essayer d'en chasser la tension.

— Je sais bien, mon vieux.

Les Land Rover britanniques ordinaires possèdent, sur un côté, un tuyau de reniflard dont l'extrémité ressort au-dessus de la portière du conducteur. Les moteurs diesel peuvent aspirer de l'air par ces tuyaux, ce qui permet aux 4 x 4 une profondeur de passage de gué de deux bons mètres. Mais les Pinkies n'en étaient pas équipées, car, avec leur design coupé et ouvert, il n'y avait nulle part où fixer le tuyau. De toute façon, l'eau que nous avions devant nous devait être plus profonde et nous ne savions pas du tout à quoi ressemblait le lit du canal. L'eau paraissait plus ou moins stagnante, et, dessous, c'était probablement de la vase.

— Je vais te dire autre chose, fit Jason. On a bien failli se rétamé dans la flotte avec la Pinkie. La rive du canal, on ne l’a vue qu’au dernier moment, avec toutes ces broussailles. Vu tout le poids qu’on transporte, le 4 x 4 se serait sûrement renversé. On aurait tous été à l’eau...

— Je sais, coupai-je. Ce terrain, c’est l’horreur.

Jason pointa le doigt vers le nord.

— En plus, y a aussi ce connard-là, et va savoir combien d’autres encore.

Positionné comme il l’était dans le véhicule, il était un peu plus haut que moi. Je dus donc tendre le cou pour voir ce qu’il indiquait. Juste au nord, il y avait ce qui ressemblait à un autre canal qui venait de la direction de la route.

Les canaux devaient former un réseau d’irrigation, et nous étions effectivement bloqués. Ça ne s’annonçait pas bien. Ces deux voies d’eau nous barraient la route à l’est et au nord, les directions mêmes où nous devions aller.

En dehors de Jason, les gars, dans les Land Rover, se taisaient, scrutant le mur de végétation qui nous entourait et leurs arcs de tir. Nous allions manifestement être ici pendant quelque temps, car on ne voyait pas par où passer. Heureusement que nous étions embusqués, surtout avec cette *hunter force* qui se trouvait juste au nord.

Je croisai le regard de Steve et fit un signe de tête vers l’est.

— Steve : faction.

Sans un mot, il défit sa Minimi de la Land Rover et partit discrètement à pied. Il s’arrêta à une trentaine de mètres sur une légère pente qui dominait le canal, et puis il s’immobilisa, son arme à la main. Une fois qu’il avait cessé de bouger, sa silhouette s’était fondue dans le décor nocturne, au point d’être quasiment invisible.

— Jase, les cartes, murmurai-je.

Nous nous réunîmes au-dessus du tableau de bord de ma Pinkie et nous posâmes encore une fois les cartes sous la petite lampe. Nous n’avions pas fait, selon nous, plus de 500 mètres vers l’est. Il n’y avait pas d’autres cours d’eau d’indiqués sur la carte à l’endroit où nous nous trouvions. Soit les cartes étaient carrément obsolètes, soit les canaux étaient trop petits pour être marqués. De toute façon, on l’avait dans le cul.

En ne consultant que les cartes, nous n’avions aucun moyen de savoir s’il existait d’autres canaux dans le coin ni d’établir un itinéraire possible pour passer. Jase et moi, nous n’eûmes pas besoin de l’exprimer par des mots. Nous le savions tous les deux. Et nous nous creusions la tête pour trouver une solution.

— Et les photos satellites ? demandai-je.

Les images de l’aérodrome de Qalat Sikar, y compris ses tours de contrôle et ses véhicules, étaient gravées dans ma mémoire. Elles étaient suffisamment détaillées pour montrer des cours d’eau de la taille des canaux sur lesquels nous étions tombés. La procédure opérationnelle standard défendait d’emporter des photos satellites, car elles constituaient une source de

renseignement trop sensible pour tomber entre les mains de l'ennemi. Mais, sachant combien les cartes pouvaient se révéler fausses, j'espérais que Jason en ait subtilisé une ou deux dans son 4 x 4. Je l'entendis pouffer dans sa barbe.

— Des photos satellites... Si seulement. Elles sont restées à la FOB.

Je sentis une main sur mon épaule. Je me retournai. C'était Tricky. Il me montra Steve. Je regardai et vis Steve, debout, tendu et immobile, sa Minimi posée fermement sur l'épaule et prête à tirer. Il avait manifestement vu quelque chose. Je pris ma SA 80 et partis, sans un bruit, le rejoindre. C'est alors que je le vis regarder par-dessus son épaule.

L'expression de son visage était très évocatrice : *On a de la compagnie.*

XIX

Steve tourna de nouveau la tête vers ce qui l'avait alerté. Il avait adopté la posture du tireur, son arme en joue et braquée vers le nord-est. Je me frayai un passage en silence à travers les broussailles, mon arme braquée. Je m'arrêtai juste derrière Steve, sur sa gauche.

Il me fit signe de ne pas faire de bruit, puis indiqua la direction dans laquelle son arme était pointée. Je les entendis avant de les voir. Des voix qui parlaient en arabe me parvenaient dans l'air frais de la nuit. Quels qu'ils soient, ils parlaient fort et avec animation, et s'approchaient de plus en plus de notre position. Je supposai qu'il s'agissait d'une équipe de recherche, venant en complément de la *hunter force* des fedayin.

Peut-être qu'ils vérifiaient à pied les deux côtés de la route 7, depuis leur position d'embuscade, passant les alentours au peigne fin pour nous faire sortir de notre cachette, auquel cas nous serions obligés d'ouvrir le feu et fuir sans avoir la moindre idée de la direction à prendre.

Les voix se firent plus fortes. Autour de nous, les broussailles étaient denses, si bien que nous ne pouvions pas voir nos ennemis. Il y avait par ailleurs une brume épaisse qui montait du canal et s'enroulait dans la végétation, ce qui conférait aux choses un côté film d'horreur. Nous opérions tous les deux sans nos lunettes de vision nocturne, car nous les avions relevées sur nos têtes lorsque nous nous étions arrêtés. Si nous repassions maintenant en mode vision nocturne, nos yeux mettraient trop de temps à bien s'adapter, surtout quand l'ennemi était juste au-dessus de nous.

Dans le silence inquiétant, l'arabe guttural des voix devenait assourdissant. Des silhouettes apparurent de l'autre côté du canal.

Nous pouvions voir leurs pieds sous les broussailles épaisses, et, au-dessus, leurs têtes. Je voyais la lueur terne et métallique que réverbéraient les armes qu'ils portaient en bandoulière, et une odeur de fumée de cigarette arriva jusqu'à moi.

Ils étaient à 15 mètres de nous et il paraissait impossible qu'ils n'aperçoivent pas la Land Rover de Jason, dont l'avant plongeait presque dans le canal couvert de brume. Steve et moi, nous étions figés, suivant lentement les Irakiens avec nos viseurs. Mon doigt sur la détente était extrêmement raide, à ça d'ouvrir le feu. Mon cœur s'emballait, battant dans mes oreilles. Le bruit me paraissait extrêmement fort, comme si, à lui tout seul, il allait nous trahir.

Steve murmura :

— Dave, je vais les dégommer.

Je lui fis signe de ne pas tirer.

— Dave, je vais les dégommer.

Encore une fois, je lui fis signe de ne pas tirer. Il fallait que nous tentions de rester discrets jusqu'au bout. J'étais convaincu que la réussite de notre mission (sans parler de nos chances de nous en sortir vivants) en dépendait.

Lentement, tellement lentement que c'en était presque douloureux physiquement, les silhouettes arrivèrent à notre hauteur. Lentement, leurs voix s'éloignèrent dans la brume épaisse et les broussailles enchevêtrées. Chose incroyable, ils ne semblaient pas nous avoir vus. Pendant cinq minutes, nous restâmes totalement immobiles et silencieux, au cas où d'autres arriveraient ou bien s'ils faisaient demi-tour pour attaquer notre position.

Vu l'urgence de notre mission et la situation terrible dans laquelle nous nous étions retrouvés, ces cinq minutes me parurent interminables. Steve finit par baisser son arme. J'approuvai d'un signe de tête, avant de revenir vers les véhicules. Dans un murmure, j'expliquai aux autres ce dont nous venions d'être témoins. Puis je me remis à examiner la carte et à tenter de trouver le moyen de continuer jusqu'à Qalat Sikar.

Ce fut Jason qui rompit le silence.

— Dave, on ne peut pas passer.

Tous les yeux se tournèrent vers moi, hormis ceux de Steve, qui était de faction. Tout le monde attendait ma réponse. À nous 6, nous avions plus de 65 ans d'expérience militaire. Lors des exercices, nous avions fait le tour de toutes les éventualités *ou, du moins, c'était ce que nous croyions*.

De même que nous pensions avoir tout vécu lors des opérations en Sierra Leone, en Afghanistan et ailleurs. Mais, en vérité, aucun d'entre nous n'avait encore connu ce genre de situation : bloqués de tous les côtés et encerclés par une force ennemie largement supérieure.

Nous nous targuions d'être rusés et audacieux, et de penser à l'impensable. Mais, j'avais beau me creuser les méninges, je n'arrivais pas à trouver de solution.

La distance entre nos véhicules était de quelques mètres maximum. Dans la nuit noire, j'entendais la respiration tranquille des gars, entrecoupée par le rythmique « bip-bip-bip » des insectes qui nous entouraient. Hormis ça, c'était un silence de mort. Ce silence, conjugué à cette indécision terrible, c'était l'horreur de chez l'horreur. Je détestais être piégé comme ça.

Me revint alors en mémoire la dernière fois où j'avais été encerclé ainsi par l'ennemi. C'était l'Afghanistan et ma toute première mission avec les PF. J'étais capitaine à cette époque, mais on m'avait attribué une place de mitrailleur à l'arrière de l'un des 4 x 4, qui était commandé par un vieux briscard.

Il était mon mentor pour ma première mission de combat dans les PF, afin de me préparer doucement à devenir commandant en second des Pathfinders.

On était fin 2001, et nous avions atterri à la base aérienne de Bagram, avec pour mission d'être les premiers dans un Kaboul tout juste libéré du joug des talibans.

Après les décennies de combats, la capitale afghane était complètement bousillée. Je n'avais jamais rien vu de tel. C'était un champ de ruines. Notre mission consistait à déterminer la réalité du terrain, car personne ne savait quelle était la situation véritable là-bas : quels clans contrôlaient quelles régions, qui étaient les seigneurs de guerre et quelles étaient les principales menaces.

Il ne nous avait pas fallu longtemps pour comprendre que Kaboul présentait une situation fluide et évoluant rapidement, pleine de changements d'allégeance et de trahisons. Nous étions partis à la rencontre d'un seigneur de guerre, dans sa base, située à la sortie de la ville.

Plus nous approchions de notre lieu de rendez-vous, plus notre interprète afghan devenait nerveux. C'était bien signe que le mec que nous nous apprêtions à rencontrer, ce n'était pas un rigolo du tout.

Nous étions arrivés à sa base, qui s'était révélée une miniforteresse avec miradors, emplacements d'armes à feu et chemin de ronde. Nos deux véhicules avaient été soudain encerclés par des Afghans maigres armés et arborant des *pakuls* (leurs casquettes traditionnelles en laine roulée). Un groupe d'environ 12 individus avait déferlé autour de nous.

À chaque coin de la forteresse, il y avait des types dans les miradors, fumant d'énormes joints, et l'air était chargé de l'odeur douceâtre et entêtante de l'herbe qui brûle.

Un type s'était avancé vers moi et m'avait offert son RPG. C'était bizarre comme geste. J'avais feint d'être intéressé et l'avais accepté. Aussitôt, il avait tendu le bras à l'intérieur du véhicule et saisi ma SA 80, alors attachée sur le côté. Une seconde après, le type la pointait contre ma tête. Nous étions venus là en mode « non menaçant ». Cela signifiait que nous n'étions pas descendus de voiture avec nos fusils d'assaut. Désormais, j'avais un Afghan furieux, l'air stone, qui braquait sur moi ma propre arme et dont le doigt sur la détente était blanc de crispation.

Un coup d'œil avait suffi à nous montrer combien nous étions surpassés en nombre. Nous étions encerclés, piégés, et notre puissance de feu ne faisait pas le poids. Il avait fallu une sorte de confrontation épique pour nous sortir vivants et indemnes du domaine de ce seigneur de guerre.

Le souvenir de cette confrontation afghane déclencha soudain comme une illumination. C'était vrai qu'à première vue, nous étions coincés ici en Irak.

Nous ne pouvions aller vers le nord, le sud, l'est ou l'ouest avec les véhicules sans rencontrer des obstacles insurmontables ou bien une force ennemie largement supérieure. *Mais si on y allait à pied ?*

Je regardai le cadran légèrement fluorescent de ma Bulgari. Il était 19 heures, et l'aérodrome était à moins de 45 km. Il nous restait huit heures jusqu'à 3 heures, l'heure H pour le débarquement des 1 PARA. Je me dis que c'était à peu près faisable. Je resongeai à la dernière phase d'endurance de la sélection PF, qui comprend une marche de 64 km de nuit et en montagne. On devait l'effectuer avec 40 kg sur le dos, en plus du poids de son arme, et

réaliser une moyenne de 6 km/h.

L'aérodrome était à 45 km, le terrain était plat, et nous serions bien moins chargés que lors de l'épreuve d'endurance. Je calculai que 45 divisés par 6, ça faisait une marche de 8 heures. Nous pouvions y arriver. En réalité, nous pourrions bien parvenir à Qalat Sikar en moins de huit heures, peut-être même en six si le terrain restait le même. Nous n'aurions peut-être pas le temps d'effectuer une reconnaissance complète de l'aérodrome, mais nous pouvions sécuriser une zone de posé, la délimiter et donner le feu vert aux 1 PARA.

Ce serait une marche monstrueuse à travers l'inconnu, mais se déplacer à pied était le seul moyen pour nous sortir de là. Si nous restions dans les véhicules, nous étions bloqués de tous côtés par un terrain infranchissable et par l'ennemi. Nous devons supposer que la *hunter force* fedayin avait prévenu par radio qu'elle nous avait perdus. L'ennemi saurait alors que nous avions quitté la route et, du même coup, serait à l'affût de tout véhicule faisant du hors-piste. Se débarrasser des Land Rover et poursuivre à pied était la dernière chose à laquelle s'attendraient nos poursuivants.

Il était temps d'exprimer le fond de ma pensée. Je levai les yeux et croisai le regard de Jason. Je voyais bien qu'il attendait de moi que je prenne des initiatives et propose des solutions. À voix basse, je m'empressai d'exposer mon idée aux gars.

— T'as raison, Jase, impossible de passer avec des véhicules. Le seul moyen qu'il nous reste pour accomplir la mission, c'est de faire sauter les véhicules et de poursuivre à pied. Ils ne s'y attendront pas du tout, et c'est notre seule chance de sortir d'ici en évitant un contact massif. Si nous abandonnons tout, sauf nos armes et nos fourre-tout, nous voyagerons vite et léger. On laissera sur les charges des détonateurs à retard d'une heure. Comme ça, on sera partis depuis longtemps lorsque les 4 x 4 exploseront.

Nous devons faire sauter les véhicules afin d'en priver l'ennemi. Mais nous laisserions des détonateurs à retard pour que cela nous laisse le temps d'être très loin quand ils exploseraient. Autrement, nous ferions venir l'ennemi droit sur nous. Nous arracherions ensuite tout notre équipement top secret, le bousillerions et le balancerions dans le canal.

Pendant deux secondes, personne ne réagit à ma suggestion.

Ce fut Jason qui rompit le silence :

— On pourrait essayer d'y arriver à pied. Le problème, c'est qu'on sait pas du tout ce qui nous attend entre ici et Qalat Sikar. Jusqu'ici, il y a eu des Irakiens partout. On a vu une *hunter force* d'environ 200 hommes, ils ont des positions tout le long de la route, et certains n'y sont pas allés de main morte avec nous. C'est impossible de savoir sur quoi on va tomber si on poursuit à pied. Sans compter qu'on n'aurait pas notre grosse puissance de feu.

— Tricky ? demandai-je.

Tricky secoua la tête.

— Ça m'étonnerait qu'en y allant à pied, on arrive à temps pour l'heure H. On pourrait parcourir la distance, mais pas assez vite pour dégager et

délimiter une zone de posé pour les PARA. Il faudra qu'on évite les habitations, les chiens, les canaux, les marais, les routes principales. En plus, faudra qu'on contourne les positions de l'armée irakienne et peut-être des fedayin. Et tout ça, ça va nous ralentir.

Tricky était l'un des opérateurs les plus expérimentés et optimistes des Pathfinders, mais il était aussi réaliste. Avec Jason, il était l'opérateur le plus aguerri que nous ayons. S'ils étaient tous les deux opposés à ce que je proposais, peut-être que continuer à pied n'était pas envisageable. Mais je n'étais malgré tout pas prêt à renoncer.

— Peut-être que tu as raison, dis-je, mais on est arrivés jusqu'ici et on a fait 80 % du chemin. Je pense qu'on peut continuer à pied et, s'il le faut, demander à 1 PARA qu'ils retardent leur heure H. Si ça prend plus de temps à pied pour atteindre, reconnaître et sécuriser l'aérodrome, on peut leur demander d'arriver plus tard et on peut encore réaliser la mission.

— Qu'est-ce qu'on fait si on est à pied et qu'on se fait coincer par les Irakiens ? demanda Jason. On sera privés de la grosse puissance de feu que nous apportent les Land Rover.

— On fait ce qu'on fait toujours : on arrête de tirer et on essaie d'éviter le contact avec l'ennemi en fuyant.

— Mais qu'est-ce qu'on fait si on n'a nulle part où s'échapper ? insista Jason. Si on est au pied du mur et piégés ?

— Si ça arrive, on se planque et on appelle une équipe CSAR pour venir nous chercher. On appelle l'Army Air Corps, et, si ça marche pas, la RAF avec un Chinook. Si ça, ça ne marche pas non plus, les Yankees avec un MH-53 Pave Low. De toute façon, on nous envoie une machine avec une sérieuse puissance de feu et on nous tire de là.

Il y eut de nouveau un silence. J'entendais presque les gars se creuser la tête. Personne d'autre ne donna son avis ni ne fit une proposition. On aurait dit que nous étions figés : *Est-ce que poursuivre à pied était vraiment envisageable ou bien est-ce que c'était un pont trop loin ?*

Jason finit par dire.

— Tricky, t'en penses quoi ?

Tricky était un soldat endurci et connaissait très bien l'espace de bataille. Voilà pourquoi Jason sollicita son avis.

Tricky répondit :

— Je pense qu'il faut qu'on garde les véhicules le plus longtemps possible. On pourra toujours finir à pied, mais ils sont notre puissance de feu, notre vitesse et notre mobilité.

Garder les véhicules présentait un problème flagrant : nous ne pouvions pas rouler vers l'ouest, car le terrain était infranchissable ; nous ne pouvions pas aller vers le nord à cause de l'embuscade des fedayin ; à l'est, nous tomberions sur les canaux. La seule route possible, c'était vers le sud, et cela voulait dire abandonner la mission et revenir en passant devant les forces

irakiennes que nous venions d'éviter.

Pour plusieurs raisons, nous conclûmes qu'il y avait au moins deux bataillons (ce qui pouvait aller jusqu'à 2000 soldats irakiens) au sud. La force fedayin s'élevait à 200 hommes, minimum.

Une *hunter force* représenterait 25 % de l'effectif total ; donc, d'après nos calculs, il y avait environ 1000 soldats dans la dernière implantation que nous avions traversée. Au sud de cet endroit, les Irakiens devaient avoir encore un bataillon, au moins, pour faire face aux US Marine Corps.

Ces troupes seraient positionnées et guetteraient notre présence. Elles seraient largement prêtes à nous frapper si, pour quelque raison bizarre, nous venions à retraverser leurs positions. En roulant vers le sud, nous ne pourrions jouer sur aucun effet de surprise et nous nous dirigerions dans une série d'embuscades. Sans compter que nous pourrions bien avoir la *hunter force* fedayin à nos trousses.

Aller vers le sud, c'était s'attirer des ennuis à la pelle. Nous serions confrontés à des milliers de soldats irakiens et nous serions très probablement massacrés. Même topo dans les autres directions. La situation était critique, mais, visiblement, personne ne savait quoi faire.

Tricky rompit le silence :

— La constante, ce sont les véhicules. Vous vous rappelez Bravo Two Zero ? Ils ont été foutus parce qu'ils y sont pas allés avec les véhicules.

— Dez, t'en penses quoi ? demanda Jason.

— Pareil que Tricky et toi : on garde les véhicules.

Je demandai son avis à Ian, le sergent du Génie royal.

— Garder les véhicules, dit-il. Rappelez-vous ce qui est arrivé aux gars des SBS au nord : ils ont perdu leurs véhicules et ils ont été foutus.

— Joe ? demanda Jason.

— Garder les véhicules, dit Joe.

Je demandai à Steve de revenir. Il s'agissait d'une décision à prendre tous ensemble. Il le fallait.

Je lui exposai notre situation.

— Steve, on ne peut pas aller vers l'est, le nord ou l'ouest avec les véhicules. Soit on les fait sauter et on poursuit à pied jusqu'à l'aérodrome, soit on garde les véhicules. Tous les autres, jusqu'ici, veulent garder les véhicules. Ça nous permettra d'aller vite, d'avoir une puissance de feu et de la mobilité, mais il y a de grandes chances qu'on se fasse pulvériser. Je pense encore qu'on peut poursuivre à pied, continuai-je, et, comme ça, on peut accomplir notre mission. Mais on a évidemment de grandes chances d'être capturés et tués. Donc, c'est comme si je te demandais de choisir entre un gros coup de pied dans le cul et un énorme coup de poing dans le nez ? Qu'est-ce que ce sera, vieux ?

Steve fit un grand sourire. Puis haussa les épaules.

— À choisir, j'ai envie de garder mon cul. Donc, je suppose qu'on garde les véhicules.

Dans la vie, j'ai toujours pensé que l'acceptation était une vertu. Parfois, on n'a pas d'autre choix que d'accepter la situation dans laquelle on se trouve et d'essayer de voir quelle opportunité peut en sortir. Autrement, c'était votre tête et votre peur qui vous déglouaient. Mais cela restait la décision la plus difficile que j'aie jamais prise. Ce qui fut déterminant pour moi, c'est que je ne serais jamais allé à l'encontre des gars, surtout quand il s'agissait, comme c'était le cas ici, d'une question de vie ou de mort.

Je respirai profondément.

— OK, on garde les véhicules. Mais ça veut dire aller vers le sud et se battre pour arriver jusqu'aux premières lignes américaines.

Jason acquiesça d'un hochement de tête.

— On utilise les 4 x 4 pour aller aussi loin que possible dans la direction des Américains. Si on ne peut plus avancer, on se bat à pied, dos à dos s'il le faut.

Je promenai mon regard sur les autres visages. Il y eut une série de hochements de tête lugubre. La décision était prise, mais je ne me faisais pas d'illusions : nous n'étions pas tirés d'affaire pour autant. La vérité, c'est que nous n'avions nulle part où aller. Au nord, à l'est, à l'ouest ou au sud, nous étions presque certains d'être pulvérisés.

Dans le meilleur des cas, certains d'entre nous pourraient être blessés, capturés et torturés par les Irakiens, et je me disais que je préférerais plutôt me prendre une balle.

XX

On n'avait pas le temps de s'attarder sur la question. On ne pouvait pas se permettre de prendre le temps de réfléchir ou de rester figés. Nous n'avions qu'une possibilité désormais et c'était de nous battre. Et si nous devions le faire au maximum de notre férocité, il fallait que nous nous magnions le train et que nous partions au combat.

— Dave, si on file vers le sud, on va avoir besoin d'un appui aérien, suggéra Tricky. Si on peut obtenir un appui aérien, je peux guider des frappes des deux côtés de la route pendant qu'on roule. Elles ouvriront un tunnel d'évasion et pulvériseront les positions ennemies pendant qu'on se barre.

Ce n'était pas un plan subtil, mais la suggestion de Tricky était un trait de génie pur. C'était du PF typique. Nous pouvions faire tourner notre présence ici à l'avantage de tous en guidant des frappes aériennes pour qu'elles pilonnent les positions ennemies dont personne, à part nous, ne connaissait l'existence. En faisant cela, nous n'aurions peut-être pas accompli notre mission, mais nous étions sûrs de chez sûrs d'anéantir un bon paquet d'unités ennemies, de celles qui venaient de faire de sérieux dégâts parmi les US Marine Corps.

Prenez une situation complètement désespérée et transformez-la en une opportunité de victoire : c'était le genre de pensée non conformiste et dingue qui définissait les hommes de la section Pathfinder. En tant que contrôleur de l'appui aérien des PF, Tricky était un des opérateurs les plus expérimentés de la British Army. Si nous pouvions obtenir une sérieuse puissance de feu en orbite au-dessus de nous, j'étais certain que nous pourrions réussir.

Je souris.

— Super idée, vieux. Faisons venir un appui aérien.

Tricky régla le TACSAT afin que nous puissions appeler le QG des PF.

— Mayhem Three One, ici Mayhem Three Zero, psalmodia Tricky. Allez chercher Sunray. À vous.

Étonnamment, la réponse fut instantanée. En quelques secondes, nous étions en communication avec Nigel (indicatif d'appel Sunray). Tricky me passa le TACSAT.

— Sunray, ici Maverick One, lui dis-je en utilisant mon indicatif d'appel. On est à 80 km au nord de Nassiriya et on est coincés derrière les lignes ennemies. Notre position exacte est : 937485. Les forces ennemies nous encerclent de toutes parts. On ne peut pas poursuivre la mission.

Il y eut un instant de silence sur le réseau, puis Nigel répondit :

— Roger. Quelle est votre intention ?

À sa voix, j'avais l'impression qu'il était fatigué et choqué, voire

désorienté.

— On a l'intention de prendre la route 7 vers le sud, lui dis-je. On engagera le combat avec l'ennemi en chemin et on rejoindra les Américains. Les ennemis sont positionnés en grand nombre sur toute la route 7. La zone n'est pas, je répète, n'est pas relativement bénigne.

La voix de Nigel revint en résonnant sous les parasites.

— Roger.

Pause.

— Il faut que vous reveniez vers les positions américaines.

Je pensai : *Sans déconner, Sherlock. Ça sert à quoi de répéter ce que je viens de dire ?*

— Parle-lui du plan aérien, fit Tricky.

— Demande couverture aérienne, dis-je. Sunray, on peut coordonner des frappes aériennes sur des positions ennemies massives tout le long de la route 7. La zone n'est pas relativement bénigne. Ça grouille d'ennemis. Avec une couverture aérienne, on peut les écraser. Demande appui aérien pour le faire.

La voix de Nigel me revint aussitôt, catégorique, mécanique et dédaigneuse.

— Il n'y a rien de disponible.

Ce fut à moi de marquer une pause cette fois. *Comment pouvait-il n'y avoir aucun appui aérien ?* Nous participions à une mission cruciale loin derrière les lignes ennemies, et la puissance des armées britanniques et américaines comptait sur nous.

Nous venions de découvrir des tas d'ennemis dans des positions défensives dissimulées et nous étions on ne peut mieux placés pour les frapper. Dans ces conditions, il devait y avoir moyen de nous trouver une couverture aérienne.

Je regardai Tricky. Il avait l'air complètement écoeuré. Comment se pouvait-il qu'il n'y ait pas d'appui aérien disponible, surtout quand on avait une occasion en or de frapper un coup mortel ? C'était totalement incompréhensible.

— Redemande, me murmura Tricky.

Je tentai d'expliquer à Nigel que nous avions découvert des positions cachées de milliers de soldats irakiens et qu'en disposant d'un appui aérien, Tricky pourrait diriger ses frappes sur eux. J'essayai d'expliquer que ces troupes attendaient là pour tendre des embuscades aux Marines lorsqu'ils s'avanceraient hors de Nassiriya. Je soutins qu'il fallait que cela devienne une mission aérienne de priorité.

— Il n'y a pas d'appui aérien disponible, répondit Nigel.

Comment pouvait-il le savoir ? Il ne m'avait même pas dit « Attends », le temps d'appeler la brigade ou les Américains pour vérifier. Bien sûr, on nous avait avertis pendant les briefings de la patrouille qu'il y avait très peu de chances que nous puissions disposer d'appui aérien. La couverture aérienne ne s'obtient jamais facilement. Mais nous ne demandions pas un appui pour qu'on vienne nous secourir. Nous disions seulement qu'avec des frappes

aériennes, nous les guiderions sur l'ennemi dans toutes les positions cachées que nous avions découvertes et les mettrions en déroute.

— S'il n'y a pas d'appui aérien, est-ce qu'il y a une possibilité de récupération au combat ? demandai-je.

Je comptais insister le plus possible.

— Est-ce qu'il y a une équipe en stand-by, au cas où ?

Je ne demandais pas s'il y avait une CSAR de disponible. Cette équipe de recherches et secours aérolarguée, on ne l'obtient que quand on est en fuite, qu'on n'a plus de coms et que le QG ne sait pas où l'on est. On appelle alors la CSAR pour vous retrouver et vous tirer du pétrin.

Je demandais s'il y avait une capacité de récupération au combat que nous pouvions appeler, si nous atteignions une zone appropriée où elle puisse sans danger venir nous chercher. On demande la récupération au combat quand on est à une position connue, où l'on peut s'arrêter suffisamment longtemps pour que les secours viennent vous chercher.

Une force de secours se composerait probablement de deux Chinook remplis de soldats, avec des hélicoptères d'attaque en appui. Je me dis qu'à cet instant, 1 PARA devait se préparer pour l'opération de Qalat Sikar, avec Chinook disponibles et prêts à décoller. Probablement, donc, que Nigel pouvait confier à quelques-uns de ces gars-là une mission de secours pour venir nous chercher si nécessaire.

Les gars de ma patrouille savaient ce qu'était la récupération au combat, et nous nous y étions entraînés sans relâche. Ce n'était sans doute pas le cas des gars de la reconnaissance du génie, mais nous pouvions les aider de toute façon. Tous m'avaient entendu demander à Nigel si l'on pouvait disposer de récupération au combat. Sans la moindre couverture aérienne, il était presque inévitable que nous allions en avoir besoin, car, à vrai dire, nous n'avions nulle part où aller. Au nord, à l'est, à l'ouest ou au sud, on était presque sûrs de se faire écraser, et surtout sans frappes aériennes pour nous appuyer.

La voix de Nigel se fit entendre à nouveau.

— Il n'y a pas de couverture aérienne disponible. Il n'y a pas d'équipe de secours. Vous êtes tout seuls.

L'espace d'un instant, je restai complètement interdit. J'avais l'impression qu'on venait de me faire avaler un litre d'acide. Nous savions qu'on pouvait laisser des forces comme la nôtre se sortir de la merde elles-mêmes. Mais nous étions dans une situation idéale pour arroser une série de positions ennemies dont personne ne soupçonnait l'existence avant que nous tombions dessus. Nous avons fait sortir les ennemis de leur cachette et ils étaient manifestement ici pour foutre en l'air les US Marine Corps quand ils quitteraient Nassiriya pour s'avancer vers le nord. Mais il était inutile que j'insiste là-dessus. On n'avait pas de temps à perdre avec ces conneries.

Je dis à Nigel :

— Roger. Terminé.

Je me tournai vers les gars.

— Il n'y a pas d'appui aérien. On est tout seuls. Il faut qu'on parte.

Les rares fois où, dans ma vie, j'ai vraiment été laissé dans la merde, j'ai prié. Cette fois, je n'eus le temps que pour un rapide : « Dieu, si tu me sors de cette situation, c'est promis, je travaillerai plus dur. »

Nous étions tellement dans la merde qu'il ne s'agissait que d'une pensée fugitive. Nous n'avions pas le temps de nous attarder sur des choses qui ne concernaient pas directement les moyens de nous tirer de là, et si possible en vie.

Jason se mit à débiter le plan d'action.

— Je vais partir devant. Conservez de l'espace entre les véhicules. N'engagez le combat avec l'ennemi que quand on nous tire dessus avec précision. Sinon, restez discrets et ne tirez pas le reste du temps...

Au cours des 48 dernières heures, mon avis sur Jason avait complètement changé. Il était intrépide, et rien ne semblait l'impressionner. Comme là, lorsqu'il se porta volontaire pour prendre la place de tête dans la course suicide qui s'annonçait, en direction de Nassiriya. Car aucun de nous ne se faisait plus d'illusions : ce qui nous attendait ici, c'était une course mortelle.

Jason avait raison : en matière de tirs, la discipline ferait tout. Nous pourrions nous battre ici des jours durant, surtout si nous étions obligés, à un moment donné, de fuir à pied.

Il fallait que nous conservions nos munitions et ne les utilisions que quand nous serions forcés de combattre et sûrs de faire des victimes.

— Je vais partir devant en balançant de la fumée, continua Jason. Ça mettra les deux véhicules de derrière à l'abri des regards. S'il y a un barrage, je nous emmène en hors-piste pour essayer de le contourner. Si un véhicule se fait descendre, tout le monde arrête de tirer et s'en va sortir les gars du 4 x 4 bousillé pour les mettre dans les deux qui restent.

— Si tous les véhicules sont bloqués et qu'on est coincés, on tire avec les armes des véhicules, on rompt le contact et on s'en va à pied. Notre objectif reste d'aller toujours vers le sud, qu'on soit en voiture ou à pied, et d'arriver aux premières lignes américaines.

— Et quand on arrive aux positions américaines ? demanda Tricky.

C'était une bonne question. Si, contre toute attente, on réussissait à passer, retraverser les lignes amies allait sûrement être notre moment le plus risqué.

Les marines étaient fatigués ; nous n'avions pas de communication avec eux ; ils avaient perdu des dizaines d'hommes ; ils avaient livré un combat brutal pendant les 24 dernières heures, et il nous faudrait approcher et franchir leurs positions en venant de la direction de l'ennemi. Les risques d'être mis en pièces par notre propre camp n'étaient que trop réels.

— Quand vous me voyez mettre mes feux de détresse, vous mettez les vôtres aussi, dit Jason. Baissez vos armes. Allumez vos balises infrarouges Fireflies. Si les Américains nous tirent dessus, ne répliquez pas : éloignez-vous des véhicules et mettez-vous à l'abri.

Tricky se tourna vers moi. Il avait le regard dur et déterminé, comme s'il

avait besoin de se cuirasser en vue de ce qu'il s'apprêtait à faire.

— Dave, je vais effacer le *crypto*, dit-il.

Je marquai une pause. Ça craignait horriblement. Tricky savait à quel point nous étions dans la merde et qu'à partir de maintenant, ça n'allait faire qu'empirer. Le *crypto* était le logiciel de messagerie cryptée qui nous permettait de communiquer avec le QG des PF et la couverture aérienne. Si l'ennemi mettait la main sur le *crypto*, il pouvait pirater le réseau de communications de tout l'effort de guerre britannique. En effaçant le *crypto*, Tricky le supprimerait de toutes nos radios, et ce serait terminé : plus de communication.

Effacer le *crypto* était une mesure plutôt définitive. On ne la prenait que si on pensait être sur le point de se faire capturer ou tuer. Mais je me dis que Tricky avait raison sur ce coup-là. On venait juste d'apprendre par notre commandant quelle était notre situation : *Vous êtes tout seuls*. Nous étions confrontés ici à une capture ou une mort certaine.

— OK, ça marche, lui dis-je. Y a pas un péquin qui écoute de toute façon ; alors, efface le *crypto*.

Je me tournai vers les autres gars.

— Pendant que Tricky y est, autant bousiller tout autre équipement top secret qui se trouve dans les 4 x 4. Vous connaissez le protocole. Arrachez-le, faites-en des confettis et balancez le tout dans le canal.

— Et si on roulait les phares allumés ? suggéra Steve. Ils s'attendent à ce qu'on roule tous phares éteints. Trois véhicules, avec leurs phares éteints : ils sauront tout de suite que c'est nous. Tous leurs véhicules avaient les phares allumés, même la *hunter force* des fedayin.

— Voyons d'abord quelle distance on peut parcourir sans les phares, dit Jason. Mais si j'allume les miens, vous faites pareil, OK ?

Il y eut des murmures d'approbation.

Je montai dans notre Pinkie. Je vis Steve étaler une jolie rangée de grenades sur le tableau de bord de la Land Rover, à portée de main, et puis je promenai mes regards sur les gars. À cet instant, je réalisai combien j'étais proche de chacun de ces mecs. Si je devais tomber au combat, je n'aurais pas pu choisir de mourir en meilleure compagnie.

Malgré la peur qui me tordait les boyaux, je m'efforçai de sourire. Pendant un instant, la prière des Pathfinders me traversa l'esprit.

Ceux qui osent et persévèrent trouveront toujours le bonheur.

Nomade : ne te retourne pas. Continue de marcher et ne crains rien.

Dans les bars que nous fréquentions, elle avait été, avec les années, abrégée en un seul mot que nous comprenions tous : « bonheur ». Les gars, à présent, avaient les yeux fixés sur moi : le regard ferme, résolu. C'étaient des hommes de courage. Ils ne trahissaient aucun signe de peur. Ils attendaient que je leur donne le départ.

Je le donnai en prononçant ce mot : « bonheur ».

Il y eut un instant de silence, puis les gars me firent écho.

- Ouais.
- Rien à battre.
- Bonheur.

Nous démarrâmes. Je regardai ma montre, la couvrant avec ma main pour cacher la faible lueur des aiguilles. Il y avait 20 minutes que nous étions là : c'était tout ce qu'il avait fallu pour prendre la décision de toute une vie.

Après le silence et le calme de la nuit, le ronronnement des moteurs parut assourdissant. Pendant un instant, on en oublia presque le chant rythmique des cigales. Cela avait été le repère constant du silence qui régnait ici, le bruit d'un million d'insectes minuscules qui marquaient le pas pendant que nous envisagions l'impossible et l'acceptions comme étant la seule option qu'il nous restait.

Jason prit la tête, suivi des autres 4 x 4. Bringuebalés par l'irrégularité du terrain, nous revînmes vers la route. Nous regardâmes sur notre droite (au nord), là où nous savions qu'était tapie la *hunter force* des fedayin. Il faisait noir là-bas et il n'y avait pas un bruit. Ensuite, nous tournâmes à gauche sur la route goudronnée, direction sud. J'avais encore du mal à croire que nous étions en train de faire ça, mais c'était bien le cas.

C'est comme ça.

Nous accélérâmes, avec le vent de face, et je ressentis un calme étrange. Je m'accrochai à cet instant – quelques secondes de paix et de tranquillité avant la tempête des tempêtes.

J'étais sûr que les gars éprouvaient la même peur que moi. Nous avions tous peur ; l'important, c'était d'arriver à la maîtriser. Nous gardions les pieds sur terre et contrôlions les montées d'adrénaline ; adrénaline que nous utilisions comme carburant pour la bataille à venir.

Nous roulions désormais à 70 km/h. *Ça approchait.*

Nous accélérions dans la nuit lorsqu'une réplique de *Sacré Graal*, la comédie classique des Monty Python, me revint brusquement en mémoire. Lorsqu'ils furent confrontés au Lapin tueur, les chevaliers de la Table ronde avaient opté pour : « Sauve qui peut ! Sauve qui peut ! » Je me dis que nous n'avions pas à rougir de la décision que nous venions de prendre. Nous n'étions pas infaillibles. Nous refusions le combat à la Rambo lorsque cette option ne relevait que de la bêtise suicidaire.

Nous avons donc préféré une retraite tactique ; et nous devrions nous battre tout le long de la route, au cœur du territoire ennemi. Il s'agissait soit d'une folie absolue, soit d'un trait de pur génie : *Peut-être qu'ils ne s'attendent pas à nous voir.* En tout cas, je regrettais que nous ne disposions pas de la force aérienne pour les battre à plates coutures. Je n'arrivais pas du tout à comprendre que Nigel ait refusé d'essayer de nous trouver un appui aérien.

Mais cela ne servait à rien de s'appesantir là-dessus.

Il y avait cinq minutes que nous roulions quand je sentis une tape sur l'épaule. C'était Tricky. Positionné sur la tourelle de la cal.50, il se pencha en

avant.

— Des phares de voiture ! hurla-t-il pour se faire entendre malgré le bruit du vent. À environ 1 km devant, des appels de phares.

Il pointa le doigt dans la direction de ce qu'il avait vu. Je me levai de mon siège et scrutai l'horizon obscur. C'est alors que je les vis, sur le côté de la route, devant : deux phares, tels deux yeux de diable, qui s'allumaient, s'éteignaient, s'allumaient, s'éteignaient.

— Tu les vois, ouais ? cria Tricky. Ça y est : embuscade de l'ennemi en place.

Donc, ils savaient que nous arrivions.

XXI

Si l'on veut savoir où sont les ennemis et ce qu'ils envisagent, il faut essayer de penser comme eux. Il faut adopter leur état d'esprit et anticiper ce qu'ils mijotent. Il faut déterminer où l'on choisirait d'attaquer un convoi de trois véhicules qui descend vers le sud sur le principal axe routier. Dans tout autre contexte, une voiture qui fait des appels de phares, ça n'aurait rien d'exceptionnel. Mais Tricky l'avait vu et pris pour ce que c'était : un signal adressé aux forces irakiennes que nous arrivions. Comme pour confirmer ce qu'il venait de dire, il y eut une rafale de tirs sporadiques en provenance du sud-est. C'était à 500 mètres devant le véhicule de Jason, et les balles traçantes décrivaient des arcs dans le ciel nocturne. Ce n'était pas nous qu'ils visaient. Il s'agissait d'un autre signal pour confirmer le message des appels de phares.

Ils arrivent.

Nous approchions de la grande implantation où, peu de temps auparavant, nous avions essuyé des tirs de mortier et où les roquettes avaient loupé de peu notre capot. Pendant un instant, je me demandai si nous ne devrions pas tenter de quitter la route, de contourner l'ennemi. Mais, à peine avais-je caressé cette idée que j'y renonçai. Maintenant qu'ils étaient sûrs que nous arrivions, ils avaient sûrement alerté par radio la *hunter force* des fedayin. Au moindre retard, ce commando serait sur nos talons. Les 4 x 4 des fedayin étaient plus rapides que les nôtres et plus maniables. Nous devons d'ailleurs supposer qu'ils connaissaient le terrain intimement. Notre seule chance consistait à continuer de rouler à plein régime vers le sud et d'essayer de les semer sur la route principale.

Le silence tendu prolongeait les secondes. Le seul bruit était celui du vent. Pour tout soldat, il n'y a rien de pire que de foncer dans une embuscade prévue quand on est surpassé en nombre et en armes par l'ennemi. Mais, pour le moment, tout sentiment de peur était enfoui sous l'agression animale pure du combat qui s'annonçait.

Je collai un peu plus l'acier dur et angulaire de la GPMG contre mon épaule. C'était rassurant. *Que la bataille commence.*

Nous passâmes à fond devant le lieu d'où étaient partis les tirs d'avertissement. Tout à coup, la nuit se changea en un volcan de balles traçantes. Les ennemis avaient ouvert le feu depuis des positions situées à 600 mètres à l'est, sur la ligne de crête. De là, les tirs se propageaient vers le convoi, jusqu'à ce que tout le coteau soit inondé de flammes. On aurait dit qu'on reconstituait soudain, sur le côté est de la route 7, une bataille au pistolet laser de *Star Wars*.

Quelques centaines de mètres devant notre véhicule, je voyais des balles traçantes étinceler et ricocher sur le goudron. Il y avait un rideau de feu juste devant nous. Je relevai mes lunettes de vision nocturne en voyant l'envergure de l'embuscade et la quantité de tirs à laquelle nous étions confrontés. Cela nous aveuglerait. Steve et Tricky m'imitèrent. Les tireurs ennemis avaient dû braquer leurs armes sur la route, car ils arrosaient ce tronçon à un rythme mortel. C'était une embuscade bien coordonnée et concertée, et nous allions devoir franchir 400 mètres d'un feu nourri. C'était carrément terrifiant.

Dans la lumière éblouissante des lueurs de bouche, je voyais se découper des rangées et des rangées de bâtiments à flanc de colline. Ils ressemblaient beaucoup à des casernes et grouillaient de bonshommes qui entraient et sortaient au pas de course. Allez savoir d'où ils venaient, tous, car l'endroit était quasi désert quand nous l'avions traversé la première fois.

Après que nous eûmes poursuivi vers le nord, les ennemis avaient dû être positionnés, prêts et à l'affût. Nous avions un léger avantage : ils ne pouvaient pas nous voir. Ils visaient donc des objectifs statiques sur la route.

À mesure que j'examinais les positions ennemies, je voyais des bunkers en sacs de sable qu'on avait mis en place entre les bâtiments, plus grands, de l'espèce de caserne.

Il y avait des murs épais qui couraient le long de la pente, offrant des passages qui abritaient amplement entre les différentes positions. À l'aller, tout cela nous avait échappé, et ce n'étaient à présent que les tirs nourris et les lueurs de bouche qui l'illuminaient pour nous.

La première fois, c'était un coteau obscur, parsemé de bâtiments, qui s'élevait jusqu'à une crête. Nous pouvions désormais voir qu'il s'agissait d'un terrain défensif parfait pour nous tirer dessus. Je collai un peu plus la mitrailleuse contre mon épaule et mis sur Off l'imposant cran de sécurité. Je me relevai afin d'être prêt à faire avec mon arme des balayages mortels. Mais nous continuions de ne pas tirer.

Les balles traçantes réussirent à se frayer un chemin vers notre convoi caché. Le rugissement des mitrailleuses à bande se joignit au crépitement staccato de petites armes, alors que de plus en plus d'armes ouvraient le feu.

Puis j'entendis le « chtunk-chtunk-chtunk » effrayant d'une mitrailleuse lourde Douchka. Devant nous, la route était arrosée par des tireurs irakiens armés de AK, des mitrailleuses lourdes, qui balançaient des balles perforantes de 12,7 mm.

Le fracas des rafales cognait au-dessus de nous en une onde de choc dévastatrice. C'était un jeu de massacre, et je calculai qu'il nous restait encore un demi-kilomètre à parcourir avant que nous puissions arriver à l'autre bout.

Un épais nuage de fumée grise monta de la route. L'espace d'un instant, je craignis que la Pinkie de tête n'ait été prise dans les tirs et directement touchée. Je réalisai alors que c'était Jason qui jetait une grenade de fumée pour abriter les Land Rover de derrière. *Jase : quel sacré héros !*

Juste au moment où son véhicule disparaissait derrière ce rideau de fumée,

j'aperçus devant nous la position d'un bunker ennemi, non loin du bas-côté. Nous y étions pour de bon désormais, et voilà pourquoi Jason avait commencé à lancer la fumée. Des tirs jaillirent de ce bunker. Il était à moins de 100 mètres de la route, et les balles s'en allèrent perforer la Land Rover des ingénieurs, qui ouvrirent le feu au même instant exactement, les deux mitrailleuses montées sur leur véhicule crachant de furieuses langues de feu.

Nous étions à présent la cible de tirs directs et précis, et je ne perdis pas une milliseconde. Le bunker ennemi était une cagna basse avec un épais toit de sacs de sable. Je voyais à l'intérieur des silhouettes de tireurs penchées au-dessus de leurs canons. J'avais déjà mon arme en joue et, quand j'appuyai sur la détente avec la main droite, j'avais la main gauche serrée fermement sur le dessus de l'arme pour la stabiliser davantage.

Je sentais que Tricky, derrière moi, était en train de faire pivoter la cal.50. Puis cela se mit à canarder au-dessus de ma tête, dans un bruit assourdissant.

Il tirait juste au-dessus de mon cuir chevelu et j'avais l'impression que les balles allaient me décapiter. Comme il s'agissait d'armes « à zone d'objectif », la cal.50 et la mitrailleuse GPMG pulvérisaient toutes les deux un cône de balles afin de saturer les environs immédiats de la cible.

Je visai le point central du bunker en sachant que la Gimpy répandrait la mort tout autour. D'où je me tenais, je réussirais à cribler au moins la moitié du bunker. Je vis les balles de mon arme faire des étincelles et éventrer les murs en sacs de sable en soulevant des nuages de poussière.

Puis les grosses munitions de cal.50 de Tricky faisaient voler le bunker en éclats. Je vis des sacs de sable exploser sous l'impact et des corps être rejetés en arrière dans les ténèbres. Nous ripostions enfin contre l'ennemi. Et ça, ça faisait un bien fou !

Dans les PF, il est de règle de ne pas utiliser de balles traçantes, surtout lorsqu'on est en mission de nuit derrière les lignes ennemies. Cela permettait de rester dissimulé, mais les lueurs de bouche de nos armes finiraient par nous trahir. Plusieurs secondes durant, nous réduisîmes ce bunker en morceaux, puis nous nous retrouvâmes au milieu du nuage de fumée âcre et irrespirable qui provenait de la grenade lancée par Jason. Pendant encore deux ou trois secondes, nous foncions dans cet inquiétant tunnel de fumée, que les lueurs de bouche et les explosions allumaient en orange et en blanc.

Nous ne ripostâmes pas. Cela ne servait à rien d'essayer d'engager le combat avec l'ennemi quand on ne pouvait le voir. *Conservez vos munitions.* Mais le bruit qui nous entourait était malgré tout assourdissant. Lorsque nous sortîmes de l'abri de fumée, il y avait devant nous un mur de balles traçantes. Les ennemis auraient disposé dans leurs chargeurs une balle traçante toutes les quatre ou cinq cartouches.

Ce que nous avions devant les yeux ne représentait donc qu'une fraction de la puissance de feu de l'ennemi. Ce n'était plus qu'une question de temps avant que nous commencions à être touchés et mis en pièces.

Je faisais danser la Gimpy, visant cible après cible. Tout le coteau était

inondé de flammes. Je tirai sur les lueurs de bouche, sur des silhouettes de tireurs, sur des fenêtres. Tout se faisait à l'instinct désormais. L'espoir de rester discrets et dissimulés s'était envolé. Il ne restait qu'à combattre ou mourir.

Une petite rafale et je braquai mon arme sur la cible suivante, faisant ce que nous avions si bien appris pendant les mois d'entraînement et d'exercices au sein des PF. Tricky et moi, nous étions debout dans le véhicule, canardant sur la gauche et sur la droite, et luttant pour sauver notre peau. J'étais dos à dos avec les gars, cherchant à tuer autant d'ennemis que possible. Et nous en éliminerions sûrement un paquet avant qu'on nous écrase et que nous nous vidions de notre sang.

Chaque homme de notre convoi faisait pareil. Il le faisait pour sa vie, mais surtout pour la vie de ses potes. Si nous combattons pour les autres avec toute notre férocité, il y avait une petite chance que certains d'entre nous s'en sortent. Nous n'avions pas à y réfléchir beaucoup. Il y avait peu de pensées conscientes. C'était toute la beauté de l'entraînement.

Chaque rafale de balles faisait vibrer et secouait le canon de la Gimpy, l'acier lisse et bleu métal de l'arme réfléchissant le treillage des balles traçantes qui fusaient au-dessus de nos têtes. Déjà, le canon était brûlant, et je calculai que j'avais dû vider la moitié de ma bande de 200 cartouches.

Il fallait que je conserve ma cadence de tir. *Une rafale, un mort.* Si, après avoir parcouru la moitié de cette embuscade, j'appuyais sur la détente et que, pour toute réponse, j'obtenais le cliquetis d'un chargeur vide, nous serions carrément foutus. Je serais obligé de changer la bande de cartouches, et là, ce n'était vraiment pas le moment d'arrêter de canarder, même pendant les deux secondes nécessaires à cette opération.

Encore une fois, un rideau de fumée nous enveloppa comme un brouillard lorsque nous entrâmes à fond dans l'abri offert par la deuxième grenade de Jason. Je demeurai penché au-dessus de la Gimpy que je tenais en joue, le doigt sur la détente, en prévision de notre sortie à découvert. Tout autour du 4 x 4, la blancheur opaque était traversée par les traînées de feu des balles traçantes. Je sentais que le véhicule était touché, bien que le bruit général fût trop assourdissant pour pouvoir entendre chaque coup de feu. Je priais pour qu'une balle ne nous bousille pas un pneu, ou quelque chose d'aussi définitif. Une crevaison à cet endroit, et c'est comme si nous étions morts. Au moment où nous sortîmes de la fumée, un projectile enflammé de RPG surgit de l'obscurité. Il fusa vers notre convoi depuis la ligne de crête, à 600 mètres de là, et s'apprêtait à finir sa course en plein sur le véhicule des ingénieurs. Il percuta la route à gauche de leur Pinkie, puis remonta et fusa dessous, entre les roues avant et les roues arrière.

Je n'en crus pas mes yeux quand je vis le projectile ressortir de l'autre côté et exploser dans les broussailles. La chaleur incandescente de la détonation illumina un grand tronçon de la route dans un étrange halo de lumière rempli de fumée. Il était passé juste en dessous du véhicule des gars de la

reconnaissance. *Comment est-ce qu'il avait bien pu le rater ?*

Les équipes RPG sont souvent positionnées par unités de trois hommes. Il y a un « rechargeur » pour deux types chargés des tubes de lancement. Il me vint alors à l'esprit qu'il y avait sans doute deux lanceurs sur la crête ; je pouvais donc m'attendre à un autre projectile.

Je fis pivoter la mitrailleuse et tirai sur le lieu d'où la roquette avait été tirée. Au même moment, il y eut l'explosion d'un deuxième lancement de RPG. C'était un violent éclatement d'orange et de jaune. Ça ressemblait à un flash de mortier, mais horizontal et dirigé droit sur nous. La flamme de cette deuxième RPG illumina le nuage de fumée du premier lancement et encore en suspens dans les airs.

À cet instant, j'aperçus l'équipe RPG accroupie derrière une barricade de sacs de sable. Avec la Gimpy, je lançai une rafale de balles qui alla droit sur eux. Il y eut un énorme flash et la détonation d'explosions mineures. Des sacs de sable déchiquetés volèrent dans toutes les directions. Mes balles avaient dû déclencher leurs munitions RPG de rechange. *C'était une équipe RPG bien morte.*

À l'instant même où je les avais pulvérisés, le projectile qu'ils avaient lancé vint hurler au-dessus de notre capot. Ce n'était pas comme s'il était devant nous ou près de nous : il était juste au-dessus du capot de la Pinkie, presque métal contre métal, une roquette monstrueuse juste sous notre nez.

D'instinct, Steve fit une embardée et se mit à hurler :

— Putain de merde ! Putain de merde ! Putain de merde !

Je le regardai, étonné. Je pensais qu'il avait été touché. Mais il continuait de regarder droit devant et effectuait le pilotage de sa vie en s'efforçant de redresser le 4 x 4.

Je retournai aussitôt à mes tirs, choisissant des cibles et les arrosant. Le sol, à l'est, c'était 500 mètres de lueurs de bouches qui étincelaient jusqu'à la ligne de crête. Il y avait des bâtiments sur les hauteurs, et je voyais des silhouettes sur des toits qui vidaient sur nous des chargeurs entiers d'automatiques. Ils visaient comme des pieds, mais une balle chanceuse, ça restait une balle chanceuse. Plus près de la route, il y avait encore d'autres bunkers et d'autres cagnas. Je devais en faire ma priorité. Je choisis une cible, visai, pointai mon arme et tirai ; choisis une cible, visai, pointai et tirai. Cela dura encore et encore jusqu'à ce que je sois sûr qu'il n'y ait plus une balle dans la Gimpy. Après, un nouveau nuage de fumée nous enveloppa.

Je n'avais pas la moindre idée du nombre de grenades que Jase avait emportées. Nous sortîmes de l'autre côté de ce nuage et, pendant un instant, j'eus l'impression que les tirs étaient pour la plupart derrière nous.

Je fis pivoter la Gimpy pour tirer sur les dernières positions ennemies, mais elles étaient trop loin sur ma gauche et derrière nous. La GPMG montée sur le capot pouvait couvrir l'avant et les côtés du véhicule, mais pas l'arrière.

Derrière moi, Tricky fit pivoter la cal.50 jusqu'à ce qu'elle pointe vers l'arrière et, pendant plusieurs secondes, il ne cessa d'arroser les positions

ennemies. Puis lui aussi s'arrêta de tirer. Les ennemis tentaient toujours de nous toucher, mais ça ne servait à rien de leur faciliter la tâche en leur révélant où nous étions. Comme par miracle, nous avons réussi à franchir vivants cette première embuscade. Je sentais que Tricky fouillait des yeux l'obscurité de la route derrière nous. Je sus d'instinct ce qu'il cherchait. *Des véhicules à nos trousses*. C'était devenu une course folle vers le sud avant que la *hunter force* des fedayin puisse nous rattraper.

Sans réfléchir, je décrochai la bande de cartouches de la GPMG. Je la soupesai dans ma main droite : elle était quasiment vide. Je la jetai sous mes pieds et j'introduisis une autre bande à maillons de 200 cartouches.

Je venais juste de terminer cette opération quand Steve se pencha vers moi pour me parler. La tension qu'on lisait sur son visage fit place à un sourire un peu délirant.

— Dave, on s'en est tirés ! *Boat drinks*, mon pote !

Je lui répondis par un hochement de tête.

— Ouais, va pour les *boat drinks*. Mais, si tu veux revoir toutes ces charmantes filles de Liverpool, on n'en a pas encore terminé, vieux.

— Des filles de Liverpool ? Ça va pas ? Je vais direct au Shadow Lounge. Tu m'accompagnes, ou quoi ?

Je souris et laissai échapper un rire de dément. L'adrénaline et le simple fait d'être encore en vie nous faisaient carrément planer.

Nous poursuivîmes sur un tronçon de route obscur et désert. Je baissai mes lunettes de vision nocturne et scrutai le terrain qui s'ouvrait devant. En dehors de nous, cela semblait absolument sans vie. Après l'intensité démentielle de l'embuscade, le silence était assourdissant. Effrayant. J'ignorais si quiconque avait été touché dans le véhicule de Jason ou des ingénieurs. Je ne pouvais pas utiliser la radio pour vérifier, car nous avions effacé le *crypto* et ne pouvions donc communiquer entre véhicules. Je regardai ma montre Bulgari. Il était 21 heures.

Le lever du jour était vers 5 heures. Nous avons huit heures pour accomplir cette course mortelle. Si nous voulions avoir une chance de survivre, il fallait que nous l'accomplissions en nocturne. Une fois le soleil levé, nous perdriions l'abri de la nuit et nous serions finis. Je pensai que l'implantation que nous venions de traverser était la plus importante de ce côté-ci de Nassiriya. J'espérais que nous venions de passer la force la plus grosse que pouvaient déployer contre nous les Irakiens.

Peut-être qu'ils se figuraient que nous ne réussirions jamais à franchir vivants cette première embuscade. Nous poursuivîmes en silence sur 7 km. J'étais accroupi derrière la GPMG, à balayer sans cesse mes arcs de tir et cherchant, derrière mes viseurs en acier, des cibles dans la nuit. Rien. Rien que des broussailles vides et de squelettiques silhouettes de palmiers qui perçaient l'obscurité. La tension était insupportable.

À mesure que mes sens se mettaient au diapason de l'environnement, je réalisai qu'il y avait dans l'air une odeur nouvelle désormais : un relent

d'huile brûlée pour arme. Le canon de la Gimpy que j'avais devant moi était encore très chaud. La GPMG est une arme fantastique. Elle a fait ses preuves pendant nombre d'années et, bien qu'il arrive qu'elle s'enraye, cela reste rare. Le canon rougit en effet sous la chaleur (il faut alors le changer), mais uniquement après avoir tiré quelques milliers de cartouches. J'avais encore de la marge.

J'avais graissé la Gimpy lorsque nous attendions au poste de commandement des US Marine Corps, juste au sud de Nassiriya. Une petite quantité de cette huile avait cuit pendant la bataille. Lorsque j'avais graissé mon arme, je l'avais fait presque inconsciemment. Cela faisait partie de ces manœuvres automatiques qu'on nous martelait dans les PF : *Veillez sur votre arme, votre arme veille sur vous*. Et quand j'avais effectué cette opération, je n'avais pas la moindre idée du merdier qui nous attendait. *Relativement bénin, mon cul*.

En scrutant la nuit déserte avec mes lunettes de vision nocturne, je ne pouvais m'empêcher de me demander ce qui nous avait maintenus en vie pendant la folie de cette bataille. Je songeai alors à l'une des principales leçons qu'avaient tirées nos prédécesseurs, les Long Range Desert Group (LRG), au cours de leurs exploits héroïques dans les déserts d'Afrique du Nord. Au début, avec leur régiment jumeau, les SAS de David Stirling, ils s'étaient glissés jusqu'aux aérodromes de l'ennemi et avaient posé leurs bombes Lewis, puis s'étaient éloignés discrètement dans la nuit.

Mais, lors d'une mission, ils avaient décidé de changer leur méthode d'attaque. Les armes favorites des LRDG étaient les mitrailleuses lourdes Vickers de cal.50 et les mitrailleuses Vickers .303 inch MK, montées sur pivots et souvent par deux. En décembre 1941, les LRDG et les SAS avaient mené deux raids sur l'aérodrome de Syrte, au nord de la Libye. Mais, cette fois, ils avaient décidé de conduire leurs camions en plein sur l'aérodrome et entre les rangées d'avions garés, utilisant leur puissance de feu pour les endommager. Le raid fut une telle réussite que cette façon de faire devint leur méthode d'attaque standard et, durant ce mois de décembre là, ils détruisirent ainsi 151 avions.

Les opérateurs des LRDG étaient doués pour manœuvrer à grande vitesse leurs véhicules et en faire des cibles difficiles tout en mitraillant copieusement et avec précision. Ils comptaient aussi sur le fait que leurs ennemis (bien souvent des troupes de conscrits italiens) étaient pris par surprise et tiraient dans tous les sens, mais sans faire mouche. Ce devait être, selon moi, les mêmes qualités de mobilité et de discipline en matière de tirs qui nous maintenaient en vie.

Mais, tandis que je scrutais la nuit déserte irakienne, la différence avec cette mission me frappa terriblement : les ennemis savaient que nous arrivions ; nous ne bénéficions donc d'aucun effet de surprise. Et nous étions obligés de rouler à fond sur la route principale, ce qui ne nous laissait pas un pet de marge de manœuvre.

Nous avons fait demi-tour à quelque 80 km au nord de Nassiriya. Je calculai que nous avions dû faire environ 15 km vers le sud. Il nous restait donc 65 km de territoire ennemi à parcourir avant d'atteindre les premières lignes américaines. Cela correspondait plus ou moins à la distance de l'épreuve d'endurance de la sélection PF, qu'on devait accomplir en 20 heures. Nous devions faire tous ces kilomètres exposés au feu de l'ennemi avant de retrouver une sécurité relative.

Je scrutais l'obscurité et guettais tout signe de phares sur nos talons. Mais, derrière nous, la route semblait complètement déserte. C'est loin devant que j'aperçus la menace suivante.

Il y avait une file de véhicules qui fonçaient vers nous, pleins phares allumés.

XXII

Les phares sondaient l'obscurité, éclairant la poussière soulevée par ce qui venait vers nous, créant un étrange halo de lumière. Alors que le convoi se rapprochait, je commençai à en discerner les premiers détails.

Deux minibus menaient la danse, les phares des véhicules derrière eux illuminant leurs carrosseries blanches et sales. Les formes du troisième véhicule indiquaient qu'il devait s'agir du genre de pick-up Toyota conduit par les fedayin. D'autres pick-up encore suivaient le train.

Après notre expérience avec Ron Jeremy, le gros chauffeur de taxi et espion irakien, nous nous étions faits à l'idée que les militaires irakiens se servaient de véhicules civils pour se déplacer. Ce qui peut se comprendre facilement : comme les forces de coalition ont une supériorité totale dans les airs, nos avions peuvent pulvériser leurs convois depuis le ciel s'ils identifient avec certitude une troupe armée.

Alors que, si les soldats irakiens se déplacent dans les minibus, les pick-up et les taxis de tout un chacun, jamais nos pilotes n'oseraient les abattre.

Il fallait qu'on considère ceux-là comme des forces ennemies. Jason avait dû arriver à la même conclusion. Alors que l'écart entre le convoi irakien et notre commando se réduisait rapidement, je vis notre voiture de tête ouvrir le feu. Des balles fusèrent vers le sud.

Les phares du premier véhicule s'éteignirent brusquement. Le minibus fit une embardée furieuse vers le bas-côté, mais parvint à se redresser. Des canons étincelèrent alors depuis toutes ses vitres. Il était rempli de soldats irakiens. À l'arrière, les pick-up se joignirent à la fête, et tous les 4 x 4 ennemis s'en donnèrent à cœur joie tandis que nous ripostions tout en roulant à plus de 100 km/h.

À cet instant, la route offrait une ligne droite pour nos tirs. Les armes de la Land Rover de reconnaissance canardaient sans relâche, et je me mis également à mitrailler. Mes balles étaient trop courtes, embrasant le tarmac devant le minibus de tête. Penchant mon épaule, j'exerçai plus de poids sur ma GPMG, remontant le canon de quelques centimètres, avant de faire feu une nouvelle fois. La salve transperça tout le devant du véhicule, pulvérisant les vitres et envoyant des torrents de verre dans les airs. Comme au ralenti, les lumières des autres voitures figèrent les éclats dans les airs.

Je sentis chacun des individus derrière ces vitres réduit à néant. D'autres tirs arrachèrent des fragments de métal à la carrosserie. Enfin, le minibus dévia violemment de la route pour se renverser dans les buissons. Il fit plusieurs tonneaux, et je le suivis avec le viseur de ma Gimpy jusqu'à ce qu'il s'immobilise définitivement. Quand il se posa sur un côté, plus aucune

lumière ne brilla par les vitres de l'épave.

Je tournai le canon chaud et fumant de ma mitrailleuse vers la route. Au même moment, le deuxième minibus s'arrêta. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il ne nous attaquait plus. C'était comme s'il avait abandonné le combat. Je choisis de ne pas m'en occuper. Mais, dans les troisième et quatrième véhicules, les pick-up Toyota, des silhouettes décidées à nous abattre se cachaient derrière les éclairs de leurs armes.

À l'unisson, les mitrailleuses de nos trois Pinkies firent feu sur les cibles. Alors que nous foncions en direction de l'ennemi, nous associâmes nos forces sur ces deux voitures. En quelques secondes, elles furent criblées de balles. Des rafales déchiquetaient le pick-up de tête de bout en bout, trouant sans pitié la carrosserie blanche. Des flammes rouges et furieuses se soulevaient du deuxième, le réservoir d'essence ayant pris feu sous les tirs.

Nous passâmes en trombe à côté de la carcasse du véhicule de tête. Elle gisait dans les buissons, le toit enfoncé et les supports des vitres complètement défoncés.

Des corps en pendaient, tandis que d'autres baignaient au sol dans des mares de sang. Il faisait trop noir pour distinguer leurs uniformes, mais leurs armes s'étaient répandues un peu partout autour d'eux.

Nous dépassâmes ensuite le deuxième minibus. Il était garé sur le côté de la route, plus ou moins intact, et il semblait totalement abandonné. Je n'arrivais même pas à apercevoir le moindre corps à l'intérieur.

Peut-être que ses occupants avaient fui une fois qu'ils avaient vu ce que nos mitrailleuses avaient servi au premier minibus. Ils avaient dû se dire que la discrétion valait mieux dans le cas présent et s'étaient éclipsés en douce.

Nous arrivâmes à la hauteur des pick-up. Il ne restait plus rien de la cabine du premier. J'aperçus un keffieh à carreaux rouge et blanc agité par le vent dans la portière entrouverte. C'étaient des fedayin, pas de doute. D'autres fedayin agonisaient dans le hayon, mais un épais rideau de fumée les cachait à moitié. Le deuxième pick-up était une boule de feu, des flammes d'huile noire s'élevant vers un ciel plus noir encore.

Nous roulâmes à côté avec la furie des tirs dans nos oreilles, les pneus explosant sur notre passage. Je jetai un coup d'œil à Steve ; son visage était concentré et spectral dans la fournaise ambiante. Derrière moi, la lumière orange féroce scintillait sur les traits de Tricky, alors que ses mains agrippaient la crosse de son arme pour couvrir l'arrière de notre convoi.

Nous poursuivîmes notre route dans la fraîcheur sombre de la nuit. Ces véhicules étaient bourrés de soldats irakiens, principalement des fedayin. Il devait s'agir d'un comité d'accueil envoyé pour nous abattre, ou peut-être des renforts qui se dirigeaient vers le nord pour soutenir les positions ennemies. L'un ou l'autre, nous avions réussi à les détruire les premiers avant qu'ils nous tendent une embuscade.

Nous nous entraînons d'arrache-pied pour viser avec précision les véhicules en mouvement. C'est une des compétences les plus difficiles à

acquérir pour un soldat, et c'est une des clés des Pathfinders. À cet instant, cela nous avait sauvé la vie.

Nous avons répété cet exercice au Koweït pour nous assurer que nous étions parfaitement prêts et que nos armes étaient correctement réglées. Pendant le transit, les viseurs peuvent être cognés et perdre leur centrage. Les différentes trajectoires que prennent les balles dépendent également des conditions atmosphériques. L'air chaud et sec du désert n'a rien à voir avec l'humidité du Royaume-Uni.

Au camp Tristar, nous nous étions familiarisés avec l'angle que prennent les balles dans ces conditions de chaleur extrême. Tricky et Joe avaient dû recentrer les viseurs de leurs mitrailleuses. La lunette de visée Kite dispose d'un grossissement de six ainsi que d'un intensificateur d'images pour améliorer la vision de nuit. Avec pour seul éclairage la lumière des étoiles, le viseur peut détecter un homme à 600 mètres. Nous avons affronté les véhicules ennemis à une distance bien plus proche.

Nous nous étions exercés à tirer avec nos Pinkies lancées à toute vitesse, utilisant des cibles radiocontrôlées pour bouger dans tous les sens. Cela ne vous donne que quelques secondes pour repérer et abattre votre objectif.

Nous avons commencé en tirant des balles sur un véhicule garé, un officier surveillant la précision de nos salves. Ainsi, nous avons réglé nos armes. Nous trois, Tricky, Steve et moi-même, avons pratiqué sur les deux types de mitrailleuse pour nous assurer de la rapidité de nos gestes et du centrage de nos viseurs. Nous pouvions tous être blessés ou abattus au combat ; il était essentiel que nous sachions tous nous servir de nos armes. Si notre véhicule s'enlisait et si Tricky était mis hors d'action, Steve devait savoir comment utiliser les mitrailleuses.

Nous avons ensuite appris à tirer sur deux véhicules en même temps. Les cibles apparaissaient au hasard dans le camp, et nous hurlions des avertissements pour coordonner nos tirs. À l'étape d'après encore, les deux véhicules n'étaient plus statiques, mais ils roulaient sur tout type de terrain. Les cibles tombaient quand on les touchait ; il était donc possible de voir si on visait trop près ou trop loin pour compenser la vitesse de notre voiture.

Nous nous étions exercés sur des Pinkies lancées à pleine vitesse, de jour comme de nuit, à tirer sur des cibles qui n'apparaissaient que quelques secondes, parce que nous savions que, si nous étions en danger derrière les lignes ennemies, ce serait la rapidité, la précision et le tranchant de nos tirs qui nous éviteraient la mort.

Alors que nous nous éloignions du lieu du carnage, Tricky se pencha vers moi.

— Rappelle-moi de toujours prendre le train.

C'était le commentaire idéal pour briser la tension extrême du moment. Steve et moi éclatâmes de rire.

— Enfin, au moins jusqu'à ce qu'on soit assez vieux pour avoir une carte de bus gratuite, affirma Steve. Je vous ai raconté la fois où j'ai rencontré cette

poulette australienne dans le train ?...

— Tu vas arrêter de nous soûler avec tes histoires de gonzesses !
l'interrompis-je.

Ce n'était pas vraiment le moment pour subir ces histoires de « comment je l'ai sautée dans les toilettes ».

Désormais, nous avions parcouru 25 km vers le sud, ce qui signifiait que nous avions encore le double de cette distance à rouler. Je me préparai au combat suivant. Assurément, les commandants ennemis prévenaient de notre passage tout au long de notre route. Ils devaient savoir que nous arrivions. Il restait 15 km jusqu'à la colonie suivante, celle que nous avions traversée sous les lumières orange des lampadaires. Vu notre vitesse, nous l'atteindrions dans moins d'un quart d'heure. Je supposais que ce serait la prochaine bataille, à moins qu'ils n'envoient une autre force armée à notre rencontre.

Dans les ténèbres et le silence, je balayais le désert avec mon arme. Dans le même temps, je me penchai pour caresser le canon. Il était brûlant, mais pas incandescent. Je décidai donc de ne pas le changer.

Rassuré, je me radossai pour scruter les alentours. Je n'en revenais pas que nous soyons tous les trois encore sains et saufs. Dans les autres véhicules, je ne savais pas ce qu'il en était : peut-être qu'ils avaient des blessés. Peut-être même qu'ils avaient perdu un homme. On n'avait aucun moyen de savoir, à moins que Jason marque un arrêt.

Jason. Incroyable comme mes impressions sur lui avaient changé. Au Koweït, je l'avais trouvé coriace, et même parfois prompt à semer la zizanie. Je craignais de l'avoir dans ma garnison quand nous partirions au combat.

Il s'était largement rattrapé. Il conduisait nos troupes vers le sud avec des réflexes d'une rapidité hallucinante, anticipant chaque action avec un flair hors norme. Je ne pouvais que reconnaître que je m'étais trompé. Sur un champ de bataille, il était un atout inégalable.

Malgré les difficultés que j'avais rencontrées avec mes hommes précédemment, je savais désormais que c'étaient des officiers de valeur avec lesquels j'avais de la chance de combattre. Je n'en aurais changé aucun pour tout l'or du monde. Classe, antécédent, grade, rivalités personnelles, tout avait disparu. Ici, au cours de cette course contre la mort, nous étions tous au même niveau, et aucun des membres de notre unité n'avait démerité.

Rouler vers une agonie certaine m'avait plongé dans une terreur extrême. J'avais senti la tension et la peur ronger mes entrailles. Mais le vrai courage consiste à canaliser cet effroi et le transformer en arme pour se battre. Savoir que nous étions tous dans le même enfer, que nous étions des frères égaux devant l'adversité, m'avait donné une réelle puissance pour lutter contre cette terreur. J'imaginai qu'il en était de même pour les autres : nous étions tous effrayés, mais la présence de nos coéquipiers nous aidait à surmonter nos émotions.

Je fus sorti de mes pensées par un coup dans les côtes.

— Chaud devant ! cria Steve. Un barrage !

Je regardai devant nous, plissant les yeux pour apercevoir ce qu'il m'indiquait. Dans mes jumelles infrarouges, je vis deux gros blocs-moteurs à 1 km de nous environ. Quelques véhicules avaient été placés en travers de la route. Ils formaient un barrage improvisé. Leurs moteurs étaient encore chauds, et c'est la chaleur qui s'en dégageait que mes jumelles perçurent.

Comme nous approchions, je pus distinguer plus de détails encore. Le véhicule sur la gauche avait l'air d'être un minibus Toyota, l'arrière vers nous. Il ressemblait aux deux autres que nous venions de réduire en bouillie. Sur la droite se trouvait une sorte de taxi Datsun, comme celui que notre ami Ron Jeremy conduisait.

Ils avaient laissé un espace entre les deux, juste assez grand pour laisser passer notre convoi. Pas très intelligent d'installer un barrage avec une ouverture pareille. Ou peut-être que si, après tout. Peut-être que derrière se cachait un bataillon de Douchka attendant patiemment qu'on pointe le bout de nos nez. Peut-être que, si on fonçait droit dans l'ouverture, les artilleurs se feraient une joie de nous canarder. La mort assurée.

Ou bien alors, ils avaient miné le barrage et ils étaient prêts à enclencher le détonateur au moment où nous passerions.

Ils devaient se préparer à un superbe feu d'artifice de nos corps. Ou peut-être encore qu'ils avaient placé des câbles à la hauteur de nos têtes entre les deux véhicules, histoire de nous décapiter.

Ou, enfin, le tarmac était couvert de crève-pneus, qui peuvent n'être que des planches de bois percées de clous pointant vers le haut. Nous ne pourrions les voir qu'au dernier moment, ou pas du tout. Sans le système de roulage à plat que nous avions réclamé au Koweït, mais qu'on nous avait refusé, c'en était terminé de nous. Nous n'avions aucune chance contre un tel piège qui exploserait nos chambres à air. Grossier, mais très efficace pour nous arrêter.

S'ils nous crevaient les pneus, on était cuits. Je revis les images de ce que les Irakiens avaient fait aux hommes du Bravo Two Zero, une fois qu'ils les avaient capturés. La patrouille avait alors prétendu faire partie d'une unité de secours venue en aide à des pilotes britanniques.

Les Irakiens ne les avaient pas crus. Ils les avaient isolés dans des cellules plâtrées de merde et les avaient torturés de façon abominable pour les faire parler et les obliger à avouer à quelle patrouille ils appartenaient. Les sévices avaient duré des jours.

Mon esprit a ensuite basculé vers les salles de torture que j'avais moi-même visitées. Les parachutistes avaient été les premières troupes envoyées au Kosovo, et j'avais conduit mes hommes dans Pristina, la capitale déchirée par la guerre. Cela faisait quelques jours que nous étions dans la ville et nous faisions une ronde.

Nous avions nos Bergen sur le dos, et nos armes personnelles dans les mains. Arpentant rapidement les rues, nous étions arrivés à un bâtiment devant lequel brûlait un feu de joie de documents. J'avais demandé à notre interprète ce qui se passait.

Apparemment, c'était un commissariat de police serbe qui venait d'être abandonné. Le feu devait détruire toutes les preuves de leurs méfaits. Mais ils n'avaient pu dissimuler les horreurs qu'ils avaient commises dans les caves.

Du sang recouvrait le sol et les murs, des battes de base-ball pendaient des murs, accrochées sur des clous, des lits étaient équipés de sangles pour attacher les victimes, et il restait même des photos des torturés qui décoraient le lieu. Mais le pire, c'étaient les piles de journaux d'une pornographie sordide éparpillées un peu partout dans la pièce.

Cet endroit transpirait la souffrance, les perversions les plus ignobles et le mal. Si les Irakiens nous capturaient vivants, je ne doutais pas qu'ils nous réservaient le même genre de traitement. Peut-être que ce barrage constituait le dernier piège, et tout ce que nous avions vécu jusque-là n'était qu'un gentil préambule. *Qui sait ?*

Il ne servait à rien que je m'inquiète pour cela ou que je réfléchisse à ce que je pourrais faire. Jase menait le convoi, et c'était à lui de s'en préoccuper.

Ce qui était sûr, c'est que nous connaissions la marche à suivre en cas de barrage. Bientôt, Jason devrait sortir de l'autoroute pour que nous contournions les véhicules qui nous bloquaient, et nous rejoindrions ensuite le tarmac.

Mais Jason continuait à foncer droit devant. Le véhicule de reconnaissance et nous n'avions d'autre choix que de le suivre. La règle d'or numéro un des Pathfinders consiste à ne jamais briser l'ordre de marche. Sans contact radio, ce serait le meilleur moyen de se perdre les uns les autres.

Nous approchions à la vitesse de la lumière du barrage, et je compris que Jason allait essayer de le forcer, quitte à y laisser sa vie.

Couilles d'acier, Jase, tu as des couilles d'acier.

XXIII

L'avantage principal de la Land Rover, c'est qu'elle se pose sur un solide bloc d'acier, un châssis en échelle, cette construction robuste qui n'a pas beaucoup évolué depuis sa création en 1947. En plus de la force naturelle de la Land Rover, nos Pinkies recevaient un traitement spécial pour les rendre encore plus résistantes.

Leur châssis pouvait supporter une charge bien plus importante grâce à leur sangle en fibre qui entoure tous les joints soudés et les points de contrainte. Même si elles n'avaient aucune chance dans une course avec une Toyota, elles l'écrabouilleraient sans aucun doute dans une collision frontale.

Alors que nous avançons rapidement, des canons commencèrent à tonner dans l'ombre entre la Toyota et le taxi Datsun. À l'unisson, nous ouvrîmes le feu, transperçant leurs fines carrosseries en métal. Nous étions pratiquement sur eux, fonçant à travers leurs tirs, quand le minibus explosa dans un rideau aveuglant de flammes. Le réservoir d'essence avait pris feu, et le souffle gigantesque avait propulsé le véhicule dans notre direction.

La Land Rover de Jason fonça vers l'ouverture, percutant ce qui restait du minibus. Elle se dégagea la voie en envoyant valser l'épave et en roulant sans ménagement sur les débris au sol. Pendant ce temps, le 4 x 4 de reconnaissance et nous-mêmes tirions à bout portant des salves dans le taxi de Ron Jeremy. *Bon Dieu, comme je priais pour que ce soit bien son véhicule.* C'était ce gros balourd de chauffeur de Ron Jeremy qui nous avait collés dans cette merde. Voir sa berline (si c'était bien la sienne) trouée de balles et réduite en éclats de verre me réchauffait le cœur.

Nous dépassâmes rapidement ce tronçon de route, laissant derrière nous le minibus en feu et la carcasse ravagée de la Datsun. Je sentis monter en moi un vent d'euphorie. *Qu'ils crèvent tous !* Ils avaient essayé de nous piéger avec ce barrage. C'est là qu'ils auraient dû nous arrêter pour nous tuer ou nous capturer. Au lieu de cela, Jase avait pulvérisé le minibus et nous conduisait dans une direction totalement inattendue. Leurs armes avaient peut-être visé cette ouverture, mais nous avions réussi à les esquiver en beauté.

Je n'en revenais toujours pas que nous soyons passés. Alors que nous sortions de la fumée et des flammes, j'aperçus deux bunkers proches du bord de la route, un peu devant la Pinkie de tête. Ils la mitraillaient lourdement.

Ils tiraient avec rage sur la Land Rover de Jase. À cet instant, je compris que le barrage n'avait été qu'une ruse, un stratagème élaboré pour nous cacher le réel danger à notre arrivée dans la deuxième grande base sur la route 7.

Ces deux bunkers n'étaient que le détonateur de l'embuscade complète. Alors que les artilleurs s'en donnaient à cœur joie sur la Pinkie de Jason, toute

la colline derrière eux s'anima comme si elle prenait feu. Pour une raison que je n'aurais su expliquer (*Ils savent que nous arrivons ; nous nous approchons de la première ligne irakienne et, pourtant, on la prend par-derrière ; ils ont de meilleurs soldats ici*), les tirs étaient plus précis et plus nombreux. C'était une saloperie d'exécution en bonne et due forme.

Plus aucune fumée ne s'échappait de la Land Rover de Jason désormais. J'imaginai que, soit il n'avait plus de grenades, soit il était sérieusement blessé ou même mort. Comme nous étions le dernier véhicule du convoi, nous n'avions d'autre choix que de nous précipiter dans cette embuscade et sans aucune couverture. Je rassemblai toute ma concentration pour viser les positions les plus proches, parce qu'elles représentaient le plus grand danger. Je dirigeai la GPMG vers la cible et mitraillai les bunkers à 100, 200, 300 mètres devant nous, tout le long de la route, m'efforçant d'ajuster mes tirs au plus près.

Je voyais les douilles vides sauter hors de la culasse de ma Gimpy, alors que mon doigt restait appuyé sur la détente, lâchant des salves sans répit. Elles pleuvaient sur le sol de la Pinkie en une longue cascade de cuivre chaud et fumant. Pour avoir un bon appui sur mes pieds, il fallait constamment que j'écarte ces carcasses de munitions.

J'imaginai bien que nous étions attaqués de toutes parts par l'ennemi, mais le bruit assourdissant de la GPMG, en plus de celui de la cal.50 au-dessus de ma tête, couvrait les impacts que nous devons certainement encaisser.

J'étais debout, balayant l'horizon de mes tirs, les douilles s'accumulant à mes pieds. Le temps me paraissait figé, au ralenti, planté dans la tragédie insoutenable du moment. Je ne voyais plus que les balles qui fusaient du canon de mon arme. Tout mon être tendu par l'adrénaline qui coulait dans mes veines, je me sentais enfermé dans le tunnel du combat, où une seconde dure des heures.

Mon esprit était aiguisé comme du cristal, analysant les images, les sons et les odeurs à la vitesse de la lumière, et avec ce qui semblait tout le temps du monde pour le faire. Mon cerveau produisait un million de pensées en une seconde, mon corps réagissait d'instinct à chacune : *menace ; cible ; feu ; menace ; cible ; feu ; menace ; cible ; menace ; cible – FEU !*

Les muscles de mes épaules brûlaient de la douleur et de la tension que provoquaient les allers-retours de la mitrailleuse sur les différents objectifs. Malgré toutes les rafales que j'envoyais, l'ennemi continuait à nous arroser. Je vis une salve de tirs percuter la route droit sous les roues de notre véhicule et ricocher dans l'air. Je sentis l'onde de choc nous secouer. L'incendie déclenché par la balle traçante qui éclata devant nous me brouilla la vue.

J'avais eu l'habitude de voir et d'entendre ce genre de balle pendant l'entraînement, mais je n'avais jamais rien vu de tel en combat. C'était comme rouler dans le cœur d'un volcan. Le métal autour de moi se déchirait sous les impacts, l'acier se fendait. Ils allaient transformer la Pinkie en viande

hachée ; il fallait juste prier pour qu'elle continue à avancer. *On s'arrête ici, on est morts sur-le-champ.*

Et là, tout devint encore pire.

Je le vois. Au sommet de la crête, à 800 mètres, se profilait une silhouette réellement terrifiante. Un immense lance-roquettes nous menaçait, le genre qu'on oriente en général vers le ciel pour abattre un avion ennemi. Au lieu de cela, il avait été descendu à sa trajectoire la plus basse pour que ses quatre canons pointent vers nous.

La pièce d'artillerie quasiment à l'horizontale se mit à projeter de longues flammes les unes après les autres. En rythme... Badaboum ! Badaboum ! Badaboum ! Badaboum ! Badaboum ! De la fumée noire et sale accompagnait chaque explosion, comme si la terrible arme trapue était une espèce de monstre primitif qui dévorait et vomissait de la fumée et du feu.

Cela devait être un ZPU-4 ou quelque chose du genre. Le ZPU-4 est un canon antiaérien tracté composé de quatre mitrailleuses, qui décochent un barrage dévastateur de cartouches de calibre 14,5. Il a une portée de 2000 mètres quand il vise des cibles à terre. Nous étions en plein dedans. S'il nous touchait, il nous pulvérisait.

Je visai la crête, où les quatre canons soufflaient leur fumée, et je tirai encore et encore. Des salves fusèrent vers la cible, mais 800 mètres, c'est vraiment la limite supérieure de la GPMG, et là, je livrais un duel à mort avec l'arme à canon multiple qui me dominait.

La ZPU explosa une palmeraie juste devant nous, fendant les troncs en deux comme si une scie géante allait prendre le relais. Emballés par la vitesse de notre progression, les artilleurs devaient surcompenser et tiraient juste un peu trop loin devant nous. Mais ils n'allaient pas répéter les mêmes erreurs très longtemps encore. Tôt ou tard, ils parviendraient à viser correctement et nous pulvériseraient.

J'immobilisai ma mitrailleuse, visai la cible en prenant en compte la distance et vis mes premières balles fendre l'air en direction de la bête à quatre têtes. Les munitions frappaient l'armure en métal, ricochant dans le ciel noir de la nuit, et je sus que j'avais touché ma cible. Je maintenais mon doigt fermement sur la détente pour bombarder de plus belle.

À cet instant, je sentis une douleur me mordre la jambe avec une violence et une puissance effrayantes. C'était au niveau de ma cheville gauche, du côté des armes de l'ennemi. Vu la férocité de l'attaque, il était inévitable d'avoir des blessés parmi les membres de la patrouille. Je ne devais pas être le seul à avoir pris une balle.

J'essayai de mettre tout mon poids sur ma jambe gauche, mais, avec l'adrénaline qui se répandait dans mon sang, je ne sentais pas la douleur. J'espérais juste que je n'avais pas été touché par la ZPU, parce que, sinon, c'était mon pied et la moitié de ma jambe qui venaient de partir en fumée.

L'espace d'un instant, je me demandai si le sort en était jeté pour moi, si j'allais me trimballer le reste de ma vie sur une patte. Est-ce que je pourrais

conduire ma fille à l'autel ? Enfin, si je survivais à tout cela pour avoir des enfants...

Quoi qu'il en soit, je m'efforçai d'ignorer la blessure pour continuer à tirer. Je m'en occuperais plus tard, si jamais je me sortais de ce borborygme. Par le viseur de ma Gimpy, je vis des silhouettes déguerpir derrière les sacs de sable placés des deux côtés de la ZPU. Je les suivis avec mon arme pour les abattre sans pitié.

Le dragon à quatre têtes ne crachait plus sur nous ses munitions assassines. Au bout du compte, miraculeusement, nous nous retrouvâmes de l'autre côté de l'embuscade. Je n'arrivais pas à croire qu'on roulait toujours et que j'étais encore en vie. Je risquai de m'éloigner du viseur de ma mitrailleuse pour vérifier l'état de mes hommes. Tricky était penché sur sa cal.50 orientée vers l'arrière de notre véhicule, et Steve agrippait le volant à deux mains.

Steve était resté entièrement concentré sur la route et il n'avait pas pu prendre son arme. Quand on est chauffeur, on ne peut pas répondre aux tirs pour se défendre, ce qui devait être vraiment horrible dans les combats. Steve leva soudain une main du volant et la tendit haut dans le ciel.

Il laissa échapper un hurlement dingue :

— WAOOUUUHHHHH ! ON LES A EUS ! WAOOUUUHHHHH !
DAVE ! DAVE ! PUTAIN, C'EST DÉMENT, BORDEL !

Ce qu'il venait de dire était totalement inapproprié , mais, d'une certaine façon, ça sonnait tout à fait juste. Steve était un sacré professionnel, et je ne pouvais même pas imaginer la folie de sa position : rouler dans un mur de mort et de feu sans avoir la possibilité de prendre son arme. En ce cas, pourquoi ne pas en profiter maintenant et savourer la victoire ?

Alors que nous nous éloignons de la zone de carnage, Steve, complètement exalté, riait à pleins poumons sans cesser de taper sur le volant. Je savais exactement ce qu'il ressentait. L'adrénaline sécrétée dans ses veines le mettait dans un état d'euphorie incomparable. Parce qu'il avait échappé à la mort, pour l'instant en tout cas.

On savait tous que c'était loin d'être fini ; personne ne se berçait d'illusions. Nous étions à 35 km au sud de notre point de repli ; à mi-chemin vers la première ligne américaine. La vérité, c'est que le plus gros du danger se trouvait encore devant nous.

À cet instant, je me rappelai la blessure à ma jambe. Lors de mes missions précédentes à la Sierra Leone et dans les Balkans, j'avais vu les dégâts que pouvait faire sur un corps même le plus petit calibre. Une 7,62, la munition standard des AK 47, transperce la chair humaine à une vitesse de 75 mètres par seconde. La balle percute l'os et traverse le corps pour ressortir de l'autre côté.

Craignant le pire, je me baissai pour tâter ma cheville avec précaution. Ma première surprise fut de découvrir que le cordon de mon treillis était défait et pendait sur ma botte. J'avais la vieille habitude, acquise à l'époque où je

combatais chez les PARA, de toujours attacher mon pantalon.

Je descendis encore la main, essayant de trouver l'endroit qu'avait touché la balle. Je m'attendais à ce que mes doigts rencontrent du sang, de la chair pulvérisée et des os broyés. Mais je n'arrivais à sentir aucune blessure. Rien de poisseux. Rien du tout. Je relevai la main pour vérifier. Pas de liquide chaud et gluant, mais, comme il faisait complètement noir, je ne voyais peut-être pas bien.

Je jetai un coup d'œil au sol de la Pinkie pour voir une mare de sang coagulé, mais je ne vis qu'une montagne de douilles. Je posai la main sur mon visage et mes lèvres : aucun goût de sang. Je n'aperçus qu'une toute petite trace rouge sur mes doigts. Pourtant, j'étais sûr d'avoir été touché. J'avais senti le coup, bordel. Je ne comprenais rien à ce qui se passait. *Où étaient les ravages de l'impact ?*

Je n'y pouvais strictement rien de toute façon maintenant. Nous avançons à toute allure, Steve manœuvrant la Land Rover chargée à bloc, et le reste de l'équipage priant pour que les dommages que notre véhicule avait subis ne soient pas définitifs.

Dans le silence venteux de la nuit, je me mis à cogiter. Les Pathfinders sont une section d'élite qui exécute des missions de reconnaissance en territoire ennemi. C'est ce que nous avons fait. Il était désormais clair qu'un abruti aux services secrets s'était complètement et lamentablement planté.

Beaucoup de nos renseignements venaient des Américains, et nous avions déjà constaté la catastrophe qu'avait été leur gestion de la prise de Nassiriya. Mais je n'en voulais pas aux Yankees. Pour moi, on était tous dans le même borbier ; l'unité des marines et nous autres étions juste à l'extrémité la plus cruelle et la plus brutale de cette guerre.

Sans les Américains, nous n'aurions ni photos satellites, ni cartes correctes. Et pourtant, les photos des services secrets s'étaient révélées totalement fausses. Les US Marine Corps s'étaient attendus à ne rencontrer qu'une résistance minimale à Nassiriya. En réalité, des milliers de soldats irakiens et de fedayin avaient rallié la ville pour le combat.

Et, ce soir, nous étions entrés au centre de ces forces.

Nous continuâmes une bonne dizaine de kilomètres sur la route ouverte et déserte. À chaque coup de volant, je sentais mon cœur se serrer dans ma poitrine, alors que l'adrénaline circulait toujours à haute dose dans mes veines.

Plus aucune trace de l'ennemi, mais il était évident que tôt ou tard la chance allait tourner. Ça arrive à tout le monde un jour ou l'autre.

Mais, à cet instant, je me sentais indestructible. À l'épreuve des balles. Quelle que soit la balle qui avait percuté ma jambe gauche, elle avait juste rebondi sans y entrer. *Incroyable.*

Alors que nous foncions droit devant nous, les premières strophes du poème *Invincible* me revinrent à l'esprit. Pratiquement sans que je m'en

aperçoit, je commençai à articuler les mots dans l'obscurité pesante de la nuit irakienne.

*Dans les ténèbres qui m'enserrent
Noires comme un puits où l'on se noie
Je rends grâce aux dieux, quels qu'ils soient
Pour mon âme invincible et fière.*

Ce dernier vers fut soufflé par la vitesse de notre Pinkie. Mais, quand je finis de le prononcer, je crus entendre une voix qui me répondait. Du coin de l'œil, je vis Steve qui avait pris le relais et récitait les vers immortels de la deuxième strophe.

*Dans de cruelles circonstances
Je n'ai ni gémi ni pleuré
Meurtri par cette existence
Je suis debout, bien que blessé.*

Soudain, une troisième voix nous a rejoints. Celle de Tricky à l'arrière du véhicule. Et, tous les trois, nous avons sauté la troisième strophe pour scander en chœur les derniers vers du poème.

*Aussi étroit soit le chemin
Nombreux, les châtements infâmes
Je suis le maître de mon destin
Je suis le capitaine de mon âme.*

Les derniers mots ont été arrachés de ma bouche par le vent. Pourtant, je fus parcouru d'un frisson. Ou peut-être que ce n'était qu'une illusion due à l'excitation qui suit un combat impitoyable. Qui sait ?

En tout cas, le souvenir de ces vers m'avait renvoyé dans la chaleur familière de la salle de repos des Pathfinders et à mes premiers jours auprès de mon unité. Dès les premiers instants en leur compagnie, j'avais compris la différence avec tous les autres régiments pour lesquels j'avais combattu. Ici se trouvaient des hommes de tous rangs qui partageaient une bière et discutaient entre eux, comme s'ils étaient égaux.

Je suppose que ce que l'on trouve de plus similaire serait une salle de classe à l'école ou à l'université. C'était dans cette pièce que les hommes des forces spéciales se réunissaient, se fréquentaient et goûtaient à l'essence de l'esprit de corps des Pathfinders. En observant la pièce, j'avais vu les trophées et les photos de ceux qui s'étaient fait tuer dans des missions, et tous les souvenirs ramenés des différents champs de bataille. Finalement, mes yeux s'étaient posés sur un poème encadré, un des nombreux accrochés sur le mur. Comme ceux que les soldats avaient offerts à l'unité avant de partir pour le SAS.

Celui qui avait attiré mon attention avait été écrit par quelqu'un dont je n'avais jamais entendu parler, William Ernest Henley, et il s'appelait *Invincible*[18]. Alors qu'on me présentait aux différents membres de l'unité, j'avais lu et relu ces lignes :

Dans les ténèbres qui m'enserrent...

J'avais senti en elles la nature des Pathfinders, les forces spéciales que j'avais enfin eu l'honneur d'intégrer grâce à un travail acharné. C'était un bataillon défini par un courage individuel, non conformiste, une ingéniosité sans pareille et une détermination inégalée pour remporter la victoire.

Et surtout par le genre d'actions que nous venions de traverser, où quelques hommes obstinés affrontaient la mort ensemble, *debout bien que blessé*.

XXIV

Je m'étais dit que je n'avais jamais vu un groupe de soldats aussi déterminés et en même temps aussi bien dans leur peau. Des hommes qui passaient neuf mois de l'année loin de leur baraquement pour se former et s'entraîner. Pendant leurs week-ends de congé, ils s'offraient des stages de parachutisme, où, pour ne pas perdre la main, ils pratiquaient le HAHO et le HALO.

Malgré l'assurance qui se dégageait d'eux, ils faisaient preuve d'une réelle humilité. Ils n'affichaient aucune arrogance, aucune esbroufe. À cette époque, Tricky m'avait posé la question à cent balles.

— Dave, si tu coupes une jambe à un Pathfinder, est-ce qu'il reste un Pathfinder ?

J'avais répondu à Tricky que je pensais que oui.

— Tu as raison. C'est toujours un Pathfinder. Il ne peut plus marcher à 6 km/h sur 60 km, mais il garde toujours l'état d'esprit des Pathfinders.

C'est David Stirling qui avait en premier dit de la sélection des forces spéciales que la plupart des gens se sabotent eux-mêmes, parce qu'ils n'y ont pas assez cru ; ils n'ont pas assez cru en eux. D'autres au contraire pêchent par excès de confiance, à la limite de l'aveuglement.

Ils manquent de la modestie nécessaire pour réussir. L'équilibre que cela demande n'est pas facile à trouver. Je ne savais pas si moi-même j'y étais toujours parvenu, mais, au moins, sur cette mission, j'espérais que j'y arrivais.

Je goûtais désormais au frisson ultime du combat, coude à coude avec des hommes de cette trempe. Assurément, nous allions tous y rester. Le véhicule de devant comptait déjà certainement des pertes humaines. Il était évident que certains de mes hommes étaient gravement blessés. Mais je n'aurais pas voulu, pour tout l'or du monde, être ailleurs qu'auprès de ces officiers, à combattre pour nos vies.

Si contre toute probabilité nous nous en sortions vivants, je ferais tout pour m'améliorer. J'essaierais de ne plus engueuler Steve pour ses blagues salaces, de ne plus taquiner Dez avec ses questions débiles, et Tricky parce qu'il aurait encore oublié son équipement de pluie. Je ne penserais plus du mal de Joe à cause de sa jeunesse, et je pardonnerais aux ingénieurs de reconnaissance de ne pas savoir changer un pneu.

Surtout, je ne regarderais plus jamais Jason de travers pour son manque de confiance et son air renfrogné. Nous étions une équipe. *Nous étions l'équipe que j'avais toujours recherchée.* Me retrouver parmi eux était pour moi un privilège.

Alors que toutes ces pensées déferlaient dans mon esprit, se bousculant

pour que je les écoute, nous avons roulé au moins 10 km depuis le barrage. Mais je sentais la tension monter de nouveau. Je la sentais profondément dans mes tripes, je la sentais peser sur Steve et Tricky, tel un voile noir et suffocant que je pouvais presque voir et toucher.

Nous savions qu'une autre attaque n'allait plus tarder. Notre instinct animal nous le soufflait. Dans la férocité de la bataille, quand les soldats affrontent une mort certaine, leur sixième sens atteint un niveau de clairvoyance extrême.

C'était en effet ce que nous vivions à cet instant, la capacité à percevoir la présence de l'ennemi, à prévoir les balles. Et c'était cette attente, l'insupportable tension de l'anticipation, qui nous tuait.

C'était presque comme si nous voulions que l'assaut arrive déjà. Presque comme s'il était plus facile de se battre que de se mettre en mode pause.

— Vous vous cachez où ? Allez, tirez déjà ! On est prêts !

Je ne sais pas si j'avais vraiment crié ces mots ou s'ils tonnaient juste à l'intérieur de mon crâne. Ça n'avait pas d'importance, en fait. Je savais que mes hommes les avaient entendus et que leur esprit criait exactement le même genre de bravade.

Cette fois, je les vis avant qu'ils ne frappent.

Je ne pourrais expliquer comment, si ce n'est grâce au pouvoir infini du sixième sens. De façon mystérieuse, mes yeux furent attirés vers l'endroit où les Irakiens se tapissaient pour flinguer notre patrouille. Dès que je les aperçus, j'orientai ma Gimpy dans leur direction pour les mitrailler, mes cris d'avertissement couverts par la fureur des déflagrations.

— Embuscade à 11 heures !

L'obscurité devant nous s'embrasa. Trois bunkers longeaient la route. Je les voyais plus distinctement à présent, les visages des ennemis illuminés par la lueur vive jaune et blanche des canons de leurs armes. Ils canardaient massivement notre véhicule de tête, trouant son flanc de bout en bout. Ensuite, ils s'en prirent au véhicule de reconnaissance. Une rage incontrôlable monta en moi. *Ils essayent d'assassiner mon équipe, putain !*

Je visai ma GPMG vers des têtes et des épaules, assenant des tirs répétés sur chaque soldat. Je vis des silhouettes tomber sous mes tirs, des corps déchirés par mes balles. Je tournai la Gimpy vers la gauche et visai de nouveau.

À cet instant précis, j'aperçus une forme immense se soulever à la droite de notre Land Rover. Elle venait de nulle part et portait un RPG-7, reconnaissable entre tous.

Le RPG-7 est le bon vieux lance-roquettes à l'ogive en forme de bulbe et le lanceur évasé. Le soldat qui le tenait sur l'épaule était plus ou moins au-dessus de nous. Je fis pivoter ma mitrailleuse au même moment où il baissait son engin de mort ; tous les deux, nous étions désespérés de tirer le premier.

En plein dans l'action, les mots que j'avais entendus lors d'une conférence à Sandhurst me revinrent en mémoire. L'intervenant était un vétéran qui avait

combattu contre plusieurs armées irrégulières, et il savait de quoi il parlait.

— Ne vous laissez pas bernier par cette simplicité bestiale, avait-il expliqué avec son accent tranché d'officier. Entre les mains d'un soldat expérimenté, le RPG-7 est une arme formidable. Elle est robuste, facile à manier et mortelle. C'est une des armes de l'infanterie les plus brutales et efficaces dans les conflits modernes. Utilisée contre un hélicoptère des Black Hawks américains à Mogadiscio, ou contre une Land Rover britannique à Oman, elle est l'arme de choix de bon nombre de milices. Le RPG-7 fonctionne par tous les temps et il va de plus en plus se répandre sur les champs de bataille de demain.

Sans blague. Et les champs de bataille d'aujourd'hui aussi, on dirait.

Ce gars-là n'aurait pas besoin d'être très expérimenté pour nous pulvériser. Il nous visait à bout portant et il fallait à tout prix que je l'abatte le premier. J'essayai d'ajuster le viseur de ma Gimpy sur lui, mais il était trop loin sur ma gauche et au-delà de mon angle de tir. Je m'apprêtais à lancer un cri d'avertissement, quand la cal.50 derrière moi décocha une rafale assourdissante. Les balles désarçonnèrent le gars et le propulsèrent en arrière, mais pas avant qu'il ne tire sa roquette.

La charge propulsive créa une lumière jaune aveuglante juste à côté de nous. Moins d'une seconde plus tard, la grenade fusa comme un feu d'artifice à quelques centimètres à peine de Steve et moi. Je sentis l'onde de choc souffler dans mon visage quand elle passa, laissant un nuage de fumée suffocant autour d'elle.

Steve donna un violent coup de volant qui faillit me renverser en arrière. Je me dis qu'il avait dû perdre le contrôle de notre véhicule. Mais, soudain, il tendit sa main libre en avant, l'autre toujours fermement agrippée sur le volant, et il s'empara de la grenade. Il arracha la sécurité avec ses dents et balança l'explosif sur la gauche de la route.

— Putain de grenade !

Je n'avais aucune idée de ce que pouvait être sa cible. Je suivis la trajectoire du lancer de Steve avec mon viseur, et la grenade atterrit juste devant nous, légèrement sur le côté. Un quatrième et dernier bunker se trouvait juste au bord de la route. C'était plus une sorte de petit check-point entouré de sacs de sable. Mais, en essayant de neutraliser le lance-roquettes, je l'avais totalement loupé. Je n'avais pas vu qu'il était là.

La grenade roula avec grâce sous le toit de sacs de sable. L'éclair de la détonation fut suivi par une violente explosion. Le toit se souleva légèrement, des corps furent propulsés dans les airs, et un épais nuage s'échappa des ouvertures. Le toit finit enfin par s'écrouler, écrabouillant les occupants du bunker.

Quelques secondes plus tard, nous dépassions en trombe la dernière position ennemie. Alors que nous roulions à toute vitesse, les derniers survivants irakiens nous mitraillèrent par-derrière, mais nous filions déjà dans les entrailles sombres de la nuit. Nous avions franchi la troisième embuscade. *Carrément incroyable. Comment avaient-ils pu nous louper ?*

Entre nous, les Pathfinders, nous avons une expression : utiliser la force. Bien sûr, nous l'avons empruntée aux combattants Jedi dans *Star Wars*, mais elle exprime bien la philosophie de notre unité. Si vous ouvrez votre esprit à votre sixième sens de soldat, vous pourrez surmonter même les plus impossibles des épreuves.

Nous avons perçu la menace ennemie, et cela nous avait permis d'avoir l'ascendant sur eux. C'était ça, utiliser la force, et peut-être que c'était ça qui nous avait sauvés.

Nous avançons sans faiblir, mais Jason tirait sur les limites de sa Land Rover. Steve dut accélérer pour ne pas se laisser distancer et, très vite, nous roulions de nouveau à plus de 100 km/h. Je me demandai ce qui poussait Dez à appuyer ainsi sur la pédale.

Peut-être qu'un des hommes dans leur véhicule était grièvement blessé et saignait abondamment. Peut-être qu'il devenait urgent d'atteindre les premières lignes américaines pour le soigner. Ou peut-être que c'était le véhicule de reconnaissance qui comptait un blessé. Sans communication entre les voitures, je n'avais aucun moyen de savoir. La seule assurance que j'avais, c'était que chacun d'entre nous avait essuyé une belle quantité de tirs.

Steve luttait avec la charge arrière de la Land Rover, la cargaison menaçant à tout instant de glisser en avant et de nous embarquer dans un tête-à-queue dévastateur. Le seul moyen de conduire une Pinkie aussi bourrée sans prendre trop de risques était de ne pas aller trop vite.

Les quatre roues motrices ne changeaient pas grand-chose à la donne ; cela ne la rendait pas plus sûre. Que vous soyez sur la neige, la glace ou le tarmac sec et dur, comme à ce moment, si deux de vos roues perdent leur adhérence, vous pourriez aussi bien être dans une Nissan Micra.

Je fixai l'horizon en quête des fedayin. Peut-être qu'ils nous rattrapaient et c'était ce qui pressait Jason. Mais je ne percevais aucune lumière derrière nous. À moins que les fedayin circulent comme nous avec de la lumière noire, ils devaient encore être loin.

Je glissai dans le chargeur de ma GPMG une bande de 200 munitions. Deux boîtes terminées, il en restait encore quatre, en comptant la bande dans la mitrailleuse. Je trouvais que je m'en sortais assez bien de ce côté-là. Que nos trois voitures roulent encore était un vrai miracle. *Ou peut-être avais-je parlé trop vite ?*

Devant nous, la Pinkie de Jason ralentissait notablement. Dez était passé de 100 km/h à une allure de tortue, utilisant le frein moteur pour décélérer. C'était le moyen le plus silencieux pour arrêter la Land Rover, parce que les freins auraient poussé des crisements stridents.

La voiture de reconnaissance ralentit à son tour, et nous fûmes bien contraints de les imiter. Je me demandais sans cesse ce qui arrivait à la voiture de tête. Si nous perdions un véhicule, nous pouvions accueillir Joe, Dez et Jase dans les deux autres. Mais si nous en perdions deux, soit nous divisions la patrouille pour qu'une voiture continue seule, soit nous abandonnions

toutes les Land Rover. Cela nous obligerait à continuer à pied sans notre cargaison d'armes lourdes, et avec l'ennemi au courant de notre position.

Je calculai qu'il devait nous rester 25 km au minimum avant d'arriver sur les premières lignes américaines, et je n'avais aucune envie de perdre les voitures à ce point.

Nous avançons à moins de 10 km/h, et je n'avais aucune idée de ce qui ralentissait ainsi notre convoi. Je brûlais d'impatience qu'on redémarre. C'était comme si je sentais le souffle des fedayin dans mon cou.

Je surveillais sans arrêt l'est et le sud. À l'horizon, je ne distinguais que le halo orange des lampadaires de Nassiriya certainement. Une promesse impossible de salut. Je me disais que nous n'y étions pas encore. Nassiriya était encore à des années-lumière.

Soudain, je compris. Devant nous, contre la lueur orange de la ville, se profilait ce qui devait être une autre base militaire irakienne. Des véhicules étaient garés en formation, et, ici et là, la silhouette d'une sentinelle se dessinait dans le ciel de la nuit. Jason avait dû pressentir cette position irakienne, il avait encore une fois utilisé la force et ralenti notre convoi.

Personne n'avait encore ouvert le feu, ni lancé une provocation. Jason essayait peut-être de passer sans se faire remarquer. Nous avançons à 5 km/h, les pneus glissant gentiment sur le tarmac, les moteurs ronronnant doucement.

Je vis une étincelle dans l'obscurité, mais ce n'était qu'une allumette qu'on craquait. Elle fut suivie par un rougeoiement momentané, tandis que le soldat irakien tirait sur sa cigarette pour en savourer la nicotine.

Je mourais d'envie de fumer. L'officier ennemi était presque assez proche de moi pour que je lui pique une clope. À cet instant, notre 4 x 4 cahota sur la route, et une des échelles frappa contre le flanc en métal de la Land Rover. Heureusement, comme la carrosserie est en aluminium et pas en acier, on entendit qu'un petit claquement étouffé et pas un grand boum. Pourtant, dans le silence de la nuit, cela sonna à nos oreilles comme un bombardement. Paaaaaff !

J'avais mon viseur rivé sur ce soldat en train de fumer. Je retins ma respiration, comme si le seul fait de respirer avait pu l'alerter sur notre présence ici devant lui. Je priai pour qu'aucune des sentinelles n'ait entendu l'échelle cogner la paroi du hayon. En tout cas, pourvu qu'elles ne l'aient pas identifié comme provenant d'un véhicule qui approchait.

Nous avons passé la base ennemie sans qu'une seule balle soit tirée et sans éveiller l'attention des forces irakiennes. C'était un putain de miracle. Comme nous nous éloignons du danger, nous reprîmes de la vitesse. Nous foncions vers le sud, avides de parcourir le plus de kilomètres possible en un minimum de temps.

Devant nous, sans que je sache pourquoi, Jason alluma les phares de son véhicule. Je vis que le conducteur de la voiture de reconnaissance suivit son exemple. Après avoir roulé si longtemps avec de la lumière noire, cela semblait étrange, choquant presque, de pouvoir voir les Pinkies devant nous.

Je me tournai vers Steve, le regard interrogateur.

— On y est presque ? interrogea-t-il en allumant à son tour les phares de la Land Rover. J'imagine que c'est pour ça que Jase la joue voyant : pour prévenir les Yankees de notre arrivée.

— Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? confirmai-je, pris par son excitation.

— Dave, tu sais, j'ai jamais aimé les marines autant que maintenant ! déclara Steve en souriant.

Le véhicule de Jason ralentit. Je le vis prendre un virage sec vers l'est. Il sortait de la route, sûrement pour éviter un nouveau barrage. Peut-être que les US Marine Corps avaient progressé pendant les heures de pénombre et avaient installé leur première ligne ici sur la route.

Peut-être que Jase essayait de dépasser leurs soldats les plus réactifs pour arriver plus tranquillement vers les positions américaines moins sensibles.

Mais mon hypothèse se révéla entièrement fausse. Alors que la Pinkie de Jason tournait, je vis deux bunkers sur la droite de la route, et un bâtiment noir et sinistre derrière eux. Je compris alors sur-le-champ où nous nous trouvions. C'était le premier camp que nous avions passé quand nous avions quitté le front américain, et dans lequel nous avions croisé les premiers soldats irakiens.

Nous étions dans le carrefour au nord de Nassiriya. *Je n'en revenais pas qu'on soit aussi près.* Mais, dans les phares de la voiture de Jason, je vis que ce n'était pas un camp comme les autres. C'était une sorte de forteresse, avec des tours d'observation, des bunkers et des fortifications – des *sangar*, comme on les appelait ici.

Des groupes de soldats étaient stationnés partout. Pour pouvoir passer, Jase essayait peut-être de les dérouter en allumant ses phares.

XXV

La Pinkie de tête longeaït les bunkers, et Jason ne pouvait pas tirer, parce que Dez était directement dans sa ligne de mire. Ils avaient pratiquement réussi à passer, quand un des hommes dans le bunker le plus proche hurla un avertissement en arabe. Il avait dû comprendre qui nous étions. Le premier AK 47 ouvrit rapidement le feu, suivi d'une douzaine d'autres.

Joe tira sur les bunkers avec sa mitrailleuse. Je vis Jason tenter d'orienter sa Gimpy, mais il ne pouvait toujours pas tirer. Nous ne pouvions pas non plus les couvrir, de peur de toucher le véhicule de Jason par erreur. L'espace d'un instant, il me parut inévitable qu'ils se feraient abattre. Mais Dez s'empara de son arme, posée sur le tableau de bord. D'une main, il tirait sur le bunker, de l'autre, il manœuvrait le volant.

On aurait dit une scène du Far-West ; je n'en revenais pas. Dez vida l'intégralité de son chargeur dans le bunker ennemi et dépassa le camp dans le même temps. Normalement, on nous entraîne à nous servir de nos pistolets dans les combats au corps à corps.

Jamais on ne nous avait enseigné à tirer tout en conduisant une voiture à pleine vitesse ! Les Pinkies débordaient de mitrailleuses de pointe ; donc, en théorie, nous n'avions aucune raison d'utiliser nos pistolets.

Après les tirs de Dez, la voiture de reconnaissance canarda à son tour les bunkers, et les deux Land Rover avaient franchi le nouvel obstacle. Je n'en avais plus rien à faire de toutes les douches que Dez avait prises depuis qu'il avait intégré les Pathfinders. C'était notre héros désormais.

Bien qu'il fût le chauffeur, il venait de connaître son heure de gloire digne d'un film d'Hollywood.

Nous étions les derniers et, alors que nous nous approchions de la base ennemie, j'ouvris le feu avec ma fidèle Gimpy. Je vis des corps bondir en arrière, les balles leur trouant la chair. Quand nous prîmes le virage, je ne pus plus tirer, parce que Steve était dans mon champ.

Je regardai le dernier bunker, m'attendant à recevoir des salves rageuses, mais je ne vis que des dépouilles sanguinolentes. Les occupants de ces positions avaient été ravagés et ils ne risquaient plus de nous faire du mal.

Des canons scintillèrent depuis les fenêtres du bâtiment sombre, mais nous étions déjà loin. À une vitesse prodigieuse, Steve avait redressé la voiture, et nous filions sans demander notre reste. Il coupa ensuite les phares et pressa sur l'accélérateur, le paysage noir de la nuit nous enveloppant. Encore quelques kilomètres et nous y étions, nous arrivions au front américain.

D'instinct, je jetai un regard derrière moi et je vis soudain que Tricky n'était plus là. La cal.50 se balançait sur sa tourelle sans son propriétaire.

Putain, Tricky n'était plus là ! Mon cœur s'arrêta de battre. La panique me gagnait sans que je puisse rien contrôler. Nous avions un homme en moins, mais n'avions pas la moindre idée de l'endroit où nous l'avions perdu !

Je me mis à hurler, l'horreur déformant ma voix.

— Tricky ! Tricky ! Mais où est Tricky, bordel ?

Je nous vis déjà faire demi-tour pour le chercher. Soit Tricky avait été abattu dans le dernier camp que nous venions de traverser, soit il était tombé quand Steve avait pris le virage sec au carrefour. De toute façon, il était hors de question que nous abandonnions Tricky ici.

Steve tourna la tête vers l'arrière de la Land Rover et cria à son tour.

— Tricky ! Tricky ! Mais où est-ce qu'il est passé ?

Et c'est là qu'une tête est apparue derrière la mitrailleuse. Tricky nous décocha alors son plus beau sourire en levant les yeux au ciel.

— C'est quoi, votre problème, les gars ? Je changeais juste le chargeur de ma bécane.

Steve et moi, nous éclatâmes de rire, mais c'était avant tout notre soulagement que nous exprimions. Nous échangeâmes ensuite un regard embarrassé. L'espace d'un instant, tous les deux, nous avions failli perdre la raison. Tricky, lui, affichait un calme exemplaire. Comme si les dernières heures de combat ne lui avaient rien fait, comme s'il vivait des dangers pareils tous les jours.

La parenthèse de légèreté se referma vite. Nous approchions des lignes alliées. Nous savions bien l'état des troupes à cet endroit : les militaires étaient épuisés ; ils avaient perdu un grand nombre de leurs camarades, étaient assoiffés de vengeance. Et, le pire de tout, en ce qui nous concernait, ils étaient armés jusqu'aux dents.

En regardant devant moi, je vis la Pinkie de Jason se ranger sur le bas-côté de la route. Ses feux de détresse clignotaient. Deux Bradley, des blindés américains de combat d'infanterie, venaient dans notre direction.

Alors que nous nous garions derrière la voiture de reconnaissance, je ne pouvais m'empêcher de penser à l'incident des tirs amis qui avait eu lieu avec les marines de la Charlie Company durant les combats des jours précédents.

Le bombardement du A10 avait détruit l'armure de la Charlie Compagny, avec son canon GAU-8 Avenger de 30 mm. L'une des armes les plus puissantes jamais mises à bord d'un avion de combat, la GAU-8 Avenger peut transpercer la carrosserie d'un véhicule blindé avec ses charges d'uranium. Le tank américain n'avait eu aucune chance contre cette arme de mort.

Les Bradley devant nous étaient montés d'un canon automatique à peine moins puissant, un M242 Bushmaster de 25 mm, capable de détruire les plus gros des tanks irakiens, les T55. Traverser notre propre front pouvait se révéler l'instant le plus périlleux de toute notre mission. Si nous étions mitraillés par ces Bradley, nous étions cuits.

Nous retirâmes nos keffieh, refermâmes les boutons de nos uniformes et essayâmes de nous recomposer du mieux possible. Il fallait qu'on retire notre

déguisement d'Irakiens pour redevenir le parfait soldat de la coalition. J'attrapai une petite torche infrarouge dans mon sac et la plaçai allumée sur le capot. Celui qui tenait les jumelles parmi les Yankees la verrait briller et la comprendrait comme un signal amical.

Nous resserrâmes la distance entre nos véhicules et baissâmes toutes nos armes. Jason redémarra. Nos lumières de détresse clignotant toujours, nous nous approchâmes au ralenti du front américain marqué par les Bradley qui formaient un bloc sur la route.

Alors que nous n'étions plus très loin d'eux, mon cœur se mit à tambouriner dans ma poitrine. Nous avons traversé plus de 200 km de territoire ennemi au prix de batailles sanglantes. Comme il serait ironique désormais d'avoir survécu à une série d'embuscades meurtrières, d'avoir échappé à des chasseurs impitoyables et d'avoir forcé des barrages pour nous retrouver explosés par nos alliés !

Comme nous avançons, Dez commença à appuyer sur le klaxon. « Bip-Bip ! Bip-Bip ! Bip ! Biiiiip ! » *Les Anglais débarquent.* Le chauffeur de la voiture de reconnaissance et Steve en firent de même. Tout cela me parut assez ridicule, nous six pris en sandwich entre deux armées qui s'étripaient. Mais quel autre choix avions-nous ?

Pas la moindre réponse du côté des Bradley. Ils devaient être occupés, mais aucun soldat à l'intérieur ne semblait nous voir ou nous entendre. Ils n'avaient pas l'air de prendre en compte notre arrivée. Nous arrivâmes au niveau des deux énormes tanks et passâmes entre eux sans qu'ils réagissent. Sur le front allié, après la bataille de Nassiriya, nous avons réussi à filer à travers les sentinelles américaines sans être inquiétés.

Nous continuâmes jusqu'à ce que j'imaginai être le poste de commandement des Américains. Les derniers Yankees auxquels nous avons parlé commençaient là la mission de leur vie. Chaque chauffeur coupa le moteur de son véhicule.

Nous sortîmes de nos Land Rover. Pendant un moment, nous restâmes là dans le silence et l'obscurité à nous regarder sidérés. Puis je pris Steve dans mes bras, et Tricky se joignit à nous pour une accolade à trois. Nous dansions pratiquement sur place. Nous n'en revenions pas. *Bon Dieu ! Nous avons réussi ! Nous étions en vie !*

Les embrassades continuèrent un moment. Cela ne nous ressemblait pas. Les Pathfinders ou les PARA, ou peu importe le nom qu'on voudra donner à notre unité, ne s'épanchent pas ainsi en manifestation d'affection en général. Mais aujourd'hui, après notre départ de Qalat Sikar et notre course contre la mort, tout avait changé. Notre attitude macho de vrais mecs s'était envolée dans l'air de la nuit.

Parce que nous étions en vie, bordel !

Je sortis notre téléphone satellite iridium, qui faisait partie de notre matériel de communication. C'est un système ouvert et non sécurisé, et nous ne l'aurions par conséquent utilisé qu'en dernier recours si tous les autres

moyens avaient disparu. Nous nous en serions servis par exemple pour appeler des secours si nous avions été sur le point d'être capturés ou tués. Le téléphone satellite est aussi facile à intercepter que n'importe quel portable. Mais, maintenant que nous étions dans les lignes alliées, cela n'avait plus vraiment d'importance. Il fallait avant tout que je fasse mon rapport au QG des Pathfinders.

Alors que j'attendais que l'appel passe, je repérai deux marines qui arrivaient vers nous. Ils avaient l'air de se demander d'où nous venions de tomber. Pas étonnant, il était 3 h du matin et nous sortions de nulle part, nos véhicules criblés de balles. En outre, nous nous enlacions comme un groupe de lycéennes.

J'annonçai la bonne nouvelle à mon interlocuteur.

— Ici Mayhem Three Zero : rapport d'urgence pour Sunray. La patrouille est de retour dans les lignes amies sans blessures sérieuses. Enverrai localisation satellite et infos supplémentaires quand matériel de communication sécurisé.

Il fallait encore que je vérifie les blessures de mes hommes, mais, vu les accolades viriles que je voyais autour de moi, il était clair que personne n'était estropié ou agonisant.

J'allai demander une cigarette au premier marine que je croisai. Je me sentais prêt à en griller tout un paquet dans une longue bouffée apaisante de nicotine. Le soldat me tendit une clope et craqua une allumette dans le creux de sa main. En la prenant, je m'aperçus que mes mains tremblaient. J'inhalai profondément. *Le paradis sur terre !*

Le marine me décocha un regard étonné.

— Vous venez d'où comme ça, les gars ?

Je montrai du doigt le nord. *Par là.*

Il plissa les yeux, comme si cela n'avait aucun sens.

Je me fichais complètement de ce qu'il pouvait penser.

Mes hommes se rassemblèrent autour de moi pour fumer. Tricky, Steve, Joe et aussi Ian, Simon et Stephen, de la voiture de reconnaissance, se grillèrent à leur tour une cigarette. Jason était agenouillé à côté de sa Pinkie et fouillait dans son sac à dos.

Je compris tout de suite ce qu'il faisait. Il cherchait quelque chose à manger. Je savais qu'il n'aimait pas être dérangé quand il cassait la croûte. Dieu sait qu'il avait bien mérité qu'on le laisse tranquille pendant qu'il se bâfrait, si c'était ce qui le chantait maintenant.

Dez hésita à se joindre au groupe de fumeurs. L'espace d'un instant, il me parut mal à l'aise. Il remuait d'un pied sur l'autre, nerveux.

— Tricky, je peux te prendre une taffe ?

Nous n'en revenions pas. Nous étions sans voix. Nous le regardâmes tirer maladroitement sur la cigarette. Après avoir inspiré la fumée, il fut pris d'une quinte de toux à s'en décrocher les tripes. Il s'agitait comme s'il était monté sur un cheval de rodéo mécanique dans une fête foraine.

Tricky était plié de rire.

— Wouhou ! Vas-y, cow-boy !

— Écoute, mon gars, on a tous vu ton exploit avec le pistolet, mais franchement tu pourras jamais être un vrai cow-boy si tu mates pas une Marlboro, ajouta Steve.

Nous avons tous traversé de sacrées épreuves par le passé. Même Joe. Mais jamais nous n'avions vécu une telle expérience. On nous avait tendu embuscade après embuscade en plein cœur des lignes ennemies, avec des milliers de soldats irakiens endurcis et de fedayin bien décidés à nous massacrer.

Nous n'avions pas espéré nous en tirer vivants. Et maintenant, nous nous tordions de rire parce que Dez s'étouffait avec une Marlboro.

Jason avait avalé un encas rapide et avait sorti un poêle pour se faire un café. En attendant que l'eau bouille, il décida de consulter la carte. Nous l'étalâmes sur le capot de sa Land Rover et nous fûmes alors pris d'un sentiment d'urgence. Il nous restait encore du travail à accomplir. Nous commençâmes par confronter nos impressions, pour marquer l'emplacement des positions irakiennes. Nous dessinâmes une série de quadrillages. La proximité entre la dernière embuscade et la base américaine était étonnante. Pas plus de 1 km.

Je demandai à un des marines où se trouvait leur poste de commandement. Il m'indiqua un groupe de véhicules à 300 mètres à l'est. Alors que j'allais dans cette direction, je pris conscience à quel point j'étais épuisé. L'adrénaline quittait petit à petit mes veines pour être remplacée par une profonde fatigue oppressante. J'avancai sans bruit dans le camp endormi et pénétrai le poste de commandement américain, constitué d'un drap tendu entre deux Bradley. Même à cette heure, l'endroit grouillait de militaires.

Je reconnus tout de suite le premier que je croisai. Le commandant de la Charlie Company, le chef des US Marine Corps à qui j'avais parlé 11 heures plus tôt, quand nous avions pris la décision de traverser les lignes ennemies. Avec les quelques hommes qui l'entouraient, il m'adressa un regard stupéfait.

— Dave, la patrouille britannique des Pathfinders, annonçai-je. Vous vous souvenez ? On s'est bien amusés dans notre balade vers le nord...

— Ouais, j'imagine ! lança le Yankee, son visage se fendant d'un sourire. C'est bon de voir qu'il n'y a pas que nous qui nous salissons les mains par ici. Alors, quoi de neuf ?

— Eh bien, nous avons roulé sur la route 7, pratiquement jusqu'à l'aéroport de Qalat Sikar. On a eu quelques problèmes et on est revenus. Je pensais que vous seriez intéressé de savoir ce qu'on a recueilli comme infos.

Un silence de plomb nous enveloppa. On aurait pu entendre une mouche voler. Ces gars occupaient les positions les plus avancées en Irak. Ils avaient livré un combat acharné à Nassiriya et avaient subi des pertes considérables. La nuit était tombée, et le calme s'était installé.

Mais, un peu plus d'une heure plus tôt, ils avaient vu d'immenses

explosions illuminer l'horizon vers le nord. Maintenant, j'arrivais là pour leur dire que c'était nous qui avions affronté les troupes irakiennes dans nos trois Land Rover.

— On est arrivés à 40 km du terrain d'aviation, continuai-je d'une voix éteinte, mais pragmatique. Les forces ennemies ont fini par nous encercler ; l'armée irakienne et les fedayin. Comme on pouvait pas continuer à avancer, on a décidé de se replier. Sur la route du retour, on a dû déjouer une série d'embuscades, chacune correspondant à une position irakienne.

Les marines ouvraient des yeux immenses. Ils avaient l'air de se dire que nous étions des cinglés, entre Mad Max et James Bond. Soit ça, soit des drogués.

Ils n'arrivaient pas à se faire à l'idée que nous avions poussé aussi loin vers le nord et que nous avions réussi à revenir sans nous faire exterminer. Un des hommes me tendit une tasse de café, un autre, du chocolat Hershey. Les autres me fixaient du regard, médusés.

— Si vous avancez plus loin, vous allez tomber sur une sacrée force armée, affirmai-je. Ils sont bien installés derrière leurs sacs de sable, en position défensive. Ils ont des bunkers, des tranchées, des routes parallèles. Ils ne manquent pas d'armes non plus : mitrailleuses, lance-roquettes, canons antiaériens, et Dieu sait quoi encore. Nous pensons que chacune de ces positions correspond à un bataillon ou plus.

Je jetai un coup d'œil au commandant et à ses hommes. Je ne parvenais pas à lire ce qu'ils pensaient de tout cela. C'était un cauchemar. La bataille de Nassiriya était loin de se terminer, des milliers de soldats les attendaient encore, dans des positions solides bien camouflées, et ils étaient prêts à bondir. En termes d'effectifs, les forces ennemies, armée irakienne plus fedayin, comptaient plus d'hommes encore que ceux qui avaient arrêté les marines à Nassiriya en leur causant tant de pertes humaines.

Il était temps de donner au commandant la bonne nouvelle.

— Même si nous n'avons pas réussi à atteindre l'objectif de notre mission, nous avons pu identifier un grand nombre de positions irakiennes et nous pouvons vous fournir les coordonnées GPS de chacune.

Le visage du commandant s'éclaira. Nous nous rassemblâmes pour consulter les cartes. Je lui décrivis chaque embuscade et lui apportai mon évaluation personnelle des forces ennemies à ces emplacements. À la première, la plus au nord, Jase et moi avons estimé qu'il se trouvait un bataillon de troupes irakiennes, ainsi que 200 fedayin.

Au deuxième poste, un autre bataillon attendait. À l'endroit de la troisième embuscade, nous pensions qu'il s'agissait d'une unité. Ensuite, nous avons traversé une compagnie qui ne nous avait pas repérés. Enfin, l'embuscade au carrefour, juste au nord de Nassiriya. En tout, cela devait faire près de 2000 militaires irakiens, plus la milice et sans doute encore beaucoup d'autres combattants.

Nos estimations se basaient sur la quantité de tirs que nous avons essuyés

à chaque position, ainsi que ce que nous avions vu de l'armement lourd. J'expliquai au commandant que ces chiffres étaient prudents. Ces 2000 combattants devaient sûrement être épaulés par le même nombre d'hommes aux postes logistiques et par des réservistes.

— Je conseillerais de faire des frappes aériennes sur ces positions, et vite. Les bombarder massivement avant de continuer à avancer. Ça dégagera la voie pour vos gars.

Le commandant me dévisagea un moment. Il hocha la tête. Je vis une lueur d'excitation briller dans ses yeux fatigués.

— OK, soldat. On va le faire, et comment !

Là-dessus, il se mit à aboyer des ordres. Je m'assis pour savourer mon café, un bon Starbucks comme on les aime, alors que ses hommes s'agitaient dans tous les sens, transmettant mon rapport à leur hiérarchie. C'était un des meilleurs cafés que j'aie bus dans ma vie, et je le dégustai jusqu'à la dernière goutte. Je retournai ensuite à nos Pinkies, où je vis mes hommes prêts à dormir à côté de nos fidèles véhicules.

Nous étions totalement à bout, mais je tenais à faire une dernière chose avant de m'écrouler. Il fallait qu'on mette en place des tours de garde, parce que, si nous arrivions à traverser leurs positions sans nous faire repérer, j'imaginai que l'ennemi en serait également capable.

Trop survolté pour dormir, je pris le premier tour avec Dez. En quittant des yeux l'îlot de lumière qu'était Nassiriya pour regarder vers le nord, je formulai une petite prière. J'étais né et j'avais été élevé dans la religion catholique, même si je n'étais plus vraiment pratiquant. Pourtant, je pris le temps de remercier Dieu d'être resté en vie, ainsi que ma patrouille.

Et je demandai pardon de ne prier que lorsque j'étais dans la merde et en mal d'un peu d'aide.

XXVI

Complètement exténué, je dormis comme une pierre. Aux premières lueurs du jour, nous fûmes tous levés et au garde-à-vous. Comme personne n'allait se recoucher, Tricky et Joe installèrent la radio haute fréquence 319.

Même si Tricky avait effacé le *crypto* sur la TACSAT, ainsi que la VHF, il nous restait encore le système haute fréquence par lequel nous pouvions envoyer en théorie des messages sécurisés, mais seulement quand il décidait de fonctionner.

Les communications haute fréquence à distance sont un cauchemar à établir, et c'était un matériel sacrément compliqué.

Nous réussîmes à transmettre un court message au QG des Pathfinders ou, du moins, nous espérions qu'il était passé : « *Rapport : position ennemie à 937584... La nôtre avec forces américaines à 738295. Aucune perte humaine.* »

Nous prîmes une collation tandis que le soleil se levait, fier et brillant. Dans la lumière naissante du désert, nous commençâmes à distinguer des détails. Je vis que le cordon en bas de la jambe gauche de mon pantalon n'était pas défait ; il n'existait en fait plus du tout. Je regardai de plus près et aperçus plusieurs trous dans le tissu. J'inspectai ma jambe. À peine une égratignure.

J'examinai plus attentivement. Le pantalon avait été troué de plusieurs balles de calibre 7,62. Mystérieusement, le tir avait transpercé le tissu, mais raté ma jambe.

En tâtant les trous, je remarquai combien mes doigts étaient gonflés. On aurait dit des saucisses. Certainement à cause des heures passées à agripper la crosse de ma GPMG, tandis que je la pointais sur les différentes cibles.

Des doigts comme des saucisses. Cette expression me fit sourire ; elle m'entraîna des années en arrière. Je l'avais toujours associée au prince Charles, qui se trouvait être le colonel en chef de notre régiment.

Le jour où je devais être accrédité dans l'armée, le prince Charles allait déjeuner avec notre unité à la table des parachutistes. Ma mère, mon père et mes sœurs étaient venus assister à la cérémonie, ainsi que mes grands-parents de Liverpool.

Mon grand-père m'avait raconté qu'il lui était arrivé de rencontrer le prince Charles et que, si j'avais l'occasion de lui serrer la main, il fallait surtout que je regarde ses doigts. Ils ressemblaient à des saucisses. Je n'avais pas réussi à l'époque, mais je m'étais toujours souvenu de ce que mon grand-père m'avait dit.

Quelque temps plus tard, le régiment des parachutistes devait recevoir de nouvelles couleurs, parce qu'après 25 ans de service, nos drapeaux étaient

complètement usés. Comme j'étais l'un des plus jeunes officiers de l'unité, j'avais été choisi pour recevoir l'étendard des mains du prince Charles. Un dîner avait ensuite été servi, et j'avais eu l'honneur de serrer la main et discuter avec le souverain.

Le prince Charles ne se perdait pas en mondanités sans contenu. Il était concentré et investi, et je l'admirais énormément. Il me donnait l'impression d'être sincèrement intéressé par moi et ce que j'avais à raconter. Nous nous étions rencontrés une fois encore quand j'étais en mission au Kosovo, et que les PARA étaient en première ligne dans cette guerre dévastatrice. Il était venu nous accueillir et nous saluer personnellement pour affirmer son soutien moral à notre campagne. J'étais parvenu à bien observer ses doigts, et mon grand-père avait raison : le prince Charles avait des doigts comme des saucisses.

Souriant bêtement à ce souvenir, je consultai rapidement ma montre Bulgari. Pas une seule rayure sur le verre. Ce bijou était vraiment à l'épreuve des balles. Je partis récupérer mon sac sur la portière de notre Land Rover et l'ouvris pour vérifier à l'intérieur. Elle ressemblait à une passoire avec tous les tirs qu'elle avait essuyés. Même ma timbale était criblée de balles, ce qui me rendit furieux.

Toutes les batailles ont leurs avantages. Le roman futuriste débile d'Isabelle, ma petite amie française hyper sexy, était intact. J'avais eu de la chance sur ce coup-là.

Quand je le lui ramènerais, j'espérais bien que ça me vaudrait une belle partie de jambes en l'air. *Si ça, ça valait pas la peine d'avoir survécu !*

Je sortis mes lunettes Persol de la poche de devant. Elles étaient en pièces. Pas étonnant, et entièrement de ma faute. Je n'avais pas pris le temps de les plier et les ranger dans leur étui renforcé. Elles avaient beau être faites main, elles ne pouvaient pas résister à mes mouvements de droite à gauche avec ma GPMG. Deux cents livres à la poubelle, mais rien comparé au bonheur d'être toujours en vie.

Je pris le kit de survie de mon sac. Un gros trou perforait ma bouteille d'antiseptique. Un rond parfait. Secouant la tête, admiratif, je le brandis pour que Steve et Tricky puissent le contempler.

En réponse, Steve me montra la boîte de fusibles dans la Land Rover. C'était un rectangle en plastique noir de la taille d'une boîte à chaussures, posé au centre du tableau de bord, entre le conducteur et les genoux du passager. Là, on aurait plutôt dit un morceau de gruyère. Mais ce n'étaient pas des trous nets. Il était complètement déchiqueté, comme s'il avait été criblé d'éclats d'obus.

Je me tournai vers les autres gars.

— Bon Dieu ! Vous avez vu notre véhicule ?

Personne ne parut particulièrement intéressé. Chacun regardait sa propre Land Rover et vérifiait son propre équipement, qui était tout autant ravagé. J'entendis Ian, l'ingénieur de reconnaissance, pousser un sifflement

d'émerveillement.

— Regardez-moi ça, les gars !

Contrairement à nous, Ian avait gardé sur lui son Browning 9 mm dans son holster, sur la poitrine. Les officiers des Pathfinders les gardaient en général sur leur cuisse.

Ce choix lui avait sauvé la vie. Une balle était enfoncée dans l'acier du pistolet. Il releva sa chemise, et nous vîmes un gros hématome rouge et pourpre sur son torse, où l'arme avait encaissé la force du tir.

Beau rappel du fait que nous n'étions pas immortels ; nous avions juste eu une chance incroyable.

Joe nous indiqua la cal.50 sur le 4 x 4 de Jason.

— Putain, regardez-moi ça !

La tourelle circulaire de la mitrailleuse était toute cabossée à l'endroit où elle avait été touchée. Quand Joe avait assené ses rafales sur les positions ennemies, ils avaient visé les éclairs de son canon. Comment il avait survécu ? Incompréhensible.

Nous comptâmes le nombre de trous sur les Pinkies, pariant sur celle qui en avait pris le plus, quand un hélicoptère Cobra de l'armée américaine se profila à l'horizon. Il tourna autour de la position ennemie, au niveau du carrefour au nord de Nassiriya, avant de se mettre au travail. Il bombarda sans ménagement la base, revenant encore et encore sur sa cible.

C'était rassurant de voir les forces aériennes intervenir aussi rapidement, en réaction aux renseignements que nous leur avons fournis. Les Américains avaient apporté l'artillerie lourde.

Résultat, ils pourraient peut-être se passer de notre soutien dans leurs avions, mais c'était la prochaine étape. Nous étions à l'origine de ces informations qui venaient de déclencher des frappes aériennes sur les cibles ennemies.

Un officier arriva vers nous en courant depuis le poste de commandement des marines. Si j'étais libre, le chef de la Charlie Company voulait me toucher deux mots. Me demandant ce qui se passait, je m'exécutai. En arrivant, le commandant me décocha un regard perçant, un regard de stupeur mêlée d'incrédulité. Il me proposa une nouvelle tasse de café en bon Américain qu'il était avant d'en venir aux choses sérieuses.

— Nous venons d'envoyer un vol de reconnaissance au-dessus des coordonnées que vous nous aviez indiquées au nord de la route 7, commençait-il. Vous aviez tout à fait raison : il y avait une quantité incroyable de positions irakiennes là-bas. Mais l'équipage nous a informés que la plus grande partie de leurs forces avait été pulvérisée. Bon Dieu, qu'est-ce que vous avez fait ? demanda-t-il, admiratif.

Je le regardai un moment sans répondre. Je ne savais pas trop quoi dire. La vérité sonnerait complètement absurde et rocambolesque. *Nous essayions de sauver nos fesses. Nous pensions tous y passer et, miraculeusement, nous nous en sommes tirés.* La vérité étant trop invraisemblable, je me tus.

— Je comprends, ouais, dit-il en m'adressant un clin d'œil. *Besoin d'en connaître*, c'est ça ? Pas de problème.

Je le vis scruter mon uniforme pour savoir mon grade ou dans quelle unité je combattais. Bien évidemment, il ne trouva aucune indication.

— Capitaine, l'informai-je, aussi serviable que possible. Dave, capitaine des Pathfinders.

— Capitaine. Dave. Pathfinder. Je veux que vous sachiez quelque chose, annonça-t-il, formel. Grâce à vos renseignements, nos forces aériennes survolent et bombardent toutes les géolocalisations que vous nous avez indiquées. Tout au long de la route 7 se relaieront des F15, des Cobra, des avions d'attaques A10 et d'autres jets, afin de raser ces positions. Et, capitaine, c'est à vous que nous devons tout ça. Wouhou !

J'avais déjà passé un bon moment avec les marines, et j'avais l'habitude de leur « Wouhou ! » Cela peut nous paraître étrange, mais c'est l'équivalent de notre « Oui, monsieur ! » Nous avons encore discuté quelques minutes, et le commandant n'arrêtait pas de répéter l'importance miraculeuse des informations que nous avions rapportées. Sans nous, leurs forces seraient tombées en plein dans les embuscades.

— Vous savez, capitaine, j'ai subi des pertes humaines que je dois encore récupérer. Nous nous dirigeons vers *Ambush Alley* ce matin, et de là vers l'est dans la région des marécages pour retrouver nos véhicules et les corps de nos hommes morts au combat. Nous n'abandonnons aucun soldat, vous savez.

— Oui, c'est important. Pareil pour nous.

— Maintenant, j'ai un service à vous demander, à vous autres Pathfinders. Capitaine, pensez-vous que vos hommes et vous pourriez nous escorter dans cette mission et nous apporter une couverture supplémentaire ?

Sa demande me parut insensée. Nous avions trois Land Rover complètement détruits. Ses hommes roulaient dans des Bradley blindés, avec dans chacun des mitrailleuses M242. Comment pourrions-nous leur servir de couverture ? Mais je lui dis que nous ferions de notre mieux, même si nous allions certainement très vite être assignés à une nouvelle mission.

Nous nous saluâmes et, pendant les deux heures qui suivirent, nos hommes et moi évaluâmes les dégâts et vérifiâmes les véhicules pour nous préparer à repartir. Notre position fut constamment attaquée par des tirs sporadiques, mais nous n'y fîmes pratiquement pas attention. C'était aux marines de s'en préoccuper.

À un moment, un camion-poubelle jaune fonça vers nous en pétaradant. Il s'arrêta à bonne distance, et deux types aux cheveux gras se penchèrent par leur vitre respective et déchargèrent leur AK 47 sur nous. C'était assez risible après notre échappée dans le désert depuis Qalat Sikar, et nous décidâmes d'ignorer la provocation.

Le camion se remit à avancer, et il accéléra en arrivant au niveau du front américain. Un des Bradley s'anima et bombarda le camion avec sa M242. Bonne initiative. Le camion aurait pu être chargé d'explosifs, et ces Irakiens,

en mission suicide.

À 13 h, nous reçûmes une réponse de notre QG au message que nous avions envoyé. On nous ordonnait de rentrer à la base opérationnelle avancée. Dez avait passé la matinée à bricoler les Pinkies, à leur parler et à les réparer, avec les autres qui aidaient tant bien que mal. Du moment qu'on ne se pressait pas trop, elles pourraient rentrer à la base.

À 13 h 30, nous partîmes, retournant à Nassiriya et *Ambush Alley*. En route, nous vîmes un long convoi de véhicules des US Marine Corps qui roulait dans le sens inverse. Apparemment, ils se préparaient à la grosse offensive vers le nord. Était aussi de la partie le deuxième régiment de combat, les RCT-2 avec lesquels nous avions discuté avant d'entrer dans Nassiriya. Nous nous arrê tâmes pour parler à leur commandant en chef.

Il nous adressa des remerciements chaleureux et des sourires sincères. Les renseignements que nous avions fournis étaient sensationnels, nous félicita-t-il. Les Américains les utilisaient pour localiser et abattre les positions irakiennes sur la route 7 vers le nord.

En atteignant la banlieue sud de Nassiriya, nous commençons à nous détendre un peu et à profiter du voyage. Ce territoire avait été gagné par les marines, et on ne risquait plus de rencontrer des ennemis pendant plusieurs kilomètres.

Steve se tourna vers moi et hurla en prenant un accent américain à couper au couteau :

— Vous savez quoi, les gars ? Encore quelques semaines et on sera tous à Leicester Square pour retrouver nos chères et tendres ! Wouhou !

— Bon Dieu, mec, j'ai jamais eu autant besoin de Smudge dans sa tenue d'Elvis que maintenant ! criai-je à mon tour. Je crois même que je vais chanter !

Nous étions pliés de rire.

Alors que nous continuions vers le sud sur la route 8, les paroles de *Hands of Time*, par les Groove Armada, me trottaient dans la tête. C'est une chanson douce qui reflétait bien mes émotions du moment. Je ressentais la joie pure et totale d'être en vie et d'avoir survécu à l'impossible.

Mais ce n'était pas tout. Nous n'avions peut-être pas atteint notre objectif, le terrain d'aviation de Qalat Sikar, mais nous avions été envoyés dans un tsunami de tirs ennemis pendant plus de 200 km.

Les marines savaient désormais ce qui les attendait, et ils pouvaient se servir de nos coordonnées pour chaque position. Alors, même si nous avions échoué dans notre mission, nous avions accompli un exploit extraordinaire.

J'aimais les Américains et leurs militaires. Je m'étais entraîné à leurs côtés et j'avais servi dans leurs troupes. J'avais appris à apprécier leur esprit généreux et chaleureux. J'étais heureux d'avoir contribué à ce que certains de ces jeunes gens ne se fassent pas abattre en avançant vers le nord.

Nous étions parvenus à épauler leur effort de guerre de façon inestimable, et j'avais bien vu combien grâce à nous leur moral était remonté. Les combats

de Nassiriya les avaient mis au plus bas, ils s'étaient fait méchamment corriger et étaient encore en train de soigner leurs blessures, quand soudain nous étions apparus au milieu de la nuit. Nous avions affronté l'ennemi sur sa propre ligne.

Wouhou ! comme disent les Américains.

Alors que nous roulions vers le sud, les paroles de *Hands of Time* ne me quittaient plus. La chanson raconte qu'il est impossible de remonter le temps, de reculer les aiguilles de l'horloge. Je n'avais aucun regret. Ç'avait été une bonne mission. Pas celle que nous étions censés remplir, mais tout de même la mission de notre vie.

En tant que Pathfinder, j'étais fier de ce que nous avions réalisé et j'étais enchanté de n'avoir perdu aucun de mes hommes. Je ne voudrais pour rien au monde revenir en arrière, même si j'en avais le pouvoir.

Il était 10 h du soir, la nuit s'était déjà installée sur le désert au moment où nous atteignîmes notre QG. Cela faisait déjà plusieurs nuits que nous n'avions pas beaucoup dormi, et nous avions passé des heures au combat.

Nous étions complètement exténués. Nous prîmes congé des trois ingénieurs de reconnaissance avec force accolades et nous nous couchâmes sur le sable dur.

Alors que je glissais dans les bras de Morphée, je repensai à ces trois hommes qui nous avaient accompagnés. Ils s'étaient révélés être un atout de taille pour cette mission. Avec l'incident du changement de pneu, ça partait mal, mais ils s'étaient très vite rattrapés dans le feu de l'action.

Leur 4 x 4 était aussi défoncé que le nôtre, et quand les balles avaient commencé à pleuvoir de tous les côtés, ils s'étaient montrés largement à la hauteur. J'étais sûr que les salves tirées par leurs mitrailleuses avaient compté autant que les nôtres et avaient aidé à ce que nous nous en sortions. Ça avait été une chance pour nous de les avoir.

Je dormis d'un sommeil de mort. Après le salut et le café du matin, les gars des autres patrouilles se rassemblèrent autour de nous. Tout le monde avait entendu parler de notre traversée héroïque du désert. Bryan Budd, le meilleur ami de Steve, était là et, comme toujours, il faisait l'idiot. Il tournait autour de nous, imitant la dégaine hautaine d'un officier.

— Bonjour, capitaine, tout va bien ? Rien à signaler ? demanda-t-il à Steve. Steve s'efforçait de ne pas exploser de rire.

— Carrément pas, non. J'ai pas vu de gonzesse depuis des jours. J'aurais carrément préféré être au Shadow Lounge ! Ah ouais, aussi, y a plein de barges que j'ai jamais vus qui ont essayé de me flinguer !

Après la mission de Qalat Sikar, cela faisait du bien de voir les gars hilares, parce que, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils l'avaient bien mérité.

Je sentis alors un feu d'artifice dans mon ventre. Je partis aux toilettes pour me vider les tripes, savourant chaque seconde, quand une silhouette familière se posa à côté de moi. Jacko Page, le commandant de la 16e brigade aérienne d'assaut, avait apparemment aussi besoin de se soulager.

Je mourais de honte parce que mon affaire empestait méchamment l'atmosphère. Et, comme j'étais déshydraté, j'étais sérieusement constipé. Du coup, ça prenait des plombes, mais ça n'avait pas l'air de déranger Jacko.

Il se tourna vers moi, un grand sourire aux lèvres.

— Tout ça, c'est plutôt intéressant. Qalat Sikar, une sacré de mission. Chapeau d'avoir réussi à ramener tout le monde en vie !

Jacko n'était pas un grand bavard et il était plutôt avare de compliments. On ne comptait plus le nombre d'opérations qu'il avait menées dans des unités d'élite. Je venais d'être félicité par le commandant de la brigade, alors qu'on chiait tous les deux. Que demander de plus ?

Mais, apparemment, tout le monde n'était pas du même avis que Jacko.

XXVII

Je retournai aux véhicules, heureux. C'est là que je fus convoqué par Nigel. Je me dis qu'il voulait qu'on débrieфе. Son bureau se situait dans une petite tente de fortune sur le côté du camp. Nigel était installé derrière une table et ne leva pas les yeux quand j'entrai. Cela me parut suspect.

Il me fit signe de m'asseoir.

— Vas-y, Dave, pose-toi.

Je sentis immédiatement qu'il en avait après moi.

— Comment t'as fait pour te retrouver tellement loin au nord et encerclé comme ça par l'ennemi ?

Je n'en revenais pas. Où étaient passées les formules de politesse, le petit papotage informel ? Il ne me proposait même pas une tasse de café ? Pas de « C'est bon de te revoir en vie ? » Je m'efforçai de rester calme.

C'est vrai qu'il était crucial pour Nigel que je lui transmette toutes les informations que j'avais et le plus vite possible. Nigel pourrait ainsi les rapporter rapidement aux autres patrouilles de Pathfinders.

— Nous ne pouvions emprunter que cette route pour remplir la mission. Et nous avons reçu l'ordre de nous rendre à notre objectif par la terre et pas par les airs.

Nigel griffonna dans son carnet. Je compris alors qu'il me faisait passer un interrogatoire officiel, ce que nous appelons dans le jargon militaire « un entretien sans café ». Impayable ! Mais c'est toujours comme ça : quand les missions sont un succès et que les membres de la patrouille jouissent de leur heure de gloire, tout le monde veut récupérer des lauriers. Mais, quand on t'a demandé de faire l'impossible et que c'est vraiment la merde, tu te retrouves tout seul.

Nigel se tut un moment.

— Pourquoi n'avez-vous pas rapporté votre position à 16 heures ?

Jusque-là, je n'avais pas pris conscience que cela nous avait échappé, et Tricky n'avait pas percuté non plus. Je me remémorai le pont que nous avions franchi à Nassiriya, où nous n'avions pas réussi à établir la communication satellite avec le QG des Pathfinders. Je suppose que c'était peu après ça que nous avons oublié le rapport. Mais nous étions en pleine action et nous traversions les lignes ennemies, ce qui pouvait expliquer cette bétise.

J'imaginai quel cauchemar cela avait engendré. Pendant plusieurs heures après cet appel manqué, Nigel avait dû craindre que nous soyons en danger. Si on pensait que c'était la première fois pour lui qu'il commandait des troupes au combat, avoir une patrouille dans la nature pendant plusieurs heures avait

dû être l'enfer pour lui.

— Nous avons essayé une fois, juste avant 16 heures, mais nous n'avons pas pu entrer en contact avec le QG. Ensuite, nous avons oublié dans le feu de l'action. Mais nous avons envoyé des rapports réguliers le reste de la journée, et tu connaissais notre objectif. En tout cas, nous nous déplaçons dans les lignes ennemies, et on ne peut pas indiquer notre situation quand on est mobiles. Il faut débrancher l'antenne radio.

De nouveau, il nota ma réponse.

— Pourquoi êtes-vous sortis seuls du front américain ?

— Parce que c'étaient les ordres. Nous devons partir en reconnaissance pour faire du repérage.

— À Nassiriya, les marines se faisaient clouer sur place. Pourquoi pensiez-vous qu'il était prudent d'avancer ?

— Je ne pensais pas que c'était *prudent*. Nous sommes en guerre. Nous agissons derrière les lignes ennemies. Mais, selon les renseignements que vous nous aviez fournis au QG, le nord vers le terrain d'aviation était « relativement bénin ». Nous avons vérifié avec les unités les plus avancées des marines, et ils n'avaient pas vu traces d'ennemis. Nous avons avancé en nous basant sur les renseignements que nous possédions. Il se trouve qu'ils étaient complètement erronés.

Je me retenais d'exploser avec beaucoup de difficulté. Son accusation au sujet de notre oubli était tout à fait justifiée, mais là, ça commençait à devenir une sorte d'inquisition gratuite. Je serrai les poings de colère et de frustration.

Une partie de moi voulait lui faire regretter cet acharnement, mais cela aurait certainement marqué la fin de ma carrière chez les Pathfinders, alors, je pris sur moi.

— Pourquoi avez-vous continué vers le nord après la première altercation ?

— Tu sais aussi bien que moi que c'est la procédure standard et, en plus, c'était notre seul moyen pour réussir la mission.

— Pourquoi vous n'avez envoyé qu'un seul message pour indiquer votre situation quand vous êtes revenus sur le front allié ? Vous ne pensez pas que vous auriez pu nous envoyer plus d'informations ?

— Parce que Tricky a noyé le *crypto*, parce que nous avons eu peur d'y passer.

— Tout de même, pourquoi ne pas avoir envoyé un vrai rapport avec l'état des munitions ?

Je ne pouvais pas y croire. Il me demandait pourquoi nous avions enfreint les procédures de sécurité, alors que nous pensions avant tout à sauver notre peau. Il me sermonnait parce que je n'avais pas donné un compte rendu sur le nombre de munitions que nous avons gaspillées, alors que nous venions de mener le combat de notre vie ?

— Aussi étrange que ça te paraisse, nous étions plus pressés de donner des renseignements précis aux marines pour qu'ils puissent lancer rapidement une attaque aérienne. Et je peux te dire que les Yankees étaient carrément

reconnaissants d'avoir eu ces infos. Et, aussi étrange que ça te paraisse, l'état de nos munitions ne nous a pas semblé aussi urgent que ça.

Je n'avais rien d'autre à ajouter. Je me levai, tournai les talons et quittai la tente.

Pour me calmer, je marchai un moment autour du campement. Pourquoi venait-on de me servir cette montagne de conneries ? Et mon propre commandant, avec ça ! Un entretien sans café après tout ce que nous avons traversé et par la faute des renseignements erronés qu'on nous avait fournis. *C'était quoi, son problème, à Nigel ?*

J'imaginai bien qu'il avait dû paniquer quand la mission avait tourné au vinaigre et qu'il avait pensé perdre toute une patrouille. Si nous avions pu repérer le terrain d'aviation sans encombre et si le premier régiment des parachutistes avait été présent en renfort, tout le monde aurait été content. Mais là, il nous avait avertis que nous étions seuls et il avait sûrement cru nous avoir perdus.

Mais, selon moi, nous avions accompli une mission cruciale, dont nous pouvions être fiers. Le commandant de la brigade venait de me féliciter alors qu'on était sur le trône, ce qui montrait bien comme il était sincère. Les marines m'avaient également témoigné toute leur reconnaissance. Alors, pourquoi pas Nigel, mon propre commandant ?

Nous avons survécu à cette course dans le désert depuis Qalat Sikar et avec des renseignements inestimables, qui pourraient renverser le cours de la guerre. Nigel aurait dû s'enorgueillir du succès de ses hommes. Au lieu de cela, il se lançait dans une sorte de chasse aux sorcières.

Alors que je faisais le tour de la base à grandes foulées rageuses, une pensée me traversa l'esprit. Nous avons exécuté une mission ordonnée par Nigel. Si nous nous étions fait tuer ou capturer, est-ce qu'il aurait essayé de se distancer de notre patrouille ?

Je savais qu'en tant que capitaine de la patrouille, c'était à moi de répondre de la mission. Si nous avions échoué, j'aurais été tenu pour responsable par le commandant de la brigade, et c'était sans doute ce que signifiait cet entretien sans café. J'avais utilisé mes hommes en leur confiant à tous une tâche précise, mais c'était moi qui portais le chapeau au bout du compte.

J'étais à la tête de ma patrouille. Quand ça commençait à se corser, c'était à moi qu'on s'en prenait. Mais je trouvais qu'on s'était bien débrouillés et que mes hommes et moi n'avions rien à nous reprocher.

Quand j'en eus assez de tourner en rond, je retournai vers les gars. Je trouvai Tricky appuyé sur son véhicule à savourer une tasse de café.

— Tu viens de te faire du café sans en proposer aux autres, mec ? le taquinai-je.

— Va te faire foutre, tu reviens de chez Nigel, rétorqua-t-il avant de m'examiner un instant. Comment ça s'est passé ?

— Il m'a fait m'asseoir et m'a infligé un entretien sans café.

— C'est quoi, ces conneries ? s'offusqua Tricky en recrachant la gorgée

qu'il venait de prendre. Après une mission comme celle de Qalat Sikar, il te sert cette merde ? Il a dit quoi exactement ?

Je fis de mon mieux pour tourner la page.

— Pas grand-chose. T'en fais pas pour ça, il faisait juste son boulot.

Je ne voulais pas en faire tout un plat. Il était préférable que le ressentiment ne s'insinue pas chez mes hommes, sinon les problèmes risquaient de s'enchaîner.

Nous passâmes la plus grande partie de la matinée à somnoler à l'ombre de nos véhicules. Je me sentais démotivé et amer, mais ma colère était calmée par ce que m'avait dit le commandant de la brigade. Je savais qu'il avait compris, lui, même si mon chef était à côté de la plaque.

Au fur et à mesure de la journée, je m'apaisai et essayai de considérer les choses du point de vue de Nigel. À ce stade des événements, les Britanniques avaient subi peu de pertes humaines. Quand l'état-major et les politiciens s'étaient aperçus qu'une de leurs patrouilles était portée disparue derrière le front ennemi, cela avait dû provoquer un tremblement de terre.

Nigel, en tant que commandant du bataillon, avait dû en faire les frais. Il avait dû se faire rabrouer par ses supérieurs qui avaient sûrement comparé notre disparition avec la Chute du faucon noir, le déplorable incident de 1993 au cours duquel des soldats d'élite américains avaient été piégés, capturés et torturés par les rebelles somaliens à Mogadiscio.

Je me répétais ce scénario à plusieurs reprises et commençai à me sentir un peu mieux au sujet de l'altercation avec Nigel. Il avait ses raisons, c'était évident.

J'étais complètement épuisé et j'avais atteint mon niveau limite de frustration durant cette confrontation. Nigel n'avait pas été sur le terrain avec nous, il n'imaginait pas ce que nous avions vécu. Chez les Pathfinders, les opérations s'enchaînaient rapidement, et je n'avais aucun doute que nous allions vite être de nouveau mobilisés. Si l'entretien de Nigel permettait d'améliorer les missions futures et d'éviter que des soldats se fassent tuer, alors, ça valait le coup.

Toute la journée, les autres patrouilles des Pathfinders s'arrêtaient pour discuter avec nous. Les gars avaient eu vent de notre mission et n'en revenaient pas que nous soyons rentrés en vie. Pas étonnant, puisque je n'avais moi-même aucune idée par quel miracle cela avait pu arriver.

Au moins, maintenant, on savait qu'on ne pouvait absolument pas se fier aux renseignements dont on disposait. Des zones entières étaient à tort classées comme inoccupées ou bénignes, et les Irakiens étaient plus que prêts à se défendre. Un ordre nous parvint du commandant de la brigade : toutes les patrouilles de Pathfinders devraient désormais se déployer à quatre véhicules. Ce qui doublait notre puissance de feu.

Le lendemain matin, nous partîmes vers le nord-est, vers Bassora. Tout d'abord, nous traversâmes le désert en trombe pour rejoindre les troupes américaines, qui s'étaient livrées à des bombardements aériens dans le sud de

l'Irak dans les premières heures de la guerre et s'étaient emparées de la péninsule d'Al Faw. Une fois sur place, nous nous installâmes dans un camp irakien laissé à l'abandon, qui nous servirait de base au cours des semaines suivantes. Nous trouvâmes un hangar pour ranger nos précieux véhicules. Jusque-là, ils étaient restés à l'air libre ; c'était donc un luxe appréciable.

Le camp était un vieux complexe constitué de plusieurs bâtiments désolés en béton qui semblaient depuis longtemps délaissés. Mais, le plus important, c'est qu'il avait un vrai immeuble solide qui pouvait abriter le QG de la brigade pour préparer nos futures missions. Ils avaient des ordinateurs sophistiqués et sensibles, ainsi que toute une batterie de matériel de communication, et ils étaient débordés avec la planification de l'effort de guerre, incluant les attaques aériennes. Opérer depuis des tentes dans le désert n'avait qu'un temps.

Les ingénieurs de la brigade entourèrent le périmètre du complexe de fils de rasoir et construisirent des *sangar* avec des sacs de sable à chaque entrée et sortie. Très vite, des groupes de gars grouillèrent un peu partout, avec même un groupe de SAS. Ils venaient faire leur rapport au commandant de la brigade sur la situation dans la région et pour recevoir des informations. Deux des SAS étaient d'anciens Pathfinders, et ils passèrent dans notre hangar pour taper la causette.

Ils étaient habillés en civil et roulaient en 4 x 4 Toyota. Ils menaient des opérations autour de Bassora, et, même s'ils aimaient ce qu'ils faisaient, on percevait dans leurs yeux une pointe d'envie au récit de nos exploits. Ils savaient qu'ils avaient peu de chances de partir en mission de parachutisme au cœur de l'Irak ou même d'être envoyés à l'intérieur des lignes ennemies.

Hereford était une unité bien plus importante que les Pathfinders. Elle était moins personnelle, et on pouvait y servir pendant des années sans connaître les autres dans son escadron. Inévitablement, on perdait un peu du sens de fraternité, de soutien et de proximité qu'on connaissait au sein des Pathfinders. On répète souvent une expression chez nous : « Prends le changement en main avant qu'il te prenne à la gorge. » Beaucoup des gars qui avaient quitté les Pathfinders n'avaient compris que trop tard ce qu'ils avaient perdu.

Quand on quitte les Pathfinders, on reçoit une statuette d'un parachutiste qui fait un HALO. En échange, un des gars avait offert un cadeau pour la salle de repos des Pathfinders : une statue d'un SAS affrontant les éléments sur le Pen y Fan. Sur le socle était gravée l'inscription : Pour les Pathfinders : profitez tant que ça dure.

À vrai dire, quand nous nous racontions nos aventures de guerre, une pointe de jalousie se sentait dans les deux camps. Les SAS étaient au sommet de leur art et accomplissaient leurs missions secrètes avec acharnement. La dernière fois que nous les avons rencontrés, c'était à Hereford après un enterrement, quand un autre ex-Pathfinder s'était fait tuer au combat. Le taux de mortalité chez eux était très élevé, et personne ne savait quel serait le

prochain gars que nous devrions mettre en terre.

Notre hangar était une sorte de vieille grange agricole, avec des murs en brique et un toit en tôle ondulée. Il convenait bien à notre utilisation, et il était à peu près aussi grand que nos hangars au Royaume-Uni. Les six 4 x 4 y avaient trouvé leur place pour une maintenance et des réparations nécessaires. Nous savions désormais sans l'ombre d'un doute que les Irakiens allaient se battre et ne se contenteraient pas de se perdre dans la foule des civils. Nous savions bien que nos Pinkies devaient être au mieux de leur forme.

Peu importe les trous dans la carrosserie causés par les tirs ennemis, ils ne constituaient pas une menace lors des opérations. Nous recouvâmes les pires avec du ruban adhésif kaki, et cela ferait l'affaire. La tuyauterie de combustible avait subi des dommages dans quelques véhicules et devait être changée. Heureusement, nous avions le matériel adéquat.

Étonnamment, les fusibles de notre 4 x 4 étaient encore opérationnels. Nous remplaçâmes ceux qui ne fonctionnaient plus et nous entourâmes la boîte du même ruban adhésif qui avait servi pour la carrosserie. Ça pouvait très bien tenir ainsi jusqu'à la fin de la guerre.

Alors que nous travaillions sur nos Pinkies, nous apprîmes ce que les autres patrouilles des Pathfinders avaient fait pendant que nous étions sur la mission de Qalat Sikar. Ils avaient été envoyés en observation aux croisements de routes et autres zones charnières. D'autres avaient mené des bombardements aériens sur les positions ennemies.

Mais, dans le camp, on parlait surtout de notre mission à Qalat Sikar. C'était une autre paire de manches, et les autres patrouilles bavaient de vivre une aventure aussi extraordinaire. Le conflit ayant commencé à peine une semaine plus tôt, ils avaient toutes les chances de connaître le même type de dangers. Nous étions tous excités de voir la suite des événements.

Qalat Sikar avait changé la donne pour moi. C'était l'opération la plus extraordinaire jamais rapportée, même chez les plus anciens et les plus endurcis.

Maintenant, les plus grincheux des officiers devenaient plus chaleureux avec nous. Je n'avais pas combattu à mains nues pour sauver mon bataillon, mais, contre toute probabilité, j'avais ramené ma patrouille saine et sauve à bon port. Je n'avais pas démérité, et tout le monde l'avait remarqué.

Un autre facteur était en jeu ici : les bruits couraient sur mon altercation avec Nigel. Je n'avais rien dit de plus que les quelques mots à Tricky, mais tout le monde semblait au courant. Je n'avais pas essayé de faire accuser quelqu'un d'autre ; j'avais seul assumé la responsabilité de nos bévues, et ils me respectaient pour ça.

Un jour ou deux après notre arrivée dans notre nouvelle base, j'allai visiter le QG, à 100 mètres environ de notre hangar. J'avais l'habitude du remue-ménage dans ce genre d'endroits. Les gens y travaillaient d'arrache-pied, mais ils ne manquaient pas d'humour, et les plaisanteries couraient bon train.

Mais, ce jour-là, quand j'entrai, l'atmosphère me parut à couper au couteau. La tension plombait l'air, et tout le monde était en état de panique.

Je repérai Josh, un de mes plus vieux potes de Sandhurst. Je le pris par le bras.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Un avion américain vient de mitrailler un véhicule de la Household Cavalry. On pense qu'il n'y a aucun survivant.

Il fila vers les radios. Je jetai un coup d'œil vers les gars de la Royal Air Force qui avaient pour mission de coordonner les opérations terrestres et aériennes.

Le marasme qui enveloppait ces officiers était insoutenable, et l'un d'eux en particulier était livide, complètement secoué. S'il n'avait pas transmis les bons avertissements aux avions américains, cela pouvait expliquer ce tir ami, mais la faute incombait plus sûrement à la confusion de la bataille.

Ne pouvant rien pour aider, je retournai au hangar. J'avais fumé une cigarette avec les gars de la Household Cavalry pas moins de deux semaines plus tôt, au Koweït.

Nous faisons des simulations de tremblement de terre ensemble, et nous nous entraînions à avancer en tandem avec leurs tanks Scimitar. Comme nous, ils avaient le système de localisation Blue Force Tracker, ainsi que des panneaux pour permettre qu'on les reconnaisse facilement. Alors, qu'est-ce qui avait bien pu clocher ?

Au cours des heures qui suivirent, plus de détails nous parvinrent. Un escadron de chars légers Scimitar était parti en reconnaissance au nord de Bassora, devant les troupes britanniques. Il faisait du repérage sur la route au nord-ouest de la ville irakienne Ad Dawr.

Une fois encore, les services de renseignements avaient suggéré que l'escadron ne rencontrerait pas trop de résistance. Mais, au lieu de cela, les soldats de la Household Cavalry avaient avancé dans un mur de tirs ennemis.

Pendant les combats féroces, les Anglais avaient découvert que les Irakiens possédaient des centaines de tanks T55 cachés dans les dunes du désert. Comme pour la mission Qalat Sikar, les positions irakiennes avaient été soigneusement camouflées, invisibles à nos forces aériennes. Personne n'avait eu la moindre idée qu'ils étaient là, jusqu'à ce que nos troupes tombent dessus.

Les Scimitar britanniques ne faisaient pas le poids ni en nombre ni en armement. Ils en avaient été réduits à jouer au chat et à la souris avec les blindés irakiens, alors qu'ils essayaient d'opérer un repli stratégique.

Les forces britanniques craignaient une défaite tout aussi sanglante que celle des Américains à Nassiriya. La Household avait appelé les renforts aériens pour déjouer le piège tendu par les chars irakiens. Mais un bombardier yankee avait abattu deux Scimitar, tuant un soldat britannique et en blessant trois.

Ce tir ami avait eu lieu à quelque 40 km de Bassora malgré le grand

drapeau de l'Union Jack peint sur le toit des véhicules blindés et le matériel de localisation allié. C'était notre Nassiriya à nous.

Malgré les différents systèmes de renseignements (imagerie satellite, services secrets, survols des drones Predator), il était impossible de savoir ce qui nous attendait à terre avant d'y être directement confrontés de près.

Et, bien sûr, cela constituait la raison d'être des Pathfinders.

XXVIII

Être mobilisé pour une mission d'urgence n'était jamais étonnant. Notre patrouille reçut l'ordre de rejoindre les forces de Geordie, une des deux unités qui avaient été au départ pressenties pour une intervention parachutée à Qalat Sikar. Nous devions devancer le front britannique pour repérer et évaluer le potentiel des positions ennemies. Il fallait que nous nous retranchions aussi vite et si possible passer le relais aux forces aériennes pour qu'elles bombardent les Irakiens une fois qu'ils étaient localisés précisément.

Des centaines de tanks T55 nous attendaient, parfaitement cachés et camouflés. Chacun représentait une bête de 40 tonnes, avec un blindage d'une épaisseur de plus de 20 cm sur la tourelle. Chacun était équipé d'un canon de 100 mm comme arme principale, capable de pulvériser une Pinkie. Ils comptaient également deux mitrailleuses de 7,62 mm, similaires à notre fidèle GPMG ou notre bonne vieille Douchka.

Nous étions 12 hommes dans quatre 4 x 4 à la carrosserie fine. Jolie mission, mais encore une fois sacrément risquée.

Nous chargeâmes les Pinkies avec des missiles MILAN antichars, récemment arrivés sur la scène, au cas où nous viendrions à la rencontre de ces monstres blindés. Ce missile d'infanterie léger antichar est l'équivalent français du Javelin américain, et il est tout aussi puissant et facile d'utilisation. Il dispose du système de guidage semi-automatique filoguidé SACLOS, d'une précision de 2000 mètres. C'est une Aston Martin Vantage en comparaison de notre LAW-90, qui serait une Citroën 2 CV. Malgré tout, je préférerais largement ne pas me retrouver nez à nez avec ces bolides irakiens.

Geordie était un caporal petit, sec et aussi dur que du fer, d'une vigueur hors normes. Membre éminemment respecté des Pathfinders, on le considérait comme un commandant de patrouille très compétent, et il fut placé à la tête de la mission. Après Qalat Sikar, dans mon unité, nous nous sentions tous lessivés, et nous fûmes contents de laisser les rennes à Geordie. Notre rôle consistait à fournir renfort et protection à ses véhicules.

Nous devons traverser nos lignes pour entrer en territoire ennemi, où notre patrouille occuperait une position surélevée afin de couvrir Geordie au cas où ils se retrouveraient en danger en sondant les positions irakiennes. Nous étions doublement conscients du danger des tirs amis désormais, et il était crucial de se coordonner avec la troisième unité de PARA, parce que c'étaient leurs forces qui surveillaient cette zone. Nous devons les prévenir que nous étions en mission de reconnaissance au nord de leur emplacement, ainsi que l'instant exact où nous franchirions leur première ligne.

Comme nous ne dirigions pas l'opération, nous ne fûmes pas informés des

détails du plan, et je passai par conséquent un long moment à étudier la carte et à entrer toutes les informations nécessaires dans le GPS : la localisation des lignes de front vers lesquelles se rendait l'unité des PARA, ainsi que leurs bases à venir. Je notai également toutes les routes potentielles vers le territoire ennemi et retour. En fin d'après-midi, Geordie donna ses ordres à sa patrouille. C'était une mission d'urgence, et il insista sur le fait qu'il fallait suivre la procédure opérationnelle permanente en cas d'affrontement.

Finalement, à la tombée de la nuit, la patrouille de Geordie partit, menant le convoi, tandis que nous suivions. Très rapidement nous quittâmes le tarmac qui conduisait à notre base pour emprunter un petit chemin. Nous roulions vers le nord, éclairés par la lumière noire et en nous servant de jumelles de vision nocturne.

Je sentis Tricky se pencher vers moi pour me glisser un mot :

— Mission impossible numéro deux ! lança-t-il.

Je souris. Cela faisait du bien de constater que les gars avaient toujours le cœur au ventre.

La loi de l'emmerdement maximum voulait que, justement cette nuit-là, les nuages planaient bas et noirs, et la lumière ambiante était minimale. Je ne voyais rien avec mes jumelles et j'imaginai que Steve devait avoir du fil à retordre.

Après une demi-heure à rouler, nous passâmes la dernière position des parachutistes, ce qui signifiait que nous entrions en territoire ennemi.

Nous traversâmes un petit pont après lequel nous arrivions dans des marécages à la végétation importante. Nous savions que l'ennemi se tapissait là, dans les marais et les buissons. Nous devions le repérer et commencer à l'abattre.

Alors que nous franchissions la structure en bois brut, la portière d'un des 4 x 4 s'ouvrit. Dans la précipitation, quelqu'un avait oublié de vérifier la fermeture de son véhicule en quittant la base. Un kit de repas en tomba. Le bruit qu'il fit dans sa chute semblait assourdissant dans le silence de la nuit.

Putain. Rien de tel pour annoncer notre arrivée à l'ennemi !

Ne pas sécuriser son arrimage était une erreur de base chez les patrouilles de reconnaissance, et c'était le genre d'erreur qui se produisait quand les missions étaient préparées à la hâte et que les soldats étaient à bout de fatigue. Au cours des dernières semaines, l'unité de Geordie avait été envoyée d'une mission à l'autre, sans aucune pause entre chacune, et elle n'avait pas réussi à récupérer. Nous ne pouvions plus que prier que les Irakiens soient trop loin pour avoir entendu.

Nous continuâmes à avancer sur 4 km encore à un rythme de tortue. Seul le bruissement des buissons contre les parois de nos 4 x 4 était perceptible, ainsi que le faible ronronnement de nos diesels. Les Pinkies étaient équipées d'un moteur 300TDI, contrairement aux Land Rover civiles, qui avaient un TD5 plus puissant, mais plus compliqué aussi.

Les moteurs TD5 nécessitent un ordinateur en cas de réparation, et nous ne

pouvions en aucun cas transporter ce genre de matériel sur le terrain. D'autre part, on ne pouvait négliger le risque que le système de contrôle électronique des TD5 soit déréglé par des interférences électromagnétiques émises par l'ennemi.

Nous étions désormais entourés de bataillons irakiens, et la seule pensée réconfortante était qu'ils ne pouvaient pas brouiller nos moteurs. Nous n'avions pas beaucoup de chances de repérer exactement le lieu où ils se situaient, parce que les ténèbres et les buissons recouvraient tout. Nous approchions de l'endroit où notre patrouille se positionnerait pour couvrir l'avancée de celle de Geordie.

Il se rangea. Je supposai qu'il voulait que nous nous séparions là. Nous nous arrêtâmes à notre tour, préparant la défense, mais Geordie paraissait nerveux, ce qui ne lui ressemblait pas.

— Putain ! lâcha-t-il. J'ai oublié de prévenir les PARA de ce que nous faisons et de leur communiquer notre position.

Il s'en voulait et à juste titre. Sans notre avertissement, la troisième unité des parachutistes n'avait aucun moyen de savoir que nous avions franchi les lignes ennemies, et, le plus important, où et quand nous reviendrions. Geordie était un Pathfinder ultra-investi et un commandant de patrouille expérimenté. On voyait le résultat de missions précipitées et menées par des hommes épuisés.

Geordie savait bien qu'il avait sérieusement déconné, et cela risquait de coûter la vie à tous ses hommes. Il fulminait contre lui-même. Nous considérâmes nos options. Assurément, les PARA étaient sur le qui-vive et réagiraient au quart de tour en cas d'infiltration de l'ennemi sur nos lignes. Si nous tentions de passer à l'aveugle, nous foncions dans nos tombes. Nous ne pouvions pas les contacter par la radio, étant donné que nous n'étions pas sur leur réseau, et, si nous essayions de passer par le QG des Pathfinders, nous nous mettions en danger.

Nous étions au cœur de l'infanterie et des blindés irakiens ; assurément, ils étaient capables d'intercepter nos appels.

De plus, nous étions en silence radio total sur cette opération pour de bonnes raisons : les militaires irakiens étaient connus pour leur excellent équipement de radiogoniométrie, grâce auquel ils pouvaient localiser la source de n'importe quel signal radio. Briser le silence radio nous propulsait vers une mort assurée.

J'avais déjà été encerclé par l'ennemi au cours de ces quelques derniers jours ; je n'avais aucune envie de revivre la même expérience. Geordie décida d'étudier la carte pour trouver la route vers la base des 3 PARA la plus proche, afin de les avertir verbalement de notre mission. Mais même le faible rai de lumière dont il se servait pour lire son plan nous compromettait.

Geordie et moi, nous nous réunîmes autour du tableau de bord de son 4 x 4. Il prit la petite torche qu'il avait au cou. La maîtrise de la lumière est essentielle chez les Pathfinders, surtout quand nous sommes entourés de

positions ennemies. Comme nous autres, Geordie avait fixé du ruban adhésif noir sur l'extrémité de la torche. Ensuite, il l'avait percé avec une aiguille pour qu'un tout petit filet de lumière seulement s'en échappe.

J'entourai la carte de mes deux mains. Geordie dirigea dessus sa torche comme si c'était un petit laser. Avec mes paumes qui nous protégeaient des potentiels observateurs, nous fîmes un repérage détaillé des lieux sans nous soucier d'être vus. Nous trouvâmes la position la plus proche des parachutistes, qui par chance se trouvait également être leur QG.

Je dis à Geordie que j'avais enregistré cet emplacement dans mon GPS, ainsi que la plupart des routes et des chemins qui s'étendaient devant nous. J'offris de conduire le convoi afin que Geordie n'ait pas à éclairer la carte pour s'y retrouver. Il estima que c'était la meilleure des solutions.

Nous préparâmes la patrouille, fîmes demi-tour, et mon 4 x 4 prit la tête des opérations. À cause de l'épaisse couverture nuageuse, on ne voyait ni les étoiles ni la lune. Le manque de lumière rendait la conduite cauchemardesque. Je ne voyais pas à plus de cinq mètres et, pour Steve, cela devait être pareil. Nous avançons au ralenti dans la direction opposée d'où nous étions venus, mais le terrain était affreux.

Je naviguais sur les petits chemins étroits, me servant du GPS pour me guider. Nous roulâmes encore 3 km, approchant de la position de la troisième division des parachutistes.

C'était là que nous courions le plus de danger. Il faisait plus noir que dans le chapeau d'une sorcière. Nous arrivâmes à un carrefour entre deux chemins boueux, et mon GPS indiqua que le QG de 3 PARA était à 300 mètres vers notre droite.

Alors que nous prenions vers la droite, un avertissement retentit dans la pénombre.

— Halte ! Qui va là ? Identifiez-vous !

Nous avions failli emboutir un poste de sentinelle des parachutistes. Heureusement, nous roulions à 3 km/h, et Steve parvint à freiner avant de renverser la sentinelle. C'était un jeune officier, qui agrippait son fusil à deux mains, prêt à nous abattre.

— Pathfinders ! sifflai-je dans la nuit. Une patrouille des Pathfinders. Nous sommes envoyés en mission en territoire ennemi. Nous devons entrer en contact avec votre QG.

Ses épaules baissèrent d'un cran, la tension quittant un peu son corps.

— Bon Dieu, j'ai failli vous abattre ! soupira-t-il en indiquant le sentier derrière lui. Le QG est par là.

Après l'avoir remercié, nous continuâmes dans l'obscurité. Nous venions de faire une quinzaine de mètres, quand je fus pris d'une sensation étrange.

Comme si une main de géant soulevait la Land Rover pour la retourner, et soudain tout se mit à tourner. Une terrible chute fut suivie d'un violent impact.

Un instant plus tard, tout devint noir.

Quand j'ouvris enfin les yeux, un poids suffocant compressait ma poitrine. J'étais prisonnier dans les ténèbres d'une masse étouffante. J'étais à l'envers, mais je n'arrivais pas à me redresser. J'étais pris au piège. Un sifflement strident me déchirait les tempes et résonnait dans mon cerveau. J'avais l'impression que le diable en personne faisait la fête dans mon crâne. La douleur se mêlait à la confusion assourdissante.

J'essayai de libérer un bras pour presser les doigts sur ma tête et en soulager la torture. Mais je ne pouvais pas bouger. La voix de Tricky me parvint de quelque part, un vague écho, comme s'il était tout au bout d'un long tunnel.

— DAVE ! DAVE ! Putain, où est Dave ?

J'entendais ses cris, mais je ne le voyais pas. Ensuite, ce fut le tour de Steve.

— DAVE ! Putain, mais il est passé où ?

Et ensuite Jason.

— Il est sous le 4 x 4 ! Il peut pas être ailleurs !

Je tentai de répondre, de leur indiquer où j'étais. *Je suis ici ! Ici !* Mais ma bouche était remplie de la boue qui recouvrait en blocs épais mon visage et mon nez. Je ne pouvais pas parler et à peine respirer. Je compris que le véhicule avait dû quitter la route. Il était tombé dans un fossé et s'était renversé sur moi.

Ni Steve ni moi n'avions remarqué le précipice dans la pénombre. Maintenant, j'étais rivé à mon siège et cloué sous la Pinkie, avec le visage embourbé dans une sorte d'infâme marécage irakien. La procédure standard chez les Pathfinders voulait qu'on ne s'attache pas dans nos véhicules, ce qui s'expliquait facilement. Les ceintures de sécurité vous empêchent de viser quand vous devez tourner votre mitrailleuse de droite à gauche, et elles vous retardent quand vous devez évacuer votre voiture rapidement. Parfois, une seconde peut sauver votre vie ; alors, ce n'est vraiment pas judicieux de s'encombrer d'une ceinture.

Tricky s'était tenu debout derrière moi pour manœuvrer sa cal.50, et il avait dû être projeté en dehors de notre Pinkie. Steve était à la place du conducteur, et j'imaginai qu'il avait réussi à se dégager assez vite. Il ne restait que moi dans ce borborygme. J'étais presque à la verticale sous la carcasse de métal retournée, tordu de façon improbable et incapable de bouger.

Je me sentais totalement seul et impuissant. Terrifié. Presque imperceptiblement, je sentais la Land Rover qui s'enfonçait, me compressant le torse et les jambes encore plus. L'horreur de la situation était insoutenable. Comme si j'étais attiré dans les entrailles noires de l'enfer.

Soudain, j'entendis Jason hurler des ordres. Il essayait de trouver comment me sortir de là ou de soulever la Land Rover. Dez et Joe arrivèrent à côté du véhicule retourné. J'entendis les explications données hâtivement par Steve :

— *La Pinkie s'est retournée et Dave est resté coincé dessous.*

La pression sur mon cou et mon dos augmentait encore et encore. Je

n'arrivais plus à respirer. Je comptais les minutes. Dix passèrent. Elles me semblèrent durer une éternité.

Encore 10. Chaque minute, le véhicule s'enfonçait un peu plus dans le marais, appuyant sur ma colonne et mon cou et pressant ma tête dans la boue. Les odeurs de feuilles pourries et d'excréments laissés là par je ne sais quel homme ou quel animal me prenaient à la gorge, remontant par mes narines.

Nous étions dans les lignes de la troisième unité des parachutistes. L'ennemi était positionné au nord de cette base, dans les terrains les plus sombres, et à portée de tir. Les jumelles de vision de nuit ne fonctionnaient pratiquement pas dans cette obscurité totale, mais personne ne prendrait le risque d'allumer une lumière. Les Irakiens ne se gênaient pas pour ouvrir instantanément le feu.

La Pinkie était alourdie par la cargaison habituelle de munitions lourdes, de fournitures et d'armement, et tout ce poids accélérât son embourbement.

Je mesure plus de 1 m 90. Quand je suis assis sur le siège de devant, ma tête touche la barre supérieure. Elle était complètement submergée déjà, noyée dans la boue sous la masse du véhicule. Petit à petit, ma tête suivait le même sort.

Je sentis une vague de panique monter en moi, me causant une violente nausée. *Je vais me noyer dans cette boue ! Je vais y rester !* J'entendis les gars qui commençaient à creuser pour me sortir de là. Jason était aux commandes et les pressait.

Mais j'étais déjà tellement enfoui sous la voiture que leurs coups de pelle ne faisaient que la faire entrer plus profondément dans la boue. C'était un cercle vicieux de cauchemar, un jeu où on ne pouvait gagner.

La terre mouillée m'entraînait dans les yeux et m'aveuglait. Le goût métallique du sang imprégna ma langue. Je devais avoir une hémorragie interne. Et le 4 x 4 me retirait lentement mais sûrement ce qu'il me restait de vie. Il était clair que creuser ne marcherait pas.

Je me sentais si seul. Quelle façon affreuse de mourir !

XXIX

J'entendis un corps ramper sous le véhicule. Une main se tendit vers moi, se fauflant désespérément dans la boue épaisse. Des doigts touchèrent mes doigts, avancèrent pour prendre ma main. Qui que ce fût, il n'essaya pas de me tirer vers lui. Il tenait simplement ma main, la serrait fort. Il savait qu'on ne pouvait plus me libérer. D'une pâleur livide dans la pénombre, un visage s'approcha du mien. C'était Tricky. Il commença à me parler. Il ne posait pas des questions débiles du genre : « Dave, tu vas bien ? » Tout ce qu'il faisait, c'était discuter le bout de gras, parler des bars que nous fréquentions et de nos plans drague avec les poulettes.

— Je t'ai jamais dit, mais quand tu as rencontré Isabelle, cette beauté française, dans le Backroom Bar, tu te souviens ? Tu es parti pisser et elle m'a dit : « Waouh ! C'est qui ton copain ? Le grand brun silencieux ? » Je lui ai dit que tu disais rien surtout parce que tu avais trop peur de la plonger dans un profond sommeil si tu ouvrais ta gueule.

Je me retins de rire pour ne pas avaler de la boue et du sang.

— Je lui ai dit que tu la soûlerais toute la nuit avec les procédures militaires des Pathfinders ou avec la sélection et ce genre de conneries. Je lui ai dit que c'était moi l'homme qu'il lui fallait. Tu as pu te la faire juste parce qu'elle a réussi à te traîner sur la piste de danse et qu'elle a vu combien tu te débrouillais mal, mec. Du coup, elle a eu pitié de toi, c'est tout.

J'essayai de me défendre. J'avais tellement envie de pouvoir lui rétorquer quelque chose, de rire, de partager un peu de chaleur humaine.

Mais c'est à peine si j'arrivais à respirer. Mes mots sortaient rauques et sans énergie. J'avais du mal à l'entendre aussi, mais j'étais heureux que Tricky fût avec moi à cet instant.

Il ne dit à aucun moment le genre de foutaises qu'on entend dans les films : « Tu vas t'en tirer, mon pote, tout ira bien. On va te sortir de là. » Il ne voulait pas me mentir. Et comment aurait-il pu savoir de toute façon ? Il était juste là pour me montrer qu'il était mon frère et que je n'étais pas seul.

Le poids de la Pinkie pressait encore et encore. Elle me vidait de mon existence. Mes poumons commençaient à se remplir de liquide. Je goûtais à l'eau stagnante. Mes poumons baignaient désormais dans la vase putride des marais irakiens. Je tentai de nouveau de parler à Tricky, mais les mots sortaient comme des gargouillis informes. C'était terrifiant. Je ne respirais pratiquement plus. J'arrêtai d'essayer de parler.

La pression augmentait sans répit, jusqu'à ce que je finisse par éprouver cet étrange sentiment de calme et de bonheur. Je commençai à sortir de mon corps, expérience incroyable. J'étais euphorique, comme si j'étais défoncé. Je

compris que c'était ce qu'on ressentait au moment de rendre l'âme. J'étais heureux d'avoir Tricky auprès de moi, de ne pas être seul. C'était bon d'être avec un gars pareil à l'heure de sa mort.

Je me mis à revoir des images de mon enfance et des membres de ma famille. Pas des rêvasseries lentes, mais des flashes rapides de toutes les bonnes choses et de toute la joie que j'avais vécus à leurs côtés. Je me revis en été, en vacances au pays de Galles, entouré de ceux que j'aimais. Je devais avoir sept ans, et mon père m'emmenait pêcher. Nous avions loué une petite barque et attrapé 18 maquereaux. Comme ça faisait trop pour nous, ma mère m'avait envoyé dans le camping pour distribuer les poissons que nous ne pouvions pas manger.

Nouveau flash, un an ou deux plus tard, d'autres vacances en famille. Le pays de Galles de nouveau. Cette fois, mon père et moi nous étions levés à l'aube pour escalader les falaises d'Abersoch. Il avait repéré un super lac pour pêcher, mais il fallait affronter les rochers pour l'atteindre. J'avais été envahi d'une vague de terreur, vertige et peur de tomber, mais le bras protecteur de mon père m'entourait. Nous avions pris quelques maquereaux, et ensuite mon père avait pêché une roussette.

Roussette ? Un nom trop mignon pour un monstre pareil.

Il avait sauté de joie, triomphant : au bout de sa ligne pendait la version miniature d'un requin. Nous l'avions ramené au camping, et mon père m'avait appris comment le préparer pour la cuisson en arrachant sa peau rugueuse. Mon père était si fier de ce que nous avions accompli avec cette bête, qu'il m'avait installé sur ses genoux et permis de conduire sa voiture dans le camping, la ferme et jusqu'à la route principale. Mes petites sœurs, à l'arrière, étaient pliées de rire.

Je revis ensuite ma mère qui m'apprenait l'art du rodéo. Elle m'avait conduit dans tout le pays pour que je participe aux compétitions les plus importantes. Elle avait travaillé si dur entre son boulot et sa famille, et elle avait quand même réussi à nous procurer des chevaux à nous tous.

Nouveau bond dans le passé. Mes sœurs avaient 14 et 11 ans, ce qui veut dire qu'elles allaient dans le même collège que moi. Je veillais tout le temps sur elles à cette époque, comme tout au long de ma vie. Et cela me parut soudain si triste de penser que plus jamais je ne pourrais m'occuper d'elles.

Je vis ma famille réunie autour de la table de Noël. Le rire, la joie et la lumière. Ma mère avait cuisiné un somptueux repas pour le deuxième soir de suite.

L'anniversaire de la plus âgée de mes sœurs, Anna, tombant la veille de Noël, c'était toujours un peu comme avoir deux Noëls, l'un après l'autre. Deux fois plus de cadeaux, deux fêtes et deux grands dîners préparés par maman.

Je vis mon père et ma mère dans leur merveilleux jardin rose, leur cottage tout aussi rose, et mes deux sœurs en train de jouer dans les fleurs. Étrangement, je me sentais heureux en me remémorant tous ces événements

de ma vie. J'aimais ma famille et je savais qu'eux aussi m'aimaient. J'avais réussi à sortir ma patrouille de Qalat Sikar en ramenant tous mes hommes sains et saufs. Ça avait été un bel accomplissement. J'acceptais que mon heure soit venue.

Puis une pensée me traversa. Ma vie était une chambre en désordre dans notre base en Angleterre. Mon matelas militaire de merde, quelques livres et DVD, et un lecteur vidéo foireux. Et aussi mon équipement militaire. Pratiquement rien de personnel.

Quand ma chambre serait vidée, ma vie se résumerait par ça. C'est ce que mes parents auraient à voir. Je n'avais pas vraiment quelqu'un de fixe. Pas de femme. Pas d'enfants. Je ne laisserais rien derrière moi, aucun legs humain.

Je me souvins soudain que des magazines porno s'empilaient dans un coin de ma chambre. *Merde*. Voilà ce que ma mère trouverait ; elle serait si déçue de moi. C'était pire encore, parce que certains des gars avaient stocké leurs magazines de fesses dans ma chambre, quand leurs copines étaient venues en visite une dernière fois avant qu'ils partent pour la guerre. Tous ces magazines étaient entassés dans un coin de la pièce tel un sanctuaire consacré aux dieux de la pornographie.

J'essayai de demander à Tricky qu'il débarrasse ma chambre, de jeter ces immondices avant que ma mère ne les voie. C'était devenu le plus important pour moi. Mais je ne pouvais plus parler. Je planais à moitié désormais. J'avais la tête remplie de nuages de coton rose, et la douleur commençait à se dissiper dans un dégradé de gris. Je perdais connaissance et la retrouvais aussi vite. Je n'étais presque plus là, et je me sentais heureux et entier. Je n'avais ni petite amie attirée ni femme. J'avais la ravissante Isabelle, bien sûr, mais nous commencions à peine à sortir ensemble. Je n'avais pas d'enfants. C'était ma vie : les Pathfinders.

Je parvins à chuchoter quelques mots vers Tricky.

— J'aime les Pathfinders.

— Qu'est-ce que tu dis, mec ? demanda Tricky, essayant d'approcher sa tête encore plus de la mienne.

Cela m'embêtait d'avoir à répéter. J'étais en train de mourir. Pourquoi ne m'écoutait-il pas ? Je gargouillai les mêmes mots.

— J'aime les Pathfinders.

Je me dis alors que c'était peut-être une chose idiote à dire, mais c'était ce que je ressentais. Je sombrais désormais, flottant et volant vers un endroit céleste et fantastique. Je sautais en parachute dans le ciel glorieux et magnifique, *Goodbye Stranger* de Supertramp en boucle dans les oreilles, alors que je virevoltais dans les courants dorés. Et tout autour de moi résonnaient les rires et les discussions, alors que des images de ma famille et de mon enfance défilaient devant mes yeux.

Tricky devenait fou. Il grattait la boue de ses mains nues, essayant de creuser un trou assez grand pour que je puisse respirer.

— Allez me chercher une timbale ou une gamelle !

Un bras se tendit avec une gamelle. Tricky débaya l'eau, la boue et la merde aussi vite que possible. J'eus un court instant de répit. Je pris une ou deux bouffées d'air, l'euphorie commença à se tasser. Alors, je sentis combien mon corps était tordu et écrasé. Toutes les parties de mon être hurlaient de douleur.

J'émettais des sortes de gargouillis chaque fois que je prenais une respiration. J'essayai de bouger les jambes, les bras ou même les doigts. Rien. J'entendis un mouvement autour du 4 x 4. J'entendis Jason sortir le cric de son véhicule.

— Mettez des crics sous le véhicule, autant que vous pouvez ! Il faut qu'on la soulève de sa poitrine !

J'entendis qu'on s'affairait dans le noir, des jurons étouffés, puis la voix de Dez, déformée par des pleurs de frustration.

— Ça ne marche pas !

Je sentis Tricky libérer ses doigts des miens. Un instant plus tard, il était parti. Je ne savais pas pourquoi il m'avait laissé. Je suppose qu'il avait tenu à mes côtés jusqu'au dernier moment, avant que son bras ne soit écrasé par le Land Rover et qu'il soit prisonnier avec moi. J'étais seul là-dessous et je détestais ça. J'étais abandonné.

Quelques instants plus tard, je repris connaissance. Je sentis que le poids du véhicule s'était allégé. À peine perceptible, mais peut-être qu'il s'était légèrement soulevé. Je supposai que les crics avaient tout de même fonctionné. J'entendis une nouvelle voix. Un officier qui donnait des instructions. Soudain, celui qui criait des ordres s'interrompit et rampa sous le véhicule. Il se plaça là où Tricky s'était tenu et se mit à me parler.

— David, je suis Andy Jackson, du 3 PARA. Ça va ?

Question idiote quand même. Bien sûr que ça n'allait pas. J'aurais préféré que ce soit encore Tricky. Je me dis qu'il devait être dehors à essayer de faire monter les crics. Plusieurs voix retentirent autour de nous. Une vraie petite sauterie dehors. Des officiers tentaient de passer des chaînes sous la Pinkie, et j'imaginai qu'ils avaient dû mobiliser une remorque.

Ils débattaient toujours de la façon de soulever la Pinkie. Par moments, plus personne ne parlait, et rien ne se passait. Je continuais à perdre connaissance de temps en temps. Mais, au moins, il me semblait que la Land Rover ne s'enfonçait plus.

Les chaînes étaient installées, mais le véhicule ne bougeait pas. L'eau s'infiltrait toujours dans le trou que Tricky avait creusé pour moi. J'avalais des gorgées de boue et de vase. Je renonçai à lutter pour respirer. J'étais épuisé. Je voulais juste en finir.

J'entendis le commandant des PARA qui hurlait à ses hommes de reculer au moment où ils allaient soulever la voiture.

— Tout le monde recule ! Reculez ! On soulève maintenant et j'ai besoin que tout le monde recule, sinon vous serez écrasés ! Le véhicule va pivoter vers la gauche, et vous risquez de vous retrouver dessous si vous bougez pas.

Allez, tout le monde recule !

Avec tout le bruit qu'il faisait, je n'arrivais pas à comprendre comment l'ennemi ne nous avait pas déjà repérés et pourquoi il n'avait pas ouvert le feu sur nous.

Andy Jackson cria en direction du commandant.

— Je reste avec lui !

Je le sentis gratter la boue avec ses mains, puis avec la gamelle. Il m'attrapa le bras et me dit qu'il n'irait nulle part. Ce gars était un héros, bon sang, mais j'aurais tout de même voulu que ce soit Tricky à sa place. C'est juste que je faisais entièrement confiance à mes hommes.

J'entendis un treuil grincer, et la pression s'allégea. Finalement, le véhicule se souleva de quelques centimètres, sifflant et crissant horriblement. Des mains m'attrapèrent pour me traîner loin de la Pinkie qui m'oppressait de tout son poids.

Un gars arriva droit sur moi.

— Dave, tout ira bien, je suis le médecin des PARA. Je viens de Londres et je vais m'occuper de vous...

C'était plutôt rassurant. J'avais croisé des médecins militaires assez spéciaux. Mais celui-là était un vrai. Je ne pouvais pas parler, j'étais à peine conscient. Je planais, loin...

On m'emporta sur une civière et me glissa à l'arrière d'une ambulance. Un masque recouvrit mon visage. L'oxygène me soulagea immédiatement. La douleur me quittait tandis qu'on installait des tubes et des aiguilles sur ma peau. Partout.

Une des portes de l'ambulance s'ouvrit légèrement. Je sentis que quelqu'un se penchait sur moi. Une main toucha la mienne.

— Dave ! Dave ! On se boit bientôt un verre, mec.

Ce n'était qu'une tête passée par l'embrasure d'une porte, que quelques mots prononcés à la hâte, mais cela me remonta le moral comme rien d'autre n'aurait pu le faire. Je ne pus même pas me tourner pour voir qui c'était. La voix était partie. La porte s'était fermée, et le véhicule avait démarré.

Avec ces mots qui résonnaient dans mon esprit, « On se boit bientôt un verre », je perdis connaissance.

XXX

Je me réveillai dans une sorte de lit de camp. Des couvertures avaient été empilées au-dessus de moi, mais je grelottais quand même de froid. Un tube sortait de ma bouche, une minerve entourait mon cou, et mon corps était emmitouflé dans une combinaison. Ma vision était complètement floue ; j'étais dopé jusqu'aux yeux.

Une voix m'expliqua que j'étais toujours en Irak, mais que j'allais être conduit par les airs dans un hôpital au Koweït. J'entendis un hélicoptère atterrir. Cela me parut incroyable qu'ils arrivent à mobiliser un engin pour un gars blessé. Quand il avait fallu nous sauver, ma patrouille et moi, en plein territoire ennemi, ça avait été impossible.

Ce sont des choses qui arrivent.

Je fus hissé dans la cabine, sous les pales de l'hélicoptère, et je perdis de nouveau connaissance. Je revins à moi dans un hôpital de campagne. Je supposai que je me trouvais au Koweït. Je regardai autour de moi : des médecins militaires grouillaient un peu partout, dans leurs blouses blanches et tenant à la main leurs tablettes à pince. Et aussi des infirmières. Je me serais cru en plein épisode de *MASH*.

Du coin de l'œil, je repérai une silhouette à mon chevet. Elle portait un uniforme recouvert de boue, et une barbe de plusieurs jours lui embrumait le visage. Steve. Qu'est-ce qu'il foutait là ? me demandai-je. Pourquoi le petit plaisantin ? Pourquoi pas Jason ? Ou *Tricky* ?

Une infirmière arriva. Je vis le regard de Steve s'animer et suivre le moindre de ses gestes. *Maintenant je comprenais*. Je savais exactement pourquoi c'était Steve qui était là et pas les autres. *Pour les infirmières*.

La jeune femme se mit à couper mes vêtements avec une paire de ciseaux. Mon uniforme était déchiré et trempé de boue, de sang et de merde. Elle jeta ce qui en restait dans un sac-poubelle sur le côté du lit. Quand elle arriva à mon pantalon, je parvins à lui signaler que je voulais qu'elle arrête. Elle souleva mon masque à oxygène pour que je puisse parler.

— On m'a tiré dessus... il y a quelques jours... En bas du pantalon.

Je réussis à lui faire comprendre que je voulais le garder. Bizarrement, malgré mon état critique, ce détail comptait pour moi. C'était mon seul souvenir de notre mission héroïque, de notre course contre la mort. Et j'avais ma carte en soie cousue dans ma ceinture.

Je lui demandai de le confier à Steve pour être sûr de le retrouver. Lui n'écoutait pas du tout, ça se voyait. Il dévorait des yeux l'infirmière avec toute la concupiscence que je lui connaissais. *Le salaud*.

Je me dis que je ne le reverrais jamais, ce pantalon. Si ça avait été *Tricky*,

ici avec moi, je suis prêt à parier qu'il aurait tout fait pour que je le récupère. Mais pas Steve. Il n'était là que pour une raison : les nanas. Je ne lui en voulais pas. Il était comme ça, c'est tout.

Une fois l'infirmière partie, Steve décida qu'il pouvait m'accorder un peu de son attention.

Il haussa les épaules, mal à l'aise.

— Mec, je suis vraiment désolé d'avoir roulé dans le fossé. J'avais pas vu...

Je le fis taire d'un geste de la main, qui lui demandait également d'approcher. Il avança son visage vers le mien.

— Ce n'est pas ta faute, mec, murmurai-je. Moi non plus, j'ai rien vu. C'est la faute de personne. Alors, elle est comment, l'infirmière, salopard ?

Quelques médecins vinrent me parler. Ils m'expliquèrent qu'ils étaient des chirurgiens orthopédiques, que je serais rapatrié au Royaume-Uni dans 12 heures.

Mes poumons étaient remplis de sang et d'eau, et je devais rester sous oxygène. Ils allaient drainer le liquide. Ils insérèrent une grosse aiguille sous mon aisselle droite et m'assurèrent que le sang et l'eau sortiraient petit à petit.

Des heures passèrent. Je fus placé dans une sorte de cocon ; je ne pouvais pas bouger du tout. Il y faisait chaud et confortable. Je devais avoir beaucoup d'os fracturés, d'où les coussins. Je fus emporté sur le terrain d'aviation, où nous avons poireauté un moment. Les avions qui décollaient et atterraient hurlaient et grinçaient ; je tuais le temps en observant Steve faire son numéro auprès des infirmières.

Finalement, j'embarquai à bord d'un avion militaire dont tous les sièges avaient été retirés. Je n'avais pas à remuer un seul muscle, et c'était tant mieux, parce que j'en étais incapable. Je fus placé sur une civière avec des tubes, des goutte-à-goutte et des sacs un peu partout sur mon corps.

Deux infirmières m'accompagnaient et veilleraient sur moi jusqu'à notre arrivée en Angleterre. Steve prit congé avec une dernière blague à mon intention et encore quelques mots doux pour les infirmières. Je vis un bout de papier changer de mains. Des numéros de téléphone. *Enfoiré*.

Nous décollâmes, et je sombrai dans un sommeil de mort.

Je me réveillai sur un lit dans l'hôpital de Taunton. J'étais au fond d'une salle, et mon corps était perforé de tubes et d'aiguilles. Le choc des cultures me scia, et ce n'est rien de le dire. J'étais classé dans les très grièvement blessés, et du coup je me retrouvais dans une salle avec les vieux et les mourants. L'âge moyen devait avoisiner les 75 ans.

Moins de 24 heures plus tôt, j'étais en Irak pour ma deuxième mission derrière les lignes ennemies. J'y étais avec mes hommes à combattre pour ma vie. Désormais, après avoir été écrabouillé par une Land Rover, je devais me faire à l'idée que ma guerre était terminée, et j'avais été placé dans un service d'agonisants. Je supposais que le pronostic à mon sujet n'avait rien d'encourageant.

Une jolie infirmière s'approcha de moi. Elle se planta devant mon lit et me demanda si j'avais besoin de quelque chose. Je me mis à pleurer.

Je ne savais pas pourquoi, mais je ne pouvais arrêter mes larmes. Elle me prit dans ses bras et me dit que tout irait bien. Elle sentait bon. Sa peau était douce. Je m'évanouis.

Quand je me réveillai à nouveau, ma mère était là. Un profond soulagement m'envahit quand je la vis. Je savais qu'elle me sortirait de cet enfer, qu'elle résoudrait tout. Bien évidemment, elle me fit transférer dans une chambre privée, où je pouvais être seul avec ma perfusion de morphine, mon cerveau dans les vapes et mes idées noires.

Au cours des jours qui suivirent, on me fit des dizaines de radios. J'avais huit côtes fracturées à droite, une épaule déboîtée, des poumons noyés. Mais le problème principal se situait au niveau du plexus brachial droit, un réseau nerveux. Les nerfs de mon bras droit avaient été méchamment endommagés. En fait, ils étaient dans un tel état que je risquais de ne plus jamais retrouver l'usage de mon bras droit. Il resterait pendant et mort, membre inerte sur le côté de mon torse.

C'était mon bras droit. Le bras avec lequel je tirais. Sans lui, je n'avais plus aucune raison d'être un Pathfinder.

Au moins, j'étais vivant.

Une semaine plus tard, on me libérait et on me remettait aux bons soins de ma mère. J'étais toujours réchauffé par des couvertures et toujours sous morphine, mais je n'étais plus dans cet endroit où les gens étaient envoyés à la mort. Quand j'arrivai dans le joli cottage de mes parents dans le Lincolnshire, mon père m'aïda à entrer dans la maison et à m'installer sur le canapé. Cela faisait tellement de bien de le revoir.

Une enveloppe marron était posée sur la table basse. Elle avait l'air officielle et m'était adressée. Ma mère l'ouvrit. C'était une lettre type du ministère de la Défense qui expliquait que, suite à mes blessures, j'étais démobilisé des Pathfinders et placé dans la liste Y.

C'était la liste des malades et des invalides. Je n'avais plus d'unité, je n'appartenais plus aux Pathfinders. Ça me fit l'effet d'un grand coup de pied dans l'entrejambe.

Ma mère me raconta comment ils avaient appris que j'avais été blessé. Elle avait entendu la grille du jardin s'ouvrir et des feuilles écrasées sous des pas.

Elle avait levé les yeux et vu un type en costume et au visage fermé marcher vers la maison. Elle était tombée à terre en hurlant « Non ! » Mon père s'était agenouillé à son tour et l'avait prise dans ses bras tandis qu'ils pleuraient tous les deux.

L'homme en costume noir avait crié dans la fente de la boîte aux lettres.

— Tout va bien ! David n'est pas mort ! Il est juste blessé !

Je n'avais vu mon père pleurer qu'une seule fois dans ma vie. Là, ça avait été la deuxième. Si j'en avais douté avant, maintenant, je prenais pleinement conscience à quel point mes parents m'aimaient. Ils me couchèrent sur le

canapé du salon avec une couverture. Je n'arrivais absolument pas à trouver le sommeil : mes côtes cassées me faisaient souffrir le martyre.

Le lendemain, une autre lettre arriva, accompagnée d'un grand paquet à la forme bizarre. L'enveloppe semblait luxueuse. C'était un envoi du prince Charles. Il avait écrit en personne sur du papier épais. Je lus ses mots, et ils eurent un effet incroyable sur mon humeur.

Cher Dave,

J'ai entendu parler du terrible accident que vous avez subi en Irak. Je voulais juste vous écrire pour vous envoyer mes meilleurs vœux de rétablissement. J'étais content d'apprendre que vous pourriez bientôt quitter l'hôpital.

Mes espions m'ont aussi raconté que vous aviez été touché à la jambe par un tir ennemi, juste la veille de l'accident, et que vous aviez été sauvé par votre pantalon ! Dieu a décidé de vous sourire encore, on dirait ! J'espère que, malgré cet événement malheureux, vous gardez un moral d'acier et que le « médicament » que je joins à cette lettre permettra de l'améliorer encore...

Je sais que vous devez être impatient de rejoindre vos camarades sur le front dans l'unité des Pathfinders, mais, en attendant, profitez bien du temps que vous passerez auprès de votre famille.

Amitiés,

Charles

J'ouvris le paquet. Le « médicament » dont parlait le prince Charles était une bouteille de Laphroaig de sa cave personnelle. Mon père voulut garder cette bouteille pour toujours. Il m'en achèterait une autre et ce serait celle-là que nous boirions.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre de Tricky. Il ne prenait pas de mes nouvelles ; il racontait ce que les Pathfinders faisaient et ensuite il me demandait comment allaient mes deux splendides sœurs. *Le salopard !*

Après que je fus mis à pied par ma hiérarchie, on avait expliqué aux autres gars que j'étais en invalidité, mais que ma vie n'était plus en danger. J'étais bon pour qu'ils se lâchent et se moquent impunément de moi. Et les rumeurs ont commencé à circuler bon train que, quand j'avais été piégé sous la Pinkie, ils m'avaient juste entendu crier : « Pas sur le visage ! Pas sur le visage ! »

Comme je les aime !

Les salauds !

Epilogue

Soigné par mes parents, j'ai passé plusieurs mois à me rétablir au Royaume-Uni. Avec le temps, plusieurs de mes blessures guériraient toutes seules, les côtes cassées, par exemple. Le drain thoracique fonctionnait bien, et les sacs se remplissaient vite du liquide rouge et jaune qui se vidait de mes poumons.

Je me suis souvenu qu'un officier était venu me rendre visite au cours de mon hospitalisation au Koweït. Il m'avait dit qu'un ami de sa famille en Angleterre était spécialiste des lésions au bras et à l'épaule.

— Appelle ma petite amie, m'avait-il dit, et elle t'arrangera un rendez-vous avec lui.

Ma mère s'en chargea. Le spécialiste en question, le Pr Rolf Birch, était chirurgien orthopédique. Ma mère m'emmena le consulter. J'avais le bras droit en écharpe.

Les nerfs étaient gravement touchés, et on m'avait prévenu que je ne retrouverais peut-être plus jamais l'usage de mon bras ni mes sensations.

Le Pr Birch était un vieux monsieur aux cheveux gris ébouriffés qui s'appuyait sur une longue canne blanche. Le type même du professeur fou. Après m'avoir examiné, il me promit de s'occuper personnellement de moi pendant les nombreux mois que durerait ma convalescence. Il me dit qu'il espérait qu'on arriverait à le faire fonctionner de nouveau, mais, avec ce genre de dommages nerveux, il ne pouvait rien garantir.

Avant de partir, je lui demandai quand je pourrais recommencer à faire un peu de sport, ne serait-ce que des abdos. Il m'adressa un regard qui montrait bien qu'il me prenait pour un barjot. J'étais encore sous morphine, ce qui me rendait assez euphorique, mais j'étais aussi totalement sérieux. Je n'avais qu'une envie : réintégrer les Pathfinders, et il était hors de question que mon bras droit m'en empêche.

Le professeur me répondit qu'il serait mieux que je me repose, plutôt. Je décidai d'ignorer complètement son conseil. Je mis en place mon propre programme d'entraînement, basé en majorité sur le type d'exercices tranquilles que nous faisions chez les Pathfinders après une réelle séance de musculation. Au fil des semaines et des mois, je retrouvai ma force et ma forme, et je commençai à avoir quelques sensations dans mon bras. Mais, après des périodes où je progressais un peu, pour régresser de nouveau, il parut clair que j'avais besoin d'une opération de l'épaule. À cause d'une embrouille à la NHS, la sécu anglaise, je dus attendre 18 mois pour qu'elle soit programmée, et je perdis complètement patience.

Je vendis ma voiture pour faire pratiquer l'opération dans le privé. À peine

six mois plus tard, je réintégrais les Pathfinders. Par la force de ma volonté principalement, j'avais regagné l'usage de mon bras droit.

Je me sentais physiquement et mentalement en état de rejoindre mon unité en tant qu'officier à part entière, mais on me cantonna dans un bureau jusqu'à ce que ma hiérarchie me considère apte au combat. Je finirais par rejoindre mon bataillon et reprendrais mes fonctions de capitaine.

Quand j'étais revenu chez mes parents et que j'avais reçu la lettre qui me mettait en invalidité, ça avait été le plus cruel des coups. C'était un courrier standard généré par informatique. Même si j'en comprends la logique, j'estime que l'état-major a fait preuve d'autant de finesse qu'un éléphant.

La lettre stipulait que, si je n'étais pas pleinement guéri d'ici 18 mois, le ministère de la Défense se réservait le droit de me retirer des forces armées. On ne me souhaitait même pas un prompt rétablissement. Sympa. J'étais un soldat blessé qui venait de quitter l'hôpital. J'avais mémorisé le nom de celui qui avait signé cette missive ; j'étais décidé à le rencontrer très prochainement dans une allée sombre pour être quitte. C'est sur ma liste de choses à faire.

Heureusement, le petit mot et le whisky du prince Charles avaient compensé ce manque de sensibilité et ce traitement honteux. Cette lettre écrite à la main et adressée en personne, et cette bouteille de pur malt m'avaient remonté le moral de façon inimaginable. Cela m'avait redonné l'espoir que, après tout, l'armée était une force raisonnable et humaine et que j'avais bien fait de m'engager après tout.

Un des plus grands mystères autour de notre mission au terrain d'aviation de Qalat Sikar restera le motif pour lequel nous n'avons bénéficié d'aucun renfort aérien quand nous avons appelé à l'aide. Au moment où nous en avons eu besoin, nous ne savions pas du tout où en étaient les troupes britanniques. Peut-être que des unités opéraient un peu partout en Irak et que tous les avions et les hélicoptères avaient été mobilisés.

En fait, ce n'était pas du tout le cas. À part notre unité de Pathfinders, pratiquement aucun bataillon britannique n'était en sérieux danger. Avec le recul et après avoir parlé aux personnes compétentes au sein de l'armée, je pense qu'on aurait pu nous envoyer du renfort et revoir les priorités d'un point de vue stratégique.

Nous venions de découvrir d'importantes forces irakiennes cachées, qu'il était urgent d'abattre. Nous envoyer des avions en appui aurait pu nous sauver la vie. C'est aussi vrai que l'armée américaine avait mobilisé un énorme bataillon aérien pour la bataille de Nassiriya, et elle avait bien montré la rapidité avec laquelle elle pouvait le mobiliser une fois que nous leur avions transmis les informations indispensables sur les positions irakiennes.

Cependant, il est clair que, si des avions étaient venus à notre rescousse, ils auraient certainement volé droit vers un barrage de tirs ennemis, vu la concentration d'armement lourd sur toute la route vers le nord de Nassiriya. Les deux Chinook avec des parachutistes et l'hélicoptère qu'on nous aurait envoyés auraient été abattus en plein vol.

Cela pouvait expliquer que Nigel, le commandant des Pathfinders, avait préféré s'abstenir de couvrir notre retraite. Mais cela n'expliquait pas pourquoi aucune troupe aérienne n'avait été mobilisée quand nous avons appelé la base pour faire part des positions irakiennes que nous avons localisées.

La bataille de Nassiriya est racontée désormais dans plusieurs livres et aussi dans nombre de films et téléfilms, dont *Generation Kill* de la HBO. Le meilleur est sans doute *Ambush Alley : The Most Extraordinary Battle of the Irak War*, de Tim Pritchard. Le nom vient de la route qui sort de Nassiriya, sur laquelle les marines avaient avancé et que nous avons empruntée après eux.

Le livre *Ambush Alley* retrace l'histoire de la bataille de 2003 du point de vue de trois compagnies de marines (Alpha, Bravo et Charlie) qui avaient combattu pour prendre la ville et contrôler les deux ponts majeurs traversant le canal Saddam. Ce sont les mêmes unités de marines auprès desquelles nous nous étions battus, aussi bien avant qu'après avoir franchi les lignes ennemies. Le passage suivant est pris de la dernière page d'*Ambush Alley*. Il raconte la réaction d'un marine en voyant notre patrouille revenir de notre mission à Qalat Sikar.

Il n'aurait su dire si quelqu'un bougeait là-dedans. Ils peuvent encore être là. Ils peuvent nous tuer quand ils veulent. Un groupe de silhouettes sortit des ténèbres. Ce n'étaient pas des Irakiens. C'étaient des Anglais. Ils se sont approchés de Robinson et de ses potes pour leur demander des cigarettes. Avec leur accent étrange, ils ont commencé à dire que les marines ne devraient pas partir vers le nord, que c'était du costaud par là.

Robinson était très impressionné. Ils étaient plus âgés et complètement crasseux, avec des barbes de plusieurs jours. Ils avaient emporté des munitions jusqu'aux dents, et leurs véhicules tout-terrain avaient été remplis de roquettes et de M240, puis ils avaient disparu dans le désert sans le moindre soutien et sans dire où ils partaient ni ce qu'ils allaient faire. Robinson imaginait bien qui ils pouvaient être, et, malgré ce qu'il venait de traverser, il considérerait avec une pointe d'envie la gloire d'une vie dans les forces spéciales.

Dix-huit marines de la Charlie Company avaient trouvé la mort dans les combats pour le contrôle des ponts principaux sur l'Euphrate. Plus de 35 avaient été blessés.

Onze marines avaient également été abattus à Nassiriya ce même jour, ce qui ramenait les pertes américaines à 29, soit les pertes les plus importantes subies par les Américains durant la guerre d'Irak. Cela montre bien la violence des combats pour la ville de Nassiriya.

Tous les marines capturés au cours de la semaine de notre mission au nord de Nassiriya ont été exécutés par l'ennemi irakien. Rien à voir avec la guerre du Golfe de 1990. Un des soldats américains aurait même été crucifié en plein centre-ville et laissé là comme trophée. C'est certainement le sort qui nous aurait été réservé si nous avions été capturés vivants.

Une des raisons de la férocité de la résistance irakienne à Nassiriya et vers le nord ne nous apparut clairement que plusieurs mois après la fin de la guerre. Apparemment, Saddam avait, selon la CIA, envoyé ses forces de sécurité les mieux entraînées et les plus craintes, les SSO, ainsi que ses fedayin pour défendre Nassiriya et la route vers le nord.

Les SSO et les fedayin étaient des militaires impitoyables et très fidèles qui avaient compris qu'ils n'auraient aucun rôle à jouer dans la reconstruction de l'Irak si le régime de Saddam venait à tomber. Nassiriya était le dernier bastion du régime : les SSO et les fedayin menaient le combat de la dernière chance ; ils luttèrent pour leur survie. A posteriori, il était tout à fait possible que Ron Jeremy et les autres que nous avons croisés sur notre route aient fait partie des SSO.

Le lendemain de la bataille de Nassiriya et après les frappes aériennes du nord de la ville menées grâce aux renseignements que nous avons fournis, le 2e bataillon de reconnaissance blindé des US Marine Corps ouvrit la voie à la première force expéditionnaire américaine vers le nord pour la prise de Bagdad. On mit plusieurs jours à retrouver tous les corps des marines tombés à Nassiriya. Ils avaient été enterrés dans des tombes de fortune dans certaines des résidences de la ville. Le 1er avril 2003, des marines de la Task Force Tarawa furent envoyés dans une opération de sauvetage pour libérer la soldate Jessica Lynch, du convoi de la 507e compagnie de maintenance, dont la capture à Nassiriya avait fait la une de tous les journaux du monde.

Nous étions neuf soldats britanniques partis en mission à Qalat Sikar, et, autant que je sache, nous étions les seules troupes britanniques en avant du front de la coalition dans la bataille de Nassiriya. Nous jouâmes un rôle vital pour l'avancée des marines sur Bagdad.

La base aérienne de Qalat Sikar ne fut jamais assiégée par des forces spéciales au cours de notre mission et de celle des parachutistes qui étaient censés nous suivre.

Comme les événements le révélèrent plus tard, les forces expéditionnaires des US Marine Corps progressèrent rapidement en Irak ensuite, et le terrain d'aviation tomba de toute façon aux mains de la coalition.

Nigel, le commandant des Pathfinders, recommanda des honneurs et des récompenses à notre retour d'Irak. Jason reçut la croix militaire pour ses actions durant la mission de Qalat Sikar, et on peut dire qu'il la méritait. Ce fut un soldat irréprochable. Malgré les tensions que nous avons connues avant la guerre, son soutien n'avait jamais failli, et son courage n'eut pas d'égal pour sortir notre patrouille d'une mort certaine.

Sa présence d'esprit dans le véhicule de tête sur la route 7 fut impressionnante. Ce fut un exemple pour nous tous. Il fit preuve de calme et de considération pour nous autres derrière. En lançant des grenades, il a permis de sauver nos vies à tous, y compris celles des ingénieurs de reconnaissance. Je voue une admiration sans bornes à Jason en tant que soldat et officier d'élite.

Même si son nom avait été proposé pour l'obtention d'une médaille, Tricky n'en reçut pas. Pourtant, c'est grâce à son insistance que nous avons gardé nos véhicules et repris la route 7 vers le sud pour rejoindre les premières lignes des marines. Tricky est un officier posé, professionnel et courageux. La sécurité de notre convoi dépendait en grande partie de son expérience et de sa maîtrise de la mitrailleuse cal.50.

Il était imperturbable quand il maniait sa bécane, bien que ce fût lui qui, placé plus haut que nous et ainsi plus exposé, occupait la position la plus vulnérable dans la Land Rover. Je suis persuadé que Tricky se fichait complètement de ne pas avoir reçu de décoration, parce qu'il ne s'était pas engagé chez les Pathfinders pour la gloire.

Je lui serai reconnaissant pour le reste de ma vie. C'est lui qui m'a tenu la main quand j'étais sous la Pinkie.

Le sergent Ian Andrews, des ingénieurs de reconnaissance, a également obtenu la croix militaire, qu'il méritait largement. Dans les pires moments de notre repli, lui et ses gars n'ont pas failli. Il a pu garder en souvenir le pistolet qui l'avait sauvé d'une balle irakienne. J'espère qu'il l'a fait encadrer et qu'il l'a accroché au centre de son salon.

Aucun autre des membres de la patrouille ne reçut de décorations, ni Steve, ni Joe, ni Dez, ni les autres ingénieurs de reconnaissance, bien que tous leurs noms aient été proposés pour recevoir des récompenses.

Même si je comprends que l'armée britannique doit limiter l'attribution des honneurs, je suis convaincu que tous mes hommes méritaient la croix militaire.

Après mon évacuation d'urgence, Nigel a pris les commandes des Pathfinders d'une façon brillante pendant cinq mois au cours d'opérations à l'intérieur du pays. Une fois que la poussière a été retombée et que Nigel a pu digérer ce que nous avons vécu sur le terrain et les effets stratégiques de notre mission, il fut le premier à nous soutenir, moi et mes hommes.

Les Pathfinders ne sont pas un groupe de scouts, et il est tout à fait normal que leurs actions soient analysées et décortiquées après une mission épique. Il existera peut-être toujours un écart entre ce que les soldats font sur le terrain et la façon dont leurs opérations sont perçues au QG. De même, nous, sur le terrain, nous ne considérons pas toujours à sa juste mesure la pression que la hiérarchie fait peser sur nos supérieurs.

Chacun de nous à Qalat Sikar a connu son baptême du feu et en est sorti transformé. Dez, par exemple. Il n'a pas reçu de médaille, mais son exploit au volant de la Pinkie est entré dans la légende des Pathfinders. Il a balayé John Wayne.

Dans le monde des forces d'élite, on parlera de lui pendant des années. À moitié pour plaisanter, les Pathfinders se vantent d'avoir connu « plus d'action que Chuck Norris ». Je ne me rappelle aucun film où Chuck Norris, coincé derrière les lignes ennemies, tire avec un pistolet tout en conduisant une voiture lancée à pleine vitesse.

Quelques-uns de mes supérieurs sont d'avis que ma décision de franchir le front irakien n'était pas la bonne. J'espère qu'à la lecture de ce livre, mon choix est devenu clair, tous mes hommes ayant adhéré à ma vision de la situation.

En tant que commandant de ma patrouille, je sais que la responsabilité finale m'incombe. Mais je croyais à l'époque, et je le crois encore aujourd'hui, que c'était la seule décision à prendre en considérant les renseignements dont nous disposions, et le résultat de notre mission prouve que nous avons raison d'agir comme nous l'avons fait. Je suis certain que mes hommes pensent la même chose.

Notre immense satisfaction d'avoir transmis aux Américains les positions de l'ennemi valait les risques pris. Ces informations étaient vitales pour l'effort de guerre, surtout quand on voit à quel point les renseignements satellites, aériens et humains s'étaient révélés complètement erronés. Nassiriya était la clé, le passage obligé pour atteindre Bagdad. La bataille pour s'en emparer a été surnommée la « mère des batailles ». Les US Marine Corps avaient été freinés dans leur progression, et les pertes humaines ont été affligeantes. J'ai la conviction que nous avons réussi à changer le cours de la guerre.

Durant toute ma carrière, j'ai souvent opéré avec les Américains, que ce soit pour l'entraînement ou sur le terrain. J'ai eu l'habitude d'être leur parent pauvre qui doit leur emprunter tout ce dont il a besoin : du fuselage surtout, mais aussi tout le reste du matériel. Le plus souvent, nous étions à la traîne et, franchement, c'est embarrassant. Nos gars sont aussi compétents et savent faire autant de choses, mais bien souvent ils manquent d'équipement.

En Irak, la 16e brigade d'assaut par air n'avait aucune capacité de combat et restait en arrière à regarder, appuyées par leur armée de l'air, les forces expéditionnaires impressionnantes des Américains. En Irak, deux guerres très différentes étaient menées par deux armées très différentes. Nous étions là pour soutenir les Américains avec les mains liées dans le dos.

Nous avons été doublement paralysés par le manque de volonté, qui avait rendu une intervention des parachutistes à Qalat Sikar militairement et politiquement inacceptable. Si nous avions reçu l'autorisation de sauter en HALO à Qalat Sikar, je n'ai aucun doute que nous aurions accompli notre mission, et cela aurait diminué la durée de la guerre et évité bon nombre de pertes humaines.

Les Américains ont toujours témoigné leur soutien et leur admiration pour les soldats britanniques et les Pathfinders ; par conséquent, avoir pu leur apporter des informations aussi cruciales était un réel honneur et aurait dû être acclamé par notre état-major. J'ai l'espoir que ce livre permette de faire connaître les exploits accomplis par une petite patrouille des forces britanniques lors des premiers jours de la guerre.

Les Pathfinders s'entraînent régulièrement avec les unités d'élite américaines, et nos relations avec nos alliés des États-Unis restent très fortes.

J'espère que notre mission à Qalat Sikar et ce récit permettront de les consolider. Récemment, nous avons commencé des exercices plus poussés en HALO et HAHO en Afrique du Sud, et l'opération relatée au début de ce livre concerne un entraînement suivi par moi et d'autres Pathfinders dans ce pays.

Les Pathfinders sont le bataillon le plus décoré de l'armée britannique. Leur sergent Stan Harris a reçu la croix militaire en combattant les West Side Boys, un groupe de rebelles à la Sierra Leone.

Pour ses hauts faits dans la province d'Helmand, on a décerné la médaille militaire à Bryan Budd, malheureusement à titre posthume. Il venait de quitter les Pathfinders pour intégrer une unité régulière. Dans son cœur, il était resté un Pathfinder. D'autre part, les Pathfinders ont reçu bon nombre de citations militaires.

Cette petite unité d'hommes peut être fière d'elle. Soyez sûrs que quelque part dans le monde, à cet instant, dans les parties les plus reculées et les plus hostiles, des petits groupes d'hommes déterminés font trembler l'ennemi.

Si vous le leur demandez, ils ne répondront pas, mais il y a toutes les chances qu'ils appartiennent aux Pathfinders.

REMERCIEMENTS

Un merci tout particulier à mes sœurs Anna et Lisa, pour tout votre soutien au cours des années et notamment lorsque j'étais parti en opération avec l'armée : je vous aime et vous continuez de m'inspirer.

J'aimerais remercier Damien Lewis, le maître des bières « jack brews », pour le temps passé à chercher l'inspiration tout en scrutant le rideau de brouillard d'une pluie irlandaise ; les éditeurs Rowland White et Alan Samson, pour leur inspiration, leur imagination et leurs conseils au tout début ; Jillian Young et toutes les personnes d'Orion qui ont tant fait pour la réussite de ce livre. Merci aussi à Annabel Merullo, agent littéraire, et à son assistante, Laura Williams, pour leur soutien.

Merci aussi à mes amis fidèles Ewan Ross, Gareth Arnold, David Green, Azim Majid et Stefan D'Bart. À l'ami le plus loyal, Jimmy Chew. Merci d'avoir été là. Et merci aussi à Lara Fraser, Alice Clough, Rob Mussetti, Francesca Mussetti, Matt Taylor, Andy Jackson, Sabin Skala, Janice Dickinson, Sophie Ball, Laura Pradelska, Olivia Lee, Bonnie Gilmore, Josh Varney, Emma Rigby, Andrew Chittock, Patrick Hambleton, Katie Rice, Charlie Birch et Katerina Konecna. Et merci aussi, bien sûr, à Eva, Chubbs, Logs et Pope pour avoir toléré que j'abuse si souvent de votre hospitalité.

Un merci tout particulier et sincère aux hommes de ma patrouille, *Mayhem Three Zero*, avec qui j'ai tant partagé et qui sont tels que les dépeint ce livre. Et merci surtout à Tricky, qui m'a plus d'une fois sauvé la vie.

Aux Pathfinders (PF) : nombre de grands hommes ont déployé des efforts énormes pour mettre au point cette unité d'élite. Grâce à vos efforts, les PF sont les meilleurs au monde dans leur partie. À ceux qui sont tombés au combat : nous ne vous oublierons pas. Aux Findermen actuels et futurs : déplacez-vous rapidement, restez baissés et profitez-en pendant que ça dure.

GLOSSAIRE

Belt kit (gilet tactique) : Ceinture équipée de poches que porte un soldat pour transporter ses munitions, son matériel de survie.

Blue Force Tracker (suivi de la Force bleue) : Terme militaire pour désigner un système GPS fournissant aux chefs militaires et aux troupes des renseignements sur les positions des forces militaires amies ou ennemies

Browning : pistolet.

C-130 : avion utilisé par beaucoup d'armées pour le transport de troupes et de véhicules. Également utilisé pour transporter et larguer des parachutistes.

CR : récupération au combat.

CSAR : équipe de recherches et secours aérolarguée (équivalent RESAL).

CTR : reconnaissance rapprochée de l'objectif.

DPM : camouflage DPM.

ERV (RVU) : rendez-vous d'urgence.

EP : procédures d'urgence.

FOB : base opérationnelle avancée.

HAHO : appelé « saut HAHO » en français ou aussi SOTGH (saut opérationnel à très grande hauteur).

HALO : appelé « saut HALO » en français ou aussi SOTGH (saut opérationnel à très grande hauteur).

HAPLSS : sorte d'« équipement vie » du parachutiste.

HLS : zone de posé ou DZ (*dropping zone*).

IA (*immediate action*) : AI (action immédiate).

Intel : le renseignement/des renseignements.

IP : point d'impact ou point de chute.

LUP : endroit sécurisé pour faire le point.

M16 : fusil d'assaut fabriqué aux États-Unis, autrefois utilisé par les SAS et les Pathfinders.

NAI : zone d'intérêt particulier répertoriée.

NBC : (guerre) nucléaire, biologique et chimique.

NVG : lunettes de vision nocturne.

OPSEC : sécurité des opérations (SECOP).

Op Massive : jargon des militaires pour désigner un régime d'entraînement intensif destiné à prendre du muscle.

PARA : terme désignant un bataillon de parachutistes d'environ 650 soldats ou bien un membre du régiment de parachutistes.

PJHQ (quartier général conjoint permanent) : quartier général du

Royaume-Uni qui commande les opérations militaires.

Roger : jargon militaire pour dire « compris ».

SA 80 : fusil d'assaut de la British Army.

SAS (Special Air Service) : forces spéciales britanniques.

SBS (Special Boat Service) : forces spéciales britanniques, avec spécialité dans le domaine maritime.

Sched : rapport de situation envoyé par radio à un moment prévu.

SH (*support helicopter*) : hélicoptère d'appui au combat. Renvoie généralement au Chinook CH-47, mais peut comprendre aussi des Pumas, des Wessex, des Lynx, etc.

Sitrep : rapport de situation.

SOP : procédure opérationnelle standard.

[1]Panthères roses. (NDT)

[2]Régiment de blindés. (NDT)

[3]Escadron de reconnaissance du génie. (NDT)

[4]Corps royal du génie électrique et mécanique. (NDT)

[5]Opérateurs de missiles lancés manuellement. (NDT)

[6]1re division aéroportée. (NDT)

[7]Organisme responsable des magasins et cantines de l'armée. (NDT)

[8]Foulard arabe. (NDT)

[9]Les transmissions. (NDT)

[10]Système aéroporté d'alerte et de contrôle. (NDT)

[11]Un lit de rivière à sec où l'eau ne coulait que quand il pleuvait.

[12]Opération tactique aérotransportée. (NDT)

[13]Contrôle de l'appui aérien. (NDT)

[14]Véhicule de transport de troupes.

[15]Véhicule amphibie blindé.

[16]La ruelle des embuscades. (NDT)

[17]*General Purpose Machine Gun*.

[18]Titre original : *Invictus*. Poème publié pour la première fois en 1888. (NDT)